Apud 1602

13209/A
H. VII Bel

Sir J. Y. Simpson Bart
with addrs White's
respects.

1750

LE

CHIRURGIEN D'HÔPITAL,

ENSEIGNANT UNE MANIERE

douce & facile de guerir promptement toutes sortes de Playes.

Avec un moyen d'éviter l'éxfoliation des Os, & une Plaque nouvellement inventée pour le pansement des Trépans.

Par M. BELLOSTE, cy-devant Chirurgien Major des Hôpitaux de l'Armée du Roi en Italie, & presentement premier Chirurgien de S. A. R. Madame Doüairiere de Savoye.

QUATRIE'ME EDITION.

Exactement revuë, corrigée & augmentée de plusieurs Observations nouvelles, d'une Pharmacie Chirurgicale.

ET

d'Une Lettre D'ABRAHAM CYPRIANUS raportant l'Histoire d'un fœtus humain de 21. mois, détaché des trompes de la Matrice sans que la Mere en soit morte.

A AMSTERDAM,

Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, & se vend à *LONDRES*, chez PAUL & ISAAK VAILLANT, Marchands Libraires, où l'on trouve un assortiment General de toute sorte de Musique.

M. D. CCVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A

MONSIEUR LE MARQUIS DE CHAMLAY.

Maréchal des Logis Général des Camps & Armées du Roy, grand-Croix de l'Ordre de Saint Loüis &c.

MONSIEUR,

L'*Approbation que vous donnâtes à une Cure que j'entrepris par votre ordre, & la protection dont vous m'avez honoré depuis ce temps-là, m'obligent de vous offrir cet Ouvrage comme un effet de ma reconnoissance, & un hommage dû à votre merite singulier.*

Les lumieres qui brillent en vous, cette vivacité d'esprit, cette pénétration dans les affaires, cette capacité dans les campemens; enfin la grandeur de votre genie qui a autant paru dans les negociations importantes, que l'intrepidité de votre courage dans les Combats, vous ayant acquis l'estime & la confidence du plus judicieux Monar-

que de la Terre ; mon Livre sous vos auſpices ſera à couvert des attaques de ceux qui s'opiniâtrant à ſuivre les routes des Anciens, aiment mieux s'égarer avec eux, & demeurer dans le mal, que d'aller droit au bien par des voyes nouvelles qu'ils n'ont pas eux-mêmes trouvées.

Le Zele ardent que vous témoignez pour tout ce qui regarde le ſervice de ſa Majeſté, vous portera, comme je l'eſpere, à recevoir avec plaiſir ce fruit de mon travail & de mes experiences, puiſqu'en publiant une maniere de guérir les playes promptement & avec douceur, je n'ay d'autre but que de contribuer de tout mon poſſible à la conſervation de ſes ſujets, & principalement de ceux qui expoſent ſi généreuſement leurs vies dans les occaſions où la gloire & le devoir les appellent.

C'eſt donc à Vous ſeul, Monſieur, à qui la France aura l'obligation d'une Methode, que j'ay vû réüſſir tant de fois, & où je me ſuis fortifié autant que j'ay pû dans l'employ que vous avez eu la bonté de me procurer. Il ſuffira qu'on ſçache que vous êtes vous-même temoin des bons ſuccés qu'elle a eus. Quelles actions de graces ne vous rendront point auſſi tant de perſonnes qui trouveront leur ſoulagement & leur ſalut dans l'execution d'une pratique ſi utile ? Ils joindront ſans doute leurs vœux à ceux que je fais ſans ceſſe pour une proſperité qui quelque grande qu'elle puiſſe être, ne ſera jamais au deſſus de ce que vous ſouhaite celui qui eſt avec un profond reſpect.

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur,

BELLOSTE.

PRE-

PREFACE.

HIppocrate parlant de toute la Médecine au commencement des ſes Aphoriſmes, nous avertit que la vie eſt trop courte pour apprendre un Art ſi long & pour faire les experiences neceſſaires : mais nous pourrions avancer la même choſe de la ſeule Chirurgie, puiſqu'en effet il eſt tres-difficile qu'un homme rempliſſe dignement tous les devoirs d'une Profeſſion ſi étenduë. Il y a plus de trente-cinq ans que je pratique la Chirurgie en differens climats de l'Europe, & en divers Hôpitaux d'Armée; neanmoins tant s'en faut que par une ſi longue ſuite d'années d'exercice, j'aye pû acquerir toutes les connoiſſances qu'elle demande, j'avoüe que loin de me voir aſſez en état d'inſtruire les autres, à peine ay-je eu le tems de m'y perfectionner un peu moy-même, & de faire quelques refléxions ſur la guériſon des playes, à laquelle je me ſuis uniquement appliqué.

Toutefois ayant reconnu en beaucoup d'occaſions l'abus qui ſe commet tous les jours dans l'uſage des Tentes, & dans la longue & douloureuſe maniere de panſer les bleſſez en decouvrant trop ſouvent les playes; touché du dommage que cela

leur apportoit, j'ay crû être obligé en conscience d'en donner ici mon avis. D'ailleurs, comme tous les hommes ont la liberté de dire leur sentiment sur les Arts qu'ils professent, je ne dois pas être privé de ce droit, que quelques-uns s'attribuent peut-être avec beaucoup moins de fondement.

Je ne doute pas que dans le grand nombre de Chirurgiens, dont la France est remplie, plusieurs ne conviennent de la bonté de ma méthode, quoique je n'en aye vû presque aucun qui pratique la Chirurgie comme je fais : & je puis dire que parmi tant d'Auteurs celebres que nous avons, il n'y en a gueres qui ayent enseigné une doctrine conforme à ma méthode, ce qui me fait croire que cet Ouvrage ne plaira pas à tous.

Et certainement, comme cette pratique condamne celle de plusieurs Chirurgiens, je prévois que la plupart ne la recevront pas avec tout le bon accueil qu'elle merite. Mais quoy ? si c'est une chose royale, disoit un grand Philosophe, d'être blâmé quand on a bien fait, il ne faut pas avoir de honte de publier ce qu'on a appris, quand il peut apporter quelque utilité au Public ; rien n'offense tant la charité Chrêtienne, & celle

que

que nous devons à nôtre prochain, que de luy refuſer d'allumer ſon flambeau au nôtre. La Science, comme la lumiere, ſe peut communiquer ſans ſouffrir aucune diminution.

Je ne pretends point par une telle Méthode, qui paroitra nouvelle, détruire le fondement des maximes principales que les Anciens nous ont laiſſées touchant la guériſon des playes; je veux ſeulement faire part de mes reflexions ſur ce ſujet, communiquer ce que j'ay pû remarquer de pernicieux dans la pratique ordinaire, & montrer ce qu'il y a d'aſſuré & de ſalutaire dans la méthode que je me ſuis faite depuis pluſieurs années. J'eſpere auſſi qu'on la trouvera d'autant plus utile & raiſonnable, qu'elle eſt fondée ſur les principes de la circulation du ſang & ſur toutes les autres nouvelles decouvertes, qui paſſent pour conſtantes chez les Phyſiciens modernes.

J'avoüe que c'eſt quelque choſe de bien hardy, que de vouloir ſupprimer les tentes qui ſont en uſage depuis pluſieurs ſiecles: Je ſçay même que la coutume tient lieu de loy en pluſieurs rencontres. Mais au riſque d'être expoſé à une cenſure univerſelle par la nouveauté de ma Méthode, je prétends ſoutenir les droits de

la Nature, & prouver invinciblement que j'ay pour moy la raiſon & l'experience.

Je ne blâme pas abſolument les inventeurs des tentes, des dilatans & des ſetons, ils ont eu leurs taiſons pour s'en ſervir, comme j'ay eu les miennes pour les quitter. Mais enfin dans la Medecine & dans la Chirurgie, pluſieurs choſes ont été en uſage autrefois, qui preſentement n'ont plus de cours. Les maximes reçûës, l'ordre des guériſons, & l'application même des remédes ont changé de tems en tems. Ce qui eſt nouveau maintenant ſera un jour ancien, comme ce qui eſt ancien aujourd'huy a été autrefois nouveau.

Il faut demeurer d'accord que les Anciens ont jetté les fondemens de la Chirurgie: qu'ils ont traité de beaucoup de choſes, mais ils n'ont pas tout connu, ny tout dit. Ils ont eu la gloire d'inventer, & nous avons celle de perfectionner. On ne peut pas douter pourtant qu'ils n'ayent apporté tous leurs ſoins, pour éviter l'erreur & s'inſtruire de la verité; mais nous n'aurions plus rien à faire, s'ils avoient tout fait.

Ajoutez, que ſi l'on ne s'étoit pas défait de ces préventions qui nous ſoumettoient

toient aveuglément aux Anciens, ce siecle n'auroit pas produit un si grand nombre de profonds Medecins & de Chirurgiens habiles, qui apres avoir secoüé le joug tyrannique de l'Antiquité, ont inventé des choses aussi importantes que curieuses, lesquelles seroient restées jusqu'à present dans les tenebres, & auroient peut-être été inconnuës à la Posterité.

Il n'est donc pas impossible que dans la partie active de la Medecine qui est la Chirurgie, les frequentes experiences & les perpetuelles applications ayent decouvert des abus qui s'étoient glissez dans la pratique, & qui étoient autorisez par l'usage. On ne nie pas que les choses qui servent à la fabrique & à la constitution du corps, n'ayent toujours été; mais on soutient qu'elles n'ont pas toujours été également connuës.

Si donc les nouvelles découvertes ont apporté un notable changement dans la connoissance, dans le jugement, & dans la cure des maladies internes; on peut croire que le traitement des maladies externes, & particulierement celui des playes, doit aussi recevoir quelque perfection, quand on suit les mêmes principes, & qu'on est éclairé de ces lumieres qui augmentent tous les jours.

D'ailleurs, comme l'experience rend l'ouvrier plus adroit, on ne doit pas être surpris si aprés avoir travaillé dans les Hôpitaux d'Armée l'espace de plus vingt années, j'ay fait quelque découverte dans la guérison des playes. J'ay autres-fois veu presque toute la France, j'ay parcouru une partie de l'Allemagne & toute l'Italie, & je n'ay gueres trouvé de lieux où les Tentes ne fussent en usage; bien des gens les blâment, & peu se mettent en peine de les éviter. Quelques-uns avant moy ont écrit pour les décrier: mais je croy avoir été le premier de ce tems, assez hardy pour les supprimer entierement dans la pratique, excepté dans l'hémorragie, & dans quelques-uns des premiers appareils.

Hippocrate, Galien, Celse, Rhasis, Fabr. d'Aquapendente & plusieurs autres citez dans cet ouvrage, ont été à peu prés de mon opinion, & je marque quelques endroits de ces fameux Auteurs qui favorisent ma méthode. J'ay raporté quelques lieux d'*Amb. Paré*, comme d'un Auteur celebre & renommé pour le pansement des playes; mais on pourra voir par les remarques que j'ay faites sur cet Auteur qu'il se contrarie en plusieurs endroits de ses œuvres, ce qui laisse des doutes dans

l'esprit

l'esprit des jeunes Chirurgiens.

Jacq. de Marque dans sa preface du Sommaire des bandages, cite *Septalius* fameux Medecin de Milan, & *Cesar Magatus* celebre Professeur en l'Université de Ferrare, lesquels, dit-il, ont condamné l'usage des Tentes & le trop frequent pansement des playes; méthode qu'ils ont exercée dans ces deux Villes durant un long espace de tems.

Mais ce n'est pas le tems qui doit faire estimer les choses; c'est leur bonté, me dira-t-on? j'en tombe d'acord; mais comme toutes choses ont un commencement, j'espere que si l'on écoute mes raisons & qu'on ajoute un peu de foy à mes experiences, l'on n'attendra pas un siecle pour se ranger de mon party: du moins si je ne puis persuader par mon raisonnement, il me suffira que le Public soit convaincu par les cures & par les experiences que j'auray faites suivant ma méthode.

J'avouë neanmoins, qu'il est difficile d'entrer d'abord dans l'opinion d'autruy quand elle est contraire à la nôtre; mais quand il s'agit de la vie des hommes, on ne doit pas perdre un moment de tems pour se tirer de l'erreur, & se défaire de ses préjugez, qui souvent nous empê-

chent d'aprofondir la verité des choſes. Ne ſçait-on pas que les opinions conceuës dans la jeuneſſe, & la plûpart des maximes receuës ſur la foy des Anciens, ſont ordinairement la cauſe des mauvais jugemens que nous faiſons dans les principaux devoirs de nôtre employ. Et ſi la vie des bleſſez eſt effectivement entre les mains des Chirurgiens qui les panſent, comme on n'en peut pas douter, pourquoi ne pas apporter tous ſes ſoins, je ne dis pas à ſe rendre habile ſeulement, mais encore à rechercher les moyens les plus ſûrs & les plus prompts pour procurer la guériſon des playes?

On ne manquera pas de m'objecter qu'un grand nombre de bleſſez n'ont pas laiſſé de guérir & guériſſent encore tous les jours avec l'uſage des Tentes, & même en ſuivant l'ancienne méthode dans toutes ſes circonſtances; je l'avouë, & ſi tous ceux qui ſont panſez de cette maniere étoient dans un danger certain de perir, il y auroit de la malice & de la cruauté à s'en ſervir; & l'on n'auroit pas attendu mon avis pour en ſupprimer l'uſage.

Mais je dis aprés avoir éprouvé l'une & l'autre méthode, & avoir remarqué la difference conſiderable qui ſe trouve entr'elles, que ceux qui guériſſent par cette

te premiere, ont besoin d'une disposition vigoureuse & robuste, & que ce n'est jamais sans risque, sans beaucoup de douleur & sans une longueur de tems ennuyeuse : ce que l'on pourroit pourtant éviter en suivant cette derniere.

Quoi qu'il en soit, comme dans cet Hôpital nous avons réüssi heureusement par le moyen de nôtre méthode en autant de differentes playes, qu'il y a de differentes parties au corps, je ne croy pas qu'on puisse justement attribuer ces heureux succés à la temperature de l'air qui en certains lieux favorise certaines parties, comme il a été remarqué par *Guy de Chauliac*, qui en traitant des playes de teste veut qu'elles soient plus promtement guéries à Avignon qu'à Paris, & que celles des jambes se guérissent plus promtement à Paris qu'à Avignon ; car quoique l'air par la situation du lieu où je suis se trouve moins chargé de parties grossieres que dans la plaine, il est toujours contraire aux playes, tant à raison du nitre dont il est chargé, que de son activité & de sa pénétration. Mais je n'ay point encore remarqué qu'il soit plus favorable ni plus contraire à une partie qu'à une autre. Il est vray que j'applique tous mes soins pour lui interdire l'accés dans les playes, comme

me on le pourra voir dans la ſuite.

Je ne parleray point dans ce traité de la nature & de la difference des maux qui dépendent de la Chirurgie. Les Auteurs ont expliqué à fond cette matiere, & recemment le ſçavant M. *Verduc* Docteur en Medecine, vient d'enrichir la Chirurgie d'un ouvrage aſſez accomply. Je ne traite donc que de ma pratique, & s'il m'eſt échappé quelque choſe au de-là, je l'ay crû neceſſaire pour l'intelligence du ſujet.

Quoiqu'en pluſieurs endroits de cet Ouvrage je conſeille dans les diverſions qu'on fait pour la cure des playes, l'uſage des remédes généraux & de la diete, je ne prétends pas anticiper ſur les droits de Meſſieurs les Medecins : c'eſt à eux de les ordonner, & l'on ne doit en uſer que ſelon leurs avis. Mais j'écris dans un Hôpital où l'on m'a abandonné la conduite entiere des bleſſez qui s'y trouvent. Je me feray toujours une loy, ſur tout quand l'occaſion le permettra, de me renfermer dans les bornes de ma profeſſion : Un Chirurgien qui veut dignement remplir ſon devoir, trouve aſſez d'occupation dans ce qui eſt de ſon reſſort & de la dependance de la Chirurgie, & ceux qui veulent tout ſçavoir, ne ſçavent rien pour l'ordi-

l'ordinaire. Il eſt pourtant tres-avantageux qu'un Chirurgien ſache dans les occaſions qui ſe preſentent, ſe ſervir à propos des remédes généraux, comme des topiques, des juleps &c. car une ſaignée, une potion, un clyſtere faits & ordonnez en tems & lieu peuvent ſauver la vie d'un bleſſé, ou du moins éviter beaucoup d'accidens.

J'ay diviſé ce petit Ouvrage en trois Parties. La premiere traite des Tentes & de l'abus que l'on commet ordinairement dans leur uſage; & aprés avoir prouvé comment l'air eſt ennemi des playes, j'ay joint à cette occaſion une Diſſertation ſur les os découverts; & enſuite je donne ma maniere de panſer aprés l'operation du trepan, avec un nouvel inſtrument de mon invention.

La ſeconde Partie contient un recueil de quelques cures que j'ay faites ſelon ma méthode, avec une Réflexion à la fin de chacune, ſoûtenuë de quelques faits & autoritez. Si je n'avois pas rapporté pluſieurs experiences qui ont été faites publiquement, & qui ſont tres-importantes, on auroit tout ſujet de croire que j'aurois accommodé la Nature à mes penſées, & l'on pourroit douter avec raiſon du ſuccés de ma pratique; car il eſt certain, com-

comme je l'ay déja dit, que l'établissement d'une nouvelle méthode est quelque chose de bien hardy, dans un tems principalement où la France semble avoir mis la Chirurgie dans son plus haut lustre, & particulierement Paris à qui je dois ma naissance & ma profession. Mais comme il est bien plus aisé d'être convaincu par experience que d'être persuadé par raison, j'ay voulu citer quelques cas, & faire le détail de quelques cures le plus succintement & le plus naturellement qu'il m'a été possible.

La troisiéme & derniere Partie ne sera pas moins utile aux jeunes Chirurgiens que les deux autres. C'est une idée générale de ma pratique avec plusieurs observations nouvelles, & une description de remédes simples & choisis dont je me sers dans la guérison des playes & des autres maux du ressort de la Chirurgie : Les salutaires effets qu'ils ont produits, sont des témoignages de leur bonté, & le grand nombre de blessez guéris par leur moyen doit assurément leur donner quelque crédit.

J'ay fait tout mon possible pour donner à ce Livre un stile clair & net; si le discours n'est pas coulant, ni les phrases bien rangées, ou s'il est sans agréement,

on

on ne doit pas le trouver étrange ; la verité doit paroitre toute simple & toute nuë : un Ouvrage fait dans un Hôpital au milieu des Alpes sans l'aide d'aucun conseil, & qui n'a pour fondement que la pratique, ne peut avoir & n'a peut-être pas besoin de tous les vains ornemens de l'éloquence ; en effet je m'attends beaucoup moins de persuader par mon discours que par mes experiences. Le Lecteur aura, s'il luy plaît, quelque indulgence pour mon coup d'essay, & ne blâmera pas un dessein qui n'a pour but que la gloire de Dieu, l'avantage des blessez & la prefection de la Chirurgie.

Avis sur cette seconde Edition.

LE succés de mon ouvrage m'oblige dans cette seconde Edition, de faire part au public de quelques nouvelles observations de pratique, & de répondre aussi à des objections qui m'ont été faites sur divers sujets ; mon principal dessein étant toujours de confirmer de plus en plus la méthode que la raison & l'experience m'ont fait voir être la plus accomplie pour la cure des playes, quoi qu'elle soit combatuë par quantité de gens préoccupez, & la plûpart retenus par l'interest qu'ils trouvent à prolonger les pansemens. Mais la verité triomphera, & le monde desabusé par ses propres yeux, fera rentrer les Praticiens dans

la

la voye que la narure semble leur indiquer.

Cette voye a été autrefois connuë & suivie par de fameux Médecins, mais leur authorité n'a pu prévaloir sur la multitude des Docteurs opiniâtres, & des Chirurgiens accoutumez à une vieille routine; de sorte qu'elle êtoit presque effacée de la mémoire des personnes les plus savantes dans la medecine, & qu'elle se trouvoit entierement hors de l'usage vulgaire: Ainsi ce n'est que par hazard si je me suis rencontré avec Magatus, & Septalius qui florissoient en Italie il y a environ un siecle; car ne sçachant que la langue de ma nourrice, si je me distingue par quelques connoissances peu communes, j'en ay la principale obligation à mes applications particulieres dans l'exercice de mon metier, aux experiences que j'ay faites dans mes voyages, & sur tout dans les hôpitaux d'armée, par lesquelles j'ay acquis plus de lumiere que le grec & le latin ne m'en auroient pu donner. Une langue n'est pas une science; l'entendement, l'imagination, la mémoire n'ont point de langue ni de nation affectées; ces facultés portent du fruit indifferemment en toutes sortes de climats, quand elles sont cultivées; & un certain bon sens qui s'arrête à des choses palpables, fait souvent mieux discerner le vray du faux, que toutes les spéculations de l'Ecole.

Quoique j'aye proposé de bannir les tentes de toutes sortes de playes, & que j'aye regardé cet expedient comme le remède le plus universel que je sçusse avoir été employé pour ces maux, par la raison naturelle que tout ce qui empêche ou qui détourne le cours ordinaire de quelque liqueur dans le corps, produit immanca-

cablement un épanchement ou un embaras, & que tout ce qui irrite & qui cauſe de la douleur eſt néceſſairement ſuivi d'une inflammation ou d'une alteration plus ou moins grande ſelon la délicateſſe & la ſenſibilité des ſujets; & que ces accidents ſont inſéparables de l'uſage des tentes, ainſi que je le prouve ſuffiſamment dans ce Livre: Cependant je ne nie pas qu'il ne ſe puiſſe trouver quelque médicament encore plus général qui convienne aux playes de quelque nature qu'elles ſoient; il faudroit ſeulement pour cela qu'il fût capable de s'oppoſer à l'extravaſion ſans faire d'obſtructions, de maniere que les humeurs puſſent circuler aiſement dans les vaiſſeaux qui reſteroient, & que les fibres d'autour de l'ulcere s'entretinſſent dans la vigueur, & dans la direction que la complexion naturelle des parties fluides & ſolides tend à leur donner pour reparer ou pour fortifier celles qui ont été détruites ou affoiblies.

M. Albert Médecin Anglois, paroit perſuadé dans ſon traité de l'or potable, qu'il ſe peut compoſer une Medecine univerſelle pour guérir généralement toutes les maladies, & avec laquelle on purgera, on fera vomir & ſuer, on appaiſera les douleurs, on procurera le ſommeil, & on operera pluſieurs autres bons effets qui contribueront à l'entier rétabliſſement des malades.

Cette opinion qui à été ſoutenuë par Raimond Lulle & par quelques autres hermetiques, me ſemble d'autant plus probable, que je me ſers d'un même remède pour pluſieurs maux differens, ayant guéri par ſon moyen beaucoup de veroles, d'écrouëlles, de ſquir-

res,

res, des dartres vives, de vielles galles, des cancers naissans, des gouttes, de vieux ulceres, & de semblables maux rebelles à tout autre médicament, parce qu'ils proviennent tous de coagulation & d'obstruction, & que le remède dont je parle est un des plus puissans dissolvans qu'on puisse trouver.

Mais en attendant que de plus profondes recherches ayent découvert ce moyen universel, s'il est possible de reparer toutes sortes de déréglemens qui peuvent survenir dans nos corps; nous devons nous servir des médicamens dont la Providence nous a bien voulu gratifier, & dont on trouvera dans un petite Pharmacie mise à la fin de ce Traité, les compositions qui m'ont paru les plus efficaces contre les maux qui font le sujet le plus ordinaire de la Chirurgie.

J'ay fait cette addition dans l'esperance qu'avec le secours de ces differens remédes, & de quelques autres que j'ay marquez en divers endroits de ce Livre, l'on réüssira mieux qu'on n'a encore fait dans le pansement des malades, pourvû que l'on s'y conduise suivant les préceptes de pratique proposez dans cet ouvrage, où j'ay aussi inseré de nouveau, plusieurs considerations physiologiques pour appuyer mes premiers raisonnemens, & pour montrer que ma méthode s'accorde avec la théorie la plus exacte.

APPROBATION

De MONSIEUR FELIX, *Conſeiller du Roy, Premier Chirurgien de ſa Majeſté, Chef de la Compagnie des Maîtres Chirurgiens de Paris, & de la Chirurgie du Royaume.*

NOus Premier Chirurgien du Roy, certifions avoir lû un Livre qui a pour Titre, *Le Chirurgien d'Hôpital*, compoſé par Monſieur Belloſte, Chirurgien Major de l'Hôpital de Briançon, contenant ſa pratique dans la cure des Playes, que j'ay trouvé fort bonne, appuyée ſur de bons principes, & authoriſée de pluſieurs de ſes experiences. Il ſera tres-utile à ceux qui veulent s'inſtruire le leur profeſſion, & qui cherchent les moyens ſûrs & commodes pour réüſſir promptement dans la guériſon des Playes. Cette Méthode paroîtra nouvelle à pluſieurs; mais elle ne l'eſt point aux perſonnes qui s'attachent comme Monſieur Belloſte à perfectionner leur Art, qui font la Chirurgie avec reflexion & qui s'appliquent à connoître les voyes de la Nature & à les ſuivre; c'eſt pourquoy nous jugeons ce Livre tres-avantageux aux bleſſez & aux Chirurgiens.

A Verſailles le 20. Aouſt. 1695.

FELIX.

A P-

APPROBATION

De MONSIEUR ANDRY, *Conseiller, Lecteur & Professeur Royal, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.*

QUelque nouvelle qu'ait paru cette pratique de Chirurgie pour la guérison des playes, elle a été si bien reçuë, qu'l'Auteur s'est cru obligé avec raison d'en donner encore une Edition au public. J'ay lû celle-cy avec soin par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, & je l'ay trouvée augmentée de plusieurs observations nouvelles & de beaucoup de remédes choisis qui la rendent tres-utile.

Fait à Paris ce 2. de May 1704.

ANDRY.

LE

LE CHIRURGIEN D'HOPITAL, OU NOUVELLE MANIERE

douce & facile pour guerir promptement toutes sortes de Playes.

PREMIERE PARTIE

où l'Auteur établit sa methode par plusieurs raisons tirées de l'Experience.

CHAPITRE PREMIER.

Des quatre Intentions qu'on se propose dans l'usage des Tentes.

IL est à croire que les premiers hommes qui traiterent les playes se contenterent d'abord de rapprocher le mieux qu'ils pûrent les parties divisées, & qu'aprés avoir ôté les corps étrangers, & arrêté le sang par la ligature, ou par des matieres astringentes & obstruantes, ils attendirent que la nature poussât de nouvelles chairs à la place de celles que le blessé pou-

voit avoir perduës ; mais cette pratique n'ayant pas toujours réüſſi, & les dépôts qui ſe faiſoient dans les cavitez qu'on laiſſoit vuides ſans permettre aucun écoulement, ayant obligé de r'ouvrir ce qui s'étoit refermé, on jugea que pour ſuivre une pratique uniforme dans tous les panſemens, il étoit plus ſûr de tenir les bords de la playe écartez, juſqu'à ce que le pus, qu'on regardoit comme un excrément nuiſible, eût été entierement exprimé ou abſorbé dans les étoupes ou tentes dont on s'aviſa de la remplir. Dans la ſuite on a voulu ſe fonder en raiſons, & trouver dans cette conduite de grands avantages par deſſus la méthode précédente qui s'accordoit au principal deſſein qu'on devoit avoir de favoriſer la prompte réünion.

FABRICE D'AQUAPENDENTE, Chap. 8. des Playes, ne donne que trois uſages aux Tentes. Pluſieurs aprés luy leur en donnent quatre : Le premier, pour tenir les orifices des Playes dilatez : Le ſecond, pour introduire par leur moyen les remedes au fond des Playes : Le troiſiéme, pour aider à faire ſortir les corps étrangers ; & le quatriéme, afin que ces ſubſtances ſpongieuſes s'imbibent des impuretez, & retiennent les excremens dont les Playes ſe rempliſſent.

Il faut voir préſentement ſi les Intentions qu'on ſe propoſe pour leur uſage ſe peuvent accomplir ſans leur ſecours, afin de ne rien changer ſans raiſon, dans l'ordre du panſement des Playes, & de ne rien ſupprimer témerairement de tout ce qui peut contribuer à ſoulager les Malades, & à faciliter leur gueriſon.

CHAPI-

CHAPITRE II.

Réponse à la premiere Intention, qui consiste à tenir les playes dilatées.

PUisqu'il est certain que la Nature tend toujours à la réünion, il n'est pas necessaire de tenir les bords des playes separez, parce qu'en dilatant aux premiers Appareils seulement, l'on satisfait pleinement à cette intention, & l'on obtient tout le fruit qu'on pouvoit esperer de la dilatation, lequel consiste à retirer de la cavité d'une playe les matieres incommodes, & capables de boucher les vaisseaux qui rendent beaucoup de sang, & de remettre les parties dans la meilleure situation. Cependant je ne condamne pas dans tous les appareils de certaines playes, l'usage des dilatans & quelquefois des tentes dont il est besoin, ou pour contenir & appuyer les astringens, ou pour arrester l'hemorragie, ou pour empêcher la réünion des incisions fraîches que l'on fait quelquefois, & qui sont très-necessaires au premier appareil des playes d'armes à feu, sur tout lorsque l'on doute qu'il soit resté dans la playe quelque corps étranger, ou que quelque esquille qui ne peut être réünie, doit s'en séparer. Mais passé les deux ou trois premiers jours, l'usage des tentes est non seulement inutile, mais même pernicieux, particulierement aux playes d'armes à feu, qui se dilatent toujours assez d'elles mêmes par la chute de la chair meurtrie communément appellée escharre; & l'on ne doit pas appréhender leur réünion, qu'elle ne soit entierement separée.

L'on n'a point vû de playe se réünir tandis que quelque corps étranger y est resté. Or l'escharre étant un corps étranger, qui avant sa chute est encore uni avec des parties desquelles il se doit nécessairement séparer, il faut que la nature s'en délivre, comme d'un obstacle à la réünion des chairs.

FAB. D'AQUAPEND. est du même sentiment, Part. 1. Liv. 4. Chap. 9. quand il dit, *que la Nature ne guerit pas la playe, tandis qu'il y a au dedans quelque chose qu'elle ne peut pas souffrir.*

Personne ne peut disconvenir, que la séparation de l'escharre ne soit un ouvrage de la Nature, & que dans les lieux où la chaleur se trouve plus vigoureuse, sa séparation ne soit plus prompte. Or comme la régéneration des nouvelles chairs se fait avec plus de facilité dans le fond de la playe, c'est aussi par cet endroit où elle commence à se remplir, & par consequent les orifices sont les derniers à se délivrer de l'escharre, & à se revestir d'une nouvelle chair; c'est pourquoi on ne doit pas apprehender qu'ils se réüniſſent trop promtement, & il ne paroît pas qu'il soit necessaire d'avoir recours aux tentes pour éviter cet inconvenient.

A l'égard des playes d'instrument trenchant, il n'y a point de necessité d'y mettre des tentes, puisqu'elles n'ont besoin que de réünion, & non pas de dilatation. Or je pense non-seulement qu'on peut, mais encore qu'on doit se passer d'un secours qui va contre cette intention. Enfin les playes contuses ne se réüniront jamais, que tout ce qui est meurtri ne soit resolu, tant par la force de la chaleur naturelle, que

que par l'application des resolutifs, ou par la suppuration : & par consequent il paroît qu'on peut, sans risque, supprimer l'usage des tentes dans ce cas comme dans les precedens, & que cette premiere intention qu'on a pour les employer est tout-à-fait inutile.

CHAPITRE III.

Réponse à la seconde Intention qui demande l'introduction du médicament jusqu'au fond de la playe.

IL n'est pas besoin de beaucoup de raisons pour prouver qu'il est très-facile d'introduire les remedes au fond des playes sans le secours des tentes ; il ne faut que donner une consistance molle ou fluide aux onguents, baumes & autres remedes de semblable nature qu'on employe ordinairement dans leurs gueriſons.

Quand il arrive solution de continuité à un corps sain & bien temperé, la nature n'a besoin pour lors que du baume ordinaire des parties blessées, c'est à dire du suc nourricier pour en procurer la réünion, si ce ne sont que des playes simples aux parties charnuës ; auquel cas les tentes & tous les onguents ne servent qu'à irriter les parties, à procurer la fluxion, pourrir les chairs, alterer le suc nourricier, & donner lieu par consequent à de longues & de très-grandes suppurations, qui retardent la gueriſon plûtoſt que de l'avancer.

CHAPITRE IV.

Réponse à la troisiéme Intention, où il s'agit de faire sortir les corps étrangers.

JE ne sçaurois m'imaginer que les tentes facilitent la sortie des corps étrangers ; au contraire, je crois qu'elles contribuënt beaucoup à les retenir dans les playes ; car supposé qu'il soit resté dans une playe quelque balle, par exemple, des portions d'os, des vêtemens, de la bourre, &c. C'est une espece de miracle, (mais qui n'arrive jamais qu'aprés bien des douleurs, du temps & de la peine) que de tirer cette balle par le même endroit qu'elle est entrée, si ce n'est au premier ou au second appareil ; ce que l'on voit rarement.

En effet, quelle apparence y a-t-il qu'un corps pesant, comme le plomb, puisse demeurer quelques jours dans un même lieu, à moins qu'il ne soit enclavé dans un os ou dans un article ? n'oblige t-il pas souvent les fibres à se contracter pour le chasser ? quand il est dans des parties molles il descend toujours par son propre poids, & la chair n'a pas assez de fermeté pour retenir la balle durant plusieurs jours au même endroit. Et supposé qu'elle puisse y rester, les tentes la cantonneroient ou la forceroient de changer de place, plûtôt qu'elles n'en procureroient la sortie. Les matieres extravasées ne manquent pas de suivre la balle, il se fait un ou plusieurs sinus ; elles augmentent, s'accumulent, se fermentent, & causent ordinairement la fievre ; la partie s'affoiblit, le corps s'extenuë, & souvent le blessé perit.

perit. Une esquille ou quelque corps de cette nature produit des accidens pareils par la même raison. C'est pourquoy si l'on doute, soit par le rapport du blessé, ou par quelqu'autre indication, qu'il y ait quelque corps étranger dans la playe, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour faire voir aux assistans & au blessé, qu'on n'épargne aucun soin pour lui procurer sa guerison, on fouille dans la playe avec les instrumens & avec les doigts, mais le plus souvent sans utilité, comme je l'ay vû plusieurs fois. Methode aussi pernicieuse que cruelle, qui en irritant les parties cause des fluxions, & rend les playes putrides, sanieuses, & souvent fistuleuses & incurables. Lorsque tous ces moyens sont inutiles, on cherche enfin le lieu le plus bas pour y faire une contre-ouverture qui quelquefois aidée d'un bon temperament procure la guerison.

Les portions des vestemens, de la bourre, du linge, &c. sont souvent emportées par la balle dans la playe, & y restent, quoy qu'on en ait tiré la balle, parce qu'elles se trouvent plus enfoncées & qu'elles s'accrochent ou se collent aux parties fibreuses; ce qui n'est que trop suffisant pour produire des accidens fâcheux. Les tentes alors ne contribuent pas peu à les y retenir & à les empêcher d'en sortir, puisqu'il est certain que les tentes se gonflent dans les playes, & qu'ainsi occupant toutes les ouvertures, elles y retiennent les matieres qui s'y fermentent, & qui ne pouvant plus être contenuës dans le petit espace de la playe, se dégorgent sur les parties voisines, se glissent entre les interstices des muscles, & entraînent avec elles ces corps étrangers qui s'y corrom-

pent, s'y pourriſſent, infectent la playe, & y cauſent des mortifications ou des abſcés d'une trés difficile cure.

Je diray donc, pour finir ce Chapitre, que les tentes entretenuës dans les playes, en intention de faciliter la ſortie des corps étrangers, ſont tout-à-fait inutiles, & qu'elles ſervent plûtoſt à les y retenir, qu'à leur procurer une ſalutaire iſſuë. Que ſi par hazard les playes ſe réuniſſent, comme il arrive quelquefois, & qu'il ſoit reſté au dedans quelque choſe qui ne ſe préſente pas à l'orifice de la playe, il ſe formera un abſcés en quelque lieu favorable que la nature indiquera, qui par le moyen d'une ſimple ouverture donnera paſſage à tout ce qui eſt pernicieux & inutile.

Quant aux balles de plomb qui n'ont pû être tirées dans les premiers panſemens, leur ſéjour dans les membres ne peut pas porter un notable préjudice, puiſqu'elles ſimboliſent avec notre nature, & qu'à la ſuite des temps ſe gliſſant par leur peſanteur entre les interſtices des muſcles, elles ſe preſentent ſouvent ſous la peau & ſe tirent ſans peine & ſans avoir cauſé aucun danger, parce qu'étant d'une ſubſtance très compacte & néanmoins preſque ſans reſſort & ſans roideur, il ne s'en détache point de corpuſcules qui aillent troubler la fermentation naturelle des humeurs, & elles laiſſent aux parties, le tems de s'écarter ou de s'étendre peu à peu pour leur permettre de paſſer. La pluſpart des Chirurgiens ſont perſuadez de cette verité, & ils ne doivent pas ſe hâter de tirer celles qui ſont dans les articles, ou en riſque de tomber dans quelque cavité, comme du crane, du thorax, ou du bas ventre, de

peur

peur qu'elles ne se perdent sans ressource, & qu'elles n'offensent les parties en les tenant dérangées.

CHAPITRE V.

Réponse à la quatrième Intention par laquelle on se propose de conserver nettes les chairs de la playe.

LEs matieres purulentes & sanieuses, restent-elles moins dans les playes, quoique les tentes s'en imbibent ?

Je voudrois bien qu'on me donnaſt une raiſon pour laquelle il fût neceſſaire de retenir dans les playes un excrement que la nature prend tant de ſoin de chaſſer, & qui ne peut par ſon ſejour que ſe corrompre, & qu'alterer & détruire le temperament des parties qui le contiennent. Je crois donc qu'il eſt bien plus ſalutaire de lui procurer un paſſage libre, & de ne rien mettre dans les playes qui puiſſe intercepter ſon cours, que de le retenir par des tentes, & l'obliger ſouvent à ſe frayer des routes nouvelles par la corroſion qu'il fait des parties qui ſe rencontrent en ſon chemin. D'ailleurs toute la matiere qui ſuinte des extrémitez coupées ne doit pas être regardée comme un pur excrément ; la portion liquide, acre, chargée de ſels, & qui ſe répand aiſément au dehors, eſt veritablement capable de bleſſer les organes où elle reſte : mais le pus doux & conſiſtant qui s'amaſſe & qui s'attache aux parois interieures d'une playe, ſert à fomenter, & à rafermir les filets qu'il couvre, & auſ-

quels il céde à mesure qu'ils se régenerent & qu'ils pouſſent de dedans en dehors ; ainſi les tentes empêchant la collection de ce pus louable, s'oppoſent en même tems aux efforts les plus avantageux que peut faire l'habitude naturelle pour la réunion de ſes parties.

Aprés avoir prouvé que les intentions qu'on a eues d'établir l'uſage des tentes, ſont inutiles & mal imaginées, ou que cet uſage va contre ces intentions mêmes ; eſſayons encore de chercher dans le chapitre ſuivant dequoi ſoûtenir les droits de la nature oppreſſée par les tentes, & tâchons de l'en délivrer, par des raiſons fondées ſur les loix de la circulation des humeurs, & de la ſtructure des parties ſolides, en nous appuyant auſſi ſur l'authorité des Medecins les plus célébres.

CHAPITRE VI.

Conſequences tirées des Chapitres précédens.

LEs Auteurs qui ont défini la nature, l'ont définie diverſement ; elle eſt priſe ſuivant JULES ALEXANDRIN pour le Pere, le Principe & la cauſe efficiente des Eſtres naturels. C'eſt dans ce ſens qu'on la conſidere en Medecine comme la cauſe de la ſanté & le Medecin des maladies ; & que VAN HELMONT la regarde en trois differens états ; ſçavoir quand elle eſt debout, quand elle eſt aſſiſe, & quand elle eſt tout-à-fait couchée.

Quoy qu'on puiſſe appliquer ces deſcriptions au ſujet dont il eſt queſtion, pour donner une idée

idée plus claire, plus intelligible, & qui puisse mieux s'approprier aux maladies externes, de même qu'aux internes, je dirai que c'est le corps même, considéré comme un assemblage de toutes les parties dures, molles & liquides, & ordonné de maniere que par les regles de la mécanique qu'elles gardent entr'elles, il se maintient dans son entier. L'on voit aussi que ses organes continuent d'exercer les diverses fonctions auxquelles ils se trouvent propres par leur temperament & par leur premiere constitution, tout autant de tems que les causes exterieures des changemens n'ont point assez de violence pour alterer notablement ses dispositions, chaque organe tendant de lui même à surmonter les obstacles qui se présentent contre la liberté de ses actions, & à reparer les parties quand elles sont détruites. Selon cette idée de la nature, je la regarderay comme la premiere ouvriere de tout ce qui fait la santé, persuadé qu'ayant formé toutes choses suivant leurs essences & de la maniere qui leur convenoit davantage pour la perfection du corps qu'elles composent, elle n'épargne aucun soin, ou pour les maintenir dans cette union, ou pour les réunir, quand elles sont divisées, ou enfin pour les rétablir dans leur premier état.

En effet l'union est si importante pour le maintien de la santé & pour la conservation de la vie, que toutes les maladies ne proviennent que du peu de liaison des parties, & du desordre des humeurs, qui souvent sont troublées par les choses heterogenes, lesquelles changent, corrompent & alterent la bonne temperature, & les qualitez du baume naturel qui

est en nous, & qu'on appelloit autrefois *Phalamide radical.*

Ainsi il est aisé de juger que comme dans les maladies externes & dans les solutions de continuité qui arrivent aux parties dures & aux parties molles, la nature souffre par ces divisions, je veux dire qu'elle n'est pas dans l'ordre qu'elle demande, elle tâche de tout son pouvoir de réunir les parties divisées. Le Chirurgien comme son fidele ministre dans la guerison des playes, doit emploier tous ses soins pour contribuer au rétablissement de cette union si necessaire. Il doit pour cet effet non seulement la laisser dans la liberté, & ne lui opposer aucun obstacle, mais au contraire la delivrer de tout ce qui s'oppose à son dessein. Il doit enfin être son coadjuteur & son imitateur, estudier ses inclinations, observer toutes ses démarches, & la suivre pas à pas pour la seconder dans ses entrepriſes.

Les Medecins suffisamment persuadez de cette verité tiennent aussi qu'on ne doit agir que par ses conseils, prenant garde de ne rien faire qui puisse contrarier sa volonté. Il est vray qu'en diverses rencontres où la nature ne peut agir seule, il faut suppléer à son défaut, comme dans l'extraction de certains corps étrangers, dans l'extirpation des sphacelles, dans l'ouverture des abscés, dans la reduction des os fracturez & luxez, & dans plusieurs choses semblables du ressort de la Chirurgie. Mais dans la guerison des playes pour peu qu'un Chirurgien étudie la Nature, il connoîtra qu'elle est opprimée par les tentes & par les dilatans qui lui ôtent la liberté de son action, & s'opposent directement à son dessein, qui est la réunion.

FAB.

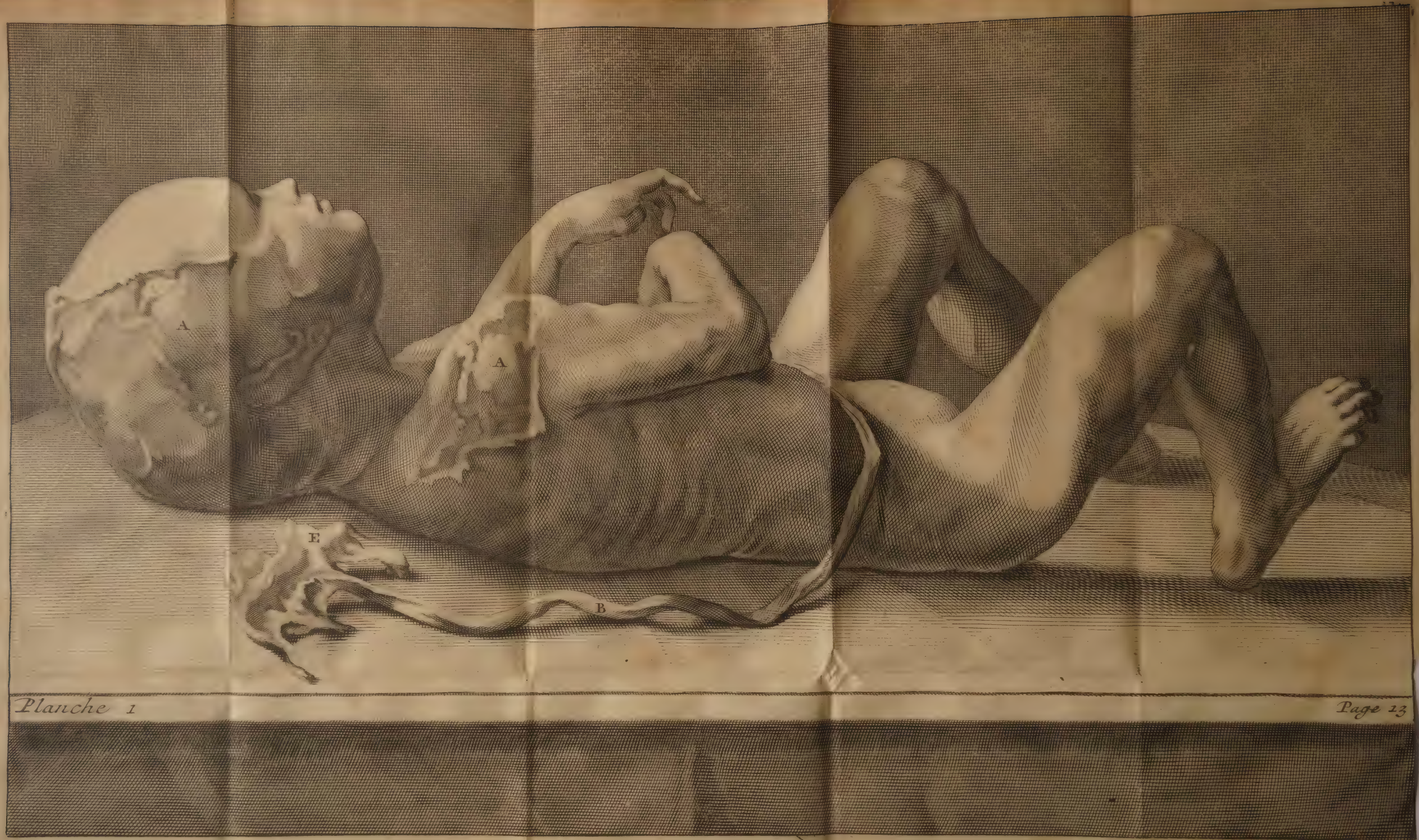


Planche 1

FAB. D'AQUAP. dont on a parlé cydevant, dit que la Nature ne guerit pas la playe tandis qu'il y a quelque chose au dedans qu'elle ne peut pas garder: Par là il tombe d'accord avec les mieux sensez, que c'est la Nature qui guerit; mais au même tems il fait voir que la tente est un ennemy qui ne devient jamais domestique qu'au dommage & à la destruction de cette sage mere; & GALIEN au 3. Liv. de sa Methode, dit que ce ne sont point les remedes qui agglutinent les playes, mais la Nature.

Estant donc convaincu de cette verité par experience, & m'estant appliqué à connoître les intentions, les inclinations & la voye que cette œconome tient pour parvenir à la guerison des playes, j'ai remarqué que les tentes y servent d'obstacle, & qu'elles lui sont tout-à-fait contraires. Ne voit-on pas tous les jours qu'elle ne peut rien souffrir d'étranger chez elle? Quels efforts ne fait-elle point pour se délivrer des tentes & des tampons dont on larde & on farcit ordinairement les playes? quand mêmes les tentes ne seroient pas douloureuses comme on le veut supposer, n'est-ce pas un corps étranger qu'elle a peine à souffrir? quelque petites & molles qu'elles soient, elles compriment toujours quelques vaisseaux, puisque tout nôtre corps n'en est qu'un tissu.

Elles interrompent plus ou moins selon leur grosseur & leur dureté, le cours & l'ordre de la circulation dans l'étenduë de la playe; elles font sortir par force la plus subtile partie du sang ou des autres liqueurs contenuë dans les vaisseaux qu'elles compriment, laquelle ne manque pas de se convertir en un pus infect,

qui n'ayant pas eu le tems de se préparer, devient un ferment qui étant retenu, s'échauffe, se corrompt, & altere par ce moyen les parties voisines & celles qui le contiennent : souvent même il communique sa mauvaise qualité aux principes de la masse du sang par les vapeurs qui s'en exhalent, & qui s'insinuent dans les veines par les racines & par les pores de ces vaisseaux, dans lesquels cette sanie, suivant toujours la route de la circulation, communique une entiere corruption à la masse du sang, & cause des fievres qui n'abandonnent le blessé qu'à la mort, à moins que la nature par quelque mouvement critique & salutaire ne se décharge de ces impuretez.

AMBROISE PARE' dans son neuviéme Livre, traitant des playes, chap. 5. défend les tentes; mais il n'en dit que deux mots, appuyé sur l'autorité de *Galien*, lequel dit au chapitre 4. de sa Methode, que toute playe simple ou avec cavité, demande qu'il n'y ait rien entre les bords qui puisse empêcher la réünion. Le même PARE' dans l'onziéme Livre, chap. 5. conseille de se servir de tentes longues & grosses dans le commencement, & ensuite de les faire plus courtes & plus menuës, & pour lors il ne défend plus de s'en servir. Dans le même livre, chap. 15. il soutient le parti des tentes, en voulant combatre l'opinion d'un Medecin qui avoit écrit contre sa Methode.

Toutes ces opinions qui se contrarient dans un même Auteur, jettent le jeune Chirurgien dans des doutes fort embaraſſans, ce qui fait souvent qu'il ne sçait quel parti est le meilleur, ni quelle route est la plus seure. Il est pourtant certain que le mauvais usage des tentes

tes a été connu & de *Galien*, puis qu'il les défend, & de ce Medecin qui a blâmé la pratique de PARE', dont le nom n'eſt pas venu juſques à moy, puis que par l'aveu du même Auteur il ſupprime entierement les tentes, & défend de panſer les playes que de quatre en quatre jours; ce qui me fait connoître que cette Methode n'eſt pas ſi nouvelle que je me l'étois moi-même imaginé, car j'avois formé mon projet avant que j'euſſe pris garde à ce que je cite préſentement, & la ſeule experience m'avoit deſabuſé.

GALIEN autoriſe encore mon opinion, quand il dit au 3. Livre de ſa Methode, chap. 9. qu'il y a en toutes playes deux ſortes d'excremens, l'un groſſier, & l'autre ſubtil, leſquels, dit-il, empêchent la génération de la chair. Si cela eſt ainſi, on fait donc très-mal de les retenir dans les playes par le moyen des tentes. Si on me dit, qu'on les met ſi petites qu'elles n'occupent pas entierement l'ouverture, & que les matieres peuvent ſortir; je réponds que quelque petite que ſoit la tente, elle remplit preſque toujours l'ouverture; car elle ſe gonfle ſelon l'eſpace qu'elle peut avoir. Mais ſuppoſé qu'elle laiſſe ſortir la matiere la plus ſubtile, il ſuffit que la plus viſqueuſe & la plus piquante reſte pour produire des accidens fâcheux; or ſi les petites tentes peuvent ſervir d'obſtacle à la gueriſon des playes, que ne feront point les longues & celles qui ſont groſſes & dures, & qui pénétrent juſqu'au fond? C'eſt pourtant ce qui eſt encore pratiqué par pluſieurs Chirurgiens, qui faute de s'eſtre appliquez à étudier les intentions de la nature dans la gueriſon des playes, croupiſſent dans

une

une methode si cruelle & si pernicieuse.

Les tentes, les dilatans & les setons causent toujours quelques desordres dans les lieux où ils sont appliquez. S'ils touchent les nerfs, ils causent une douleur excessive, qui est souvent la source de plusieurs maux, & des plus terribles simptômes, comme la convulsion, la perte du sentiment, &c. Si ce sont des tendons, l'action en est blessée, & le mouvement cesse; & s'ils pressent trop les vaisseaux, ce qui arrive presque toujours, la circulation en est empêchée.

Quand la tente ne comprimeroit que les mamellons nerveux dont la peau est tissuë, qui sont d'un sentiment fort vif, & qui servent d'organe à l'attouchement, cela seul seroit suffisant pour troubler l'ordre & la distribution des esprits & des autres humeurs; car on conçoit aisement que ce liquide subtil coulant dans ces mamellons en agite & en irrite les filamens qui ne manquent pas d'exciter & de faire contracter les fibres charnuës & membraneuses ausquelles ils tiennent; & ces fibres ne scauroient être racourcies, & la peau resserrée, que les vaisseaux ne soient repliez ou comprimez, & par consequent la circulation ralentie, dereglée ou entierement supprimée. Dans tous ces cas le sang n'étant pas repompé par les veines dans la même quantité qu'il est poussé par les arteres, il en doit arriver ou des mortifications, quand la circulation est entierement interceptée, ou des abscés quand elle est considerablement interrompuë, ou de longues & de grandes suppurations quand il se fait des infiltrations dans les vaisseaux capillaires d'autour de la playe.

La tenſion & la tumeur dépendent des matiéres arrêtées ou épanchées: & tous ces accidens ſont plus ou moins grands, & ils varient ſuivant la force de la compreſſion, la quantité de l'épanchement, la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition du ſang, des humeurs, des parties affligées, & les differens degrez de la chaleur naturelle, qui accelere ou retarde la fermentation, la reſolution, ou la pourriture. Cela fait bien voir que quoique les eſprits coulent en plus grande abondance vers les parties affligées, il n' eſt pas vray que le ſang & les humeurs y ſoient portées ou attirées (ſelon le langage de certains Auteurs) en plus grande quantité qu'à l'ordinaire; au contraire il paroît évidemment que le ſang circule moins dans les parties affligées que dans les ſaines, parce qu'il trouve plus de facilité à ſe mouvoir dans celles cy, & que c'eſt une regle de la Nature qu'un corps en mouvement ſe meut vers les endroits où il trouve moins de reſiſtance.

Les accidens que certaines fiévres malignes ont cauſé depuis quelque tems dans des lieux peu éloignez de celuy cy, prouvent aſſez ce que je viens de dire. Il ſe faiſoit une obſtruction & un gonflement ſi conſiderable dans le bas ventre, que la circulation étant interceptée la gangrenne y ſurvenoit. Le ſang au contraire étant porté violemment & plus abondamment aux parties ſuperieures, & ne pouvant être contenu en ſi grande quantité dans les vaiſſeaux, il forçoit tous les obſtacles, & cauſoit des douleurs aiguës, des abſcés, le délire, & la mort.

Aprés avoir reflechi ſur les accidens les plus ordinaires qui arrivent aux playes, j'ay crû que

que la plûpart dépendoient du déreglement de la circulation causée par une esquille, une balle, ou quelque autre corps étranger resté dans la playe : quoy que tous ces corps ne soient pas assez pointus ni tranchants pour irriter, & que par eux-mêmes ils ne puissent engendrer aucune putrefaction, ils ne laissent pas de procurer ordinairement des abscés. On n'en doit donc pas accuser la douleur, puisqu'elle ne s'y trouve pas toujours, & que bien souvent elle est où ces accidens n'arrivent pas. Mais je croy que causant une compression sur les tuyaux répandus dans la partie où de tels corps sont retenus, ils arrêtent le sang qui se glisse dans les pores & dans les interstices des chairs, où par son sejour & par la fermentation il se corrompt & forme la matiere de l'abscés.

Si quelques balles de plomb ou d'autres corps de semblable nature sont restez un long espace de tems sans que l'abscés y soit survenu, on peut croire qu'ils se sont trouvez dans des lieux assez spacieux pour ne pas donner occasion à ce desordre ; ou que s'étant glissez dans les interstices des muscles, ils n'ont pas interrompu le cours des humeurs. Les autres accidens qui arrivent ordinairement aux playes d'armes à feu, sont aussi causez par le deffaut de la circulation, comme il sera observé dans la suite de ce discours, où l'on fera voir que les tentes & les dilatans entretenus dans ces sortes de playes, s'opposent à la separation de l'escharre, à la resolution des parties contuses, à la décharge & au dégagement de tout ce qui est interessé.

Qui connoîtra bien le cours du sang & des humeurs, l'union & l'arrangement des parties qui

qui nous composent, n'aura pas de peine à se rendre à ce raisonnement. Toutes ces mêmes parties sont tellement unies les unes aux autres, qu'elles ne peuvent souffrir la moindre separation sans douleur, ou sans causer quelque épanchement, ou quelque autre desordre ; car ce n'est pas seulement l'air qui carie les os, comme l'experience le fait voir, mais aussi l'aliment des parties nerveuses alteré par un acide malin, & généralement toutes les matieres, qui sont assez acides pour exciter une fermentation & une corruption dans les lieux de leur sejour, quand elles y sont retenuës par les tentes, ou par quelque autre obstacle.

Si DOLE'E dans sa Chirurgie ne deffend pas absolument les tentes, au moins fait-il voir qu'il s'en faut servir avec grande circonspection, ce qui veut dire que leur usage est dangereux.

ETMULLER dans sa Chirurgie medicale est du même sentiment, il attache à l'usage des tentes, des accidens qu'on doit fort apprehender ; il conseille l'usage des plumaceaux & supprime entierement les tentes dans les playes des nerfs, des tendons & des articles. Il y a encore sujet de croire que cet Auteur n'étoit pas porté pour les tentes, en ce qu'il est d'avis qu'on se serve du baume vulneraire dans la guérison des playes, car ce remede en procurant une réünion & la régéneration des chairs, est directement opposé à l'usage des tentes qui contrarie l'une & l'autre.

Tout ce que nous avons d'Auteurs renommez dans la Medecine qui ont traité de la Chirurgie, & de la guérison des playes, sont à peu prés dans cette opinion. J'en citerois un grand nom-

nombre, si je croyois que ceux que j'ay marquez ne fussent pas suffisants. L'on peut voir, comme il est dit dans la Preface, que *Septalius & Megatus* fameux Medecins qui ont exercé la Chirurgie en Italie, ont suivi cette methode l'espace de quarante ans avec un heureux succés.

Mr. Caufapé Docteur en Medecine dans ses observations sur le frequent usage de la saignée supprime tout-à-fait les tentes sans aucune reserve, s'apuyant sur des raisons que j'avois conceuës avant que son livre me tombât entre les mains. Mais on peut croire que cet Auteur n'a pas écrit sur cette matiere sans être entierement persuadé par experience de ce qu'il a dit, car ce seroit une temerité d'écrire & d'affirmer une chose de pratique dont on n'auroit point vû l'événement, & de vouloir établir une methode sur des principes douteux & purement spéculatifs.

Je m'attends que sur ce sujet, aussi-bien que sur toutes les opinions qui paroissent nouvelles, il se trouvera beaucoup de gens qui soûtiendront un parti contraire; mais en matiere de faits qui peut être Juge competant que l'experience? La seconde Partie de cet Ouvrage rendra un fidele témoignage de la verité.

Dans cette premiere, je croy expliquer suffisamment les raisons qui m'ont obligé de supprimer l'usage des tentes & des dilatans; & je ne puis approuver le procedé de ceux qui s'en servent, parce qu'ils ont veu d'autres s'en servir, ou parce que les Anciens l'ont ainsi prescrit. La gloire des bons succés, comme le blâme des mauvais, dira-t-on, ne retombe point sur eux, ils ont pour garans la coutume régnante,

régnante, & l'Antiquité ; mais les Sciences & les Arts n'ont jamais dû se renfermer dans des bornes si injustes, & ce seroit faire tort à la raison, à l'intelligence & à l'experience, que de leur donner des loix si severes, & de leur ôter une liberté qui doit durer autant que le monde.

CHAPITRE VII.

Raisons qui prouvent les mauvais effets des tentes,

PLusieurs Anciens, & quelques Modernes qui ont écrit de la Chirurgie & de la guérison des playes, & qui semblent avoir poussé assez loin cette principale partie de la Medecine, ont parlé des tentes comme de choses indifferentes, laissant à la conduite des Chirurgiens le soin de les employer ou de les supprimer, comme bon leur sembleroit. Ils n'ont pas crû cette matiere assez de consequence pour y donner leur attention, & regardant ces moyens avec des yeux étrangers, ils s'en sont rapportez à la bonne foy de ceux qui en ont parlé les premiers. Ils n'ont pas remarqué apparemment, comme j'ay fait plusieurs fois, les mauvais effets que produisent les tentes, dont l'usage fait perir indifferemment, & des malheureux & des personnes de merite, qui sont toujours à regretter dans un Etat.

Enfin ce que l'on voit arriver tous les jours dans la cure de toutes sortes de blessures, ne doit pas surprendre ; ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a pris une chose pour une autre, & notre penetration n'est pas assez grande pour connoître

noître toutes les veritez qu'il nous seroit nécessaire de savoir, pour découvrir les causes de tous les accidens & les desordres qui arrivent aux playes. Tous ceux qui ont traité de ces maux, se sont efforcez de les expliquer conformement à leurs opinions, comme je fais mon possible de les expliquer selon la mienne. Mais comme les occasions de voir des playes sont presentement assez frequentes, il sera facile à chacun de s'éclaircir de la verité, & de faire la difference de toutes ces opinions.

M. *Charriere* a conseillé dans son livre des Operations sur l'article des playes, d'essuyer exactement toute la matiere qui est dans une playe & de pousser les dilatans ou bourdonnets jusques dans les plus petits recoins, pour empêcher qu'elle n'y séjourne, & qu'elle ne soit pompée par les veines pour être portée au cœur suivant les loix de la circulation: & il ajoute que l'air est le plus puissant ennemi des playes. Cette matiere neanmoins ne peut être essuyée avec toute l'exactitude qu'il demande, quelque diligent qu'on soit, sans y employer un peu de tems; l'air pendant cet intervalle cause mille fois plus de desordres, que les matieres qui pourroient y être contenues, car souvent elles n'ont pas toutes les mauvaises qualitez qu'on s'imagine, comme on pourra voir dans la derniere partie de cet ouvrage chap. 4.

Cet Auteur tombe d'accord qu'un peu de sang extravasé dans les contusions, comprimant les vaisseaux, interrompt le cours naturel des humeurs, cause des fluxions & des inflammations; que ne fera point cette quantité de bourdonnets entassez les uns sur les autres, qui en agrandissant la solution de continuité, s'opposent

A *Le Fonds de la Matrice.*
BB *Les Trompes de Fallope.*
CC *Extremitez des Trompes de Fallope collées & fermées.*

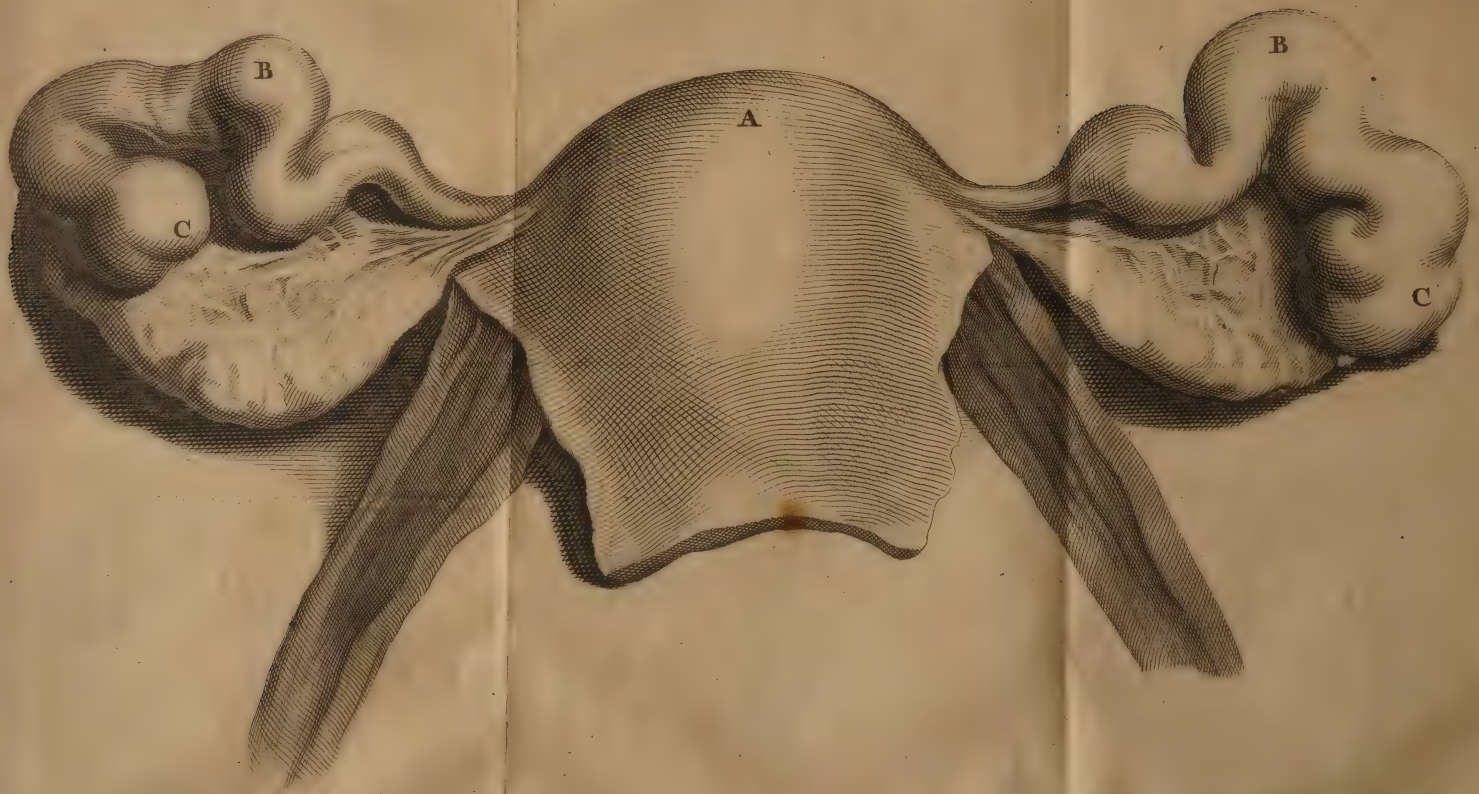


Planche 2

posent à la premiere intention qu'on doit avoir dans la guérison des playes, qui est la réunion? A quoy l'on peut encore ajouter que ces remedes sont plus durs, plus douloureux, & plus contraires à notre nature, que le peu de sang dont nous avons parlé.

Afin que les matieres puissent être pompées par les veines, comme le veut *M. Charriere*, il faut qu'elles se trouvent en assez grande quantité pour se fermenter, & qu'elles séjournent assez de tems dans la partie pour dilater & ouvrir les orifices des vaisseaux; ce qui s'est vû effectivement dans des playes de poitrine, comme on fera voir dans la seconde Partie de ce Livre, & même aux playes internes du thorax, où l'espace & la chaleur de la partie, sont suffisans pour produire cet effet; aussi bien que dans les grands abscés dont nous donnons quelques exemples à la fin de cet ouvrage; & même dans les playes dont les orifices sont bouchez par les tentes ou dilatans, qui trop souvent retiennent les matieres enfermées d'un pansement à l'autre, ce qui fait qu'elles s'augmentent, se fermentent & contractent ordinairement une qualité vitieuse & maligne, qui peut se communiquer par les veines à toute la masse des humeurs.

Mais ce sont les tentes & les bourdonnets qui sont les complices de ces maux; ainsi pour éviter tous ces accidens & le séjour des matieres impures dans les playes, il suffit de laisser leurs orifices en liberté, & de ne rien mettre dans leur cavité qui en écarte les parties, ou les empêche de se r'aprocher les unes des autres, prenant garde qu'il n'y ait point d'obstacle à la réunion, ni aucun lieu vuide où les matié-

matiéres puissent séjourner trop long tems. Je croy que ces raisons sont valables & assez fortes pour combattre une opinion qui est contraire aux experiences que j'ay faites depuis plus de vingt ans.

Le même Auteur, un peu plus loin, dit que si l'entrée de la playe ne permet pas qu'on y puisse introduire des bourdonnets, il la faut dilater pour la remplir de ces bourdonnets; & moy au contraire je la dilate pour en éviter l'usage par les raisons que j'ay rapportées cidevant. Outre qu'on doit craindre qu'un dilatant ne vienne à se perdre & à se cacher dans une playe profonde. Nous en avons eu des preuves suffisantes dans la personne d'un de nos Generaux, & de plusieurs autres blessez à la bataille de Marsaille.

Si donc on peut supprimer les tentes, comme nous avons fait dans notre hôpital, à l'égard des playes profondes des parties les plus charnuës du corps, on doit à plus forte raison s'en passer dans celles qui le sont moins. Enfin il recommande sur tout les tentes aux playes penétrantes de la poitrine & du bas ventre; cependant on pourra voir dans la seconde Partie de ce Traité au sujet des playes de poitrine, de quelle façon nous en avons terminé plusieurs de differente nature sans le secours des tentes.

Quant à celles du bas ventre, son mouvement perpetuel, est un puissant obstacle à l'application & au sejour des tentes, parce qu'elles ont besoin d'un bandage un peu ferme pour les contenir : & je ne vois pas par quelle raison l'on veut que cette partie ait plus besoin de tentes que les autres; car supposé que la supuration

puration qu'on attend vienne des parties contenuës blessées, il est impossible que les matieres sortent, si l'ouverture est occupée par une tente ; elles tomberont par leur propre poids dans la partie inferieure de cette capacité, & la tente servira d'obstacle à l'évacuation du pus & du sang qui pourroient y être repandus, vû sur tout que la supuration des teguments, qui de soy est toujours fort mediocre, sera excitée & augmentée par les irritations des tentes mêmes. D'ailleurs le mouvement de la respiration, & l'élevation du peritoine, lorsque l'inspiration se fait, chassera toujours par l'ouverture tout ce qui se produira de sanie, si on lui laisse un libre passage.

Ce n'est presque que dans l'hémorragie où il est comme necessaire de se servir de dilatans & quelquefois de tentes, pour porter les astringents aux orifices des vaisseaux, les y appuyer & les y affermir, particulierement dans les playes profondes; car en réünissant d'abord les levres des playes, & en posant les astringents pardessus, on peut bien former un mastic à l'ouverture; mais le sang des vaisseaux ne laissant pas de sortir, s'extravase entre les muscles, s'y corrompt, altere toutes les parties qui le contiennent, & celles qui leur sont voisines, & souvent cause la suffocation & la gangrene. C'est ce que j'ay veu arriver à Turin au Baron *de la Serra*, Gentilhomme Savoyard, lequel ayant été blessé d'un coup d'épée proche l'aisselle droite, & ayant un rameau de la souclaviere ouvert, fut pansé par un tres-habile Chirurgien à la verité ; mais soit par accident ou autrement, l'hémorragie étant gran-

de, il manqua de porter les astringents sur l'ouverture du vaisseau, ce qui fut cause qu'après avoir réüni la playe, & chargé la partie d'une quantité d'astringents, de compresses & de bandages, le sang ne laissa pas que de sortir & d'extravaser entre les muscles de la poitrine. On fut deux ou trois jours sans lever ce premier apareil; mais quand on vint à le lever on trouva le thorax gangrené, & le blessé mourut peu de tems après.

On ne peut raisonnablement attribuer la cause de cette gangrene qu'au sang & aux matieres retenuës, qui n'ayant pû trouver passage, comprimerent par leur quantité les vaisseaux & les nerfs, & empêcherent la circulation, le cours des esprits & des autres liqueurs, de sorte que le sang s'y corrompit promptement & causa tous ces desordres. Le mauvais usage des tentes qui bouchent les orifices des playes peut produire les mêmes accidens à l'égard des matieres, sur tout quand elles se trouvent abondantes & resserrées.

Combien de fois aussi dans ma jeunesse en fréquentant les Hôpitaux & pratiquant avec de fort bons Chirurgiens, ay je veu trouver dans la plûpart des pansemens les tentes chassées des playes malgré les compresses & les bandages? La Nature n'indiquoit-elle pas alors son intention? Et neanmoins on continuoit toujours de s'en servir, & l'on s'efforçoit même de les remettre dans les playes, avec beaucoup de douleurs? Quelle étrange methode! comment veut-on que les playes se réüniſſent, si l'on y entretient toujours un corps étranger? Si vous maintenez dans un cautere un pois ou une balle durant dix ans, il restera toujours ouvert;

ouvert ; mais si vous l'ôtez un demi jour, vous le trouverez entierement remply.

La tente fait le même effet dans la playe, que la balle dans le cautere ; & les fistules dont tant de gens sont incommodez pour le reste de leur vie, ne sont que l'ouvrage des tentes dont on s'est servi indiscretement dans la guérison de leurs blessûres ; car les humeurs prenant leur cours par un lieu qu'elles trouvent plus facile à leur écoulement, les organes prennent pour les évacuer par ce même endroit une habitude qui se change en nécessité, les chairs devenant calleuses & s'endurcissant tout autour. Ces impuretez que la Nature chasse quelquefois par des endroits que nous n'aurions pas prevus, venant à croupir, font un sac ; & cette même Nature par une sagesse particuliere ne voulant pas qu'il se trouve chez elle rien de superflu & d'inutile, fait de necessité vertu; elle se sert de ces nouveaux conduits pour se décharger des excremens & des humeurs qui l'incommodent: mais en même tems une partie du baume radical qui est la vie & le soûtien des parties, s'écoule aussi par les mêmes voyes.

Je ne puis mieux comparer ces ouvertures, qu'à celles qu'on fait aux arbres, ou qui s'y font naturellement, & par où s'écoule une partie superfluë de la séve qui fait la nouriture tant du tronc que des branches qui y tiennent. La difference qui s'y trouve, est que ces dernieres contribuent à augmenter & à conserver les arbres; & les premieres à détruire & à affoiblir les corps en rendant inutiles des organes plus propres à purifier les humeurs, & à séparer le superflu.

Car il est certain que les fistules ruinent considerablement les parties, & les personnes qui en ont ne joüissent jamais d'une santé parfaite ; & quoy qu'on dise, leurs jours en sont abregez. Mais ce qui me surprend le plus, c'est de voir ces pauvres affligez supporter leurs incommoditez avec une espece de satisfaction, s'imaginant que si l'on eût laissé cicatriser leurs playes dans le tems ordinaire, leur mort auroit été inévitable bien-tôt aprés.

Quand donc rien ne s'oppose à la réünion, il suffit seulement que l'Art observe les demarches de la Nature, laquelle excede quelquefois dans la régénération des chairs aux parties molles, & quelquefois dans celle du callus aux parties dures ; mais dans la guerison des playes, on remarque qu'elle péche plûtôt parce qu'on la sollicite trop & qu'on l'irrite, que parce qu'on l'abandonne & qu'on la laisse operer seule. Ainsi inutilement veut-on se servir de tentes aux playes, puisque la Nature, qui ne peut rien souffrir d'étranger chez elle, prend soin assez souvent de les rejetter. Ne voit-on pas qu'aussi-tôt qu'elle se trouve oppressée par quelque chose de contraire, elle fait tout son possible pour s'en débarasser ? Elle a pour y réüssir mille moyens qui nous sont inconnus ; souvent elle prend des routes si cachées & si particulieres que les plus experts Anatomistes les ignorent. Ce jeune homme que *Fernel* a traité d'un épy de gramen avalé, lequel sortit quelque tems aprés entre deux côtes par un petit abscés qui s'y fit, prouve assez cette vérité. *Ambroise Paré* ne dit-il pas aussi avoir tiré une éguille de l'aine d'une femme, qui lui étoit entrée par la fesse du même côté? Il faut enfin

enfin qu'aprés avoir admiré le chemin que ces corps étrangers ont fait, l'on demeure d'acord avec moy que la nature ne peut souffrir la moindre chose de nuisible, ni qui l'inquiéte, & qu'elle sçait toujours s'en délivrer tôt ou tard. Un atome dans l'œil trouble toute son œconomie, & l'on ne doit point esperer de repos qu'il n'en soit tout-à-fait dehors. Une miette de pain qui ne prend pas la voye que la nature lui a destinée, & qui par quelque mouvement ou par l'agitation d'un peu d'air, est jettée dans la trachée-artere, ne menace-t-elle pas de suffocation? Quels efforts ne fait-on pas pour s'en délivrer? l'air sort avec violence des poûmons, tout le corps est en agitation, toutes les parties en mouvement, le visage s'enflamme, les yeux fourniſſent des larmes, il survient des convulsions, & cet admirable chef-d'œuvre de la Nature est dans la confusion & dans le desordre, pour une chose pourtant qui paroît de tres-petite consequence. Une pierre ou un peu de sable dans les reins, dans les ureteres, dans la vescie, ou dans l'uretre ne donne gueres de relâche aux soufrances, & tant que le calcul séjourne dans quelques unes de ces parties, l'on peut dire que la vie n'est qu'une image de la mort, tant il est vray que la Nature abhorre ce qui l'incommode.

Au reste, suivant notre methode il faut observer que l'hémorragie étant arrestée, l'on doit ôter les dilatans & les tentes dont la playe étoit remplie auparavant; & que le plus sûr pour un Chirurgien, c'est de supprimer entierement ces moyens dangereux, puisque par leur usage ils peuvent irriter & en même tems par leurs attouchemens r'ouvrir les vaisseaux,

& renouveller l'hémorragie, qui en prolongeant la gueriſon, jette le bleſſé dans un nouvel embaras, ce que j'ay vû arriver pluſieurs fois.

Fab. d'Aquapendente. I. Partie, Liv. premier Chap. 21. en parlant des playes tranſverſes du front, conſeille de ſe ſervir de petites compreſſes longitudinales, trempées dans le blanc d'œuf, appliquées l'une d'un côté, & l'autre de l'autre, en ſorte qu'elles puiſſent faire que les bords s'entre-touchent pour reünir & rejoindre la playe ſans ſuture, ſur tout ſi l'on veut éviter la difformité de la cicatrice. Pourquoy une ſemblable méthode ne peut-elle pas être pratiquée dans les autres parties du corps aux playes d'inſtrument tranchant? & par quelle raiſon dilate-t-on ordinairement les playes, qui ne demandent que la réünion? Pour moi j'ay tenu cette pratique en pluſieurs lieux ſur differentes parties du corps avec un heureux ſuccés.

Ceux qui ſeront ſans paſſion, ou qui voudront faire un peu de reflexion ſur la methode ordinaire, jugeront ſi c'eſt à tort que j'oſe la décrier: peut-on ignorer la cauſe des douleurs perpetuelles que ſouffrent les bleſſez, dont les playes ſont pleines de tentes & de tampons? Elle n'eſt pas trop difficile à concevoir. Aprés avoir rempli les cavitez de charpie torſe, dure & inégale, on applique les emplâtres, les compreſſes, & un bon bandage qui fait pluſieurs tours ſur la partie affligée; & quoiqu'il ne paroiſſe pas ſerré, il l'eſt toujours aſſez pour preſſer la tente, & la faire toucher dans toute ſon étenduë aux parties vives & ſenſibles. Car les parties internes de notre corps ſont effective-

fectivement si delicates & si peu accoutumées à souffrir quelque chose d'étranger, que le blessé ne peut faire le moindre mouvement sans ressentir une grande douleur; ses membres vulnerez sont tout entrepris, & il est forcé de rester dans son lit comme un paralitique perclus & accablé, toujours dans une même situation qui lui fait autant ou plus de mal que sa blessure; particulierement dans les Hôpitaux d'armée où les lits n'ayant pas toute la molesse necessaire à de pauvres malades, & au soulagement des blessez, leur causent des excoriations presque universelles, & souvent des mortifications & des gangrenes, par les fautes que commettent dans les pansemens ceux qui suivent la pratique ordinaire.

Ce n'est pas que les autres parties de notre corps, soient dépourvuës de sentiment. Ceux qui ont assez de charité pour frequenter les Hôpitaux, en peuvent rendre de bons témoignages; on n'entend que des cris & des hurlemens à l'heure des pansemens qu'on est obligé de faire. Mais à cette occasion on ne peut trop recommander aux Chirurgiens d'en user le plus doucement qu'ils pourront envers les malades; car il faut avoüer qu'il y en a quelques-uns parmi eux, qui croiroient ne s'être pas acquitez de leur devoir s'ils n'avoient fait crier pendant un grand espace de tems, ceux qui sont entre leurs mains: ce qui fait croire à beaucoup de gens que la Chirurgie est inséparable de la cruauté.

CHAPITRE VIII.

Raisons & motifs de ma pratique.

APrés toutes les choses que je viens de dire, l'on ne manquera pas de m'accuser de n'écrire que pour censurer les differentes pratiques d'aujourd'huy: Cependant un plus noble motif m'anime, & sans vouloir bâtir inhumainement sur la sepulture des morts, ni critiquer les vivants, je déclare que la conscience seule m'oblige de soûtenir ce que j'avance pour l'utilité du public. Mais comme il sera tres-difficile d'insinuer à bien des gens d'autres maximes que celles qu'ils ont succées avec le lait, il est bon de donner des exemples de ce qu'il faut imiter & de ce qui est à fuir; car enfin il en est des methodes, comme des Religions, chacun croit la sienne la meilleure.

Dans le grand nombre des Praticiens modernes il s'en rencontre peu dont la pratique se raporte à celle des autres: Les uns sans s'écarter de l'opinion des Anciens suivent aveuglément leurs maximes, & il suffit qu'un tel Autheur ait dit telle chose pour s'en faire une loy inviolable: d'autres plus actifs & plus inventifs ne s'attachant point à la coutume, frondent impunément contre tout ce qui n'est pas sorti de leur cervelle, & foulant aux pieds l'Antiquité forment tous les jours de nouveaux Sistêmes de Chirurgie. Je ne sçai pas en quel rang on me mettra, mais j'ay fait mon possible pour marier ce que les Anciens ont dit, avec les opinions que les récens ont établies, sur

sur ce qu'ils ont découvert des loix de la circulation du sang, & de la mécanique des parties ; en quoi j'ay voulu imiter l'Abeille qui prend de toutes les fleurs ce qui lui est utile pour faire son miel. Si l'experience a quelque credit, on ne doit point mépriser ma pratique qui est une de ses productions.

Ceux qui vantent les cures qu'ils ont faites, ont des raisons de reste pour appuyer leur pratique, qui par ses progrés passe encore aujourd'huy pour la meilleure & la plus seure en beaucoup de lieux. Cette erreur a pris un si grand empire & a fait tant de partisans, que je ne doute pas, malgré le nombre des experiences que je rapporte, que la plûpart du monde ne se roidisse contre ma methode, & n'entreprenne de confondre mon foible raisonnement : qu'on ne me traite comme un infracteur des anciennes maximes, & de la coutume, & comme un novateur indiscret & temeraire. Car, selon eux, c'est une regle presque générale que toute playe profonde doit être tenuë long-tems ouverte pour parvenir à une entiere guerison ; & même les blessez prevenus en faveur de cette fausse opinion, croyent que les accidens qui arrivent quelques mois, ou même quelques années aprés qu'ils sont gueris, ne proviennent que d'avoir trop tôt réüni leurs blessures, disant qu'on a enfermé le loup dans la bergerie. Et moi je soûtiens que presque tous les accidens qui arrivent aux blessez ne procedent que d'avoir tenu leurs playes ouvertes trop longtems, & de ce que les parties trop affoiblies ont peine à se rétablir dans leur premier état, la moindre agitation ou le moindre excés y renouvellant les playes, & y rappellans

pellant les symptômes qui les ont déja accompagnées.

A l'égard des playes de teste où le crane est découvert, si elles restent plusieurs jours ouvertes, il se fait infailliblement une exfoliation; s'il est fracturé l'alteration & les accidens en sont d'autant plus considerables, & causent souvent une foiblesse, une dépravation des sens, des vertiges, des migraines, & d'autres maux de semblable nature, & souvent une alteration des membranes, & du cerveau.

Il est tres assuré qu'une telle playe ne peut être long-tems ouverte sans produire une grande suppuration; & il est impossible d'empêcher alors, quelque précaution qu'on prenne, que les matieres qui s'épanchent par tout, ne se glissent & ne sejournent sur l'os, & que leurs parties les plus subtiles, comme l'a dit *Galien*, ne s'insinuënt par les intervalles de la fracture & ne tombent dans la capacité du crane sur les membranes, qui ne pourront plus être débarassées que par l'operation du trepan, sans lequel les malades doivent appréhender qu'il ne leur survienne des accidens mortels.

Celles du thorax ou de la poitrine peuvent être réünies sans danger, comme l'experience le fera voir plus au long dans quelques endroits de la seconde partie de cet ouvrage; car celles qui suppurent long-tems, conduisent immanquablement le blessé à la pthysie, à l'asthme, à la toux, à la courte haleine & à des fistules incurables.

Celles du bas ventre ne pouvant souffrir de tentes, à cause du mouvement perpetuel des intestins, sont par cette réünion promte, à l'abry des douleurs & des infirmitez produites

par

A
A
A
Planche 3
Page 35

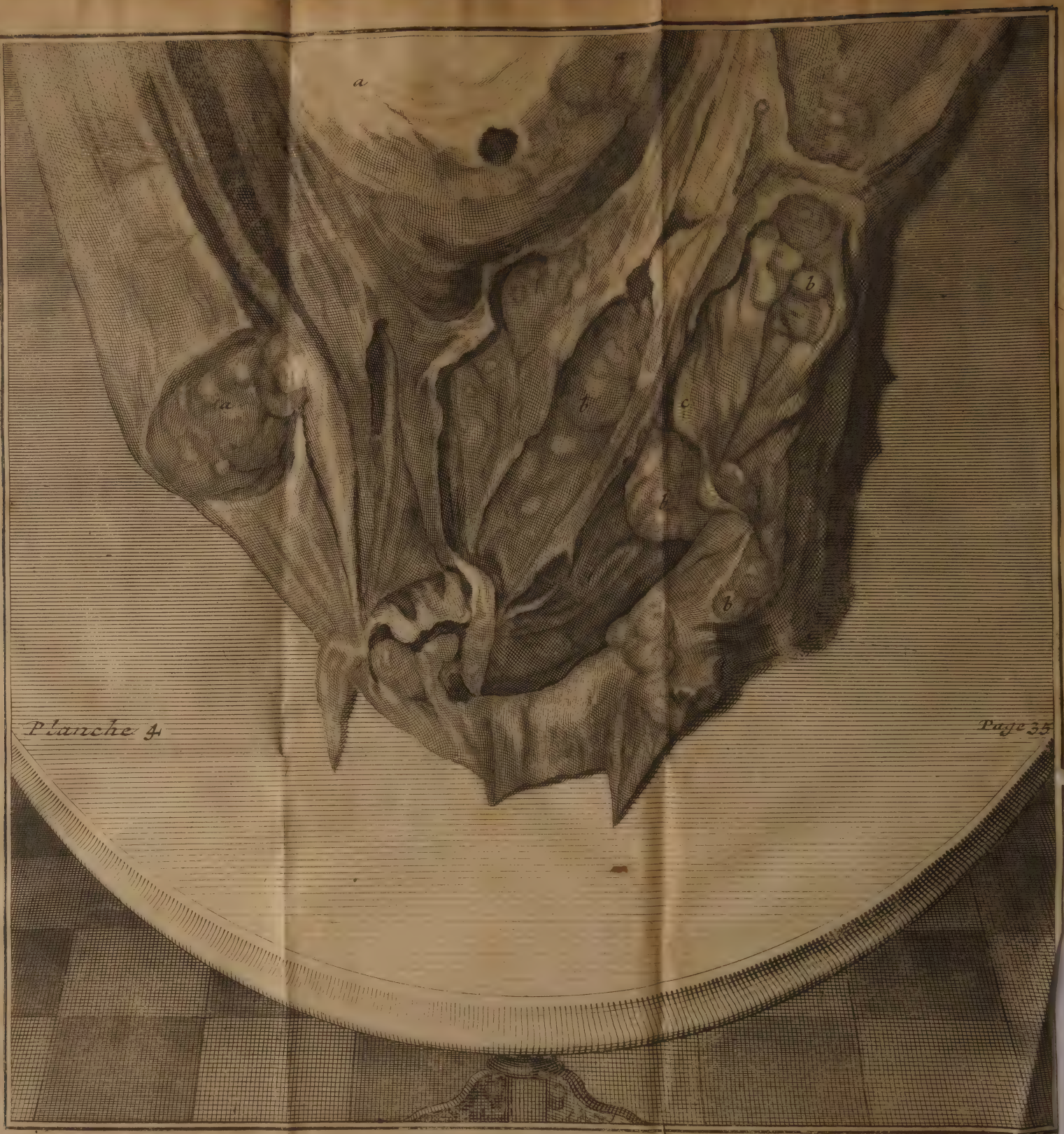


Planche 4

par l'application des dilatans.

Celles des reins, des veines émulgentes & des ureteres, ſi elles tardent à ſe reprendre, laiſſent aux bleſſez des fiſtules incurables avec un écoulement d'urine par la playe; il en eſt de même de celles de la veſcie.

Les playes des articles, où l'on ſe ſert de tentes ſont d'une tres-longue, tres-difficile & tres-perilleuſe cure; car il ſurvient ordinairement une alteration des tendons, des nerfs, & de toute la partie, quelquefois l'accourciſſement ou l'alongement du membre, la perte de la ſynovie qui étoit neceſſaire pour humecter ces endroits, & une foibleſſe qui dure autant que la vie.

Celles des extrémitez cauſent une entiere diſſolution de nerfs, & ſouvent l'impuiſſance des membres quand les tentes y ſont introduites: celles de tous les os cariez, & celles des chairs emportent encore bien du tems employé inutilement, beaucoup de douleur, de chagrin & de dépenſe, lorſqu'on les traite de cette même façon.

J'ay vû de toutes ces ſortes de playes. J'en ay vû de panſées avec les tentes où l'on avoit employé les plus actifs pourriſſants pour procurer de grandes ſuppurations. J'en ay rencontré d'autres où l'on n'avoit uſé que de ſimples tentes, & où néanmoins il avoit paru de tres-fâcheux accidens: mais j'ay toujours remarqué que celles qui ont été traitées ſelon ma methode, ont été garanties de tous ces triſtes ſymptomes.

Aux playes d'inſtrument tranchant, chacun ſçait qu'on doit d'abord tenter la réünion. Pour ſatisfaire à cette intention, il ne faut donc

point les bourrer de charpies, comme nous l'avons dit cy-devant, puisqu'elle y est directement opposée ; il est pareillement préjudiciable d'employer les pourrissants qui troublent la continuité des parties du sang & les corrompent.

Dans les playes d'armes à feu, la séparation de l'escharre est inévitable, quelque précaution qu'on prenne ; c'est pourquoy les suppuratifs y sont inutiles, puisque la nature peut faire cet ouvrage sans leur secours, & qu'ils ne font qu'affoiblir & détruire le temperament des parties où ils sont appliquez. Ainsi l'on voit que ces abondantes suppurations ne sont pas necessaires pour la guerison des playes.

Enfin je ne sçay pas quelle raison on a de vouloir absolument qu'une playe suppure longtems pour être conduite à une parfaite guerison. Avant que de suivre une si dangereuse pratique, il faudroit premierement considerer ce que c'est que le pus, d'où il vient, & pourquoy il est necessaire.

Le pus n'est autre chose qu'une portion de sang des parties ulcerées qui se dégorgent dans les playes par les orifices des arteres qui ont été coupées ou déchirées ; & ce sang aprés s'être mêlé avec une partie du suc nourricier qui est envoyé à ces parties pour leur entretien, fait qu'elles ne peuvent plus transformer ce suc en leur propre substance, & qu'il n'a d'autre utilité que d'échaufer & de défendre des injures de l'air, les extrémitez des fibres coupées ausquelles il se cole. Que si par la compression des tentes ou des dilatans on contraint le sang de sortir de ses vaisseaux, il pourra remplir la cavité des playes, au lieu que sans ces obsta-

cles

cles il ne s'en extravaseroit presque rien, & il continueroit sa route à l'ordinaire. Qu'on ne s'étonne donc pas si le sang & ce suc nourricier se convertissent bien-tôt en un pus sanglant & infect quand ils sont sortis de leurs lieux naturels par violence: car de même qu'un petit ruisseau peut former un grand lac, si on lui oppose quelque digue; ainsi quoique les canaux qui sont ouverts dans les playes, soient en petite quantité, la tente en les comprimant, comme il a été dit, en les separant, & empêchant leur réünion, fait qu'ils fourniſſent inceſſamment la liqueur qu'ils contiennent, la tente sert de digue, & le lac se forme dans la cavité de la playe. On ne doit pas être surpris s'il se fait des suppurations copieuſes qui durent autant que cette methode est continuée; & si l'on prend ces évacuations pour salutaires, l'on est indubitablement dans l'erreur. *Ettmuller* dans sa Chirurgie medicale veut que les playes se réüniſſent d'elles-mêmes, à moins qu'on n'y mette obſtacle; il dit qu'il faut éviter la corruption & la pourriture du baume naturel de la partie bleſſée, & qu'il faut, ſuivant les principe *d'Helmont*, appliquer des balſamiques qui empêchent ce baume de dégénerer en un acide vicieux, & qui le préſervent de corruption.

Il blâme enfin les Chirurgiens qui employent les ſuppuratifs, les digeſtifs, & enſuite les mondificatifs, les ſarcotiques & les agglutinatifs. Ce chemin est trop long, ajoute-t-il, & cette pratique retarde la gueriſon, produit l'inflammation de la partie, altere le ſuc nourricier & fait terminer quelquefois la playe en un ulcere ſordide.

Sur cette authorité on pouroit conclure qu'un

seul remede bien aproprié peut satisfaire à toutes les intentions qu'on se propose dans la guerison des playes, que les grandes suppurations sont vicieuses, & qu'il est avantageux pour les blessez de rejetter tout ce fatras de drogues inutiles.

Quant aux solutions de continuité où les petits vaisseaux sont entierement coupez, en raprochant les lévres de la playe & les contenant quelque tems dans cet état par un simple bandage, elles se réünissent selon l'opinion de plusieurs Auteurs, & l'experience en fait foy, pourveu que rien d'étranger ne s'y oppose.

A l'égard des playes d'armes à feu qui sont si communes dans les hôpitaux d'armée, je puis dire que la pratique m'a plus instruit de leur nature, que tous les Auteurs qui en ont écrit. Sans entrer en dispute sur le sujet des balles, il est évident qu'elles font quelque chose de pareil à la cautérisation; mais quoique je me serve de ce terme en quelques lieux, j'ay de la peine à croire qu'elles cauterisent effectivement; elles font contusion étant des corps ronds, solides & compactes; elles déchirent & brisent tout ce qui s'oppose à leur passage, & causent des pesanteurs aux parties blessées.

Quant à l'action de la balle, il est vray qu'elle supprime le plus souvent l'hémorragie, soit par le dérangement qu'elle fait aux endroits où elle passe, soit en cauterisant les arteres & les veines par son attouchement. De quelque façon que ce soit, le cours du sang est supprimé, le commerce des arteres avec les veines est interdit dans toute l'étenduë de la playe & de la contusion; le cœur selon les principes de la circula-

circulation, pouſſant de moment en moment par l'aorte dans toutes les autres arteres, le ſang qu'il reçoit des veines, ce liquide eſt arreſté dans la partie bleſſée, où il ne trouve plus moyen de s'échaper par les veines comme auparavant: & n'ayant plus diſſue libre, il s'accumule, & forçant les canaux où il étoit contenu, il s'extravaſe dans les eſpaces les plus proches qu'il remplit à proportion de ſa quantité; ce qui cauſe les tumeurs, les tenſions & les phlegmons ſi ordinaires dans les playes d'armes à feu. S'il s'y corrompt ou qu'il y ſoit vicié par quelque acide malin, les accidens en deviennent plus dangereux & plus rebelles, & il s'y fait des abſcés aprés la chûte de l'eſcharre, ou d'abondantes & d'incommodes ſuppurations.

La ſimple contuſion eſt aſſez capable de produire les mêmes accidens par les mêmes raiſons; car elle conſiſte dans un dérangement des fibres & des tuyaux, qui change la regularité & la ſituation des pores, & qui rendant ainſi la circulation des liqueurs tres-difficile, donne occaſion à l'engorgement des vaiſſeaux de la partie, au ſentiment de peſanteur dont le malade ſe plaint, & à l'abſence des eſprits; d'où l'on ne peut attendre que des ſuites fâcheuſes, ſi l'on ne travaille promptement à lever les obſtructions & à ranimer les chairs.

Nous parlerons de la gueriſon de ces maux, dans la derniere partie de ce livre, me contentant de montrer icy que les tentes ſont tres-pernicieuſes aux playes d'armes à feu, dans leſquelles il ſe doit faire une ſeparation de l'eſcharre, & un dégagement de tout ce qui eſt contus, & qui ſe diſſipe ordinairement par la ſuppu-

suppuration. En effet une tente s'opposant au passage de ces matieres, elle les retient dans les playes, & les obligeant de s'y infiltrer il en arrive tous les desordres que nous avons marquez cy dessus. Elle peut aussi aprés la chute de l'escharre, renouveller l'hémorragie, en meurtrissant par ses attouchemens, les nouvelles chairs rengendrées sur les orifices des vaisseaux bleſſez, pendant que l'escharre se separoit, & en causer la suppuration.

Beaucoup de manchots, de jambes de bois, & de fistuleux pourroient rendre témoignage à leurs dépens du mauvais usage des tentes. Combien de personnes en perdant la vie, ont senti leurs funestes effets? Si la parole pouvoit leur revenir, ils en diroient plus que moy sur ce sujet, & cette malheureuse pratique seroit bientost abolie. Cependant les douleurs que ces infortunez ont souffertes, leurs plaintes & leurs cris n'ont pas fait changer une methode que l'antiquité a établie & autorisée, & le mauvais succés de tant de cures infructueuses n'a pû jusques à présent faire ouvrir les yeux à la plûpart de ceux qui ont exercé la Chirurgie.

Enfin j'ay crû être obligé de développer sur ce sujet tout ce qui pourroit m'être connu de plus avantageux & de plus aisé dans la cure de toutes sortes de bleſſures, afin de soulager ceux qui exposent si genereusement leur vie pour la gloire de leur Prince & le bien de leur patrie.

Ma methode est toute fondée sur ces regles, comme on le pourra remarquer; je supprime les tentes & les dilatants autant que le cas le peut permettre; je ne cause que peu ou point de douleur, si ce n'est au premier appareil, où je dilate toujours les playes, particulierement celles

celles d'armes à feu, & je fais tous mes efforts pour tirer les corps étrangers ; mais dans la suite je n'ay que trois choses en recommandation, qui sont de panser doucement, promptement, & rarement.

Il y a une certaine maniere de panser les playes d'instrument perçant, usitée parmi les soldats qui l'appellent *panser du secret*. Elle consiste à bien succer la playe par ses orifices, pour en tirer tout le sang qui pourroit être contenu dans toute son étenduë ; ensuite ils prennent du Baume Samaritain, ou de l'huile & du vin mêlez ensemble sans coction, & quelquefois de l'huile seule ou du vin seul, qu'ils jettent dans la playe avec la bouche ; & sans autre appareil ils la couvrent & la bandent. Cela est accompagné de certains mots qu'ils marmotent entre les dents, pour rendre cette methode mysterieuse, ce qui fait croire à bien des gens qu'il y a du sortilege.

Mais ces paroles inutiles dont la vertu est imaginaire, ne servent qu'à couvrir & à autoriser l'ignorance de semblables gens, qui ne sçavent ce qu'ils font, & qui ne tendent qu'à tromper l'imagination des blessez ; car ces cures qui passent pour miraculeuses, n'ont rien de surnaturel, & se peuvent faire sans invoquer les Démons. Tout le monde sçait que le sang qui est hors des vaisseaux se coagule & se corrompt dans la playe s'il y fait quelque séjour, & qu'en tirant ce sang qui est extravasé l'on évite la suppuration, & l'on ôte en même tems ce qui pouvoit servir d'obstacle à la réünion.

CHAPI-

CHAPITRE IX.

Pourquoy il eſt néceſſaire de panſer les playes doucement.

LA douceur eſt une des parties eſſentielles dans la cure des playes. Cette circonſtance eſt ſi néceſſaire que ſans elle toutes les autres ont rarement un ſuccés favorable. Je ſuis ſi prévenu en faveur de cette opinion, que je m'étonne quand je vois ceux qu'on traite avec rigueur guerir de leurs bleſſures, quoique ce ne ſoit preſque jamais ſans beaucoup d'accidens ſurvenus dans le cours de la curation.

La fiévre eſt ordinairement ſymptomatique aux bleſſez, & par conſequent un effet de la douleur: l'inflammation qui traiſne aprés ſoy tant d'autres calamitez, arrive ſouvent par une irritation des parties ſenſibles; & la privation du ſommeil ne provient communément que de la douleur répanduë par tout le corps, ou ſur quelque partie ſeulement. Si donc en panſant doucement, l'on évite ces trois accidens, on peut s'aſſeurer qu'on verra bien-toſt la gueriſon.

L'application des tentes, des dilatants & des ſetons, comme nous l'avons déja ſuffiſamment marqué, ſont les cauſes principales de la douleur qu'on fait ſouffrir aux malheureux bleſſez, & qui donne occaſion à tant d'accidents fâcheux. Leur ſéjour dans les playes produit immanquablement des effets tres-pernicieux. Si donc on ſupprime l'uſage de ces remedes, on évitera la douleur & ſes ſuites; on tiendra la bride à tout ce qui nous peut faire de la peine

dans

dans les panſemens, & la conduite de la gueriſon dépendra de nous, en ce que par là nous ſuivons la Nature qui ne marque ordinairement que par des ſentimens douloureux les moyens que nous devons éviter ou quitter, comme elle ſemble nous indiquer les operations qu'elle veut que nous faſſions, par le plaiſir dont elle a coutume de les accompagner.

Enfin l'on ne doit épargner aucun ſoin pour ſupprimer d'abord, s'il eſt poſſible, tout ce qui peut cauſer la douleur, pour prévenir avec prudence par les évacuations & par les diverſions ce qui la pourroit entretenir, & pour appliquer tout ce qui la peut ſurmonter quand elle eſt ſurvenuë; car c'eſt l'ennemy qui doit être le plus à craindre, dans le cours de quelque maladie que ce ſoit.

CHAPITRE X.

Comment il faut panſer les Playes promptement pour les défendre des attaques de l'air.

JE fais mes efforts pour perſuader dans ce Chapitre, qu'il faut panſer les playes promptement, puiſque l'experience m'a fait connoiſtre que l'air eſt un puiſſant obſtacle à leur gueriſon. C'eſt donc une des principales raiſons qui m'a obligé d'embraſſer cette methode; & ſi nous ne pouvons nous diſpenſer d'exciter de la douleur, au moins dure-t-elle ſi peu, que le bleſſé ne s'en apperçoit preſque point. L'air n'a pas le tems d'imprimer ſes mauvaiſes qualitez ſur les chairs dépourvûes de leurs

leurs téguments, & les parties nitreuſes, dont on prétend qu'il eſt chargé, ne peuvent pas penetrer le fond des playes: car je croy que ce ſont ces corpuſcules ſalins, acres & diſſolvans qui détruiſent le juſte temperament des parties dépouillées de leur couverture naturelle, & leſquels conſument, ou du moins alterent, le baume naturel, ou ſuc nourricier, qui doit ſervir de glu pour réünir les fibres diviſées.

Tous les Anciens & les Modernes tombent d'accord que l'air eſt ennemy des playes, & l'experience nous confirme que le plus pur & le plus ſubtil eſt toujours accompagné d'une certaine acidité acre & gluante, qui en s'attachant au fer & à l'acier y engendre la rouille.

C'eſt lui qui altere les os & les carie, qui irrite les nerfs, offenſe les tendons, ronge les chairs & ruïne entierement leur tiſſu, en cauſant la diſſipation des particules les plus ſpiritueuſes qui entretiennent dans les parties ſolides l'influence d'une humeur qui réünit par un calus les os fracturez, incarne les playes en faiſant pouſſer les filets charnus, & mondifie les ulceres, en les conduiſant à cicatrice.

Hippocrate ſection. 5. Aphor. 20. dit qu'aux parties ulcerées le froid eſt mordicant, qu'il endurcit le cuir, cauſe douleur & tenſion, engendre lividité, friſſons, fiévres & convulſions.

Par le froid on doit entendre l'action des particules par le moyen deſquelles l'air nous communique ſes intemperies; il eſt mordicant entant qu'il irrite les parties ſenſibles; il endurcit le cuir, & empêche par ce moyen la tranſpiration des vapeurs qui étant retenuës cauſent douleur, tenſion & fluxion, leſquels accidens produiſent les friſſions & les fiévres, enſuite

ensuite de quoy il survient assez souvent lividité, convulsion, & gangrene.

L'attouchement de l'air froid est véritablement une des causes de la douleur si ordinaire dans les playes qui restent trop long-tems découvertes, parce qu'il en coagule les humeurs & fait que le sang des petits vaisseaux en étant devenu plus acide, se fermente & se corrompt.

Pour peu qu'on soit praticien, il ne sera pas difficile d'entrer dans ces raisons. Car si nous devons suivre les intentions de la Nature qui tend principalement à la conservation de ce qu'elle a de plus précieux qui sont les esprits, on n'aura pas de peine à croire qu'en laissant les playes découvertes, ou les découvrant souvent, il se fait une perte considérable de ces principes de la chaleur & de la vie: ce qui affoiblit tellement l'organe blessé, que ne pouvant plus, à cause de cette perte, faire un salutaire usage des alimens qui lui sont envoyez pour son accroissement ou pour son entretien, il les convertit tous en pus & en excremens.

Le froid est contraire aux playes, personne n'en doute. Tout le monde convient aussi que l'air en quelque saison que ce soit, est plus froid que les parties internes de notre corps; or si le seul contact immédiat de l'air carie les os; s'il agit avec tant de force & de violence sur un corps solide comme sont ceux-cy, que ne fera-t'il point sur les nerfs ou sur les parties nerveuses ou membraneuses qui sont si delicates? que ne fera-t-il point encore sur les tendons, sur les chairs & généralement sur toutes les parties molles qu'il touche?

L'air penetrant dans les playes & en ayant

dissipé

dissipé les esprits par ses longues & frequentes attaques, ses particules acides & embarassantes, s'attachent facilement aux chairs & aux autres parties délicates & dénuées, & par leurs pointes les rongent & les déchirent : ce qui excite des douleurs piquantes, dont la cause est souvent ignorée de plusieurs.

Le même acide en coagulant le sang à l'orifice des arteres qui se trouvent dans l'étenduë de la playe, interrompt le cours de cette liqueur qui s'accumulant dans les vaisseaux, & le plus souvent se dégorgeant sur la partie, s'y fermente, & y attire des fluxions d'où naissent des tumeurs & des abscés considerables. Car par la fermentation que produit l'air dans le sang qu'il a coagulé avec la lymphe, les particules de ces humeurs perdent la figure, le mouvement & l'arrangement qui leur étoient naturels, & se changent en une matiere purulente & corrosive.

On ne peut pas disconvenir que l'air froid ne soit d'une activité très pénétrante, puisqu'il a la force, dans ce qu'on appelle engelures & mules aux talons, de coaguler le sang des veines & des arteres capilaires des parties qui sont affligées de ces maux. S'il produit donc ces effets sur des parties revêtuës des teguments communs, que ne fera-t-il pas sur celles qui en sont privées ? & principalement dans les playes un peu profondes où le cours des humeurs étant déja interrompu par le dérangement des fibres & des ruyaux, la partie blessée ne reçoit presque plus de secours de la chaleur naturelle & des esprits ; en sorte que le sang, ce baume précieux de la nature, ne se communiquant plus à son ordinaire, & se mêlant

lant confusément avec l'air & la sérosité excrementicielle, se corrompt, comme il a été dit cy-devant, & se convertit en pus ; & l'on s'apperçoit dans ce cas qu'en pressant autour de la playe, il en sort par plusieurs endroits, comme par autant de canaux, une matiere visqueuse, sanieuse, acre & sordide, & même souvent fœtide & purulente.

Si la nature qui est admirable en tout, & toujours industrieuse quand il faut conserver un sujet, ne fait alors un dernier effort, la partie tombe en pourriture ; que fait on en cette triste circonstance ? Si c'est un membre qu'on puisse amputer, on consulte si cela se doit ou se peut faire sans risque. Quelquefois on doute que le blessé soit en état de supporter la rigueur d'une operation si douloureuse, vû son mauvais temperament & sa cacochymie, qui seuls, dit-on, ont causé tous les accidens qui sont survenus, parce que la playe de soy étoit de petite consequence, & que dans un autre sujet plus fort & mieux temperé, elle eust été promptement guerie ; ou bien on suppose quelque virus venerien, un vice de parens, un desordre &c. enfin le blessé & son temperament sont toujours les coupables & les victimes.

Je me suis trouvé en bien des endroits où de semblables choses sont arrivées, & où les Chirurgiens n'ont jamais connu les veritables causes des plus fâcheux symptomes. Il est pourtant très-necessaire d'y apporter toute l'attention possible, particulierement dans les Hôpitaux d'armée ; où l'on a rarement toutes les commodités qu'il faudroit avoir pour corriger la froideur & les autres mauvaises qualitez de l'air, souvent infecté & corrompu. C'est-là où

où il faut empêcher par toute notre industrie qu'il ne penetre les parties internes de notre corps, & celles qui sont dépoüillées de leurs teguments, crainte qu'il n'y communique en même tems ses malignes impressions.

On m'objectera peut-être que si cette qualité acide & nitreuse pouvoit mettre tant de desordres dans les playes, nous devrions à plus forte raison en être incommodez par le fréquent & nécessaire usage de la respiration; mais on répond que le larinx & les poumons purifient l'air, qui étant comme filtré, dissout & preparé par ces parties & par les humeurs dont elles sont abbreuvées, se trouve amy de la nature, car elle ne se sert que des particules les plus pures, & chasse par l'expiration avec les vapeurs chaudes ou exhalaisons de la poitrine, ce qui lui est inutile & pernicieux. Mais il n'en est pas ainsi des playes, qui n'ont ni ressorts ni organes pour cette préparation. Il n'y a que les poûmons qui ayent la proprieté & la commission de recevoir l'air, & de le modifier pour l'avantage de tout le corps; eux seuls font l'office de soufflets & de glandes pour l'introduire, étant aidez de l'action des muscles de la poitrine, le purifier, le mêler avec le sang, & en exprimer les corpuscules nuisibles, selon le besoin de notre machine.

De plus l'on peut dire que l'air passant dans ces visceres y entre dans des lieux revêtus & tapissez de membranes, sur lesquelles ses parties acides glissent & n'ont point de prise. Mais s'il arrive qu'il y ait des ulceres dans les poûmons, l'air y augmente ces maux; & la toux dont ces sortes de malades sont tourmentez, ne provient apparemment que de l'irritation

tation que l'air cause aux parties dépoüillées de leurs membranes.

On ne doit pas aussi nier que l'air ne soit remply de parties tres-subtiles & tres-penetrantes, qui percent l'épiderme, la peau & des autres téguments, si l'on veut rendre raison de plusieurs experiences qui font foy que l'usage de la respiration ayant été supprimé, soit par suffocation ou par quelqu'autre accident semblable, le sujet a subsisté quelque temps par le moyen de l'air qui se communiquoit par les porositez du cuir. On a même tiré du gibet des gens tenus pour morts pendant un assez grand espace de temps, lesquels avec un peu de secours ont repris leur état naturel; d'où il est facile de juger que l'air n'ayant pû passer dans le sang par la voye de la trachée-artere, la nature avoit trouvé le moyen d'en fournir au cœur & aux poûmons par les porositez, une quantité suffisante pour entretenir une émotion vive dans les humeurs durant cet intervalle; l'on peut encore tirer une pareille consequence de ceux qui tombent en lethargie.

Si l'air est donc assez subtil pour ouvrir & traverser des membranes aussi denses & aussi serrées que les tégumens communs, il doit à plus forte raison penetrer bien au delà de l'étenduë & de la cavité d'une playe, où il ne trouve rien qui l'arrête, ni sur quoy il puisse décharger sa plus grande activité & se subtiliser comme il fait, quand il passe par les porositez du cuir, pour tenir lieu de la respiration interceptée; puis que l'épiderme arrêtant tout ce que l'air a de grossier, de terrestre & de visqueux, il est à croire que ce liquide élé-

mentaire ne doit plus laisser aucune mauvaise impression aux lieux où il arrive : il seroit même à desirer que les playes, à l'heure des pansemens, fussent couvertes de quelque chose qui pût faire le même office que l'épiderme, c'est-à-dire qui retenant les particules acides & embarassantes de l'air, leur défendit entierement l'entrée dans les playes ; car si l'on en croit quelques Philosophes modernes, ces mêmes atomes étant la source de tant de maux contagieux que nous voyons, ne pourront-ils pas aussi produire des corruptions tres-dangereuses, quand ils s'attacheront & s'aglutineront à des parties vives & sensibles? Or si les atomes sont susceptibles des accidents les plus pernicieux qu'on attribuë à l'air dans certaines constitutions, ne peuvent-ils pas, dans les Hôpitaux particulierement, se charger des mauvaises qualitez qu'il y aura contractées par l'haleine & la transpiration des malades ?

Les anthrax qui sont si communs dans les Hôpitaux d'armée, en servent de preuve. Ces sortes de maux, qu'on prétend tirer leur origine des parties arsenicales que l'air contient, lesquelles insinuées par la respiration, se jettent par la force & la vigueur de la chaleur naturelle sur quelque émonctoire, font voir manifestement que les corpuscules de l'air sont plus chargez dans les Hôpitaux, de ces particules subtiles & caustiques, que dans les autres lieux; & que les playes assez souvent, si l'on n'y prend un grand soin, deviennent par leur moyen chancreuses, toujours putrides, & souvent fistuleuses & incurables.

La vieille pratique que j'ay des Hôpitaux m'a fait connoître que les lieux où les malades

des ont fait quelque séjour, conservent longtems la mauvaise odeur qui leur avoit été communiquée par ces malades. On n'en peut accuser, ce me semble, que les atomes impurs qui se sont attachez aux murailles, & qui obligent ceux qui veulent ensuite habiter les mêmes lieux, de les blanchir, de les couvrir de plâtre ou de chaux pour se mettre à l'abry de l'infection qu'on pourroit recevoir de ces fermens morbifiques.

Les draps & les autres marchandises qui viennent de païs attaquez de contagion, ne sont-ils pas passez sur le feu pour purifier & consumer les atomes pestilentiels qui peuvent s'y trouver engagez & qui auroient la force, sans cette précaution, de communiquer une peste universelle dans les lieux où ils sont apportez? Si donc ces atomes ont assez de ténacité, de consistance, & de vertu fermentative, pour s'attacher sur un corps dur & uni comme l'est une muraille, & y rester plusieurs mois sans perdre leur mauvaise odeur, ni leur disposition à ronger & à putrefier, que ne feront-ils point dans les playes découvertes où les fibres sont toujours humides, gluantes, délicates & sans soutien?

La chair morte de quelque animal que ce soit, si elle est souvent maniée & exposée aux injures de l'air, se corrompt très-promptement; & un fœtus, un membre &c. mis avec de l'esprit de vin dans un vaisseau bien fermé se conservera un temps infini: au contraire si on lui donne un peu d'air, toutes ses parties se dissolvent, se pourrissent & se reduisent à rien.

Tous les Praticiens modernes tombent d'accord avec les Anciens, que l'air est un terri-

ble destructeur dans les playes : mais il s'en trouve peu qui agissent avec les précautions necessaires pour lui interdire l'accés dans les parties blessées. Il est pourtant inutile de le sçavoir, si on ne le met en pratique ; car c'est un point essentiel dans la guerison des playes en quelque partie du corps qu'elles se trouvent : & quand on auroit mis en usage tout ce que la Chirurgie a de ressorts, si l'on oublie de les garantir de ces injures du dehors, rien n'est salutaire, tout est pernicieux & nuisible.

De ces considerations nous pouvons tirer des consequences contre la pratique vulgaire : & tout le respect que j'ay pour l'Antiquité n'a pû retenir ma plume. Mais pourquoy ne pas combattre un tel abus, puisque la verité dépend de la chose, & non pas de l'opinion des Anciens? Je sçay que plusieurs ont déja parlé à peu prés de la même maniere ; & l'on peut voir ce que *Celse* qui n'est pas moderne, en a écrit au livre 8. chap. 4. des playes du crane, où il dit que la chair se r'engendre assez facilement en tous les endroits de la tête, excepté en la partie du front qui est un peu au dessous du milieu des sourcils, où il reste souvent un ulcere incurable, parce qu'en cet endroit il y a une cavité dans l'os laquelle se rendant aux os cribleux du nez, donne à l'air moyen d'entrer dans la playe, & d'empêcher ainsi la consolidation de l'ulcere.

Tout cecy fait bien voir que l'air est un puissant obstacle à la guerison des playes, & que la methode prompte dans les pansemens doit être preferée à celle qui est encore usitée en quantité de lieux. Enfin pour conclure, il faut convenir que la douleur causée par l'application

plication de la tente, par son sejour dans la playe, par la longueur du tems qu'on employe à chaque pansement, & par le traitement trop frequent dont nous parlerons au Chapitre suivant, sont les sources veritables des accidents qui arrivent aux playes. Il faut donc panser promptement & suivant notre methode, si l'on veut éviter un grand nombre d'inconveniens très-fâcheux.

CHAPITRE XI.

Pourquoy l'on doit panser les playes rarement.

GAlien au livre 4. de la Composition des medicamens chap. 4. ordonne de ne panser les ulceres que de trois en trois jours. Il confesse tenir cette methode d'*Asclepiades*, & je m'étonne beaucoup qu'une semblable opinion ait trouvé si peu de partisans, puisqu'elle est si commode au Chirurgien, & si avantageuse aux blessez.

Si les ulceres, suivant le sentiment de cet Auteur, n'ont pas besoin d'être pansez tous les jours, on doit encore plûtôt se dispenser de découvrir si fréquemment les playes sanguinolentes. C'est pourtant la methode de presque tous les Hôpitaux, de panser les malades regulierement deux fois le jour; je crois même qu'il n'y a gueres que le seul Hôpital de *Briançon*, où l'on ne panse qu'une seule fois le jour quelques blessez, & plusieurs autres de deux ou de trois à quatre jours l'un: Si j'avois trouvé cette pratique pernicieuse, je n'aurois pas été assez malheureux pour la continuer, ny pour solliciter les autres à la suivre.

Paré livre 13. chap. 11. traitant des ulceres, semble fort entrer dans le sentiment de *Galien*, quand il n'approuve pas les frequents pansements : cependant dans le livre 11. chap. 5. expliquant les playes d'armes à feu, il prescrit de panser les playes deux fois le jour, & souvent de huit en huit heures.

Je suis surpris qu'un Auteur aussi celebre que *Paré*, qui tombe d'accord que l'air est l'ennemy capital des playes, & qui rapporte plusieurs passages des Anciens pour appuyer cette opinion, ait laissé des maximes toutes contraires. Je crois que l'occupation que lui a donné la composition d'un aussi gros ouvrage que le sien, ne lui a pas laissé le tems de faire sur ce sujet, qui demande une extrême attention, toutes les reflexions necessaires; ou qu'il se trouvoit dans des circonstances où l'abondance & l'infection extraordinaire du pus, l'obligeoient à délier souvent la partie; ce qui fait qu'il semble se contrarier en plusieurs endroits.

Fab. d'Aquapend. p. 1. livre 2. chap. 7. en discourant de la maniere de conserver la substance de la partie blessée dans les playes simples, dit & redit qu'il suffit de lever l'appareil de trois ou de quatre en quatre jours, appuyé de l'autorité de *Galien*, sur la guerison des ulceres sanieux.

Il est certain que moins vous pansez une playe, moins il s'y fait d'humeur excrémenticielle, pourveu que la cavité ne soit pas remplie de charpie, ny d'autre chose semblable; le remede a tout le tems de communiquer sa vertu aux parties où il est appliqué, de les fomenter & de les fortifier; le suc nourricier des parties s'occupe entierement & à loisir à repa-

rer

rer la substance perduë, & à réunir les fibres divisées. Tout au contraire si vous les pansez souvent, vous détruisez la force du remede, & sa vertu se dissipe de maniere que ne pouvant plus résister à la fermentation du pus corrompu par l'air, il se mêle par son humidité avec cette matiere qui devient corrosive, & il irrite les causes qui la produisent.

La conduite que la Nature tient dans la réunion des fractures, nous doit servir d'exemple dans la guerison des playes. Le calus qu'elle engendre est capable de rejoindre & d'affermir les os rompus, pourvû qu'elle ne soit pas détournée par des pansemens frequents, ou par des agitations indiscrettes; pourquoi le suc qu'elle pousse d'elle-même & sans notre aide, aux extremitez des parties molles qui ont été desunies, n'auroit-il pas la propriété de les reparer & de les faire reprendre, quand on ne vient point interrompre ou troubler cette operation naturelle?

Ne m'avoüera-t'on pas que lorsque les petits linéamens fibreux se r'engendrent dans les playes pour réunir les chairs divisées, & qu'une liqueur nourriciere se communique à la partie pour la rétablir, si alors, dis-je, on ébranle souvent cette partie par des pansemens réiterez, si on y fouille avec le doigt, avec la sonde, ou avec une fausse tente, &c. on brise & on separe tout ce que la nature avoit commencé, & à mesure qu'elle travaille on détruit tellement son ouvrage, que si l'on continuë longtems cette methode, l'aliment s'épaissit, & s'aglutine autour des parois de la playe, où il ne manque pas de se former une callosité, & ordinairement une fistule.

Il eſt ſi vray que le repos eſt néceſſaire dans les operations de la Nature, que la generation qui eſt ſon chef d'œuvre ne ſe peut accomplir ſans ſon ſecours. D'où je ne conçois pas la raiſon de ceux qui, ſans y être contraints, irritent les playes par des viſites fréquentes & douloureuſes; j'avouë que je ne puis ſouffrir une methode ſi cruelle. Car tantôt ils y touchent avec les doigts, tantôt avec le fer, & non contens de s'être éclaircis eux-mêmes de la diſpoſition de la partie, s'ils croyent avoir trouvé quelque choſe d'extraordinaire, ils invitent les amis d'y venir pour en être témoins, & les garçons de la remanier & de la dilater, pendant que le pauvre bleſſé reſte quelquefois une heure dans cette pitoyable poſture, & le plus ſouvent deux fois le jour. Je n'oſe pas nommer les lieux en France, en Italie, & en Allemagne, où j'ay vu pratiquer de la ſorte par des gens qui occupent néanmoins des poſtes aſſez conſiderables, & où la bonne methode ſeroit tres-néceſſaire.

Enfin aprés avoir paſſé beaucoup de tems à examiner la playe, il faut bien, diſent-ils, pour contenter le bleſſé & les aſſiſtans, qu'on en tire quelque inſtruction, & qu'on faſſe voir en public ce qu'on aura apperçu. S'il arrive qu'on attrape une petite portion de membrane corrompuë, parce que dans les playes panſées de cette maniere la pourriture fait toujours du ravage, on tire cela avec ceremonie, & on ne manque pas de dire que c'eſt ce qui avoit cauſé l'inſomnie & la douleur de la nuit précédente; & voilà le bleſſé à moitié guery.

Quel abus, Ciel! peut-on en impoſer ſi groſſierement? Je voudrois bien qu'on me dît qui

qui a détaché cette portion de membrane, ces fibres, &c. ? On me répondra sans doute que ç'a été la Nature qui voulant travailler à la réünion, rejette tout ce qui s'y oppose. Je demande qui a poussé jusques là ce corps étranger ? C'est encore elle, me dira-t-on : Et pourquoy ne continuera-t-elle pas à chasser entierement ce corps, puisqu'elle en a tant fait ? Elle détache bien des balles enclavées dans des os, comme nous le montrerons dans la 2. Partie ; elle fait pareillement sortir des esquilles ; elle les conduit aux orifices des playes même cicatrisées depuis longtems ; pourquoy laissera-t-elle des choses dont elle se peut délivrer avec tant de facilité, ou par les ouvertures des playes, ou par d'autres voyes qu'elle trouvera plus convenables ? Car il est certain que si on la laisse agir avec toute sa liberté, elle prendra toujours la route la plus aisée ; d'ailleurs toutes les parties de notre corps ont un ressort qui chasse naturellement du centre à la circonference ce qui leur est étérogéne, ou incommode.

Antoine Benevent Medecin Florentin, raconte qu'une femme ayant avalé une fort grosse éguille, la rendit au bout de deux ans par le nombril ; & *Tarente* aussi Medecin raporte qu'une fille avala en dormant une éguille de la longueur de quatre travers de doigts, & que dix mois aprés, elle la jetta avec l'urine par la vessie.

Ce qui nous montre que la sagesse & la capacité de la nature sont plus grandes que celles de toute l'Ecole, qu'elle connoît ce qu'elle fait, & qu'elle n'ignore pas les chemins qu'il faut qu'elle tienne pour chasser hors du corps ce qui

l'oppresse, ou ce qui lui est étranger & nuisible.

Le Chirurgien doit seulement employer tous ses soins pour la suivre & la connoître; il faut qu'il étudie ses desseins, pour ne la pas détourner dans ses entrepriſes, puiſqu'elle ne fait rien en vain.

Pour tout ce que je dis de la Nature, je ne dois pas être mis au nombre de ceux qui la regardent comme une déesse, & qui lui donnent une raiſon par laquelle elle se détermine à operer ses differentes merveilles; il n'y a sur terre que l'ame raiſonnable qui soit pourveuë de ce privilege. Je ne diray pas auſſi comme *Empedocle*, que tout ce qu'elle fait est occulte; c'est de lui qu'*Ariſtote* se mocque au 3. livre de sa Metaphyſique, en ce qu'il ne rendoit pour toute raiſon de beaucoup de choſes qu'on lui demandoit, ſinon, que c'étoit le bon plaiſir de la Nature. Je crois seulement que ſi ſes operations nous ſurprennent, c'est que la configuration intime des parties, leur conſiſtance, leur liaiſon, & la conſtitution propre de leurs principes actifs nous étant inconnuës, il n'est preſque pas poſſible de deviner au juſte quelles loix de mécanique en particulier ſont employées à telles & à telles productions. Mais ſans m'écarter davantage, il est bon de dire que cette méthode, de ne panſer les playes que rarement, ne doit être miſe en uſage que lorſqu'on a tout à fait ſupprimé les tentes & les dilatants; car les matieres retenuës cauſeroient une fermentation, & les tentes ſe corromproient elles mêmes, comme je l'ay vu arriver depuis quelques années dans une cure où je fus appellé. Les dilatants dont on s'étoit ſervi ayant été entrainez par des matieres qui s'étoient

roient dégorgées entre les interstices des muscles, & s'y étant putrefiez, la corruption ne tarda gueres à se communiquer aux parties voisines: ce qui doit faire connoître que cette methode est sujette à des desordres qu'il est tres-difficile de prévoir & qu'on ne peut eviter.

Monsieur *Verduc* recommande dans sa Pathologie de ne pas faire comme certains Chirurgiens qui découvrent à tout moment les playes de ceux qu'ils pansent; car, remarque-t-il fort judicieusement, en défaisant l'appareil trop souvent, on empêche qu'elles ne se réünissent, & on donne occasion à l'air de s'insinuer dans les pores des parties lacerées, d'y coaguler, & d'y aigrir les humeurs. Je me souviens qu'étant à Rome l'an 1678. un petit livre Italien me tomba entre les mains, il étoit de la composition du Chirurgien principal de l'Hôpital du Saint Esprit, dont le nom est échapé à ma memoire; il parloit simplement des playes de tête, & prouvoit par de bonnes raisons qu'elles ne devoient être pansées que de quatre en quatre jours, & quelquefois moins fréquemment, encore ne vouloit-il pas qu'on les découvrit tout-à-fait: car il ordonnoit qu'on tint toujours sur les parties dénuées une toile de crespe, comme il se pratique encore aujourd'huy en beaucoup de lieux dans le pansement des brûlures.

Il prenoit enfin de si grandes précautions pour empêcher que l'air ne pût pénétrer, ni offenser les playes qu'il pansoit, qu'il est à présumer qu'il regardoit cette exposition des playes à l'air comme un grand obstacle à leur guerison, aussi bien que le pansement souvent renouvellé. Il rapportoit dans ce même livre

quantité d'exemples, & faisoit plusieurs relations de playes tres-considerables, traitées & gueries par cette methode.

Il seroit à souhaiter que chacun, sans avoir égard à la censure publique, eût un pareil zéle pour réveler les connoissances qu'il auroit acquises par ses soins & par ses experiences. Car il est vray-semblable qu'entre tous, nous possedons presque tout; les uns ont des talens pour de certaines choses, & les autres pour d'autres, & dans la vie civile, particulierement dans un Art si necessaire pour la conservation des hommes, on ne devroit avoir rien de reservé.

Aprés tout, il n'y a point de régle sans exception, & j'avouë qu'il y a des cas où il faut quelquefois se servir de tentes, comme dans des playes de poitrine & dans l'empyeme, quand on veut empêcher toute l'évacuation du sang ou du pus pour conserver les forces du blessé, & en diverses autres rencontres.

Il y a des playes où les dilatants sont necessaires, comme lorsque les os étant cariez ou alterez, on en attend l'exfoliation, ou qu'on veut les tenir découverts pour y faire quelque operation.

Il y a pareillement des playes où l'on ne peut s'empêcher de causer quelque douleur, soit pour extraire les corps étrangers, soit pour réünir les os fracturez, soit pour dilater les ouvertures.

En quelques unes il faut passer un peu de tems à les panser, comme dans les playes de tête, où souvent l'on doute de quelque fracture du crane, comme lorsqu'il est fracturé, ou qu'on est obligé de relever, de percer, de rapprocher, &c.

&c. les os; aux fractures compliquées, & à celles d'où quelque corps étranger doit être tiré.

Il y en a qu'il faut visiter souvent, quand malgré nos soins, les supurations sont abondantes, comme aux abscés caverneux & profonds dans des saisons fort chaudes, & en de certains sujets cacochymes, qui pour l'ordinaire abondent en excréments; ou quand il est survenu aux playes des phlegmons, des éry-sipelles, des lividitez & des gangrénes, ou quelque accident imprevû; car on sçait qu'il est de la prudence du Chirurgien de faire la guerre à l'œil & de corriger tous ces vices d'intemperie, sans quoy la santé ne peut être procurée.

CHAPITRE XII.

Dissertation sur les Os découverts, & sur la maniere d'éviter l'exfoliation.

C'Est une régle presqu'universelle, au moins l'ay-je vû pratiquer par tout où j'ay été, que d'abord qu'un os est découvert, on dilate la playe avec des tentes & d'autres dilatants pour attendre l'exfoliation. Cela s'observe si religieusement dans plusieurs Hôpitaux du Roy, qu'on croiroit avoir commis un meurtre si on n'avoit pas satisfait, non seulement à cette Loy, mais encore à toutes celles dont les Anciens nous ont bercez; comme si nous étions obligez de suivre éternellement & aveuglément leurs maximes.

L'experience m'a fait voir en mille occasions que quand un os est simplement découvert, tout consiste pour en éviter l'alteration,

à le défendre des attaques de l'air ; pour cet effet il faut procurer la réünion de la playe le plûtôt qu'il sera possible par le moyen des bandages propres & des remedes balsamiques, sans la dilater avec les tentes & les bourdonnets; par-là l'os se recouvre promptement, & on évite l'exfoliation, qui est absolument necessaire quand on a donné le tems à l'air d'y faire ses impressions.

La future en semblable cas est ordonnée par plusieurs Auteurs. *Hippocrate* la défend, & bien d'autres aprés lui, sur le sujet des playes de la tête; il n'est pourtant pas difficile de les réünir sans le secours des futures, si ce n'est dans les grandes playes transverses de ses parties inferieures, où on ne peut souvent s'exempter de coudre les lévres de ces playes à raison de la figure du crane.

Si l'os est à nud dans une étenduë considerable avec déperdition de substance, la playe par sa grandeur ne pouvant se réünir qu'à la longue, il est tres-malaisé d'empêcher, quelque précaution qu'on prenne, que l'os ou par la reiteration des pansemens, ou par l'écoulement & le sejour des matieres, ne s'altere & ne se carie. Pour éviter donc cet accident, il faut de bonne heure & dans les premiers appareils, percer l'os en plusieurs endroits avec la pyramide ou le perforatif du trepan; par ce moyen on donne passage à un suc moëlleux & colleux qui en se figeant, le rebouche en peu de tems, & lui restituë tout ce qu'il a perdu par cette perforation, & par le coup qui a fait la playe.

Pour peu qu'on soit Chirurgien, on sçaura que dans les playes de tête où l'os est considerablement découvert, il est impossible que les chairs

chairs puissent renaître sans le secours de l'art, veu que la surface est tres-lisse & tres-compacte. C'est ce qui a obligé la plûpart des Anciens de le ruginer pour le rendre aspre & inégal, & pour donner en même tems lieu aux orifices des petits vaisseaux dont sa substance interne est remplie, de fournir le sang necessaire pour produire une nouvelle chair qui le recouvre.

Mais l'operation que j'ay faite icy en diverses occasions, & que je propose présentement, me paroist plus prompte, plus sûre & plus utile que la rugine, qui passant plusieurs fois sur toute la surface découverte de l'os l'échauffe en le raclant, & l'altere beaucoup plus que le perforatif, qu'on n'applique que de distance en distance, & dont l'émotion se dissipe bien vîte, quoyqu'on le pousse assez avant pour approcher du diploé, duquel on doit tirer le secours dont on a besoin. De plus, la rugine diminuë notablement de l'épaisseur de l'os, ce qui rend sujets à des douleurs periodiques ceux qui ont subi l'action de cet instrument, & laisse encore une cicatrice difforme.

Mon operation peut être mise en usage dans les fractures de la premiere table, & même de tout l'os, pourveu qu'elles n'ayent laissé aucune inégalité à la partie interne du crane, capable de produire des accidens; ce qui se connoitra en peu de tems. Car si l'on tarde à redonner à l'os un vétement qui le recouvre, en remettant à la place des parties perduës, quelque substance qui leur soit analogue, la plus subtile portion de la matiére extravasée pourra s'insinuer dans la fracture, & causer de l'alteration à l'os; par exemple une inflamma-

tion:

tion : car selon *Galien* & *Celse*, il est susceptible de cet inconvenient, & même de toutes les autres maladies, dont les parties charnuës ou molles sont ordinairement attaquées ; ainsi la gangréne où les chairs sont livides, noires & sans liaison, répond à la carie des os, pour laquelle on employe aussi de semblables remedes, savoir des liqueurs spiritueuses & penetrantes, comme l'esprit de vin, les huiles distilées de Gayac & de Gerofle. Les chairs & les os se sphacelent en se mortifiant & produisant une puante sanie qui oblige d'y appliquer le fer & le feu, ou de retrancher le membre pour arrêter le progrés de la pourriture. Les parties molles se grossissent & s'étendent quelquefois extraordinairement par une trop abondante nourriture, ou diminuent & s'amaigrissent par un défaut de ferment qui convertisse l'aliment en leur propre substance. Il arrive la même chose aux parties osseuses dans le rachitis ; & dans quelques paralysies, les os comme les chairs se flétrissent & se resserrent par l'embarras des nerfs, ou par l'obstruction des vaisseaux qui s'y distribuent. Il survient à ces deux sortes de parties, des tumeurs causées par des dépots de sucs extravasez qui s'endurcissent, ou qui abscedent ; ce qu'on appelle dans les os, des exostoses, qui sont produites par des humeurs échappées d'entre les fibres osseuses, & figées à la superficie où ils forment ces excroissances qui peuvent s'ulcerer par le mélange des sels caustiques &c.

La raison de cette conformité doit être prise de la structure fondamentale des os & des chairs, laquelle consiste également dans un tissu de veines, d'arteres & de fibres tendineuses

ſes & membraneuſes, qui ſe ſerrant & ſe confondant peu à peu, ne laiſſent voir dans les os d'un adulte, que des pores irreguliers qui font l'office de canaux arteriels & veineux. C'eſt pourquoi quand les os ſont rompus, on doit raprocher leurs parties écartées, en les remettant dans leur ſituation, & les maintenir dans ce rétabliſſement, par le moyen d'un bandage, afin que le ſuc nourricier y reprenne ſa premiere route, & que les extremitez deſunies ayent le tems de ſe rejoindre par l'humeur glutineuſe qui ſuinte. Ce qui s'obſerve pareillement dans les playes des chairs; & comme il arrive aux parties molles des contuſions qui ſe gueriſſent ſans ſupuration; ſouvent auſſi les fibres oſſeuſes ſont froiſſées ſans qu'il ſoit neceſſaire que l'os s'exfolie dans la ſuite, ſurtout ſi on a ſoin de conſerver à la partie, cette agitation ou chaleur naturelle qui tend à reparer tout déſordre, ſi on donne aux ſucs la liberté de couler, & qu'on ferme l'entrée à l'air, ainſi que je le pratique.

Pour revenir à l'operation que j'enſeigne dans ce Chapitre & l'autoriſer premierement à l'égard des playes du crane par où j'ay commencé de la mettre en uſage, il eſt à propos de faire voir comment cette partie ſe nourrit.

L'os du crane tire ſa nourriture de trois lieux differens, ſelon l'opinion de pluſieurs. Premierement par ſa face de deſſous ou partie interne qui eſt la plus proche du cerveau, & par laquelle il reçoit des vaiſſeaux de la dure mere. Secondement par ſa partie moyenne, qu'on nomme diploé, & qui eſt un eſpace entre les deux tables, interrompu par pluſieurs feüilles oſſeuſes, & tapiſſé d'une membrane

tres-

tres-déliée ; car cet os est encore entretenu par un suc moëlleux, qui sortant de ce diploé se communique aux deux tables, & leur fournit l'aliment nécessaire. Troisiémement par sa partie externe il est nourry & défendu par le pericrane dont il est immediatement revêtu dans toute son étenduë, excepté à l'endroit des muscles crotaphites.

Ainsi, quand par quelque accident du dehors l'os est dépoüillé de cette membrane, & qu'il reste découvert, il est tres-assuré que l'air s'attache à la surface exterieure par ses particules nitreuses, pointües & tres-mobiles, qui en peu de tems l'alterent & le cirient, de maniere que le suc osseux en étant corrompu ou intercepté, la portion qui se trouve privée de nourriture & sans défense, ne manque pas de se séparer par l'exfoliation.

Il est donc necessaire de trouver un moyen pour reparer la perte que l'os a faite, & de chercher dans les parties voisines un aliment qui tienne lieu de celui qui est perdu, & qui mette cet os à l'abry des injures externes. On ne peut trouver ce secours plus proche que dans le diploé ; mais pour l'avoir, il faut lui donner un passage, & lui ouvrir des voyes faciles pour remplir en même tems l'intention de la Nature & celle du Chirurgien. Si bien qu'en ouvrant l'os, comme il a été dit cydessus, le diploé pousse par ces petits passages la plus subtile partie de son suc moëlleux, qui se conglutinant sur l'os en trois ou quatre jours, quelquefois plûtôst ou plus tard, cet os se trouve entierement recouvert.

Les autres os qui ont de la moëlle, sont nourris par le dedans au moyen des vaisseaux de

de la membrane qui enveloppe la moëlle ; & le perioſte les nourrit & les défend par leurs parties externes : c'eſt pour cette raiſon que ſoit à l'humerus, ſoit au femur & au tibia, notre operation peut-être miſe en uſage, & ceux qui pourroient en douter, n'ont pour s'en convaincre, qu'à en faire l'experience.

On aura peu de peine à ſe rendre à une telle pratique, ſi on conſidere qu'elle évite quarante jours ou environ qui ſe paſſent pour l'exfoliation, outre le tems qui eſt encore neceſſaire pour incarner & cicatriſer l'ulcere, ce qui fait trainer en langueur un pauvre bleſſé preſque ſoixante jours ; au lieu de douze ou quinze au plus, en ſuivant cette methode. Elle eſt d'une ſi grande utilité pour les bleſſez, que je ne crains point de dire que c'eſt pécher contre la charité, que de ne la pas pratiquer : car enfin par ces longueurs ordinaires, quel riſque ne court point le bleſſé, particulierement dans un Hôpital où l'air infecté & corrompu ruine avec le tems les temperaments les plus forts ? J'ay vu cent & cent fois, & il n'arrive que trop tous les jours, que des bleſſez gueris & preſts à ſortir des Hôpitaux, ont été ſurpris par des fiévres malignes, des flux de ſang, des diarrhées, &c. qu'ils contractoient par le long ſejour qu'ils faiſoient dans ces triſtes lieux, où la mort le plus ſouvent termine tous leurs maux. C'eſt ce qui doit nous obliger à leur procurer une prompte gueriſon, & à n'épargner aucun ſoin pour éviter cette exfoliation ennuyeuſe. Mais quand les membres des bleſſez ſont remis avec les os alterez, ou qu'on n'a pû par ſes ſoins empêcher l'exfoliation, il faut travailler promptement à la ſeparation qui ſe

doit

doit faire ; car comme la gangréne dans les parties charnuës a besoin des secours de l'art pour être terminée au plutôt, la carie qui est une gangréne en l'os a besoin de l'exfoliation qui doit être hâtée par les remédes externes, pour arrêter son progrés, qui peut s'étendre d'une extremité de l'os à l'autre.

C'est au Chirurgien à choisir les remedes les plus propres pour satisfaire à cette intention. Les Anciens & les Modernes en ont décrit un bon nombre, mais il faut éviter sur tout les esprits acides qui augmentent la carie, & qui font sur l'os, ce que l'eau forte fait sur le fer ; le cautere actuel n'est pas d'un petit secours dans les occasions, non plus que l'euphorbe infusé dans l'esprit de vin, ou bien une infusion de racine d'iris, de canelle, & de cloux de gérofle dans de l'eau de vie.

Les maximes que j'ay proposées pour éviter l'exfoliation sont contraires à l'opinion de plusieurs praticiens d'Italie, qui prétendent que tout os qui a été touché de l'air, s'exfolie immanquablement. J'ay eu autrefois de grandes disputes sur ce sujet avec des gens qui par une opiniatreté sans fondement, n'ont pû se rendre ni aux raisons ni à l'experience, ne pouvant souffrir ce qui s'oppose à leur fausse théorie, & à leur miserable pratique.

CHAPITRE XIII.

De la maniere de panser les Playes où l'on se sert du trépan, & les autres maux de semblable nature, avec un nouvel instrument.

LEs playes de tête où le crane est fracturé sont d'une nature qui demande un bon praticien ;

ticien; nous sommes persuadés que l'air est ennemy des playes de tête; tous les Anciens & les Modernes en tombent d'accord.

Il est neanmoins certain qu'une bonne partie des accidents qui arrivent à ces maux, ne viennent que du peu de précaution qu'on prend pour lui interdire l'accés dans les playes où le crane est découvert, fracturé ou trépané. J'ay traité des os découverts dans le chapitre précedent, il me reste seulement deux mots à dire sur les playes où il y a déperdition de la substance du crane.

Quand la dure-mere est découverte, je fabrique une lame ou plaque de plomb fort mince & fort polie, percée en plusieurs endroits, sans inégalitez, taillée & proportionée à la grandeur de l'ouverture par où j'aperçois cette membrane, & pour faire cet instrument plus juste, je le dessine avec la couronne du trépan, dont je me suis servi, ou dont je dois me servir dans l'operation; ou bien on peut prendre sa grandeur sur la piéce du crane que le trepan a enlevée: Je laisse aux deux côtez de cette même plaque deux petites colonnes plattes & égales, de chacune desquelles je ploye l'extremité pour former une anse de chaque côté, qui vienne s'appuyer sur les bords du crane pour la soûtenir & l'affermir, observant que la partie desdites colonnes qui entre dans le crane égale en longueur l'épaisseur du crane; cette mesure ne se peut mieux prendre que sur la partie du crane séparée par le trépan, ou sur la forme qui reste à un morceau de cire molle qu'on aura apliquée doucement dans le trou: Avant que d'enfoncer la plaque, je la trempe dans quelque medicament convenable & mediocre-

diocrement chaud, & je pose un petit tampon fort mollet d'une charpie bien fine par-dessus ; je léve cette plaque avec des pinces à chaque pansement, si je le juge necessaire.

Je me suis tres-bien trouvé de cette methode, & j'ay remarqué que l'usage de cette petite machine produit cinq avantages. Premierement le pus ou le sang contenu sous le crane sort par les ouvertures de cette plaque, & la charpie molette dont je la couvre immédiatement s'en abreuve ; & quand ce sang & ce pus auroient acquis par leur séjour quelque méchante qualité, la charpie qui s'en imbibe ne touchant pas la dure-mere, n'y peut communiquer la corruption de ces humeurs, & ainsi cette envelope & le cerveau par conséquent sont moins en danger.

Secondement, par une compression légere qu'elle fait à la dure-mere, elle facilite la sortie du sang ou des matieres qui peuvent être extravasées sous le crane.

En troisiéme lieu, elle empêche la génération des fongus, & ne permet pas aux membranes interieures & au cerveau même de s'élever & de sortir par l'ouverture, comme on l'a vu arriver, ce qui oblige d'inciser, ou de consumer par des catheretiques la portion de ces substances qui sort par l'ouverture.

En quatriéme lieu, on empêche par le même moyen que la dure-mere, ne frappe dans son mouvement continuel contre les inégalitez & les parties tranchantes qui se trouvent au crane, quand le trépan en a enlevé une piece, ou quand par quelque accident externe une portion s'est separée du tout.

En dernier lieu, elle défend le cerveau & les membra-

membranes des attaques de l'air, faisant presque l'office de la piece du crane dont ils sont privez.

Quand on soupçonne qu'il y ait sous le crane du sang coagulé, on peut cesser l'usage de la plaque pour quelque tems, afin de laisser un libre passage à ce sang, aprés quoy on la rappliquera; mais lorsque le tems des accidents est passé, la plaque n'a plus de lieu, car il ne faut laisser aucun obstacle à la réünion, & à la génération du calus.

Comme on ne fait presentement aucun scrupule de trépaner à la baze du crane, c'est en ce lieu où la sortie de la dure-mere est plus à craindre, & par consequent où cette plaque est absolument necessaire pour l'appuyer & la contenir. Il est pourtant de la prudence dans ces sortes de trépans, comme dans les autres, de donner s'il se peut, au lieu où se fait l'operation, une situation un peu élevée, afin que la plaque ait moins de poids à supporter; on peut hardiment s'en servir durant 14. ou 15. jours ou plus: au reste on pouroit faire ces plaques d'or, d'argent, &c. suivant la volonté & les moyens des blessez. Je me suis toûjours servi de celles de plomb; car chacun sçait quil est ami de notre nature, qu'il est vulneraire & qu'il déssèche.

Quand cette plaque ne produiroit que le seul avantage de défendre les membranes & le cerveau des atteintes de l'air, cela seul devroit suffire pour en faire estimer l'usage, car il est certain qu'il n'agit pas avec tant de violence quand ses parties acides trouvent des obstacles qui les arrestent, ou qu'elles ne peuvent être introduites que par des trous aussi petits que ceux de cet instrument, qui sont d'ailleurs presque

que bouchez par d'autres matieres, & quelquefois je passe deux ou trois jours sans le lever, quand la suppuration se fait librement & que les accidents diminuent.

Monsieur *Verduc* dit que les fongus qui viennent sur la dure-mere sont produits par les impressions des nitres de l'air ; & tous les praticiens conviennent que les membranes, & le cerveau n'y peuvent être exposez sans un grand peril.

Ce n'est donc pas sans cause que la Nature, comme une bonne mere qui pourvoit à tout, a pris le soin d'enveloper le cerveau de deux membranes, & de le recouvrir du crane, du pericrane, des teguments & des poils pour le mettre à l'abry des injures de ce fluide, qui de tous les élemens lui est le plus contraire. Et la plûpart de ceux qui ont été trépanez, ou qui par quelque fracture du crane ont perdu une portion de sa substance, sans que le cerveau ny les membranes ayent été offensez, sont sujets à des accidents dont on ne peut bien rendre raison qu'en disant que l'air qui est tres-pénétrant, ne trouvant pas des obstacles assés puissants pour arrêter ses parties les plus actives dans de certaines saisons & de certaines dispositions où le cuir se relâche, il s'insinuë au dedans du crane malgré le calus qui n'a jamais la solidité de l'os, & y irritant des membranes qui sont tres-sensibles, il produit les douleurs dont ces sortes de malades sont tourmentez de tems en tems.

AVIS.

Figure d'une plaque á neuf trous, pour servir aux grandes couronnes des trépans.

Petite plaque á cinq trous.

Figure de la plaque preste á servir avec colonnes ployées.

AVIS.

RIen ne prouve tant la possibilité des choses, que leur évenement ; & rien ne confirme tant les consequences avantageuses qu'on peut tirer pour une méthode, que la multiplicité des exemples où l'on voit qu'elle a réüssi. C'est ce qui m'a engagé à remplir cette seconde Partie de plusieurs playes traitées à ma maniere & qui ont paru toutes justifier ma pratique.

J'aurois pû former un gros volume des cures que j'ay faites depuis 18. ou 20. ans ; j'ose avancer qu'elles ont eu des suites salutaires, & qu'elles ont été faites en fort peu de tems. Mais pour éviter la longueur, j'ay resolu d'en passer un grand nombre sous silence. Cependant je n'ay pû, malgré le dessein que j'avois fait de n'en marquer qu'une de chaque nature & de chaque partie, m'empêcher d'en produire plusieurs, dont quelques-unes paroitront d'abord toutes semblables ; mais si on les examine, on verra qu'elles different entre elles par quelques circonstances particulieres & essentielles.

Dans ce Traité je garde l'ordre de la dignité des parties, en commençant par la tête, & finissant par les extrémitez, sans m'attacher à ranger mes observations selon le droit d'ancienneté ; & je décris naturellement les choses comme elles sont arrivées, sans y rien ajoûter, & sans en rien diminuer ; n'ayant autre intention que de faire voir par les exemples que je cite, la douceur & la promptitude de cette méthode.

DEUXIE'-

DEUXIE'ME PARTIE,

Où l'on traite des experiences de pratique, avec des Réfléxions, qui confirment notre méthode.

CHAPITRE I.

De la Tête. I. Observation d'une playe faite par un coup d'arme à feu qui effleura le pariétal.

AU mois de Juillet de l'année 1690. peu de tems aprés le commencement de la guerre en Savoye, étant Chirurgien Major de l'Hôpital du Roy à Luserne, on conduisit dans cet azyle un Soldat nommé *La Grandeur*, du Regiment de Poudenx, à present dit le Regiment de Gâtinois, lequel avoit receu un coup d'arme à feu de gros calibre sur la partie la plus convexe du pariétal droit: en effleurant, la balle avoit seulement emporté les téguments communs sans offenser le crane; mais le pericrane étoit tellement contus, qu'il en paroissoit livide. Je connus qu'il falloit indubitablement que cette membrane suppurast, si on lui en donnoit le tems. Mais en suppurant elle eust alteré l'os, & l'exfoliation pour-lors étoit inévitable, ce qui m'obligea à déchirer le pericrane avec les ongles dans toute l'étenduë de la contusion qui se trouva de la grandeur d'une piéce de dix-huit sols, & sur le champ je donnay quelques coups de la pyramide du trépan sur l'os découvert, le plus promptement qu'il me fut possible, & je le couvris ensuite d'un peu

de charpie trempée dans l'esprit de vin, & par dessus le reste de l'appareil, qui fut couvert du digestif simple, je posay l'emplâtre de bétoine, & le couvre-chef.

Je laissay mon malade deux jours sans le panser, au bout duquel tems je trouvay l'os vermeil, ce qui me fit juger qu'il seroit bien-tost revêtu; il fut pansé deux jours aprés de la même maniere que cy-devant, l'os étoit plus qu'à moitié recouvert, cela fut cause que je n'y touchay de trois jours. De sorte qu'en sept jours je le trouvay revestu d'une nouvelle chair qui lui tenoit lieu de membrane; il ne fut plus besoin que de laisser separer l'escarre en pansant de deux jours l'un, & en dix-huit jours la playe se remplit & fut entierement guerie.

REFLEXION

Si cette playe avoit été traitée suivant la méthode ordinaire, je laisse à juger si elle eust été guerie avec tant de promptitude. Depuis ce tems-là, j'ay toujours gardé la même pratique, je m'en suis servi en plusieurs occasions, sans que les playes se soient r'ouvertes, & sans qu'il se soit fait la moindre separation, ny qu'il soit arrivé aucun accident.

Je me suis contenté de cet exemple & de celui qui suit, ils me semblent suffisans pour autoriser notre conduite: car si elle a eu un si bon succés dans les cas que nous y spécifions, on doit en esperer un aussi favorable dans les playes d'instrument tranchant, & même dans celles où les os seront découverts, ou se découvriront par la suppuration du pericrane. Mais il faut observer que le pericrane étant contus

contus ou alteré comme il s'eſt rencontré en cette cure, & la ſuppuration paroiſſant inévitable, le plus ſûr moyen c'eſt de le déchirer, & de découvrir l'os promptement, pour y faire l'operation que je viens de dire, afin d'éviter l'alteration qui pourroit arriver à l'os dans la ſuite par l'attouchement & le ſéjour des matieres, dans laquelle circonſtance cette operation deviendroit inutile.

CHAPITRE II.

De la Tête. II. Obſervation d'un coup d'inſtrument tranchant qui découvrit un des pariétaux.

UN nommé *Chaſteau-montagne*, Soldat du Regiment de *Villars* de la Compagnie d'Aligny, avec un de ſes camarades de la même Compagnie, nous fut amené pendant la campagne de l'année 1694. dans l'Hôpital de l'Armée du Roy établi à Briançon.

Ce premier avoit reçû un coup d'inſtrument tranchant ſur la partie moyenne du pariétal gauche, qui lui découvroit l'os, de la grandeur d'un écu blanc. Je lui fis au ſecond appareil huit ou dix petits trous ſur l'os découvert, avec le perforatif, ſans avoir pénétré juſques au diploé, pour éprouver, ſi ſans perforer toute la premiere table, je pourrois ſatisfaire à mon intention : j'appliquay de la charpie trempée dans l'eſprit de vin ſur tout ce qui étoit découvert de l'os, & je panſay le reſte de la playe avec le ſimple digeſtif, l'emplâtre de betonica, & le couvre-chef.

Il fut deux jours ſans être panſé, & aprés ce

tems-là, je m'appercus que mon operation ne seroit pas inutile; l'os prenoit une couleur vermeille; & les trous du perforatif qui avoient procuré cet effet, commençoient à germer, ce qui me fit juger que le reste de l'ouvrage devoit s'achever naturellement. Dans les huit premiers jours il ne fut pansé que quatre fois, au bout desquels l'os se trouva entierement recouvert; huit ou dix autres jours ensuite remplirent la playe, & formerent une bonne & ferme cicatrice, observant toujours de le panser de trois en trois jours. Il arriva dans cet Hôpital le 25. de May, & l'onziéme Juin il en sortit parfaitement guery, tout l'Hôpital fut témoin de l'operation, & de la promptitude de la guérison.

Son camarade avoit plusieurs coups d'un pareil instrument sur toute l'étenduë de la tête, reçus en la même occasion, mais le plus considerable étoit une fracture simple, ou un diacopé profond sur la patrie superiéure & moyenne du coronal. Aprés avoir remarqué que toutes ces playes étoient sans fracture, je me contentay de les réünir toutes, & d'appliquer pendant les premiers jours, deux filets de charpie sur ce diacopé, trempez dans l'esprit de vin, & desquels les extremitez débordoient hors de la playe: quatre jours aprés, je fis lever tous les obstacles à la réünion, & il ne fut pansé que de deux ou trois jours l'un, vû qu'il ne paroissoit aucun accident.

Il ne se fit qu'une fort mediocre suppuration, point de seperation d'os ny d'exfoliation; enfin il fut guery comme son camarade, & ils s'en retournerent ensemble à leur Regiment.

RE-

REFLEXION.

Si je n'avois cité qu'une cure de cette espéce, faite dans un lieu fort éloigné de Paris, on pourroit douter de la verité de ces faits; mais celles-cy, comme plusieurs autres de même nature, traitées publiquement dans un Hôpital ouvert à tout le monde, doivent ôter non seulement tous les doutes qu'on pourroit avoir, mais aussi donner quelque credit à une méthode si prompte & si salutaire. Il est tres-facile d'être convaincu de la bonté de cette petite operation, car elle est fondée sur la raison & sur l'experience. M. *Jouve* tres-habile Medecin de cet Hôpital a été témoin oculaire de l'heureux succés de ces dernieres cures, y ayant assisté depuis le commencement jusques à la fin.

Pour les écopé, diacopé & aposcheparnismos, c'est à dire fracture par incision, fracture simple, & fracture où la piéce de l'os est emportée, il seroit ennuyeux de rapporter le nombre qui en a été guery dans cet Hôpital, depuis trois ans, avec une promptitude surprenante.

Je ne suis pas le seul qui ait surmonté des scrupules assés communs sur le fait des playes de tête; car *Amb. Paré* dit avoir guery en peu de tems, un blessé qui avoit une grande portion du coronal tout-à-fait separée par un coup d'instrument tranchant, & qui ne tenoit plus qu'à la peau pendante sur le visage, lequel os se réünit neanmoins aisément.

Au crane comme aux autres os du corps, quand une piéce est ainsi enlevée, ou qu'une

esquille dans la fracture est separée, & que l'une & l'autre sont encore attachées à la membrane qui les couvre, il suffit de les remettre artistement dans leur place naturelle, en sorte qu'elles ayent la même situation & qu'elles soient appliquées aux mêmes parties qu'auparavant, afin que les pores se rencontrent pour la distribution de l'aliment osseux, propre à former cette glu necessaire pour les rejoindre; ce qui ne pourroit se faire que tres-difficilement, si elles étoient plus hautes, plus basses, ou à côté; car l'organe n'ayant plus le même ordre, ny la même disposition, le suc nourricier des os ne pourroit plus se communiquer à cette piéce separée, qui n'occupant plus le même lieu, laisseroit une espace capable de se remplir de lymphe, de sang, de pus, ou de tous les trois ensemble, qui alterant la partie blessée, corrompant son aliment, & faisant suppurer la membrane qui devoit rassembler tout le debris, il faudroit necessairement que la nature s'en débarassât, comme d'un corps étranger.

Cela étant ainsi, il n'est pas besoin de laisser suppurer ces sortes de playes, ny de les tenir ouvertes, pour attendre une separation d'os qu'on peut éviter sans risque.

L'on se rendra facilement à cette raison si l'on se donne la peine de voir *Rhasis* & *Serapion* celebres Auteurs de l'Antiquité, dans leurs Traités des playes de tête avec fractures du crane, où ils enseignent de coudre ces playes quoique les deux tables soient fracturées. M. *Verduc* dans son premier tome chap. 18. des playes de tête, raporte une cure faite d'une fracture d'un pariétal rompu depuis la future sagitta-

sagittale jusques à la lambdoïde, sans le secours de l'operation du trépan.

La réunion des os du crane est moins difficile à faire que celle des autres os, quoique le cal du crane soit moins fort, le diploé fournissant en abondance à cette partie, un aliment tres-propre pour satisfaire à cette intention. Lorsque le cerveau & ses membranes, dans les fractures du crane, n'ont receu aucun dommage, on ne doit apprehender aucun danger; mais il est tres-difficile, ce qui arrive néanmoins quelquefois, qu'un corps glanduleux & molasse comme le cerveau, ne reçoive quelque ébranlement & quelque secousse dangereuse, par la violence qui se fait dans les ruptures de cet os. C'est à quoy il faut toujours être attentif, car les ouvertures ou les grandes dilatations des vaisseaux, lesquelles sont assez ordinaires en semblable cas, & qui causent des épanchemens de sang, ne paroissent pas d'abord; principalement quand ce ne sont pas de gros vaisseaux, ce que j'ay remarqué plusieurs fois, mais aussitôt que les accidents survienent, l'operation ne doit pas être negligée.

On pourra me dire que les os fracturez des autres parties du corps, ne laissent pas de se réunir & de former un calus assez fort, quoyque la fracture soit mal réduite, & qu'on soit quelquefois obligé de le rompre de nouveau pour lui donner la rectitude & la figure naturelle; mais il est facile de connoître, qu'il y a de la difference entre cette union, & celle qui se fait entre des parties osseuses mal jointes à cause de la separation d'une esquille. Dans la premiere, le suc osseux se communique de part & d'autre, il se rencontre, se ré-

pand également de tous côtez, & se coagule autour de la fracture, & forme ce qu'on appelle calus; mais en celle-cy, il n'est communiqué & poussé que d'une part; & s'il ne rencontre les pores droits & disposez à le recevoir, ne trouvant point d'os à qui se joindre, il s'altere & se détruit, & la piéce de l'os suit la même destinée.

N'étant rien survenu d'extraordinaire aux trépans que nous avons faits, je les passeray sous silence.

CHAPITRE III.

De la Tête. III. Observation de plusieurs piéces d'os enlevées du crane par des coups de sabre.

SUr la fin de l'année 1689. peu de tems avant la guerre de Savoye, les Vaudois égorgerent presque tous les Habitans de Pramol dépendante de la Vallée de Saint Martin. Etant pour lors Chirurgien Major de l'Hôpital de l'Armée de S. A. R. Monseigneur le Duc de Savoye, il y fut conduit un grand nombre d'hommes, de femmes, & d'enfans en tres-pitoyable état; entre-autres une jeune fille d'environ 9. à 10. ans, laquelle avoit receu dix-huit ou dix-neuf coups de sabre sur la tête, & quelques autres sur le corps & sur les bras, dont je ne feray aucune mention.

Tous ces coups sur la tête formoient écopé, diacopé & aposcheparnismos. Plusieurs piéces avoient été emportées jusques au diploé, & plusieurs coups ayant pénétré jusques à la dure-mere,

mere, quelques portions des deux tables s'étoient entierement separées.

Je fis raser ce qui se pût raser, & avec un liniment de l'onguent de betonica, un jaune d'œuf, de l'esprit de vin, le tout mêlé, je lui frotay legerement toute la tête, & lui en fis une calote avec de grands plumaceaux de charpie sans tentes ny dilatans, & par dessus je mis l'emplâtre de betonica & le couvre-chef ordinaire.

Les diversions furent faites selon l'âge & les forces, on passa deux jours sans lever ce premier appareil : & cette methode fut suivie l'espace de quinze jours. En levant l'emplâtre nous trouvions presque à chaque pansement des portions d'os qui tenoient aux plumaceaux, ce qui avoit été separé de son tout sortit avec facilité; enfin les os qui se trouverent attachez au pericrane se réünirent, & les vuides du crane se remplirent fort promptement. Quand je vis diminuer la suppuration, je ne la pansay que de trois jours en trois jours. Cette conduite me fût si heureuse, que la pauvre blessée se trouva entierement guerie en cinq semaines ou environ. Tout Pignerol connoissoit cette fille, & l'on pourroit aisément la reconnoître, à cause d'une oreille qui lui fut coupée dans cette fâcheuse occasion.

REFLEXION.

CEtte guerison est un pur ouvrage de la nature, & si l'on n'eust pas défendu avec soin les attaques de l'air dans ce cas où le crane étoit ouvert en plusieurs endroits jusques aux membranes, elle n'eust pas été procurée si

promptement, si facilement, ny si favorablement, sur tout si la malade eust été pansée selon la coutume ordinaire: car outre que la curation eust été d'une longueur insuportable, il y seroit survenu mille accidents tres-embarassans, particulierement dans un Hôpital où les cures de longue haleine ont rarement un bon succés. Enfin malgré la nouveauté dont on accusera cette méthode, je trouve qu'elle est autorisée par *Hippocrate* liv. 5. Aphor. 17. qui dit que l'air est ennemy du cerveau, des os, des nerfs, & generalement de toute notre nature. *Galien* au liv. de l'Usage des parties chap. 1. dit que l'air est contraire aux ulceres: par ce mot d'ulceres, il entend les playes, mais il ajoûte qu'il se faut bien garder de refroidir le cerveau en trépanant, & aprés avoir trépané.

Les autres parties de notre corps ne reçoivent gueres moins de dommage par les attaques de l'air, dans les playes qui leur arrivent, que le crane & le cerveau. Et si l'on remarque que les accidents n'en sont ni si prompts ni si violents, on ne doit pas pour cela refuser l'attention qui leur est necessaire; car pour peu qu'on neglige la conservation de la chaleur du juste temperament des sucs qui se distribuent aux parties, il faut que le membre vulneré succombe, & que le blessé souvent suive la même destinée.

CHAPI-

CHAPITRE IV.

De la Face. IV. Observation, d'une playe faite à la joüe par un tronçon d'épée.

EN l'année 1686. me trouvant en la même qualité, & au lieu cy-dessus marqué lorsque les Vaudois furent chassez des vallées de Luserne, un Officier que la discretion m'empêche de nommer, fut blessé d'un tronçon d'épée à la joüe gauche, vers l'angle de la machoire inferieure, un bon doigt au dessous de l'oreille, en sorte que les canaux salivaires en furent déchirez.

Il fut pansé d'abord par un Chirurgien qui tamponna & dilata la playe avec autant de charpie qu'elle en pût tenir; bien du tems se passa sans aucune apparence de guérison, & cette playe devenoit peu à peu fistuleuse. Le blessé me fit appeller pour lui donner conseil, & lui prêter secours; je fis d'abord consumer la callosité en la touchant un moment avec de fausses tentes trempées dans des caustiques fondus; & j'ordonnay que le blessé fût nourri de consommés pris avec une cuillier couverte qu'il pût sucer pour ne donner aucun mouvement à la machoire inferieure, en lui faisant pareillement garder un grand repos, lui défendant de parler & s'agiter. Et quand toute la callosité fut consumée, je me servis dans la playe du baume du Perou, raprochant ses lévres l'une de l'autre avec de petites compresses longitudinales, & par dessus j'appliquay l'emplâtre stiptique de *Crollius*. Il fut guéri non sans

peine, quoiqu'il le pût être au commencement avec facilité.

CHAPITRE V.

De la Face. V. Observation; d'un autre coup d'épée à la joue.

ETant à Pignerol en 1691. Monsieur le Chevalier de *Vauban* Capitaine au Regiment de Beaujolois, me fit demander pour voir M. son Frere qui avoit été blessé d'un coup d'épée à la joue, & pansé par un Chirurgien qui lui ayant fourré d'abord une grosse & longue tente qui lui passoit dans la bouche, & ayant continué cette méthode pendant 6. ou 7. jours, lui avoit causé une fort grosse fiévre & une fluxion tres-considerable qui lui occupoit toute la tête & tout le visage.

Aprés avoir supprimé la tente, il fallut recourir aux diversions; mais les accidents qu'une telle irritation avoit attirez ne purent être vaincus facilement. Neanmoins aprés un peu de peine ils furent surmontez, la guérison suivit par le moyen des incarnatifs, non sans laisser une cicatrice assez difforme causée par l'indiscretea pplication de la tente.

REFLEXION.

La face étant l'image de Dieu, & comme l'abregé de toutes les beautez de la nature, & le théatre de toutes les passions de l'ame, a bien merité quelque privilege & qu'on la traite avec plus de douceur, de délicatesse, & de circon-

circonspection que les autres endroits de la surface du corps. Tous les auteurs Anciens & Modernes défendent de se servir de tentes dans les playes qui lui arrivent, ils évitent d'y faire de nouvelles incisions, & en éloignent la suppuration autant qu'il est possible : Aussi gueriſſent-elles avec une grande facilité, & les moindres incarnatifs les terminent.

Fab. d'Aquapend. veut qu'on se serve de la future séche dans les playes de la face pour empêcher la difformité de la cicatrice. Ce ne sont donc que les Chirurgiens mal instruits de leur devoir, qui employent les tentes en semblables occasions. Il faut conserver la beauté du visage le mieux que nous pouvons ; la salive est son baume particulier, comme toutes les autres parties ont la lymphe ou d'autres liqueurs onctueuses pour le leur.

CHAPITRE VI.

De la Langue. VI. Observation ; d'une langue déchirée par un coup de balle.

EN 1686. un Lieutenant de la Milice de *Mondovis*, commandant ses soldats dans une attaque, & ayant la bouche ouverte, reçut un coup de balle qui lui brisa & dechira toute la langue en cinq ou six piéces qui restoient attachées à la partie superieure de ce même organe. Il fut conduit à l'Hôpital de Luserne, & y fut panté d'abord par M. *De la Ramée* Maître Chirurgien à Turin & bon praticien ; lequel s'appercevant qu'inutilement il avoit employé tous ses soins pour arrester l'hemorragie qui

qui étoit tres-considerable, me demanda, afin de voir ensemble la voye qu'on pourroit prendre pour terminer cette perte de sang.

Ayant visité toute la bouche du blessé pour découvrir si le sang venoit seulement des ranules, je trouvay la balle sous un des angles de la machoire inferieure. Je retiray ce corps étranger qui n'avoit causé qu'une simple excoriation en cette partie ; & n'ayant point veu d'autre endroit d'où le sang pût sortir que des ranules, je proposay de faire rougir trois petits cauteres actuels de ceux qu'on employe pour les dents, ce qui s'exécuta. Ils furent appliquez à l'endroit des ranules, l'hemorragie s'arrêta, & le blessé fut promptement guery.

REFLEXION.

Les Anciens ont ordonné de coudre les playes de la langue, quand les piéces n'en sont pas separées ; car lorsque la séparation est entiere, l'operation est inutile, & la réünion impossible. *Fab. d'Aquapend.* est de ce sentiment ; mais cette suture ne me paroist nullement necessaire dans les autres divisions des parties de la langue ; puisque la Nature, sans cette operation, la réünit tres-bien en lui accordant un peu de repos. Tout le monde sçait que la langue est située dans la bouche sous la voute du palais, qu'elle est composée d'un nombre presque infini de plans musculeux, couverts de plusieurs membranes ausquelles vont aboutir quantité de fibres nerveuses qui forment ce qu'on nomme corps papillaires ; qu'elle est environnée de tous côtez par les dents, & appuyée de maniere

maniere que ſes parties ne peuvent gueres s'écarter les unes des autres. La ſalive eſt ſon baume, & ſouvent le ſeul remede dont elle a beſoin dans ſes playes. C'eſt ce que j'ay remarqué dans la cure précédente; car la langue de ce bleſſé au bout de quelque tems, ſe trouva ſi bien réünie, qu'à peine pouvoit on remarquer les traits de la ſolution de continuité. Mais comme elle avoit été déchirée par la balle, & brûlée par les cauteres, il étoit impoſſible qu'il ne ſe fût perdu quelque portion de ſa ſubſtance. Cependant la Nature n'a pas ignoré les moyens de la reparer parfaitement, ce qui me fait dire que ce que les Anciens nous ont laiſſé par écrit n'eſt pas toujours veritable.

Nous avons panſé pluſieurs fractures de la machoire inferieure, & entr'autres deux ſoldats bleſſez en cette partie à la bataille de la Marſaille, un deſquels en avoit plus de la moitié de briſée. Ces ſortes de bleſſez n'ont pas laiſſé de guerir entierement, ils ſont preſentement aux Invalides, incommodez & tres-difformes. Je n'en feray point de relation particuliere, n'y ayant rien d'extraordinaire à remarquer.

CHAPITRE VII.

Du Col. VII. Obſervation; de differentes ſortes de playes faites en cette partie.

IL ſeroit ennuyeux & inutile de rapporter icy des exemples pour les playes du col. Nous en avons guery un grand nombre en fort peu de tems avec de ſimples remedes. Nous en

en avons pareillement tiré plusieurs balles qui y avoient séjourné quelque tems, & même plusieurs années. Je me contenteray de dire mon avis dans le chapitre suivant sur la prompte guerison des playes de cette partie.

REFLEXION.

Tous les Anciens tombent d'accord que les playes du col sont d'une facile guérison, quand mêmes elles passeroient de part en part, pourveu qu'aucun des gros vaisseaux, ni la medulle spinale ne soient point offensez. Ils ne donnent cependant aucune raison valable de cette facilité de guerir. Je ne sçai si je l'ay bien comprise, mais je croy que le principal point consiste dans la suppression des tentes : car il est impossible de s'en servir dans cette partie quand elle est blessée, parce que l'usage de la trachée-artere & de l'œsophage s'y oppose, & que pour être contenuës elles ont besoin d'un bandage un peu ferme qui les appuye.

C'est donc, suivant notre opinion, la Nature libre & sans obstacle, qui réünit si promptement les playes du col; ce qui favorise ma méthode. Car ceux qui aprehendent qu'en se passant de tentes, on ne soit surpris par des sacs, des abscés ou des sinus qui rendroient inutile tout le travail du Chirurgien, devroient plus craindre ces inconveniens dans les blessures du col, que dans les playes des autres parties.

Chacun sçait que le col est particulierement sujet non seulement au bronchocelle, aux humeurs froides, & à l'esquinancie; mais encore aux phlegmons, aux éryspeles, & à toutes les

les autres indispositions qui affligent generalement tout le corps, parce qu'il est incessamment abreuvé d'humiditez qui entretiennent la souplesse & la molesse des muscles & des autres organes qui y sont renfermez, & qu'il est chargé de quantité d'humeurs, à raison des glandes dont il est fort garny, ce qui devroit y donner occasion à toutes sortes de depostz, d'abscés, de fluxions &c.

On ne peut pas nier d'ailleurs qu'il n'y a point de region, ni de membre dans toute l'étenduë du corps, qui par rapport à sa grosseur & à sa longueur, contienne un plus grand nombre de vaisseaux sanguins.

Enfin je ne connois aucun endroit au corps qui eust plus besoin de tentes que le col, dans les playes qui lui arrivent, s'il étoit vray qu'elles empêchassent les fluxions, les depostz, les abscés, les fistules &c.

Qu'ont donc fait les autres parties, où beaucoup moins d'accidens sont à craindre, pour n'être pas traitées avec la même douceur & aussi peu d'embarras? Faloit-il que la Nature leur donnast à chacune un œsophage & une trachée-artere, pour obliger les Chirurgiens à les délivrer de la tyrannie des tentes?

CHAPITRE VIII.

De la Poitrine. VIII. Observation; d'une blessure pénétrante faite par une épée vers la mamelle droite.

ETant à Pigenrol au mois d'Avril de l'année 1692. M. *de Fontaniere* Capitaine au bataillon

bataillon du Roy, fut bleſſé d'un coup d'épée, deux travers de doigt au deſſus & à côté du mamelon droit, tirant vers l'aiſſelle & penetrant la capacité de la poitrine entre la troiſiéme & la quatriéme des vrayes côtes.

Il perdit, avant le premier appareil, ſelon ce qu'on en peut juger, environ ſept ou huit livres de ſang, & fut panſé par un Maître Chirurgien de Pignerol; malgré l'application de l'appareil l'hemorragie ne laiſſa pas de continuer; c'eſt ce qui obliga le bleſſé & ſes amis de me faire appeller. Je viſitay la playe en preſence de celui qui l'avoit panſée, & nous tirâmes de la capacité huit à neuf onces de ſang. Et pour ne pas paroître d'abord ridicule en changeant tout d'un coup la méthode de ce maître, je ſouffris que l'on continuât le panſement avec une tente; je le fis ſaigner promptement, & conſeillay à ſes amis de le diſpoſer à mettre ordre à ſes affaires & ſpirituelles & temporelles. Tous les ſignes étoient triſtes, le malade ayant le pouls foible & convulſif, tombant dans de frequentes ſyncopes, & ſe plaignant de douleurs univerſelles; il fut clyſteriſé, & avec les bons conſommez on lui fit donner quelques legers cordiaux. La fiévre, un peu aprés la ſaignée, voulut être de la partie, & tous ces ſyptômes joints enſemble faiſoient douter qu'il pût paſſer la nuit, ce qu'il fit neanmoins avec des douleurs dans toute l'étenduë du thorax, & avec des inquiétudes perpetuelles.

Nous levâmes l'appareil le matin qui étoit la fin du premier jour de ſa bleſſure; le ſang avoit coulé toute la nuit, & on lui en tira de la poitrine ſix à ſept onces à demy corrompu; au

au reste il fut pansé comme le jour précédent. Le clystere fut réiteré, & on lui fit user d'aperitifs & de vulneraires avec le sirop violat, & dans ses boüillons on mêloit d'un diaphoretique, quelques grains de vitriol calciné & du crane humain qui ne fut pas d'un petit secours, car c'est un specifique dans ces sortes de blessures.

Il coula encore du sang dans le lit aprés le pansement; & comme on se disposoit à réiterer la saignée, il vint nouvelle à notre blessé qu'il falloit qu'il changeast de gîte, & qu'on le transportât pour sa plus grande seureté à une distance un peu éloignée. Dans cette conjoncture, ce changement de lieu ne le menaçoit pas de moins que de la mort, car c'étoit au commencement du second jour de sa blessure. Je voulus visiter sa playe avant son départ, quoyqu'il y eût peu de tems qu'il eût été pansé; mais ayant découvert au dernier pansement, qu'il venoit du sang de l'artere qui glisse le long de la partie inferieure de chaque côte, & n'ayant continué la tente que par complaisance, je voulus l'appliquer d'une autre maniere qu'on n'avoit pas fait, car il n'y avoit plus de tems à perdre.

Je fis donc une tente mollette mediocrement grosse, & émoussée par le bout, afin qu'elle pût s'appuyer sur la côte, sans toucher la plévre, n'y penetrer dans le thorax; je la trempay dans un digestif simple, & la roulay dans le calchantum bien pulverisé, & je l'appliquay talonné comme à l'ordinaire, avec le reste de l'appareil & l'emplâtre d'*André de la Croix*. Aprés lui avoir fait prendre un boüillon, il fut mis en chaise & transporté dans son

nouvel

nouvel azyle pour y être plus commodément: Il perdit seulement un peu de sang pendant le chemin, quoyque plusieurs eussent crû qu'il n'arriveroit pas en vie.

Il reposa un peu la nuit, & le matin qui étoit la fin de son second jour, je le trouvay ayant toujours une fiévre gaillarde, sa playe sans humidité & non sanglante, la plévre réünie, un peu de sentiment de pesanteur, & la respiration mediocrement engagée. La playe ne fut pansée qu'avec un petit dilatant attaché par précaution à un fil assez long, & le reste de l'appareil comme auparavant. Je le fis saigner du bras, & j'augmentay la dose des diuretiques avec le sirop de capillaires, & je prescrivis une émulsion pour le soir avec deux grains de laudanum.

Toutes ces choses eurent un si bon succés que le lendemain, qui étoit la fin de son troisiéme jour, je trouvay la fiévre diminuée, la respiration plus libre, & peu ou point de pesanteur. Il urina la nuit si copieusement qu'on pouvoit mettre cette évacuation au nombre des crises, & cracha plusieurs matieres sanguinolentes; la playe fut trouvée en fort bon état, je ne la pansay plus qu'avec un simple emplâtre.

Je remarquay le soir une moiteur, qui me fit juger que la Nature pourroit achever le reste de son ouvrage par la transpiration. Pour ne pas perdre une occasion si favorable, & seconder les efforts naturels de la machine, je fis preparer pour ce malade une potion avec les eaux de chardon benit & de scabieuse, quatre grains d'antimoine diaphoretique, demie dragme de confection de hyacinthe & d'alkermes

mes, un peu de poudre de vipere, & deux ou trois goutes d'esprit de sel armoniac, & je la lui fis prendre incontinent. Ce remede donné si à propos procura une sueur universelle, & le matin qui étoit la fin du quatriéme de sa blessure il fut trouvé sans fiévre, sans pesanteur au diaphragme, ni difficulté de respirer; enfin tous ces accidents terminez, sa playe ne fut pansée que comme une simple excoriation avec un emplâtre incarnatif.

Le lendemain cinquiéme de sa blessure, il monta tout seul à cheval pour aller au Diblon prendre un air plus pur & plus temperé, où depuis ce tems il ne se coucha que pour dormir, sans avoir ressenti la moindre incommodité. Il est vray qu'au même lieu je le purgeay deux fois, non pas qu'il en fût besoin absolument, mais par une prévoyance qui lui devoit être avantageuse & sans danger. Je lui conseillay de vivre un peu moderément durant quelque tems. Ainsi cette playe qui nous parut d'abord mortelle & qui étoit accompagnée de tant d'accidents siniſtres, fut entierement terminée en cinq jours, au grand étonnement de toute la Ville de Pignerol.

REFLEXION.

Cette maniere de pratiquer paroîtra d'abord déraisonnable, & temeraire à qui sera moins informé que moi des effets surprenants de la Nature, & de ses impenetrables routes dans la production des crises en de pareils cas, particulierement par la voye des urines.

Car si l'experience nous a fait voir plusieurs fois que des empyemes formés dans la poitrine

ne ont été évacués par l'usage des diuretiques, ce qui arrive, selon l'opinion des Anciens, par le sucement qu'en fait la veine azigos, mais plus vray-semblablement par la filtration que les reins font de la sérosité du sang, laquelle s'est chargée de ce pus qui a passé dans la masse des humeurs par les pores, & par les racines des vaisseaux, ou par d'autres voyes qui nous sont encore inconnuës; pourquoy le peu de sang qui se trouvera enfermé dans la poitrine, ou extravasé sur le diaphragme ne peut-il pas être poussé par les mêmes voyes, ou transpirer par les sueurs qui suppléent si souvent aux évacuations par les urines, quand on y joint le secours des diaphoretiques?

Cette voye & celle des urines suffisent pour purger la poitrine, des humeurs corrompues dont elle se trouve surchargée, principalement si cette matiere s'est formée dans un corps jeune & vigoureux; il n'y a pas lieu de douter qu'une telle évacuation ne se puisse faire de la sorte, vû que nous en avons des exemples récens, & que beaucoup de personnes pouroient certifier.

Il est donc inutile de s'opiniâtrer à se servir de tentes aux playes de poitrine, si ce n'est pour porter les astringents aux lieux où on les destine, ou pour appuyer & affermir ces remédes: mais lorsque le tems de tels ou de semblables usages est passé, elles doivent être supprimées; car en irritant, elles pourroient renouveller l'hemorragie, empêcher la réünion, & en dilatant le plévre, y exciter l'inflammation.

Il arrive encore tres-souvent que quand la tente

tente est un peu longue, elle touche les poûmons, & qu'en frappant dans leurs mouvemens perpetuels contre sa pointe, elle les meurtrit, & peut faire suppurer leur membrane, & endommager par ce moyen leur substance. Dans les playes même où le poûmon n'est pas notablement attaqué, mais où sa substance est seulement un peu entamée, la tente peut augmenter la solution de continuité, & causer par ses irritations des fluxions, & de grandes suppurations qui se terminent ordinairement en fistules incurables.

La même tente comprimant aussi les muscles de la respiration, empêche que le blessé ne tousse, ne crache & ne respire aisément. Elle interrompt la circulation par la compression des vaisseaux, de maniere que le blessé est facilement suffoqué par l'amas du sang, de la matiere, ou du phlegme, & souvent de tous ensemble, lorsqu'ils ne peuvent être évacuez. Et s'il ne s'en trouve pas une assez grande quantité pour produire ce desastre, & qu'ils laissent encore assez de liberté aux poûmons pour se mouvoir, ces mêmes matieres s'aigrissent, se fermentent, & causent putrefaction dans les parties qui les contiennent.

Neanmoins cet accident peut devenir salutaire, & par une méchante cause produire un bon effet. Car l'Anatomie nous apprend que tout notre corps n'étant qu'un tissu de vaisseaux, il arrive que dans les playes de poitrine, le sang & le pus aprés s'être évacuez dans la propre substance des poûmons, ou sur le diaphragme, s'y peuvent fermenter; & par fermentation, autant que par la chaleur & l'humidité de la partie, ouvrir & dilater les po-

rositez des veines qui se rencontrent dans ces organes, & qui pompant ces matieres, les mêlent avec le sang qui circule, pour le rarefier, & le disposer à produire des filtrations & des écoulemens salutaires, comme sont les sueurs, les urines & les autres crises de cette nature, selon que le corps y est préparé.

Plusieurs experiences confirment cette conjecture, puisque la chose s'est ainsi passée depuis peu d'années à l'égard de la playe du bras de M. *De la Place* Capitaine au Regiment de Barrois, qui vuida par les selles un grand abscés qui étoit survenu à sa blessure. Nous en donnerons la relation dans le dernier Chapitre de cet ouvrage ; aussi bien que celle d'un autre blessé de la derniere campagne faite en Piémont, dont les matieres purulentes enfermées dans le thorax furent tirées par l'ouverture de la mediane qu'on avoit coupée seulement à dessein de tirer du sang.

On peut dire enfin que si les voyes de ces crises ne nous sont pas entierement manifestes, elles n'en sont pas moins constantes. Il suffit que la Nature ne les ignore pas pour laisser à sa conduite le succés d'un ouvrage dont elle doit avoir tout l'honneur, & dont elle est la seule directrice. Contentons-nous seulement de l'observer pour la seconder dans son dessein.

Galien, au 5. livre des lieux, a remarqué que la matiere contenuë dans la poitrine s'évacuë souvent par les urines ; il est du même sentiment dans le 6. livre des parties malades.

André de la Croix fameux Medecin de Venise livre 4. section 1. de sa Chirurgie, défend expressément de se servir de tentes & de canules dans les playes du thorax. Il conseille d'employer

ployer seulement son emplâtre, dont je me suis tres-bien trouvé.

Fab. d'Aquapend. partie 1. livre 2. Chap. 42. dit avoir vû souvent en la pleuresie & en la peripneumonie la matiere amassée dans le thorax s'évacuer par les urines. Il rapporte une histoire authentique d'une playe qui pénétroit dans la poitrine, & qui ayant été pansée comme playe simple des teguments, donna lieu à des symptomes de survenir tout à coup, & de faire connoître la nature de la blessure: pour y remedier avec plus de facilité, & épargner au blessé une contre-ouverture, on voulut r'ouvrir la playe, mais elle se trouva si bien réünie qu'on resolut de lui faire l'empyême le jour suivant. Mais la Nature comme une sage ouvriere, poussa pendant la nuit, par la voye des urines, plein un verre de sang, qui termina le crachement de sang, la difficulté de respirer, & tous les autres accidents.

Le même Auteur conseille de se servir en cas pareil des plus forts diuretiques, si la fiévre n'en empêche. Et dans le même Chapitre marqué cy-dessus, il dit, que quelques-uns ne veulent pas qu'on laisse les playes du thorax ouvertes, permettant au contraire à ces playes de se rejoindre, de peur que la chaleur vitale ne se dissipe, & que l'air froid, qui corrompt avec tant de promptitude des parties aussi délicates & aussi chaudes que celles qui sont renfermées dans cette région, n'y entre: il ajoute que les tentes causent les fistules.

Amb. Paré liv. 10. chap. 32. approuve la pratique de ceux qui se servent de tentes aux playes de poitrine, & loüe pareillement dans

un autre endroit ceux qui ne s'en servent point, ce qui fait voir qu'il n'étoit pas déterminé sur ce sujet.

Il fait mention dans ce même chapitre, d'une cure qu'il dit avoir faite sans l'usage des tentes, & ensuite il tombe d'accord que les fistules qui succedent aux playes de cette espéce, sont le plus souvent un pur ouvrage des tentes. Dans le livre 17. chap. 51. du Traité du Pus & du Sang, qui peuvent être évacués par les veines, ce même Auteur prouve par plusieurs raisons, qu'une telle évacuation se peut faire, & que *Galien* l'a crû.

Les Commentaires d'*Hollier* montrent qu'il a été du même sentiment.

M. *Verduc* Tom. 2. chap. 28. dit que plus les playes de poitrine sont exposées à l'air, plus il y a de danger.

Il seroit ennuyeux de citer tous les Auteurs qui approuvent cette méthode, quoyqu'elle se pratique peu, & il seroit facile d'apporter quantité d'exemples de cures qui se sont faites par delitescence, qui est une voye occulte, par laquelle la Nature fait un renvoy, ou un dépôt d'humeurs & de matieres sur une autre partie que celle qui se trouve blessée.

CHAPITRE IX.

De la Poitrine. IX. Observation ; d'un coup d'épée qui perçoit les poûmons entre les côtes vrayes.

UN Grenadier du Regiment de Touraine, & le Valet de M. *De Lesseraine*, cy-devant

vant Commissaire à Pignerol, vers la fin de l'année 1693. furent conduits à l'Hôpital du Roy à Briançon.

Le premier avoit reçu un coup d'épée entre la 3. & la 4. des vrayes côtes superieures, partie laterale du thorax, pénétrant dans la capacité & ouvrant les poûmons. Les accidens parurent d'abord, & les diversions furent faites. Le premier & le second jour il sortit du sang par la playe qui ne fut pansée qu'avec l'emplâtre d'*André de la Croix*, sans tente n'y dilatants: on mit en usage les diuretiques & les diaphoretiques. Le 4. jour de sa blessure, il eut une évacuation d'urine si abondante, que cette crise emporta la fiévre, la difficulté de respirer, la pesanteur & le crachement de sang, & il fut entierement guery le 14. jour.

Le second avoit reçu le coup, une côte au dessus, pareillement pénétrant, & fait avec un instrument semblable. Les symptomes parurent avec tant de violence, qu'il fut d'abord pansé sans esperance de guérison, néanmoins il fut traité comme le précédent, & guery beaucoup plus promptement par le moyen d'une sueur universelle qui termina tous les accidents le même jour. Il sortit de l'Hôpital entierement gueri au bout de huit jours.

J'aurois déquoi faire un gros volume si je voulois décrire en détail le nombre des cures de pareille nature qui ont été faites selon cette méthode, sans que durant le cours de la guérison, ni aprés, il soit survenu aucun accident, & sans qu'il soit resté de fistules. Il sera parlé des playes d'armes à feu au Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

De la Poitrine. X. Observation ; d'une bleſſure d'arme à feu ; qui traverſoit de devant en derriere, avec fracture de côte.

EN 1692. on amena au même Hôpital de Briançon un priſonnier de l'Armée de Savoye, bleſſé d'une arme à feu. L'entrée de la balle étoit un doigt au deſſous & à côté du teton droit, tirant vers l'aiſſelle ; & la ſortie à quatre travers de doigts de la ſixiéme vertebre du dos, la 4. des vrayes côtes étant fracturée.

Je dilatay ces playes, mais un peu plus celle du dos, comme la plus baſſe ; il ne fut panſé dans les premiers jours qu'une fois par jour ; & on n'employoit ni tentes ni dilatants. Il ſortit quelque lymphe par la playe poſterieure, & cét écoulement dura juſques à la ſuppuration de l'eſcarre, aprés quoy, il ne fut panſé que de deux jours l'un ; & de tems en tems je tenois cette playe poſterieure dilatée par le moyen d'un peu d'éponge preparée, ayant remarqué qu'il ſe feroit quelque ſeparation d'eſquilles ; ce qui arriva effectivement ſans aucune peine environ le 18. jour. Je n'eus enſuite autre deſſein que de procurer la réünion & d'appliquer des compreſſes trempées dans du vin chaud entre les deux ouvertures : il ne ſe fit pendant le cours de cette cure aucune criſe ſenſible ; & il fut guery ſans accidens environ le 30. de ſa bleſſure.

RE-

REFLEXION.

Il n'y avoit dans cette playe que la fracture de la côte & la lezion de la plévre, sans que les poûmons eussent souffert, au moins en apparence; ce qui n'étoit toutefois que trop suffisant pour produire des symptomes mortels, si l'on eût suivi une autre méthode. Car si l'on y eût employé les tentes, ou qu'elle eût été tamponnée comme plusieurs l'auroient pratiqué en un tel cas, les matieres provenuës de la fonte de l'escarre & de la contusion, se trouvant engagées entre les deux ouvertures, elles s'y seroient accumulées, & s'y trouvant serrées elles auroient immanquablement regorgé dans la poitrine, & n'auroient pû en sortir que par l'operation de l'empyéme.

Un pareil accident que celuy que je viens de marquer, est arrivé cette année à un fameux Capitaine de nôtre Armée en Savoye, lequel avoit reçu une playe qu'on soupçonnoit être pénétrante & qui l'étoit veritablement. On se servit de tentes dans les pansemens qu'on en fit; les matieres n'ayant pas trouvé d'issuë, s'échaperent entre les debris d'une côte fracturée, & s'épancherent dans la capacité. Il mourut en cet état, ayant la poitrine pleine de pus.

CHAPITRE XI.

De la Poitrine. XI. Observation; d'un autre coup d'arme à feu traversant de derriere en devant avec fracture d'une apophyse de vertebre.

LE 22. Juin de l'année 1693. M. le Marquis de *Larray*, Lieutenant General, força un poste dans la Vallée de Barcelonnette. Il y eut 25. ou 30. hommes blessés dans cette occasion; ils furent conduits dans notre Hôpital de Briançon: & entre autres un nommé *Simon Coutaut* du Regiment de Vendosme, & de la Compagnie de Berole, avoit un coup d'arme à feu, l'entrée duquel étoit tout proche de la sixiéme vertebre du dos, avec fracture de son apophyse transverse droite, & la sortie à la partie anterieure du thorax entre les 2. & 3. des vrayes côtes superieures, partie gauche.

Cette blessure étoit accompagnée de tous les accidents les plus fâcheux qui arrivent aux playes du poûmon, & une des plus considerables qui ayent été traitées dans cet Hôpital.

Il ne fut pas besoin de dilater les playes, le gros calibre de la balle y ayant pourvu suffisamment. Elles furent pansées sans aucune tente, mais seulement avec de grands plumaceaux & un bon emplâtre agglutinatif, y joignant les compresses & le bandage ordinaire; les diversions furent faites sans perdre de tems, & le regime ordonné: il ne fut pansé qu'une fois le jour avec toute la promptitude possible.

La playe posterieure soufflloit avec tant de violence que les assistans en étoient étonnés; elle

elle jettoit une quantité prodigieuse de lymphe, ce qui obligeoit souvent de changer de linge deux fois le jour ; on mit en usage les potions diuretiques & vulneraires.

Cette copieuse évacuation dura environ 12. ou 14. jours, & lorsqu'elle fut moderée, le blessé ne fut pansé que de deux jours l'un. Le vingt-un ou le vingt-deux de sa blessure la plévre se trouva entierement réünie à la playe posterieure, l'anterieure ayant précedé de quelques jours. Il ne se fit aucune separation apparente ni de la vertebre, ni des côtes qui avoient été touchées par le passage de la balle, & les playes se trouverent tout-à-fait gueries au bout de 35. jours ou environ.

REFLEXION.

Ce blessé fut envoyé à l'Hôpital comme un homme auquel il n'y avoit plus d'esperance ; & le Chirurgien Major de son Regiment qui l'avoit tres-bien pansé en premier appareil, avoit annoncé à son Capitaine la perte infaillible de ce soldat.

Ce même Capitaine étant venu un mois aprés à Briançon avec le Lieutenant Colonel de son Regiment, blessé d'un coup d'épée, fut fort surpris lorsqu'il fut visité dans son Auberge par ce soldat, qui pour-lors étoit aussi vigoureux qu'avant sa blessure, & n'avoit plus qu'un simple emplâtre sur ses playes : Ce qui obligea le Chirurgien dont je viens de parler de me témoigner sa propre surprise, & de s'enquerir de quelle maniere j'avois fait pour terminer cette cure en si peu de tems.

Ce seul succés devroit suffire pour persuader

que les playes de poitrine n'ont pas besoin de tentes dans leurs pansements, & pour faire connoître pareillement que l'operation de l'empyéme est beaucoup plus salutaire lorsqu'elle est faite à la partie posterieure du thorax qu'aux laterales. Car cette operation ne se fait qu'à dessein de donner passage au sang ou au pus épanché dans la capacité, & de la vuider; or cet endroit du derriere de la poitrine y est beaucoup plus favorable que l'autre. Car les matieres n'y pouvant faire de séjour, elles sortent à mesure qu'elles s'y engendrent, si elles ne sont retenuës par les tentes; le blessé n'est point troublé par des agitations violentes; il jouit d'un grand repos; les parties ont la liberté du mouvement; la Nature agit sans contrainte & trouve des voyes toujours ouvertes pour se délivrer de ce qui lui est contraire & nuisible, & il n'y a point d'obstacle à la réünion quand le sujet s'y trouve disposé.

Si des coups de balles de cette sorte sont si heureusement terminez par notre méthode, vû les desordres qu'elles causent dans les lieux où elles passent; on doit croire que les coups d'instrumens qui ne font d'ordinaire qu'une solution de continuité, ne causeront que des playes encore plus faciles à guerir.

Il faut observer que suivant cette maniere de panser, l'on doit avoir un grand soin de couvrir ces sortes de playes d'une suffisante quantité de plumaceaux, assez larges pour ne pas courir le risque d'être poussez par la pesanteur de l'air dans la capacité de la poitrine; & de mettre par dessus, un emplâtre solide & agglutinatif comme celui *d'André de la Croix*, appuyé ensuite d'une compresse en quatre doubles,

bles, avec le bandage du corps & le scapulaire, le tout pour s'opposer au passage de l'air qui sans ces précautions, ne se servant pas de tentes, pourroit pénétrer dans le thorax & produire des accidents mortels.

M. *Verduc* Tom. 1. chap. 14. conseille de ne se pas servir trop long-tems de tentes aux playes de poitrine, de peur de causer des fistules incurables.

CHAPITRE XII.

De la Poitrine. XII. Observation; d'une blessure faite par un stilet ou poignard ouvrant le diaphragme.

EN 1688. étant à Luserne, un Soldat du Regiment de *Saluce* fut conduit à l'Hôpital, blessé d'un stilet, (instrument fait en forme de poignard) à côté du cartilage xyphoïde. Le coup avoit été porté de bas en haut, & montant le long des fausses côtes, venoit ouvrir le diaphragme dans sa partie charnuë, comme il fut facile de le voir aprés avoir dilaté la playe.

Ce soldat fut pansé avec un simple plumaceau couvert d'un incarnatif assez fluide, on lui fit les diversions nécessaires, & le regime fut proportionné à la grandeur du mal, aux forces & au temperament du sujet. On le pansa de deux jours l'un, sans qu'il se fist que fort peu de suppuration, & la playe se trouva entierement réünie au bout de huit ou neuf jours.

REFLEXION.

Si j'avois employé les tentes dans le panſement de cette bleſſure, je laiſſe à juger, ſi j'aurois pû en eſperer un ſuccés auſſi favorable, & ſi la tente n'eût pas cauſé des irritations terribles au diaphragme, qui ſans cela, a aſſez de peine à ſe réünir, vû ſon perpetuel & neceſſaire mouvement. Enfin cette playe quoyque petite fût devenue mortelle, ſi on l'eût furchargée d'un corps étranger, qui en agrandiſſant la ſolution de continuité du diaphragme, auroit ſervi d'obſtacle à l'action de cet organe. Car chacun ſçait que les playes de ſa partie nerveuſe ſont mortelles, & que celles de ſa partie charnuë le peuvent facilement devenir quand elles ſont irritées ou negligées.

CHAPITRE XIII.

De la Poitrine. XIII. Obſervation; de la fracture d'une vraye côte avec léſion de la plévre par une balle de mouſquet.

EN la même année & au même Hôpital, un bleſſé mourut le 5. ou le 6. de ſa bleſſure. Et comme la playe ne paroiſſoit pas ſi dangereuſe, la balle ayant fait ſon coup en éffleurant, & fracturé ſeulement la 5. des vrayes côtes avec une legere lezion à la plevre; je l'ouvris pour découvrir la cauſe de ſa mort. Je crus d'abord qu'un aſthme dont il étoit tourmenté pendant ſa vie, & qui lui ôtoit

ôtoit la liberté de faire son service, avoit beaucoup contribué à lui abbreger ses jours ; cependant je trouvai toutes les parties de la poitrine bien disposées. Mais le cœur étoit remply de polypes gros comme un gros tuyau de plume à écrire, & longs d'environ le petit doigt. Il y en avoit quatre dans le ventricule droit, & deux dans le gauche.

REFLEXION.

Si l'on en croit *Louver d'Oxford*, dans le Traité qu'il a fait du mouvement du cœur, il faut que ses deux ventricules soient égaux en capacité pour continuer la circulation du sang, & le chasser successivement en juste quantité par les vaisseaux arteriels ; & il est pareillement necessaire que ces ventricules ayent une égale force pour soûtenir ce travail. Or cette double égalité ne pouvant se trouver dans le cœur de notre blessé, il falloit que le mouvement de ce viscere fût dépravé par la disproportion que le poids des polypes, & leur grosseur mettoient entre les capacitez & les puissances contractives des ventricules ; ou que le cœur étant trop chargé, il ne pût se refferrer qu'avec beaucoup de peine ; de sorte que son mouvement devenoit foible & languissant. Ce qui faisoit que le diaphragme auquel il est toujours attaché, suivant le même mouvement, n'avoit plus le ressort qui lui étoit necessaire, particulierement dans le tems de cette blessure, où la poitrine ne pouvoit être dilatée sans fatigue & sans douleur, vû la fracture de la côte, la solution de continuité de la plévre, des muscles intercostaux, & de quelques autres qui

servent à la respiration. Il est donc facile de juger, que le cœur ni les poûmons ne recevant plus le rafraîchissement & le principe essentiel de la vie, le blessé en devoit être bien-tôt suffoqué. On voit par là que le Chirurgien ne peut assurer son prognostic qu'en supposant qu'il ne se rencontre dans son blessé aucune autre mauvaise disposition que celle qui dépend de la playe qu'il traite.

CHAPITRE XIV.

De la Poitrine. XIV. Observation; d'un coup d'épée qui penetroit la capacité du côté gauche.

MOnsieur le Comte de Résan, Garde du corps de S. A. R. le Duc de Savoye, fut blessé le deuxiéme Septembre 1698. d'un coup d'épée entre la 3. & la 4. des vrayes côtes superieures, au côté gauche. La playe pénétroit dans la capacité sans aucune apparence de lésion aux poûmons. Elle fut d'abord pansée selon la méthode vulgaire, & on y fourra une tente grosse & longue.

Le mauvais état où se vit le blessé le septiéme jour, fit qu'on m'appella avec d'autres, & par la consultation il fut conclu qu'on devoit peu esperer de cette playe. Le blessé avoit une grosse fiévre continue. On le pansoit deux fois le jour, & à chaque fois qu'on défaisoit l'appareil il s'écouloit environ deux livres de sang & d'autres liqueurs, outre ce qui se perdoit à travers l'appareil & durant les intervales des pansemens. Il étoit accablé d'in-

d'inquiétudes & de veilles, & ses forces étoient épuisées.

Le huitiéme jour, j'assistai pour la seconde fois au pansement, & je proposai de supprimer la tente pour arrêter l'écoulement prodigieux dont j'ay parlé. L'on écouta mon conseil, & le lendemain neuviéme de la blessure, chacun resta dans l'étonnement de ne voir sortir de la playe, qui fut pansée ce jour là, qu'un peu de pus bien conditionné; l'appareil se trouvant sec, il n'y avoit presque plus de fiévre, ni d'opression, le malade respiroit assez aisément, & il avoit dormi la nuit. Le dixiéme on ne remarqua plus de fiévre, & on ne put rien faire sortir de la poitrine. Le 11. le 12. & le 13. se passerent comme si cette personne n'avoit pas été blessée. Au milieu du 14. il lui survint une petite fiévre, à quoy il avoit donné occasion par une augmentation de nourriture, & par une conversation un peu échauffée qu'il avoit euë le jour précédent avec un de ses amis. Le 16. on le purgea légérement & ensuite on le saigna du bras. Durant tout ce tems la playe ne fut pansée que de deux jours l'un & sans tentes. Enfin elle alla tres-bien jusqu'au 22. auquel on jugea à propos de faire venir le Medecin pour traiter la fiévre qui continuoit quoique sans accidens, & tout le monde la regarda au commencement comme essentielle, ayant sa source dans l'habitude universelle du corps, & ne dépendant de la playe que comme d'une cause occasionelle qui en avoit hâté l'accés.

Le jour suivant je cessai d'assister à la cure, & le 31. ou le 32. de la blessure, qui étoit le 4. ou le 5. d'octobre, jusqu'auquel tems le malade

lade avoit passé sans tente, & sans aucun signe fâcheux, je fus obligé de m'absenter de la ville. Et les envieux voulant profiter de cette conjoncture pour détruire tout ce que j'avois fait, & perdre le fruit de mes conseils, firent fouiller dans la playe. On la sonda de maniere que la plévre nouvellement réünie se rouvrit, & ils persuaderent au malade qu'il faloit nécessairement en user de la sorte pour tirer la matiere qu'on prétendoit entretenir la fiévre, & qui étoit restée dans la poitrine en conséquence de la supression de la tente. Comme si le pus, le sang, ou quelques autres humeurs eussent pu se conserver l'espace de 26. jours dans la poitrine sans causer de pourriture aux poûmons, de douleur à la plévre, de pesanteur & de frissonnemens au diaphragme, ou du moins sans difficulté de respirer, en cas que ce n'eût été que de la lymphe tres-pure, ainsi qu'il arrive dans les hydropisies de poitrine.

A mon retour je me plaignis hautement de ce procédé, mais il me fallut abandonner le malade à sa triste destinée, & à la rigueur des anciennes maximes. La tente ayant donc été remise, le blessé fut attaqué de nouveaux symptomes, sa poitrine devint douloureuse, & ses poûmons contus: Dans un si déplorable état on consulta d'autres Chirurgiens qui furent contrains de recourir à ma méthode malgré la répugnance qu'ils y avoient, & le malade se tira du danger aprés beaucoup de tems & de peine.

REFLEXION.

La poitrine ayant beaucoup de vaisseaux, & ren-

& renfermant des organes tres-rarefiez & dans des mouvemens perpétuels de dilatation & de constriction, pouvoit bien dans ce blessé, fournir toutes ces liqueurs qui sortoient aux premiers pansemens où l'on se servoit de tentes, qui en irritant les parties nerveuses & musculeuses leur faisoient exprimer, par des contractions violentes de ces parties, une grande quantité d'humeurs: Outre que l'air ayant souvent accés dans la poitrine par la playe, formoit dans les vaisseaux de cette moyenne région, des obstructions qui obligeoient les liqueurs de s'extravaser & de tomber dans la cavité, ou de s'infiltrer dans les brins de fil dont les tentes sont composées.

Mais les dilatans ayant été bannis, les humeurs se continrent dans leurs canaux, & les bords de la playe ne laissoient échaper à travers leur surface, que la matiere d'un pus louable, capable de réünir & de consolider les fibres divisées.

CHAPITRE XV.

Du Bas-ventre & des Lombes. XV. Observation d'une bleſſure d'arme à feu, traverſant de la région ombilicale à celle des reins.

EN l'année 1688. un Soldat du Regiment de Montferrat, nommé *Sans-Soucy* fut blessé d'un coup d'arme à feu: l'entrée en étoit à la region de l'ombilic, & la sortie à celle des reins, ayant l'artere émulgente droite ouverte. Il fut d'abord pansé par un Maître Chirurgien de Turin qui nous servoit d'ayde, & qui

qui le panſa ſelon ſa maniere accoutumée.

La playe du bas-ventre, malgré les tentes dont il ſe ſervit, fut entierement guerie peu aprés la chûte de l'eſcarre des téguments. Il n'en fut pas ainſi de celle du dos, car ce Chirurgien avoit grand ſoin d'entretenir dedans une groſſe & longue tente, qui tenoit la playe ouverte, empêchoit la réünion de l'artere, & faiſoit ſortir l'urine par la playe. L'ayant un jour viſitée, je conſeillai au Chirurgien d'ôter promptement la tente, s'il vouloit garentir ſon bleſſé d'une fiſtule incurable; mais ce fut en vain, il eût crû pécher contre les régles de l'Art que d'aller contre les vieilles maximes, en ſuivant un conſeil qui leur étoit oppoſé. Quelques jours aprés voyant cette playe en fort mauvais état, revêtuë d'une chair blanchâtre, avec peu de ſentiment, & commençant à former une calloſité, je voulus éviter les ſuites funeſtes de cet indiſcret panſement.

Je conſumai avec le cauſtic fondu tout ce qui me parut calleux; je fis même couler de ce remede dans la playe; j'ôtay la tente, & je laiſſai ſéparer ce que le cauſtic avoit conſumé. Lorſque je vis les chairs vermeilles, je ne perdis point de tems, je ſeringuay de l'eau balſamique dans cet ulcere; je me ſervis même du Baume du Perou ſeul durant quelques jours; puis de l'emplâtre ſtyptique de *Crollius* avec de petites compreſſes longitudinales poſées aux deux côtez de la playe pour en raprocher les bords. La playe commença à ſe remplir, les urines reprirent peu-à-peu leur cours naturel, & en 18. ou 20. jours le bleſſé ſe trouva entierement guery.

RE-

REFLEXION.

On peut connoître par le récit de cette cure, la difference qui se trouve entre la méthode de plusieurs Chirurgiens entêtez de leurs maximes, & celle que je pratique ; car en ce cas, si cette premiere méthode avoit encore été continuée pendant huit jours, la playe devenoit ou tres-difficile à guerir, ou incurable. La playe du bas-ventre ne devoit-elle pas servir d'exemple ? La promptitude de sa guerison n'étoit provenuë que du mouvement des intestins, qui plus sages que le Chirurgien, chassoient la tente hors de la playe un moment aprés son application : de maniere que cette playe se trouva presque entierement guerie quand l'escarre vint à tomber.

C'est pourquoy on ne peut trop blâmer ceux qui s'obstinent à se servir de tentes dans les playes du bas-ventre ; elles doivent être absolument bannies malgré les scrupules de quelques praticiens qui ne peuvent être que tres-mal fondez. L'experience & la pratique m'ont tellement desabusé de leur utilité prétenduë, que non seulement au bas-ventre, mais encore à toutes les parties du corps, je ne m'en sers que dans une grande necessité. Mais dans les playes des émulgentes, des reins, des ureteres, & de la vessie, comme dans celles des articles, leur usage produit des accidents qui causent tres-souvent la mort, ou qui laissent des infirmitez qui font que les blessez menent une vie languissante le reste de leurs jours.

CHAPI-

CHAPITRE XVI.

De Ventricule. XVI. Observation ; d'une playe faite par une épée à l'hypocondre droit, avec lézion du ventricule.

UN des principaux Commis de l'Hôpital de Briançon reçut au Printems de l'an 1695. un coup à la partie superieure & moyenne de l'Hypocondre droit, pénétrant selon les apparences, jusqu'au ventricule, ou jusqu'au pilore. Je ne pus découvrir l'étenduë de la playe par le moyen de la sonde, malgré toutes les attitudes que je pris soin de donner au blessé. Mais un accident survenu sur le champ, me servit d'indice pour en juger ; car quoyqu'il eût soupé fort legerement, il vomit tous les aliments qu'il avoit pris mêlez avec du sang tout pur. Je fis dans l'instant une mediocre dilatation pour laisser une issuë libre au sang qui auroit pû être extravasé dans la capacité du bas-ventre, ou au pus qui s'y seroit pû former dans la suite. Je le pansai avec un simple plumaceau ; je mis un emplâtre & le bandage qui lui convenoit ; je le fis saigner peu aprés, & lui ordonnay un regime tres-exact. Le sang se trouva fort bourbeux & corrompu sans aucune liaison entre ses parties, en repos dans la palette ; ce qui me fit connoître la mauvaise habitude du blessé & sa disposition à devenir malade. Il passa la nuit avec des inquiétudes & des douleurs dans toute la region du bas-ventre, & avec une fiévre violente qui l'empêchoit de dormir. Je fis réïterer la saignée le matin ; il eut plusieurs envies de vomir sans aucune

aucune suite ; & il ne sortit rien par la playe qui fut pansée comme auparavant.

Ayant deux ennemis à combattre, savoir la cacochymie & la playe, je proposay la continuation des diversions sans aucun delay, ce qui fut approuvé de nos Medecins. L'on mit en usage les potions, les juleps & les ptisanes les plus propres pour purifier la masse du sang, & pour émousser la pointe des acides, auxquelles liqueurs je fis joindre quelques vulneraires. L'on se servit de suppositoires pour procurer les déjections, mais sans effet, ce qui nous obligea de lui faire prendre de fois à autre une demi-livre de decoction en clystere dont on tira peu de fruit. Cette méthode fut continuée pendant sept jours, sans avoir pû remarquer aucun changement considerable, tant du côté de la fiévre, que de la douleur ; pendant lequel tems, il fut saigné six ou sept fois. Enfin vers le 7. ou le 8. de sa blessure, son ventre se déboucha, & il vint une espece de diarrhée d'abord sanguinolente, & ensuite il rendit le sang tout pur, mais non pas en quantité. Je fis mettre dans ses boüillons des plantes vulneraires, & lui ordonnay de prendre durant quelques jours à jeun, une petite cuillerée de notre baume Samaritain, dit de l'Ecriture. La fiévre & les douleurs diminuerent un peu ; ce qui commença à me donner esperance ; le sang ne cessa pas néanmoins de sortir jusques au quatorze, où tout ce qu'il y avoit de fâcheux fut terminé, & la playe parfaitement guerie, sans avoir fourny qu'une fort mediocre quantité de pus.

RE-

REFLEXION.

Ce n'eſt que la ſituation du coup & les accidents ſurvenus, qui m'ont fait croire que le ventricule ou le pilore avoient été percés. N'ayant point de ſigne pour établir aucun jugement ſur ce fait, j'examinay ſi l'épée qui avoit porté le coup, me pouvoit ſervir d'indice ; elle étoit marquée de ſang de la longueur de dix poulces ou environ ; il n'en fallut pas davantage pour me donner lieu de former des conjectures aſſez certaines ſur la nature de cette playe. Mais ce qui acheva de me convaincre, ce fut le ſang qui ſortit par l'anus le ſeptiéme jour de la bleſſure ; s'étant amaſſé dans une quantité aſſez conſiderable durant ce tems là, pour preſſer & chaſſer les excrémens contenus dans les inteſtins, il ſe fit à la fin paſſage ; & ſi les ſaignées euſſent été retardées & moins nombreuſes, l'on n'eût jamais manqué d'avoir une grande hemorragie tres-perilleuſe, ſans parler de beaucoup d'autres ſymptomes qui fuſſent immanquablement ſurvenus.

L'on peut donc voir par là que la connoiſſance veritable des playes qui pénétrent dans quelque capacité, & qui offenſent les parties internes, conſiſte dans les ſuites, & dans les circonſtances : & il eſt tres-important que les jeunes Chirurgiens ne s'en fient pas toujours à leur ſonde, pour en faire le rapport : ils ne doivent pas non plus negliger les diverſions, s'appliquant entierement à prendre les précautions neceſſaires pour éviter & prévenir les accidents qui ſouvent ſont inſurmontables, quand ils ont acquis un certain degré.

On

On m'a mis entre les mains un grand nombre de blessés aprés avoir été pansez en premier appareil pour playes simples, qui neanmoins étoient pénétrantes & dangereuses. Il est quelquefois impossible de faire reprendre à un blessé la posture dans laquelle il étoit quand il a receu le coup ; ainsi rien n'est si aisé que de se tromper, quand on s'attache à des preuves aussi incertaines que celles des sondes. Les parties changent de situation, elles se tumefient ; du sang coagulé dans la playe s'oppose ordinairement au passage de cet instrument, ou bien ne pouvant suivre directement le trajet de l'arme qui a blessé, il se gliſſe entre les interstices des muscles. Souvent les malades ignorent en quelle disposition ils étoient pour lors, ils se trompent, ou ne sont pas en état de le dire. Enfin il vaut mieux manquer par trop d'exactitude qui ne peut apporter aucun préjudice aux blessez, que de s'abandonner à une incertitude qui peut leur faire perdre la vie, & ôter la reputation aux Chirurgiens.

D'ailleurs l'on peut voir par le succés de cette cure, que les orifices des playes pénétrantes sont d'un foible secours pour la gueriſon des parties internes vulnerées. Il est comme impossible que par ces sortes d'ouvertures l'on puisse porter les remedes aux lieux où ils sont necessaires & destinez ; ce que j'ose avancer contre le sentiment des Anciens, de *Fab. d'Aquapend.* & de quelques modérnes. Il est aussi tres-difficile que l'hemorragie qui survient à ces mêmes parties, puisse prendre son cours par les orifices, comme nous l'avons remarqué, à moins que la capacité du bas-ventre ne soit remplie de sang. Enfin les douleurs que l'on

l'on fait souffrir aux blessez pour tenir les playes ouvertes, sont plus pernicieuses qu'utiles, puisqu'elles ne peuvent servir qu'à les fatiguer, & à introduire l'air dans des lieux où il cause presque toujours des irritations, des coagulations, des obstructions, ou corruptions; & souvent tous ces accidents ensemble.

Galien dit que les playes du fond du ventricule, si elles ne sont grandes, se peuvent guerir. Et *Celse* veut qu'elles soient desespérées; comment s'accommoder à deux sentimens si opposez? L'on peut croire pourtant qu'elles ne sont pas absolument mortelles, & cette cure en est une preuve. Mais l'on peut dire aussi qu'elles sont tres-perilleuses, & leur guerison tres-incertaine, puisqu'elles sont accompagnées de plusieurs accidens, dont le moindre peut être mortel; comme le vomissement, auquel ce viscere est sujet, ou l'hemorragie par la rupture de quelques branches de la cœliaque, & des veines gastriques & gastrepiploïques, sur lesquelles les astringents peuvent difficilement être portez & retenus: la convulsion peut encore être causée par les playes des nerfs qui viennent des recurrents; & le chyle peut s'écouler à mesure qu'il s'engendre.

CHAPITRE XVII.

Du Perinée. XVII. Observation: d'un abscés en cette partie & au scrotum.

PEndant la campagne de la même année 1688. un Soldat du Regiment du Duc de Savoye,

Savoye, de la Compagnie de S. George, nommé *La couleur* me fut remis, ayant un abscés qui occupoit entierement tout le perinée & une partie du scrotum.

L'ayant ouvert au côté gauche à l'endroit où l'on fait ordinairement l'operation de la lithotomie, il en sortit une assez grande quantité de matieres corrompuës avec beaucoup d'urine, ce qui me fit connoître que le séjour de ces matieres avoit pourri & entamé les membranes de la vessie.

La playe ne fut remplie d'aucune tente, ni de dilatant: je me contentay d'y faire couler un medicament propre pour mondifier l'ulcere. Elle suppura l'espace de quinze jours, & cela ne m'empêcha pas de me servir dès les premiers jours, de petites compresses longitudinales, pour raprocher toujours les unes des autres les parties divisées, & les tenir assujetties par le moyen d'un bon bandage ajusté à la figure de la partie.

Aprés ce tems voyant que la matiere étoit en mediocre quantité & d'une consistance loüable, quoique mêlée avec un peu d'urine, j'employay pour-lors les plus forts incarnatifs, l'eau balsamique & le baume du Perou, & l'emplâtre de *Crollius* par dessus; je serray un peu plus mon bandage, faisant arrêter les cuisses du malade fort serrées; peu-à-peu les urines reprirent leur cours naturel, & en 5. ou 6. semaines il se trouva tout-à-fait guery.

REFLEXION.

Cecy est contre le sentiment de *Galien* qui dit Aphor. 18. que la vessie ne se peut rejoin-

dre, parce qu'elle eſt privée de ſang.

Pluſieurs playes de la veſſie m'ont paſſé par les mains, leſquelles ſe ſont bien réünies en tenant la même méthode. Et ſi la veſſie aiterée par les matieres d'un abſcés ſe peut bien réünir, il ne ſera pas difficile de croire que les ſolutions de continuité qui lui arrivent par des cauſes externes, doivent être encore plus promptement & plus facilement reparées. Le grand nombre de ceux qui gueriſſent aprés l'operation de la lithotomie, fait aſſez connoître qu'elles ne ſont pas incurables. Et s'il reſte des fiſtules à quelques-uns, on en doit avoir l'obligation aux tentes qu'on a entretenues dans ces ſortes de playes ſans néceſſité, quoique M. *Verduc* tom. 1. chap. 10. en accuſe l'acrimonie de l'urine, ce que je ne puis croire: Car j'ay veu en pluſieurs lieux dans mes voyages, que les payſans ne ſe ſervoient que de leurs urines dans la cure de leurs bleſſures.

Mais ſi on fait un peu de réfléxion ſur l'effet que les tentes produiſent, & que bien des gens les employent aux ouvertures de la veſſie, il ſera facile de ſe perſuader qu'elles ſeules cauſent cet accident, en tenant un chemin ouvert pour le paſſage de l'urine. Car quoy qu'elle ne puiſſe pas ſortir à plein canal tandis que la tente occupe l'ouverture, l'urine pénétre cet obſtacle, ce qui rend le ſentiment des playes obtus, & conduit les chairs à la calloſité.

Quand une playe eſt trop humectée de quelque humeur que ce ſoit, il eſt difficile que la réünion s'en faſſe; les fiſtules qui arrivent à la poitrine & aux jointures, rendent témoignage de cette verité, ſans que l'urine y ait aucune part. Pour prouver encore que les humiditez

miditez qui abreuvent les playes & les ulceres, en empêchent la réünion, je n'ay qu'à proposer l'exemple des ouvertures qui se font naturellement, ou que l'on est contraint de faire par art aux cuisses & aux jambes des hydropiques. Tout le monde convient que la guerison de ces playes est tres-difficile à raison des humiditez qui les abreuvent incessamment: Ce qui doit authoriser notre raisonnement sur ce sujet, & confondre ceux qui seroient d'un sentiment contraire.

La rupture ou la corrosion des vaisseaux lymphatiques laissant continuellment échaper dans les playes la serosité qu'ils contiennent, fait encore un grand obstacle à la réünion, parce que cette liqueur détrempe & entraîne le suc nourricier, & conduit les playes à fistules. Les abondantes suppurations ont aussi le même effet, mais elles sont moins opiniaîtres & plus faciles à vaincre que l'écoulement de la lymphe.

Enfin si l'on veut términer promptement les playes de la vessie, il faut éviter tout ce qui peut en écarter les bords, ou empêcher leur exacte application contre les parties membraneuses d'alentour; il faut user d'un puissant incarnatif, comme le Baume du Perou; d'un emplâtre solide & agglutinatif, comme celui de *Crollius*; de petites compresses longitudinales, & d'un bon bandage, comme il a été dit: & sur tout ordonner au malade un grand repos. Ce sont les moyens que j'ay trouvez les plus salutaires pour conduire ces sortes d'ulceres à une parfaite guerison.

CHAPITRE XVIII.

De l'Anus. XVIII. Observation; de plusieurs sinus fistuleux en cet endroit.

MOnsieur de *Monrodon* Capitaine au Bataillon du Regiment du Roy, commandé par M. *Desbordes*, ayant été mal guery d'un abscés à l'anus, où il étoit resté des sinus fistuleux qui fournissoient toujours une assez grande quantité de pus, me consulta sur cette incommodité en l'année 1695. Ayant remarqué plusieurs callosités aux environs de l'anus, des clapiés, & des sinuosités profondes, je lui proposay de r'ouvrir la fistule pour consumer toutes ces duretés, & pour mondifier le fond, sans quoy il ne pouvoit esperer une entiere guérison. Mais les maux qu'il avoit soufferts dans la premiere cure lui revenant dans la memoire, le firent differer jusqu'au tems qu'enfin une indisposition causée par sa mauvaise habitude, sa fistule se r'ouvrit un mois aprés ma visite, avec un écoulement & une abondance extraordinaire de matieres, accompagnée d'une douleur vive, & insupportable.

Comme il étoit pour-lors dans un quartier un peu éloigné de notre Hôpital, il se fit panser par un Frater du Regiment, qui n'ayant point d'autres remedes que ceux qui sont les plus usités, ny d'autre méthode que la plus commune, rempliſſoit cette profonde cavité, de quantité de charpie imbuë de suppuratifs & de pourrissants; ce qui causa une pourriture & un délabrement terrible à cette partie, en augmentant la suppuration & la douleur.

Le

Le malade me fit avertir du déplorable état où il se trouvoit réduit, en me priant de lui rendre visite. Je l'allay voir & je lui conseillay de se faire transporter en un lieu où je le pusse panser moy-même ; ce qui fut fait le même jour. Les matieres retenuës & les irritations continuelles avoient formé une caverne capable de contenir le poing, laquelle s'étendoit par un sinus oblique jusqu'à l'os sacrum. Il y avoit encore un autre sinus qui répondoit au col de la vessie, de sorte que le malade ne pouvoit aucunement aller à la selle, ny trouver un moment de repos.

L'ayant pris sous ma conduite je ne le pansay qu'avec le baume rouge fondu, & une égale quantité de baume samaritain que je faisois couler chaudement jusqu'au fond des sinus: & aprés en avoir remply toute l'étenduë de la playe, j'appliquois ensuite sur son orifice un grand plumaceau trempé dans le même remede, un emplâtre par dessus, une compresse & le bandage en T. Je lui fis user d'absorbans pour émousser la pointe des acides, de ptisannes pour purifier le sang, & de quelques legers purgatifs. Cette méthode eut un si bon succés que les matieres, de sereuses, de putrides & de corrosives qu'elles étoient, devinrent louables; toutes les chairs relachées & delabrées commencerent peu-à-peu à reprendre leur fermeté & leurs liaisons ; le malade alla tous les jours à la selle sans souffrir aucune douleur ; il prit le repos qui lui étoit si necessaire, & enfin fut entierement guery en un mois de tems par une bonne & ferme cicatrice: Ce qui étonna autant le malade, que ceux qui étoient informez du deplorable état où il

étoit réduit auparavant, tous désespérant du recouvrement de sa santé.

REFLEXION.

Ces sortes de maux sont d'autant plus difficiles à traiter, qu'ils occupent des parties dont l'usage ne peut être interdit, & sur lesquelles les appareils ont peine à rester, comme est l'anus où il se produit souvent des suppurations abondantes, des putrefactions ou corruptions tres-embarassantes, qui font traîner la cure en des longueurs terribles. Le malade dont il s'agit icy, en est une preuve convaincante. Par son premier traitement aprés six mois de tems, bien des douleurs & du chagrin, il ne put obtenir qu'une guérison imparfaite; d'où il est aisé de conclure que notre méthode douce & facile, est la cause essentielle de la prompte & parfaite guérison qu'il eut ensuite. Car laissant en liberté cet organe, qu'on appelle l'émonctoire du corps, les excrémens n'étant ni comprimés ni retenus par aucun corps étranger, sortoient avec facilité & sans douleur. Au contraire l'on voit que si ces espéces de playes sont remplies de charpie, il est impossible que les évacuations se fassent par l'anus sans presser les pelotons de charpie contre les parois de l'ulcere, ce qui cause des douleurs insupportables, & souvent une hemorragie.

M. de *Monrodon* m'a asseuré de n'avoir point été à la selle pendant le cours de sa premiere cure, quoyqu'il ne fût pas encore affligé des deux accidents survenus. Enfin l'on voit que les pourrissants ou suppuratifs étant bannis, les parties se rétablissent peu-à-peu dans leur premiere

miere temperature par l'aide des balsamiques onctueux, & qu'en émoussant la pointe des acides, & purifiant la masse du sang par des remedes appropriés quand le cas le requiert, le baume naturel achéve de mondifier, d'incarner & de cicatriser.

CHAPITRE XIX.

Des îles. XIX. Observation; d'une playe d'arme à feu, qui de la région épigastrique s'étendoit jusqu'à la fesse.

LE sieur Prat habitant du village de Centray à 6. ou 7. lieues de Turin, âgé de 50. ans fut blessé d'une arme à feu, & la playe avoit son entrée à la partie inferieure latérale gauche de la région épigastrique, sa sortie se trouvant au bout de la fesse du même côté à deux doigts de l'anus.

Il fut pansé selon la coutume ancienne, avec beaucoup de douleur accompagnée de fiévre: On me l'abandonna lorsqu'on en desesperoit; & je remarquay qu'il y avoit fracture aux os des îles, dont même quelques portions étoient sorties: la playe étoit traversée par un seton, & chaque ouverture garnie d'une grosse & longue tente. Je commençay par rejetter les tentes, & le malade accommodé à ma maniere dormit mieux qu'il n'avoit fait depuis sa blessure: la fievre diminua, & les douleurs qui l'empêchoient de se remuer, & qui le retenoient au lict comme un paralytique, furent notablement adoucies: le pus parut bien conditionné: les chairs de livides qu'elles étoient

devinrent vermeilles & belles, & toutes choſes prirent un meilleur train.

Dans la ſuite on ne penſa la partie qu'avec de ſimples plumaceaux; ce qui donna lieu à la ſéparation de quelques portions corrompuës d'os & de membranes; & au bout d'un mois cet homme ſe trouva parfaitement guéry.

REFLEXION.

Des parties auſſi humectées que le ſont celles dont il eſt parlé dans cette obſervation, ne peuvent pas être épuiſées de pus, pendant qu'on entretient dans leurs playes quelque corps étranger, qui irrite les muſcles & les glandes dont elles ſont environnées.

La bonne pratique eſt, qu'aprés avoir une fois néttoyé la cavité de la playe, on y diſtile de l'huile roſat, ou quelqu'autre ſimple anodin, pour appaiſer la douleur; & qu'on en répande au dehors ſur les parties voiſines, avec le blanc d'œuf & le vinaigre battus enſemble quand on craint l'inflammation. Pour prévenir la pourriture on pourra dabord tremper les plumaceaux dans l'eau de vie camphrée: Si des parties tendineuſes ou nerveuſes avoient été offenſées, on employeroit des rémédes ſpiritueux & deſſechans; les huiles de thérébentine & de laurier diſtilées; le baume de millepertuis; l'eſprit de vin &c. y conviennent.

CHA-

CHAPITRE XX.

DES EXTREMITEZ SUPERIEURES.

De l'Epaule. XX. Observation; d'un abscés à l'acromion.

EN l'année 1678. passant à Turin pour aller à Rome & à Venise, on me presenta le fils d'un Bourgeois d'un lieu nommé *La Rose*. Il avoit un abscés qui occupoit tout l'acromion & la partie superieure de l'humerus du côté droit, avec une inondation dans toute l'étenduë de l'article. Je fis voir au pere la nécessité pressante d'ouvrir cet abscés, & en cas de delay les accidents qui pourroient survenir; mais l'amour inconsideréque ce pere avoit pour son fils s'y oppos. Quelque tems aprés il se fit plusieurs ouvertures par lesquelles le plus subtil des matieres s'étoit écoulé; ce qui obligea le pere de le faire panser par un Chirurgien du lieu, qui ne manqua pas de mettre une tente à chaque ouverture; cette méthode fut continuée l'espace de trois ou quatre mois sans aucune apparence de guerison.

A mon retour il le mit sous ma conduite en fort méchant état; le mouvement du bras étoit entierement aboly, plusieurs sinus s'étoient formés autour de l'article, avec un écoulement perpétuel de la sanie, & une relaxation de ligaments, qui me fit apprehender la dislocation de la tête de l'humerus. Je crus cette maladie incurable, vû la foibleſſe du sujet & de la partie, & la mauvaise disposition du corps, ce qui n'étoit néanmoins qu'un symp-

tome de la maladie, causé par les grandes irritations & par de perpetuelles évacuations qui se faisoient par les ouvertures, comme je le reconnus ensuite. Je fis une ouverture assez grande à la partie que je jugeay la plus basse, & j'ôtay d'abord les tentes, quoique je ne fusse pas encore en ce tems-là tout-à-fait desabusé de leur usage.

M'étant dés-lors apperçu que les matieres sortoient en moindre quantité, je travaillay le plus promptement qu'il me fut possible à mondifier le fond de l'ulcere & des sinus avec une lotion d'aristoloche, myrrhe, sucre candy, & couperose bouillis dans le vin blanc, ce qui eut un tres-bon effet. Je fis mes efforts pour affermir l'article; enfin les sinus se remplirent peu-à-peu, les ouvertures superieures se cicatriserent les premieres, & les autres ensuite; & il fut guery en deux mois, son bras ayant néanmoins resté plus de deux autres mois à se fortifier.

REFLEXION.

Ce bon succés si soudain, & la suppression de ces tentes de laquelle je m'avisay par hazard & si à propos, commença à dessiller mes yeux, & à me faire concevoir une mauvaise opinion de leur usage. Car on ne peut dans cette occasion, accuser que les tentes qui avoient été entretenuës dans cet article durant un long espace de tems, & qui par leur irritation & leur compression avoient causé tous ces accidens, parce qu'empêchant le cours des matieres d'un pansement à l'autre, elles leur donnoient le tems de s'accumuler, de se fermenter,

fer, d'agrandir les sinus & la solution de continuité, & même d'abreuver les tendons, de relâcher les ligaments, de ruïner & d'affoiblir extrémement l'article. Enfin la plûpart de ces symptômes ayant cessé par la seule suppression des tentes, c'est une preuve suffisante qu'elles les avoient produits. Si la premiere méthode eût été continuée encore un mois ou deux, il se faisoit infailliblement dislocation complete de la tête de l'humerus, & il se seroit formé une anchyloze & des fistules incurables qui auroient estropié le malade pour le reste de sa vie.

CHAPITRE XXI.

De l'Epaule. XXI. Observation; d'une blessure d'arme à feu avec fracture de l'acromion & d'une partie de l'omoplatte.

EN l'année 1692. un soldat du Regiment de *Sourche*, dont le nom m'est échappé, fut conduit dans l'Hôpital à Briançon. Il étoit blessé d'un coup d'arme à feu, duquel l'entrée étoit en la partie anterieure & moyenne de l'acromion, & la sortie en la partie superieure de l'omoplate, avec fracture de l'acromion, & d'une partie de l'omoplate.

Les playes furent d'abord suffisamment dilatées & pansées avec de simples plumaceaux & le digestif; les diversions furent faites promptement, & le regime ordonné. Il sortit dans les premiers pansements, des pieces d'os qui ne pouvoient plus se réünir au corps de l'omoplate, & qui en étoient presque separées;

plusieurs resterent attachées à une petite partie du perioste : & quoiqu'elles eussent été exposées à l'air, lorsque le coup étoit encore tout récent, elles ne laisserent pas de se rejoindre.

Enfin ces esquilles s'étant reprises la playe commença à se remplir : ensuite il se forma une bonne & ferme cicatrice dans l'espace de deux mois ou environ, au grand étonnement de tous ceux qui assistoient aux pansements ; & pendant tout le cours de la curation, il ne survint aucun accident.

REFLEXION.

On pourra trouver étrange que j'aye laissé cicatriser ces playes, sans avoir attendu les separations des os, & on dira peut-être que je n'ay pas pansé selon l'Art.

Mais il me semble bien plus raisonnable & plus utile, de les avoir conservez, que d'en avoir procuré la perte. Jamais le callus n'a la bien-seance d'une partie naturelle, & toute la science de l'Art consiste à guerir promptement s'il se peut, & sans douleurs, en faisant reprendre aux parties blessées la figure, la consistance & la disposition qu'elles avoient étant saines. Il est constant que la fin de la Chirurgie étant la santé, on satisfait pleinement au point principal lors qu'on procure la guerison.

Si cette intention qui doit être le but de l'artiste, peut être accomplie, doucement, sans difformité, & promptement, il n'y a point de doute qu'une telle méthode ne doive être preferée à toutes celles qui lui sont contraires.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Du Bras. XXII. Observation; d'une playe d'arme à feu à la partie superieure de l'humerus avec fracas.

L'Année suivante, un Grenadier du Regiment de Navarre, nommé *Belle-humeur*, fut amené au même Hôpital, ayant une playe d'arme à feu en la partie superieure de l'humerus gauche, à un poulce ou deux doigts de l'article; l'entrée étoit à la partie anterieure, & la sortie à la posterieure avec un fracas considerable. Il avoit passé trois ou quatre jours sans avoir été pansé qu'en premier appareil fort legerement, & aucune diversion n'avoit été faite; je trouvay tout le bras tendu comme un ballon, & un étranglement aux playes, avec inflammation & disposition à gangréne.

Je donnay de l'air aux playes par des incisions, & je fis des scarifications dans toute l'étenduë du bras; & aprés les avoir pansées avec un simple digestif sans tentes & sans dilatants, avoir laissé couler une quantité raisonnable de sang par les scarifications pour décharger la partie, & ensuite l'avoir bassinée avec de l'esprit de vin & un peu de sel armoniac, j'appliquay sur tout le membre le diapalme dissout dans l'huile rosat omphacin & le vinaigre, qui en peu de tems modera l'intemperie, & fit résoudre une partie de la tumeur.

Les diversions ne furent point negligées, & malgré tout ce qu'on put faire, il fut impossible d'éviter trois abscés qui se formerent, un au plis du coude partie interne, un autre en

la partie externe & moyenne du bras, & le troisiéme en la partie posterieure & presqu'inferieure de l'humerus. Ils furent ouverts tous trois, & déchargerent par une assez abondante suppuration, toute la partie affligée : & aprés avoir rejoint trois ou quatre esquilles tremblantes, attachées au perioste par leurs parties superieures, j'employai tous mes soins pour réünir & rajuster les lévres de la playe. Quand l'escarre fut entierement separée & les accidents surmontés, je ne me servis plus que d'un simple incarnatif, & ne fis panser le blessé que de deux jours l'un. Il ne se fit plus qu'une legere suppuration, les playes se remplirent à veuë d'œil, & furent entierement cicatrisées en trente jours ; ce qui fit qu'ensuite j'usay de bandes roulées & d'emplâtres pour fortifier le callus. On augmenta les aliments, ce soldat se leva, marcha & retourna à son Regiment quarante-quatre jours aprés sa blessure.

REFLEXION.

Il est facile de voir que le retardement des diversions fut une des causes principales des accidents qui arriverent à cette blessure ; & que si on eût employé les tentes, les dilatants, ou d'autres choses irritantes dans le pansement de ces playes, elles eussent indubitablement fait obstacle au dégagement de la partie, & à la maturité des abscés, par les raisons que nous en avons données dans la premiere partie, en parlant de leurs funestes effets.

La Nature est assez embaraſſée dans de semblables occasions, sans la surcharger encore d'un

d'un corps nuisible par lui-même : elle est comme enchaînée, & ne peut point agir. Et quand par un mouvement salutaire critique, elle voudroit faire un effort, comme dans les abscés de la cure précedente, cette crise n'a jamais une bonne issuë pendant que la playe est tamponnée & remplie de charpie. Tout ce qui arrive le plus souvent est une suffocation de la chaleur naturelle, d'où s'ensuit necessairement la gangréne.

Il est survenu peu d'accidens aux playes qui ont été traitées selon notre méthode. Et j'ose dire que nous avons heureusement terminé presque toutes celles qui nous ont été confiées, quoique quelques-unes ayent été encore plus fâcheuses que celles du soldat que je viens de citer. Le tout par la douceur de cette pratique & par l'usage des diversions.

CHAPITRE XXIII.

D'une autre blessure au bras. XXIII. Observation ; laquelle blessure fut faite par un coup de manche d'halebarde avec brisement d'os, playe & contusion.

EN l'année 1690. peu de temps aprés la déclaration de la guerre en Savoye, un soldat du Regiment de Poudenx, nommé *La Montague*, fut conduit au même Hôpital de Briançon, ayant reçu un coup fort violent d'un manche d'halebarde sur l'humerus gauche partie moyenne & externe, avec fracas de l'os, playe, & grande contusion.

Plusieurs portions d'os sortirent par la playe, lesquel-

lesquelles étoient encore attachées au perioste ; je les raprochay les unes des autres le plus doucement & le plus promptement qu'il me fut possible, & je tâchay de les remettre chacune dans son lieu naturel. Je fis une embrocation fort chaude d'un baume tres-resolutif que j'avois fait faire pour les contusions ; je réunis les bords de la playe, & je mis un incarnatif par dessus ; je me servis d'une bande roulée mollement en la partie superieure, trois travers de doigts au dessus de la playe, & d'une autre en la partie inferieure à la même distance, avec un emplâtre entre l'intervale des deux bandes qui couvroit la playe. Cet emplâtre fait de diapalme dissout dans l'huile rosat & le vinaigre, fut appliqué en sorte que son milieu reposoit sur la partie posterieure de la playe, afin que ses deux extremitez vinssent se joindre à l'endroit de la blessure. Une compresse faisoit la même figure, & occupoit le même espace, pliée en trois ou quatre doubles, & trempée dans du vin chaud. J'exposay ensuite une goutiere de carton qui s'apuyoit par ses deux bouts sur les deux bandes roulées, & embrassant & fermant tout l'appareil, venoit se joindre & se lier à la partie posterieure du bras.

Ce carton avoit une fenestre vis-à-vis de la playe, rompuë en haut pour la lever à chaque pansement, & l'abaisser ensuite. Elle étoit affermie par une petite bande que je roulois tout autour du carton après avoir appliqué mon appareil, tellement qu'à chaque pansement, sans ébranler ni le bras ni le corps du carton ou goutiere, je n'avois qu'á délier la bande, lever la fenêtre, les deux bouts de la compresse &

se & de l'émplâtre, faire mon embrocation, panser la playe avec un simple plumaceau, & la racommoder ensuite.

Il fut pansé de cette maniere une fois le jour, durant cinq au six jours, aprés quoi je levay tout l'appareil fort doucement, excepté les bandes roulées; & ayant changé d'emplâtre & de compresse, je ne le fis plus panser que de deux jours l'un. Il n'arriva aucun accident, la contusion fut résoute assez promptement, il ne se fit aucune separation d'esquilles, mais seulement une fort légére suppuration. Il est vray que les diversions furent faites d'abord; la playe se remplit, & la cicatrice se forma environ le 22. de sa blessure; ce qui fut cause que je le pansay ensuite avec des bandes roulées, l'emplâtre *Pro fracturis*, & les attelles necessaires. Je ne l'ay point veu depuis ce tems-là, parce qu'alors nous quittâmes Luserne; mais il est certain qu'il étoit hors de tout danger.

REFLEXION.

Que l'on compare cette maniere de panser avec celle de plusieurs Chirurgiens qui non contens de remplir les playes de charpie, ébranlent à chaque pansement les esquilles pour en hâter la separation, l'on verra si cette derniere aura un succés aussi favorable: Il est facile de juger que si j'eusse traité cette playe avec rigueur, j'aurois été accablé d'accidents insurmontables; il se seroit fait une abondante suppuration qui auroit détaché les esquilles & les auroit entraînées dans quelque cavité; il se seroit formé plusieurs abscés & sinus, tous lesquels

quels desordres conduisent tres-souvent un blessé à la necessité de l'amputation, & quand ses forces sont diminuées, au tombeau dans la suite. Je me suis servi d'une goutiere de fer blanc, avec une coulisse vis-à-vis de la playe, laquelle se tire à chaque pansement sans ébranler le corps de la machine, qui tient toujours la partie ferme & en bonne situation. Mais comme dans de certains lieux où les Hôpitaux d'armée sont établis, on ne trouve pas tout ce qu'on desire, le Chirurgien doit par son industrie suppléer à ce défaut.

CHAPITRE XXIV.

De l'avant-Bras. XXIV. Observation; d'un coup d'arme à feu qui avoit fracturé le rayon & emporté une partie de l'os du coude.

DAns la même rencontre, un soldat du même Regiment, reçut un coup d'arme à feu à l'avant-bras, en la partie moyenne & posterieure; qui fracturoit le radius, & emportoit une partie du cubitus.

Il fut pansé selon notre méthode, remplissant néanmoins le vuide de la playe de plumaceaux, & d'une charpie bien fine, imbuë d'un ciment fait avec notre baume & un peu de baume d'*Arcaus* mêlez ensemble. Ce remede est anodin; il procure la separation de l'escarre & resiste aux fluxions; les diversions furent faites, & le regime ordonné.

Il resta deux jours sans être pansé; & en levant le premier appareil, il se trouva deux ou trois esquilles attachées à la charpie qui s'étoient

s'étoient separées toutes seules. Dans le second appareil je réduisis le radius, & le soûtins avec de petites compresses fortifiée chacune par un petit morceau de carton. Une fut posée en la partie anterieure du bras sur l'os fracturé, une en la partie interne, & l'autre en la partie externe de ce même membre; & elles furent affermies par une petite bande roulée à la partie superieure de la fracture, & par une autre à la partie inferieure. Ce petit appareil tenoit le bras en sujettion, & faisoit l'office d'un défensif; le bras fut mis ensuite dans une goutiere de carton & soûtenu par l'escharpe. Il se fit une mediocre suppuration, & il se separa encore une esquille; on ne le pansa que de deux jours l'un, & le 12. ou le 15. jour de la blessure les chairs commencerent à prendre le dessus de l'os, c'est pourquoy on résolut de ne le plus panser que de trois en trois jours, fort doucement & promptement, la playe commença à se remplir vers le 20. Le radius se recouvrit sans avoir souffert la moindre exfoliation, le cubitus forma un callus, & tout cela se fit en quatre semaines: Je lui appliquay ensuite une bande roulée sur le lieu de la fracture: Nous quittâmes Luserne, & je ne l'ay pas veu depuis ce tems-là.

REFLEXION.

L'heureux succés de ces cures, la promptitude des guérisons, & la douceur avec laquelle elles ont été terminées, devroient suffire, ce me semble, pour donner quelque credit à cette maniere de panser. Je n'ay point veu de chemin

chemin plus court depuis que je pratique, ni de voye plus aisée & plus sûre. On évite par ce moyen les douleurs qui sont ordinairement les causes des fiévres & qui produisent ensuite beaucoup d'accidents aux playes. On n'est point sujet aux dépostz, aux fluxions ni aux inflammations; les suppurations sont mediocres & loüables; le blessé peut prendre une quantité d'aliments solides, & joüir d'un repos qui lui est si necessaire; ce qui rend toutes ses facultez plus vigoureuses, la Nature plus agissante, la regeneration des chairs plus facile, la formation des callus prompte, enfin tout se remet mieux dans l'état qui lui convient.

CHAPITRE XXV.

D'une autre blessure à l'Avant-bras, faite par un coup d'épée qui ouvrit l'artere entre le cubitus & le radius. XXV. Observation.

SUr la fin de l'année 1695. me trouvant en l'Hôpital de l'Abbaye d'Oulx dans la même qualité que j'étois à Briançon, on nous amena un nommé *Beaulieu*, soldat du bataillon du Roy, commandé par M. *Desbordes*, & de la compagnie de M. *Dumont*, lequel avoit reçu un coup d'épée à la partie moyenne & interne de l'avant-bras gauche, qui lui avoit ouvert l'artere, le radius & le cubitus. Il avoit passé huit ou neuf jours dans son quartier, se faisant panser par un Frater qui sans avoir fait aucune diversion, se contentoit de boucher la playe avec un fort tampon qui empêchoit qu'il ne se fit durant l'intervale des pansemens, une grande

de évacuation de sang. Mais dans le tems qu'on débandoit la partie pour la panser, le sang sortoit en tres-grande quantité; ce qui s'en trouva d'extravasé dans le membre, s'y corrompit, & y causa des abscés en plusieurs lieux. Enfin voyant ses forces diminuer de jour à autre, & son Chirurgien apprehendant quelque accident funeste, on le fit apporter à Oulx.

Sa foiblesse lui fut utile. Ma principale indication ne pouvoit avoir pour but que l'amputation, supposé que le malade eût pu la soûtenir: mais la perte de ses forces fut une contre-indication qui l'emporta sur la premiere. Je dilatay la playe pour découvrir l'artere, & dégager la partie qui étoit remplie de pus & de sang coagulé. N'ayant pas pour-lors tout ce qui m'étoit nécessaire pour accomplir mon dessein, j'appliquay un bouton de vitriol à l'ouverture du vaisseau; je remplis la playe de charpie avec le reste de l'appareil requis en pareil cas; je le fis saigner deux fois assez legerement, & lui donnai quelques émulsions avec des somniferes pour ralantir le mouvement du sang. Je passai deux jours sans toucher à cet appareil, & le troisiéme, je m'aperçus que tout ce que j'avois fait étoit inutile. Il y avoit une tumeur considerable & douloureuse à l'endroit où l'artere étoit ouverte, toute la charpie de la playe, étoit soûlevée par la pulsation, & il en sortoit une serosité sanguinolente qui me prognostiquoit un prompt retour d'hemorragie. Je fis préparer mes trochisques d'eau rose, de gomme adragant, & de calcantum, avec de bonne eau styptique, & deux jours ensuite j'ôtay tout ce qui rempliſſoit

pliſſoit la playe ; j'emportai les eſcarres que le vitriol avoit faites, & même un fongus qui s'étoit formé dans la playe, que je dilatai encore de nouveau, pour tirer tout le ſang qui s'étoit épanché dans les parties voiſines. Pendant tout ce tems, je tenois le ſang aſſujetti par le tourniquet que je fis lâcher pour découvrir de nouveau l'ouverture de l'artere, ſur laquelle j'appliquai deux petits trochiſques appuyez d'une petite compreſſe trempée dans l'eau ſtyptique. Je bourray toute la cavité de la playe de dilatants un peu durs, trempez dans la même liqueur. Je diſpoſay une compreſſe large de trois doigts, épaiſſe & longue d'un pied, & couverte de bol ſimple, diſſout dans le vinaigre pour l'appliquer pardeſſus, le long de l'artere juſques ſous l'aiſſelle, ce que je recouvris d'un emplâtre du même aſtringent, d'autres compreſſes, & d'un bon bandage. Je ſituai le membre ſur un couſſin, la main plus haute que le coude, & deux jours aprés je fis dérouler les bandes & lever les compreſſes & l'emplâtre. Ayant vû les choſes en bon état, j'appliquai de nouveaux aſtringents ſans toucher à la playe : Cette méthode fut continuée deux ou trois jours, enſuite je commençay à ſeparer peu-à-peu les premiers dilatans, faiſant toûjours ſoûtenir les autres par de nouveaux, & empêchant ainſi que ceux qui étoient proche de l'artere ne puſſent quitter que par la ſupuration, afin de donner le tems aux chairs de ſe r'engendrer & de revêtir l'artere dont le ſang étoit tres-bien arrêté. Enfin dix jours aprés l'aplication de cet apareil, tout tomba de ſoy-même, ſans qu'il ſortît une ſeule goute de ſang, & l'artere fut exactement recouver-

couverte. Tout cela se passa en presence de M. *Davejan* un des Medecins de cet Hôpital, homme de probité, de merite & d'une grande capacité; enfin la playe fut guerie en peu de tems.

REFLEXION.

Ces sortes de playes où les arteres sont ouvertes, sont le sujet des cures les plus delicates de toute la Chirurgie, qui donnent le plus de peine & qui font le moins d'honneur. Personne n'ignore que l'operation de l'anévrisme ne peut être faite dans le lieu où cette artere étoit ouverte, & qu'il faloit faire l'amputation, ou laisser absolument perir le blessé, ou bien arrêter l'hemorragie par les voyes que j'ay suivies. Cecy doit faire connoître qu'il ne faut rien précipiter pour l'amputation des membres; que dans les ouvertures des arteres où l'anévrisme est interdit, il ne faut pas se rebuter pour n'avoir pas réüssi une premiere fois à retenir le sang, & que les trochisques dont je me sers doivent être preferez au vitriol par plusieurs raisons. Ce n'est pas la seule fois que cette conduite m'a été favorable en semblables cas; j'en ay fait l'experience à Luserne en l'an 1686. & particulierement sur un soldat qui eut l'artere ouverte entre le tibia & le peroné. Aprés bien de la peine, avant que d'en venir à l'amputation, je voulus mettre en pratique la méthode dont je parle, & elle eut un succés tres-avantageux. L'on ne doit rien negliger quand il est question de conserver un membre, & l'on n'en doit faire le retranchement qu'aprés que toutes les autres operations auront été inutilement tentées.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

D'une fracture du bras compliquée.
XXVI. Observation.

MOnsieur de la Roque Colonel du Regiment de Montferrat, fut bleſſé à Mondovis d'un coup d'arme à feu. L'entrée de la balle étoit à la partie preſque ſuperieure & exterieure du bras, & ſa ſortie à l'interieure, un peu au deſſous de l'aiſſelle, l'humerus étant fracaſſé : on trouva dans ſa chemiſe la balle un peu applatie. Je le vis par ordre de la Cour le troiſiéme jour de ſa bleſſure; il avoit été panſé ſelon la méthode ordinaire, par de tres-habiles Chirurgiens: Le 7. il ſurvint quelques accidens que l'on ſurmonta en dilatant la playe de la partie externe & la rempliſſant de légers tampons: mais l'on ne dilata ni ne tamponna pas l'ouverture de la partie externe par où la balle étoit ſortie, parce qu'on appréhendoit que l'artere axillaire eût été effleurée ou froiſſée. Les diverſions furent faites, & l'on n'oublia rien de tout ce qui pouvoit prévenir la gangréne dont on étoit menacé. Le Malade paſſa un mois à Mondovis, pendant lequel tems la fiévre ne le quitta point; & la ſuppuration & la fonte des matieres étoient tres-conſiderables. Il fut tranſporté à Turin & mis ſous ma ſeule conduite : la fiévre lui dura encore un mois, mais ſans autre incommodité qu'un petit abſcés que l'on perça à la partie interne du bras, entre les deux autres ouvertures. L'on ſonda ces trois ſinus, & l'on trouva qu'ils aboutiſſoient à l'os dont on ſentoit les inégali-

inégalitez en plusieurs endroits. La fiévre ayant cessé il reprit des forces & des alimens; ses playes sans douleur étoient pansées sans tentes, il dormoit la nuit, se promenoit le jour, & vivoit comme un homme qui se porte bien: néanmoins les playes ne se refermoient pas, quoiqu'on y employât divers baumes. C'est pourquoy l'on fit des consultations où l'on proposa des injections dans les cauitez, & des tentes aux ouvertures. Dés le premier jour que l'un & l'autre remedes furent employez, il s'excita une inflammation au bras & une grosse fiévre: on reprit ma méthode: ces symptômes cesserent, & il en fut quitte pour un abscés qu'il falut ouvrir vers le coude. Il passa de cette maniere prés d'un an, sans mettre autre chose qu'un simple emplâtre, qu'on renouvelloit de quatre en quatre jours. Au bout de ce tems il parut une esquille grosse & longue comme le tiers du petit doigt, laquelle on tira; deux jours aprés il en sortit encore une semblable par une autre ouverture, & il s'en détacha enfin jusqu'à six qui furent poussées au dehors par les trois sinus, lesquels se cicatriserent aussitôt sans autre secours qu'un emplâtre ordinaire. La Personne se sert presentement de son bras comme s'il n'avoit jamais été blessé.

La complexion délicate de cet Officier donnoit aisément occasion à la fiévre, & à la corruption; & rendoit les fibres mouvantes de la partie blessée si susceptibles d'irritation & de contraction, par l'impression des pointes des esquilles contre le perioste & les tendons, que l'organe ne pouvoit se rétablir avant que tous ces fragmens en eussent été séparez.

CHAPITRE XXVII.

Des Mains. XXVII. Observation ; sur des mains percées, déchirées, coupées par des balles, & par des armes tranchantes.

DEpuis le commencement de la Guerre, j'ay pansé un grand nombre de mains percées, déchirées, & emportées à moitié par des armes qui crévoient ; cet accident est assez commun dans les armées. J'en ay pansé aussi plusieurs autres percées par des balles, & coupées par des instrumens tranchans, desquelles je ne traiteray point en particulier.

Je diray seulement que de toutes les mains blessées que j'ay pansées dans ces derniers tems, j'ay toujours conservé ce qui est resté du membre, sans qu'il se soit fait que peu ou point de séparation d'esquilles, ni de perte de phalanges, quoique le fracas & le déchirement eussent été grands dans ces organes.

Il est vray que dans ces sortes de playes, comme dans les autres, j'ay évité les frequents pansements aussi bien que l'usage des pourrissants ; & j'avoüe que l'esprit de vin a toujours été mon remede favory dans les playes des extremitez, & dans celles des parties nerveuses. Je m'en suis particulierement servi dans les Hôpitaux, où je l'ay trouvé d'un prompt secours.

Plusieurs Anciens ordonnent de tenir les playes des nerfs & des tendons ouvertes pendant un assez grand espace de tems, pour donner, disent ils, issuë aux matieres qui par leur séjour pourroient alterer la substance de ces parties.

Mais

Mais l'experience m'a fait connoître qu'il eſt alors plus ſalutaire pour les bleſſez d'empêcher la ſuppuration que de la procurer, étant plus à propos de faire de bonne heure les diverſions neceſſaires pour détourner les fluxions, tantôt en appliquant de bons défenſifs aux parties ſuperieures pour reprimer l'activité du ſang, tantôt en uſant d'anodins reſolutifs ſur la partie affligée s'il en eſt beſoin, pour prévenir ou pour combatre la douleur, qui eſt la ſource la plus ordinaire des accidents qui accompagnent ces playes, & les défendre en même tems contre les attaques de l'air, le plus grand ennemy des parties nerveuſes.

Je puis aſſeurer que par cette méthode, j'ay réüni des playes de la nature de celles-cy plus promptement que par tout autre moyen. Je ne crois pas auſſi, puiſque chacun tombe d'accord que l'air eſt ennemi de toutes les playes en general, qu'on doute que celles des parties nerveuſes & tendineuſes n'en reçoivent un plus notable préjudice que les bleſſures de toutes les autres parties du corps, vu la delicateſſe de la ſubſtance & du temperament des nerfs & des tendons. Si donc en ſuivant l'opinion des Anciens, on s'attache à tenir ces ſortes de playes ouvertes, je laiſſe à juger ſi l'on pourra jamais les garentir des malignes impreſſions de l'air.

Mais, dira-t-on, il eſt tres-difficile, quelque précaution qu'on prenne, d'éviter l'uſage des pourriſſants, des irritants & des dilatants dans une cure de longue haleine. Car ſi l'on employe les incarnatifs & les balſamiques, & qu'on veüille en même tems conſerver une ouverture à une playe, il faudra conſumer inceſ-

sament les chairs avec les catheretiques, qui par la douleur qu'ils causent, ne sont que trop capables d'augmenter le mal, sur tout en des parties aussi sensibles & aussi mobiles que celles-cy.

Quoy qu'il en soit, si l'on employe les suppuratifs & les pourrissants, on ne manque guere de procurer une grande suppuration, & quelquefois une entiere dissolution aux parties nerveuses & tendineuses. Si l'on met pareillement en usage les tentes ou les dilatans, pour peu que ces dangereux remedes touchent ces sortes de parties, ils produisent souvent des convulsions & d'autres accidents insurmontables, & quelquefois mortels.

C'est ce qui m'a porté à réünir d'abord en ces occasions, principalement quand il n'est resté dans la playe aucun corps étranger que je fusse obligé de tirer, ou que j'eusse déja fait mon possible d'extraire au premier appareil. Enfin j'ay toûjours soin d'éviter non seulement l'usage des pourrissants, mais aussi de ne panser ces playes que le plus rarement qu'il est possible, & je puis avancer qu'en pratiquant de la sorte, il ne me souvient point qu'il soit arrivé le moindre accident à un grand nombre de blessez qui ont été pansez en notre Hôpital de Briançon.

Paré liv. 10. cap. 41. nous apprend que cette méthode lui a réüssi dans la cure qu'il fit de la piqûre d'un tendon causée par une saignée qu'on avoit faite en la personne du Roy Charles IX. Mais dans un autre endroit il blâme hautement ceux qui réünissent les tendons par les futures. S'il avoit vécu assez de tems pour voir comme moy, & comme beaucoup d'autres,

tres, celles que défunt M. *Bien-aise* habile Chirurgien a faites publiquement & avec succés dans sa maison à Paris, il eût assurément changé d'opinion. Monsieur *Bien-aise* n'eût pourtant pas le premier qui ait pratiqué la suture du tendon. Car elle étoit autrefois commune, & plusieurs Anciens l'ont faite.

CHAPITRE XXVIII.

DES EXTREMITEZ INFERIEURES.

De la Cuisse. XXVIII. Observation, d'un coup de fusil au haut de la cuisse.

LOrsque les Vaudois furent chassez des Valles de Luserne en l'année 1686. un nommé *Le Grand*, François de nation, Sergent dans le Regiment des Gardes, & depuis Officier dans un Regiment de Fusiliers de S. A. R. ayant été blessé d'un coup d'arme à feu à la partie presque superieure & externe de la cuisse droite, fut apporté dans l'Hôpital de Luserne.

Il avoit passé un jour & une nuit entiere sur la terre sans aucun secours, ce qui lui causa une fluxion & une inflammation considerable dans tout le membre. Je lui fis des incisions fort amples, & n'épargnai aucun soin pour trouver la balle, mais je la cherchay inutilement.

Il fut d'abord saigné & clysterisé, & on lui prescrivit un regime fort exact, les saignées & les autres remedes revulsifs furent réiterez, la fluxion & l'inflammation diminuerent, & je

crûs les choſes en aſſez bon train. J'entretenois dans la playe une petite tente de la longueur de deux travers de doigt, fort molette & d'une douce charpie.

Ayant vaincu les premiers accidents, il en falut combatre d'autres plus embaraſſans & plus triſtes; car il ſe fit une ſuppuration ſi abondante, & une ſi prodigieuſe fonte d'humeurs, que je crûs qu'il arriveroit à mon bleſſé une entiere diſſolution de tout le corps. A chaque panſement, qui ſe faiſoit deux fois le jour, il ſortoit par l'ouverture plus d'une chopine de matiere, ſans ce qui s'écouloit dans l'intervalle d'un panſement à l'autre & qui pouvoit être de pareille quantité; c'eſt pourquoy je voyois que mon bleſſé perdoit ſes forces, & s'extenuoit inſenſiblement.

Je ne pûs accuſer que la balle, comme cauſe de tous ces accidents, parce qu'elle étoit reſtée dans la partie, & que preſque toutes celles qui furent tirées des bleſſures pendant cette campagne là étoient pleines de ſublimé, ou de verre, & quelques-unes de cuivre & d'étaim.

Je conſultay M. *Conte* Chir. ordin. de S. A. R. lequel pour-lors étoit à Luſerne. Apres s'être informé de l'ordre de la curation & des ſymptômes, il crut qu'une purgation pourroit tarir ces humiditez, & elle fut ordonnée.

J'avois une ſi grande envie de guerir ce malade, que je m'en étois fait un point d'honneur: il ſembloit que le Ciel me l'avoit reſervé pour me deſſiller les yeux, & pour ſoulager par l'experience que je fis ſur lui, un grand nombre d'autres bleſſez.

La medecine cauſa un tel deſordre à la partie

tie offensée, que je pensay qu'elle alloit tomber en mortification. La fiévre augmenta au blessé, & je vis pour-lors toutes ses esperances perduës, malgré la parfaite confiance qu'il avoit euë de guerir entre mes mains.

Moy même voyant sa cuisse toute livide, tous les interstices des muscles & generalement tout le membre remply & abreuvé de purulences, j'étois sur le point d'en desesperer, contre mon naturel qui est de ne jamais abandonner un blessé tant qu'il respire. Les matieres augmentoient tous les jours, c'étoit une source intarissable. Je songeai mille fois sur ce que je pourois faire de plus, & si je n'avois rien davantage à mettre en usage. J'avois employé tout ce que l'Art ordonne pour absorber le pus dont ce membre étoit toujours remply, ayant avec les bandages, usé de compresses expulsives pour empécher les dépostz & le séjour des matieres, sans oublier l'usage des décoctions sudorifiques : & tout cela en vain. Je projetay une contre-ouverture sous la cuisse pour donner une issuë plus libre à ces matieres, & empécher leur séjour : mais aprés avoir bien examiné le cas, je la crûs tout-à-fait inutile.

M. *Conte* & géneralement tous ceux qui le virent, desesperererent de sa guerison, & me dirent qu'inutilement je me fatiguois l'esprit pour le guerir, comme si ma reputation avoit été renfermée dans la cuisse de ce blessé.

Toutes sortes de voyes ayant été tentées sans aucun fruit, je m'obstinay à en chercher une de mon chef, aussi bien mon blessé étoit-il desesperé.

J'avois, comme je l'ay déja dit, entretenu dans la playe une petite tente de la longueur

de deux travers de doigt & fort molette; je resolus de l'ôter tout-à-fait, & de panser mon homme avec un simple plumaceau, un emplâtre & un bandage contentif.

Cela donna l'alarme au pauvre moribond, & j'eus assez de peine d'obtenir de lui, le pouvoir qui devoit m'appartenir, & qu'il m'avoit cy-devant si librement accordé.

Ce ne fut pas sans surprise que je trouvay le soir mon blessé en bien meilleur état: les matieres ne sortoient pas si copieusement: il dormit beaucoup mieux la nuit qu'il n'avoit fait depuis sa blessure, & je m'apperçus le lendemain matin qu'il y avoit encore de l'amendement. Le soir les matieres commencerent à prendre une bonne consistance, & ne sortirent qu'en mediocre quantité, je ne le pensois qu'une fois le jour.

La fiévre qui ne l'avoit point abandonné depuis le jour de sa blessure, le quitta tout-à-fait le deuxiéme jour aprés que cette tente fut supprimée, & depuis le 4. il ne fut plus pansé que de deux jours l'un. Il commença à prendre des aliments & des forces, le huitiéme jour il ne sortit plus rien de sa playe, & la verité que je déclare comme devant Dieu, est que le 12. jour aprés que j'eus ôté la tente, il fut entierement guery.

REFLEXION.

Je demeure d'accord de bonne foy, que c'est la cure à laquelle j'ay le plus d'obligation, car c'est elle qui me fit embrasser la méthode que j'expose aux yeux du public, & qui m'a depuis ce tems-là tres-bien réüssi. Il

est

est certain que si j'avois continué de me servir d'une tente dans cette playe seulement 7. ou 8. jours, quoiqu'elle fût molle & petite, mon blessé eût été guery de tous ses maux.

Je formay dés-lors le dessein de quitter l'usage des tentes, & d'en donner un jour mon avis, pour l'utilité publique. Je le communiquay à M. *Thouvenot* Conseiller Medecin & premier Chirurgien de leurs A. R. homme tres-expert & aussi recommandable pour sa profonde science que pour son éminente vertu. Je lui fis le recit de cette cure, & il me fortifia dans mon opinion,

C'est donc dans cet Hôpital du Roy étably à Briançon que j'ay mis au net quelques observations que j'avois faites, & quelques brouillons que j'avois conservez de pulsieurs cures éxecutées en differents tems, & en differents lieux pour en composer un recuëil avec d'autres Histoires de playes traitées dans ce méme Hôpital.

Pour revenir à la cure précedente, il est bon de remarquer que la balle étoit restée dans le membre sans avoir causé la moindre incommodité au blessé; ce qui me fit croire qu'elle auroit pû fraper sur le ventre de quelque gros muscle, qui l'auroit rejettée par la même voye qu'elle étoit entrée. Mais je me trompois dans ma conjecture, car un an & demy aprés la gueriſon de cette blessure étant à Turin, on m'envoya chercher de la Citadelle où je me transportay; j'y trouvay mon blessé qui me fit voir un petit abscés qui lui étoit survenu sur la cicatrice de sa vieille blessure; je l'ouvris assez facilement, & voyant quelque chose qui me paroissoit blanc & solide, je tiray

avec mes pinces la balle aplatie avec une portion du femur attachée à ce corps étranger. L'ulcere fut promptement guery sans retour & sans aucune incommodité.

Si par malheur pour le blessé, en cherchant la balle en premier appareil, je l'eusse trouvée engagée dans l'os, comme elle étoit, & justement à l'endroit de la cuisse le plus charnu, il eût falu la tirer de nécessité; j'aurois eu de la peine à trouver des raisons pour m'en défendre, car si je l'eusse laissée, j'aurois peché contre la coutume & contre les Loix de notre Art. Cependant elle ne seroit jamais sortie avec tant de facilité, & ce n'eût pas été sans des douleurs & des irritations tres-grandes, & je doute même que le blessé, qui étoit d'un temperament bilieux, à qui une petite tente mollette avoit causé un nombre infini de maux, eût pû supporter la rigueur d'une operation si longue & si douloureuse. C'est ce qui me fait assurer que ce n'est pas toujours une necessité de tirer les balles qui sont enclavées dans les os, quand elles sont fort enfoncées & difficiles à tirer. La Nature plus sage que nous, a des moyens plus doux & plus convenables: elle sçait le tems & les voyes qu'il faut qu'elle tienne pour se délivrer de ce qui lui est nuisible.

Hippocrate au 5. des Epidemies, dit avoir tiré un fer de fléche de l'aine d'un homme aprés y avoir demeuré six ans, sans y avoir produit aucun accident, durant ce long intervalle.

Alex. Benedict. raporte qu'un homme ayant receu un coup de fléche au dos, d'où l'on ne pût tirer le fer, qui étoit long de deux doigts & barbelé, la playe fut guerie, & que deux mois aprés, ce blessé le rendit par le siege.

Hildā-

Hildanus observation 69. remarque aussi qu'il a tiré la pointe d'un couteau qui avoit demeuré deux ans entre les apophyses épineuses des vertebres des lombes, sans y avoir incommodé la personne.

Qu'on me dise présentement que la Nature ne fait pas des miracles. Ces exemples, mes experiences & la raison m'ont obligé de garder de grandes mesures dans l'extraction des balles, quand elles ne sont pas dans des lieux où elles puissent dépraver ou abolir l'action de quelque partie, ou bien être en risque de tomber dans quelque cavité.

Cette cure devroit suffire pour dissuader de la méthode commune, & pour donner quelque credit à ma pratique qui a été publique, autorisée & approuvée par plusieurs doctes Medecins & habiles Chirurgiens de la Cour de Savoye.

Depuis ce tems-là, en differents lieux & en differents Hôpitaux, j'ay guéri des cuisses percées de part en part, sans m'être servi de tentes n'y de dilatants, sinon quelquefois aux premiers appareils pour apuyer & contenir les astringents dans l'hemorragie, agissant en cela contre la méthode de *Paré*, qui dit au livre 10. des playes, chap. 37. qu'il faut tenir ouvertes durant plusieurs jours les playes des cuisses & des jambes, pour donner aux membranes qui sont corrompuës le loisir de suppurer & de sortir de l'ulcere. Comme si la Nature qui sçait conduire des corps solides, tels que du fer, des balles, des os &c. à l'orifice des playes, même cicatrisées depuis long-tems, ainsi qu'il a été observé cy-dessus, n'avoit pas assez de force & de sagesse pour expulser des portions de membranes corrompuës.

Mais pour éviter la pourriture, il faut réünir promptement les playes, supprimer l'usage des tentes & des dilatants, interdire à l'air le passage dans les parties blessées, rejetter les grands suppuratifs, & panser les playes diligemment & rarement.

CHAPITRE XXIX.

Des Genoüils. XXIX. Observation; d'une playe d'arme à feu qui traversoit le genoüil de part en part.

ETant à Pignerol en l'année 1691. un Capitaine du Bataillon du Regiment du Roy commandé par M. *De Launay*, fut blessé d'un coup d'arme à feu au genoüil droit; l'entrée de la balle étoit en la partie externe & moyenne, & sa sortie en la partie interne & superieure. Il fut pansé pendant quatre mois consécutifs par un Chirurgien de l'armée fort entendu dans son Art, mais qui suivoit la méthode vulgaire; le malade avoit même consulté le Chirurgien Major de Pignerol qui avoit desesperé de sa gueriſon. Le Chirurgien qui le panſoit ne croyant pas faire un grand séjour en ladite Ville, me propoſa, après un ſi long tems, de me charger du ſoin de panſer ce bleſſé, ce que je fis.

Je lui trouvay ſix ouvertures au genoüil, lardées chacune d'une tente dure & aſſez longue pour en pénétrer le fond; la jambe & le pied étoient œdemateux, & tout le corps fort extenné, ce bleſſé ayant une petite fiévre qui ne l'avoit point quitté depuis le jour de ſa bleſſure.

re, avec des insomnies continuelles & des dégoûts pour tous les aliments.

Je commençay à supprimer toutes les tentes, & à dilater la playe à l'endroit le plus bas par une petite incision : Je quittay le vin aromatique dont on s'étoit servy depuis bien du tems, sans utilité : j'interdis pareillement une certaine injection qu'on employoit deux fois le jour, & qui en faisant de grandes douleurs à chaque application, avoit dilaceré tout l'article, & causé une communication entre toutes les ouvertures qu'on bouchoit exactement avec les doigts toutes les fois qu'on injectoit, afin que la liqueur fit quelque séjour dans la partie.

Je le pansay veritablement avec les mêmes sortes de remedes dont on s'étoit servi cy-devant, mais ils étoient mieux accommodez & mieux appropriés à la nature de la partie & de la blessure.

Chose assez surprenante, dés le lendemain à la premiere veuë le blessé m'embrassa, & me jura en presence de plusieurs Officiers qu'il m'avoit la derniere obligation, m'assurant qu'il avoit dormi toute la nuit, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis le premier jour de la playe reçuë, la partie blessée n'étant plus douloureuse, & la fiévre ne paroissant plus.

Ce bon succés lui donna une telle confiance qu'il se crut gueri dés le moment. Il fut pansé de la même maniere une fois le jour durant cinq ou six jours, & ensuite de deux jours l'un, sans changer les onguents & les emplâtres dont on s'étoit servy auparavant sans aucun soulagement. Cette cure fut terminée en moins d'un mois ; je le fis partir pour prendre les

eaux en son pays, afin de fortifier cette partie affoiblie par la longueur de ce pansement, & de tâcher de la lui faire ralonger.

REFLEXION.

On peut voir par cette cure que la bonne méthode est le plus salutaire remede & le principal instrument pour la guerison des playes. Si l'on se donne la peine d'en examiner la conduite, ne m'avoüera-t-on pas que les tentes, les injections, & les humiditez dont cette partie étoit tous les jours abreuvée, avoient occasionné le pitoyable état de cette blessure; & que si un pareil cas étoit arrivé, comme il arrive tous les jours, à un pauvre soldat réduit dans un Hôpital, & traité à la maniere commune, il auroit dû mourir vingt fois dans un pansement si long & si laborieux ? Il est constant que privé de toutes les commoditez nécessaires, respirant un air impur & corrompu, n'ayant pas les aliments, ny si succulents, ny donnés si a-propos, que les peut avoir un Capitaine qui ne veut rien épargner pour conserver sa vie, il n'auroit jamais pû resister.

La relation que j'ay faite de cette cure ne contient rien qui ne soit tres-veritable; le blessé en a fait un semblable détail à M. *Goiffon* Medecin de Lyon, savant & experimenté, & premier Medecin des Armées du Roy en Italie.

Les playes des articles demandent une si grande attention, qu'on peut dire que nous avons tres-peu d'endroits dans le corps où les blessures soient plus périlleuses & plus malaisées à traiter. Quand il y a de grands débris elles

elles passent pour mortelles, mais il est à croire aussi que leur principal danger vient souvent des abus qui se commettent dans la maniere de les panser; & c'est ce que je ne puis taire.

Car les articles sont des parties nerveuses ou tendineuses, & que l'on sçait être presque privées de sang & imbibées d'humiditez qui peuvent se coaguler au froid & par l'action des parties nitreuses: C'est pourquoy il faut les défendre des attaques de l'air, & ne point les irriter par le moyen des tentes & des dilatans; il faut supprimer les pourrissants qui affoiblissent les parties où ils sont appliquez, & qui sont si capables de détruire la substance de celles dont il est icy question.

Le vin aromatique, & toutes les autres liqueurs dont on se sert ordinairement dans les fomentations, dans les injections, &c. leur sont pareillement nuisibles. Il faut les échauffer & les dessécher, empêcher la dissipation des particules spiritueuses, faire de bonne heure les diversions necessaires, observant un regime dessechant & atténuant, se servant dans les playes d'incarnatifs, de baumes, ou d'esprit de vin. On doit aussi panser rarement & avec diligence: si cette méthode est suivie, on évitera tous les accidents qui accompagnent si souvent ces sortes de playes.

Fab. d'Aquapend. livre 1. chap. 49. dans sa premiere partie traitant des playes des jointures, dit qu'elles ne sont pas seulement tres-difficiles à guerir, mais encore dangereuses & mortelles à raison de leur essence, ou de celle des articles; parce que la Nature étant l'agent qui produit la chair, & qui fait l'agglutination

tion aux playes, se trouve peu vigoureuse aux jointures où elle est encore embaraſſée par le desordre qu'y met la playe qui donne aux sucs, lieu de s'épancher irrégulierement, les humeurs ne s'y pouvant filtrer & lier comme elles font dans les parties charnuës.

Ensuite dans le même chapitre, apuyé de l'autorité de *Galien* au 3. des fractures, il dit, que tout ce qui est sous la peau, se trouve bien d'en être couvert; & considerant que les jointures sont froides, & sans chair, il ajoute que la chaleur naturelle de ces parties s'éteint aisément, principalement si elles sont exposées à la froideur de l'air. Ce sont les termes de cet Auteur qui avoit accoutumé de faire la future en pareilles rencontres pour défendre ces sortes de playes des attaques de l'air.

Il repére encore plus bas, qu'on ne doit pas laiſſer les playes des jointures découvertes, ni exposées au froid exterieur, parce qu'il y a danger d'extinction de la chaleur naturelle, & de gangréne: ou si cela n'arrive pas, l'on voit rarement qu'il se faſſe aucune coction dans la playe.

Comme ces parties sont tres-foibles, dénuées de chaleur, & que les humiditez qui y abondent sont assez remplies de sels pour devenir acres & corrosives, sur tout lorsqu'elles sont retenuës par le moyen des tentes; ces mêmes humiditez en s'infiltrant dans les porositez des fibres nerveuses, ne manquent pas aussi de les endurcir & de les rendre callenses; c'est ce qui conduit si souvent les playes à fistule. L'on remarque même que s'il arrive quelque alteration dans le sang, ces matieres en deviennent si mordicantes qu'elles carient les os,

&

& ruïnent toutes les parties qu'elles touchent. Les longs & frequents panſements peuvent encore produire, par les attaques de l'air, de ſemblables accidents, en augmentant les concretions de l'acide, & diſſipant facilement le peu d'eſprits & de chaleur dont ces parties ſont pourveuës.

Toutes ces choſes ſont d'une extréme importance, & méritent bien qu'on y faſſe les plus ſerieuſes réfléxions. Si jamais la raiſon a quelque droit de l'emporter ſur la coutume, c'eſt particulierement lorſqu'il s'agit de la vie des hommes; elle eſt aſſez précieuſe pour qu'on doive y avoir égard, & ſe ranger du meilleur parti en ſa faveur.

Aprés tout, il me ſemble que la réputation d'un auſſi fameux Auteur qu'eſt *Fab. d'Aquapendente*, doit donner quelque crédit à mon opinion. Mais je diray encore avant que de finir ce chapitre, que ſi les playes des articles ſont rebelles & dégénerent aſſez ſouvent en fiſtules, il n'en faut pas tant accuſer l'imbecillité naturelle de ces parties, laquelle dépend de la conſtitution & de la ſubſtance tendineuſe & cartilagineuſe qui les forme, auſſi bien que de leur mouvement qui y attire continuellement des humeurs, que la maniere irritante dont pluſieurs Chirurgiens les traitent.

CHAPI-

CHAPITRE XXX.

De la Jambe. XXX. Observation ; d'un ulcere à la malleole interne causé par une playe mal guerie, faite à la jambe par un éclat de grenade.

UN nommé *la Grandeur*, premier garde de M. le Maréchal *de Catinat* General des Armées du Roy en Italie, étant au Siege de Luxembourg en 1684. avoit reçu un coup d'éclat de grenade à la jambe gauche, qui lui avoit laissé un ulcere vers la malleole interne lequel n'avoit jamais pu se fermer.

Etant à Pignerol au commencement de l'année 1692, il eut envie de se faire guerir de cet ulcere qui étoit fort ancien, & qui lui tenoit lieu de cautere. Il trouva un Chirurgien assez facile, qui sans prévoir les accidents qui pouvoient arriver, & sans considerer le mauvais temperament du sujet, lui pansa & cicatrisa son ulcere.

Mais peu de tems aprés, il eut tout lieu de s'en repentir: car les humeurs impures de ce corps cacochyme, qui avoient pris leur cours par cette voye, ne trouvant plus d'issuë, s'accumulerent peu à-peu dans le membre, & par leur séjour acquirent un assez grand degré de malignité pour causer une gangréne.

Il se forma une tumeur ou éminence en la partie moyenne & interne de la jambe, qui fut d'abord prise par son Chirurgien, fort peu entendu dans la connoissance des tumeurs, pour un phlegmon: ce qui l'obligea, sans consulter davantage, de commencer par des saignées qui furent

furent réiterées cinq ou six fois.

Les matieres retenuës dans la partie ne pouvant, faute de chaleur & de disposition d'organes, parvenir à une parfaite coction, manifesterent leurs mauvaises qualitez & corrompirent une bonne partie de la jambe. La gangréne parut, le Chirurgien fit une ouverture à l'endroit le plus éminent, d'où il sortit un peu de serosité fœtide ; voyant enfin que le mal augmentoit d'un moment à l'autre, l'alarme prit au malade & au Chirurgien, & ils demanderent quelqu'un pour consulter si l'on seroit à tems pour amputer le membre.

Je reçus ordre de M. *le Marquis de Chamlay* qui étoit pour-lors à Pignerol, de voir ce garde & d'appliquer mes soins pour le tirer, s'il étoit possible, d'un si pitoyable état. Je tailladay la jambe depuis le genoüil jusqu'à la malleole interne, & je touchay toute l'étenduë de la gangréne, d'un esprit fort pénétrant, ordonnant au malade les plus puissants cordiaux, sans oublier le bezoard oriental, & du bon vin que je lui faisois donner de tems en tems.

Malgré tout ce que je pûs faire trois jours se passerent, sans avoir terminé le progrés de cette gangréne ; les saignées faites si mal à propos, la diéte, la fiévre & les autres maux dont il étoit accablé, l'avoient réduit dans un état à n'esperer rien de ses forces. Néanmoins pour combattre le mal jusques dans son principe, & décharger la nature oppressée par une quantité d'impuretez, je ne trouvay point de voye plus courte que celle de la sueur. Je fis donc mes efforts pour la procurer, à cet effet je lui fis prendre un soir des sudorifiques.

Ce

Ce remede eut tout le succés que j'en pouvois attendre ; le malade sua un peu la nuit, ce qui arrêta la gangréne ; l'escarre se separa assez lentement à cause de la foibleſſe du ſujet, & l'entiere ſéparation en étant faite il ſurvint un autre accident qui nous plongea dans de nouveaux embaras. Un gros tendon qui avoit été alteré par la gangréne s'étant preſque fondu pendant la ſupuration, & reſtant attaché à ſon origine par une petite portion, traîna aprés ſoy les matieres, & malgré tous mes ſoins il ſe forma ſous l'article du genouil, un ſac qui peu-à-peu s'agrandit & occupa toute la partie poſterieure de la cuiſſe.

J'élargis la playe en tirant de ce côté-là, & j'appliquay un fort petit dilatant entre les lévres pour empêcher la réünion de cette fraîche inciſion. Il eſt vray que je me ſervis de ce dilatant l'eſpace de 8. jours, pendant leſquels les matieres augmenterent, le ſinus s'agrandit, la cuiſſe ſe tuméfia & devint douloureuſe.

Je me reſolus de ſonder le lieu le plus bas pour y faire une contr-ouverture, afin de donner un égoût au pus & empêcher ſon ſéjour dans la partie ; & je marquay exterieurement le lieu que j'avois choiſi pour cet effet.

Je ne voulus pas néanmoins en venir à cette operation, ſans avoir auparavant tenté toutes ſortes de voyes ; je commençay par ne plus me ſervir de dilatant que je n'avois jamais appliqué qu'entre les bords de la playe, ſans pénétrer dans la cavité de l'ulcere ; je panſay donc la playe avec un ſimple plumaceau, un emplâtre & ſon bandage contentif.

Le lendemain il ne ſortit que fort peu de matiere, & le jour d'enſuite encore moins ; la

la cuisse s'approcha davantage de sa constitution naturelle, & elle étoit moins douloureuse; ce grand & profond sinus se remplit en quatre ou cinq jours; on se dispensa de faire la contr'ouverture & le malade fut entierement guery 12. jours aprés.

REFLEXION.

Quelqu'un à cette occasion m'objectera peut-être, qu'il faut être ennemi juré des tentes & des dilatants, & avoir éprouvé leurs funestes effets par ses propres fautes qu'on ne veut pas reconnoître, pour s'imaginer qu'un si petit sujet puisse produire de si grands desordres.

Cependant combien de fort habiles Chirurgiens auront été trompez, sans s'en être aperçus, par le trop frequent usage de ces instruments de fatalité, puisque moi qui leur ay déclaré la guerre, n'ay pû me défendre de leur spécieuse utilité durant plusieurs années.

Cet évenement me jetta dans l'étonnement, & m'a obligé depuis ce jour là, à rester plus que jamais sur mes gardes, quand je serois obligé de m'en servir.

J'avouë bien que l'amas d'humeurs qui s'étoit formé sous la cuisse, n'avoit pas été produit par les tentes: elles ne sont pas toujours la cause des sacs qui se font, ni des maux qui surviennent. Mais leur usage contribuë beaucoup à retarder la guerison & à rendre les symptômes plus fâcheux, comme il est facile de le voir dans la cure précédente; car ayant fait la dilatation, & donné un libre passage aux matieres, elles se seroient écoulées incessamment & insensiblement, comme elles firent, aprés avoir

suppri-

supprimé le dilatant, qui tout petit qu'il étoit servoit d'obstacle à leur issuë.

Que ne produisent point les tentes grand Dieu ! Est-ce sans raison que je fais mes efforts pour les détruire, & en abolir l'usage ? Que si un dilatant qui n'est pas plus gros qu'une moyenne féve met un si notable déréglement dans l'œconomie, une tente grosse & longue comme le doigt y fera encore plus d'irritation & de changement. Si j'avois continué de me servir de ce corps étranger encore huit jours, il en arrivoit une nouvelle mortification qui auroit pour le coup, conduit le malade au tombeau, à cause des extrêmes calamitez où les maux précédents l'avoient jetté.

CHAPITRE XXXI.

Observation XXXI. D'une autre blessure à la jambe dont les deux os furent cassez avec playe, dans des travaux où le blessé étoit employé.

ETant en la même année dans l'Hôpital de Briançon, il y fut conduit un soldat de la Colonelle du Regiment de Catinat, infanterie : Il avoit les deux os de la jambe gauche cassez avec playe, deux doigts au dessous de la jarretiere, accident arrivé dans les travaux de la dite Ville.

Il falut faire une vigoureuse extension pour reduire le tibia, dont l'extremité inferieure sortoit de la playe & montoit sur l'autre de la longueur de deux travers de doigt. Le tout fut réduit & pansé avec de simples plumaceaux.

aux. Aprés avoir réüni la playe on fit une bonne embrocation pour procurer la resolution d'une contusion fort considerable, & par dessus nous mîmes notre diapalme dissout, une bande roulée à la partie superieure, deux ou trois doigts au dessus de la fracture, & une autre de la même maniere à la partie inferieure, l'entre-deux étant rempli de bonnes compresses doubles trempées dans le vin ou l'eau de vie, & par dessus tout cela le bandage à dix-huit chefs, avec un carton sous la jambe pour l'empêcher de ployer à l'endroit de la fracture. Enfin la partie ainsi accommodée fut enfermée par des fanons avec leur attirail; les diversions furent faites de bonne heure, & le regime ordonné.

La contusion nous obligea de le panser une fois le jour sans toucher aux bandes roulées, ni donner aucune agitation au membre; & quand je vis que la contusion, de qui j'attendois quelques accidents, commençoit à se dissiper, il ne fut pansé que de deux jours l'un, & les bandes roulées furent levées le 12. jour de la blessure pour les serrer un peu plus. Cela fut executé de telle sorte que l'os resta toujours uni & égal, la playe se disposoit pour-lors à se réünir, & il ne se fit nulle exfoliation ni separation d'os.

La playe se trouva guerie en 20. jours, c'est pourquoy les bandes roulées furent mises en usage sur le lieu de la fracture avec quelques attelles & les fanons.

Ce blessé fut assez heureux, veu la mauvaise qualité des lits d'Hôpitaux d'Armée, de n'avoir pas eu la moindre émotion fiévreuse pendant le cours de cette cure. Au bout des quarante

rante jours, il fut délivré des fanons, & il commença à se lever avec des bequilles, & un mois après il retourna à son Regiment.

REFLEXION.

On voit par cette observation qui a été publique, qu'il n'est pas absolument nécessaire de dilater les playes aux fractures compliquées, comme quelques uns le croyent, car en les dilatant, la cavité de la playe se remplit aussi-tôt de pus qui se gliſſe entre les os fracturez qu'on écarte : & quand une fois il s'y est engagé il est impossible de l'en faire sortir entierement & de lui en interdire le séjour : Ainsi il altere & carie les os qu'il touche, détrempe & dépraye leur suc nourricier, & se confond avec lui : Ce qui fait que ce suc ne peut plus agir pour la génération du callus, il cause enfin les exfoliations des extremitez des os fracturez, & souvent se gliſſe le long du corps de l'os sur le perioste, produisant des abscés, & des sinus d'une tres-difficile curation.

Le bleſſé court grand risque pendant tout ce tems, & particulierement dans un Hôpital, où il est tous les jours tourmenté, & souvent deux fois, par des panſements longs & douloureux. Les parties s'affoibliſſent & le corps s'extenuë. L'on remarque méme, qu'il se guerit peu de fractures compliquées dans les Hôpitaux, sur tout lorsqu'elles sont panſées suivant la méthode ordinaire; & entre autres de celles des jambes, lesquelles demandent que le bleſſé garde long-tems le lit.

De tous les Anciens que j'ay lus, je ne trouve point d'Auteur qui favoriſe plus ma méthode

thode de panser les fractures compliquées que *Fab. d'Aquapend;* car dans sa 1. part. livre 4. chap. 9. & en plusieurs autres endroits de ses œuvres, il ne dilate point de telles playes, remettant la separation des os à la conduite de la Nature. Et quoi qu'il attende la separation de quelques esquilles, il ne laisse pas de coudre la playe; car, dit-il, la Nature ne guerit pas la playe à l'endroit où l'os se doit separer. Par laquelle remarque il nous avertit de procurer la réünion de ces sortes de blessures, qui ne se fera que lorsque la Nature le jugera nécessaire, & que les ouvertures des playes lui seront inutiles.

CHAPITRE XXXII.

Observation XXXII. d'une troisiéme blessure à la Jambe, dont le tibia avoit été considerablement fracturé avec playe, dans des ouvrages de maçonnerie.

LE 15. Juin de l'année 1693. on envoya du Mont-Dauphin à l'Hôpital de Briançon, un maçon nommé *La pierre*, qui dans les travaux avoit eu le tibia de la jambe droite fracturé en sa partie moyenne, avec une playe longue de six-à-sept travers de doigt, & large de deux. C'étoit une des plus considerables fractures que nous ayons pansées dans cet Hôpital, & une de celles qui a gueri le plus promptement.

Aprés avoir réduit la fracture, pansé la playe en la réünissant avec un bon incarnatif, fait les embrocations nécessaires, & posé l'appa-

reil selon la maniere que nous l'avons décrit cy-devant, on lui fit les diversions ordinaires, & on passa trois jours sans toucher à ce premier appareil. Le second il fut encore pansé de la même façon, & resta encore trois autres jours en repos; enfin au quatriéme appareil, c'est-à-dire le 12. jour depuis qu'il avoit été pansé pour la premiere fois, la playe se trouva entierement remplie & la cicatrice plus d'à moitié fermée: ce qui fit qu'on changea sur le champ, le plus doucement qu'il fut possible, le bandage à dix-huit chefs, & qu'on se servit de bandes roulées sur la fracture avec des atteles douces & legeres. Il ne lui survint jamais le moindre accident, & quarante jours ensuite de sa blessure il marcha avec des crosses, qu'il quitta bien-tôt aprés.

REFLEXION.

On faisoit voir ce blessé comme un prodige, à tous ceux qui venoient dans cet Hôpital. Quand je n'aurois jamais fait que cette cure, de la maniere qu'elle m'a réüssi, elle suffiroit pour me persuader de la bonté de notre méthode, & m'engager à la suivre tout le tems de ma vie. Mais comme elle est appuyée & justifiée par de celebres Médecins, & renduë authentique par plusieurs autres cures semblables; les raisons qu'on croira trouver pour la combattre & la détruire, ne seront que de foibles armes, dont les gens bien sensés & amateurs de la verité ne se serviront jamais: Et tout ce qu'on pourra dire pour la censurer, loin d'en diminuer la bonté, ne fera qu'augmenter l'estime qu'on en doit faire. On peut voir

voir dans la derniere partie de cet Ouvrage où je traite des fractures compliquées, de solides raisons qui affermissent cette maniere de pratiquer.

CHAPITRE XXXIII.

D'une fracture compliquée de la jambe, XXXIII. Observation.

EN 1700. M. de la Place, gentilhomme Savoyard, eut les deux os de la jambe droite fracturez, proche des malléoles, avec une playe large comme un écu à la partie interieure de la même jambe, par la chutte d'un plancher.

Dans le premier appareil quantité de petites esquilles se faisoient voir à la superficie de la playe, tenant encore au perioste. Je les remis le mieux que je pus en leur situation naturelle, j'appliquay ensuite sur la playe un simple plumaceau muni d'un digestif, & le reste de l'appareil, le bandage à dix-huit chefs par dessus; avec les fanons &c.

Il fut pansé une fois tous les jours à cause d'une hemorragie qui dura quatre ou cinq jours, au bout desquels l'on ne débandoit la playe que de deux, & ensuite de trois, & de quatre jours l'un: & aprés 18. ou 20. jours la playe se trouva toute reünie sans qu'aucune portion d'os se fût séparée. Le quarantiéme jour je le pansay avec les bandes roulées, que j'aurois employées plûtôt si la jambe ne m'eust encore paru mutilée, & contuse en divers lieux, ce qui la rendoit grosse & tenduë.

Les fanons y resterent aussi quelques jours,

& vers le cinquantiéme de la bleſſure, il commença à ſe lever & à marcher avec des bequilles: ſa jambe ſe fortifia peu-à-peu, & il faut y regarder de bien prés pour s'apercevoir, quand il marche, qu'elle ait ſouffert quelque détriment.

Les diverſions, le régime, & généralement tout ce qui ſembloit avantageux pour prévenir les mauvaiſes ſuites y ont été ſoigneuſement employez, & le malade m'a avoué qu'il n'avoit ſenti de la douleur que dans le premier appareil, qu'il avoit dormi toutes les nuits comme s'il ſe fût bien porté, & qu'il n'avoit preſque pas été incommodé de la fiévre.

CHAPITRE XXXIV.

Confirmation de ma méthode à l'égard des Fractures compliquées des Jambes, XXXIV. Obſervation.

UN nommé *La Violette*, Soldat du Regiment de Nivernois Compagnie de Bonal, fut aporté à l'Hôpital du Roy, établi à l'Abbaye d'Oulx, le premier May de l'année 1696. Il avoit deux playes ſur le pariétal droit avec l'os découvert, le viſage tout contus, trois côtes vrayes enfoncées du même côté, pluſieurs contuſions par tout le corps, le bras droit diſloqué, la main du même bras toute déchirée, les deux jambes fracturées avec débris, la droite deſquelles étoit ſans playe, & la gauche avec playe; tout ce fracas ayant été produit par une chutte qu'il fit de deſſus un Rocher prodigieuſement haut, proche la Barriere du

fort

fort d'Exille. On le traita de toutes ces playes, excepté de celles de la tête, qui ne furent découvertes que le lendemain; le bras fut réduit; la jambe droite rompuë à trois doigts du tarse, fut pansée avec les circulaires; la gauche avec le bandage à dix-huit chefs: Le tibia étoit fracassé à sa partie moyenne, plusieurs esquilles écartées & détachées par une de leurs extremitez du corps de l'os, ne purent être raprochées & entierement reduites à leur place dans les premiers appareils: L'ouverture de la playe n'étoit pas grande; elle ne fut pourtant point dilatée, & elle fournit une mediocre hemorragie durant les trois ou quatre premiers jours que je voulus la laisser terminer sans le secours des astringents: Il fut saigné plusieurs fois non-seulement en consideration des contusions & des fractures, mais aussi pour l'enfoncement des côtes, qui lui causoit une grande difficulté de respirer. Je fis percer les draps & la paillasse que l'on cousut pour former un bourlet, afin qu'il pût vuider son ventre; car il étoit impossible de le toucher sans lui causer de mortelles douleurs. Les playes de la tête furent promptement réünies sans exfoliation manifeste: les contusions du visage se dissiperent: les côtes furent relevées par le secours des emplâtres agglutinatifs, & la difficulté de respirer ne dura que six ou sept jours. La dislocation du bras & les playes de la main ne nous donnerent aucune peine; la fracture simple quoi qu'accompagnée de fracas, ne fut suivie d'aucun accident; la playe de la fracture compliquée fut entierement guerie en huit ou neuf jours, & l'on se servit pour-lors des bandes circulaires, avec de petits coussinets sur l'émi-

nence des esquilles, ce qui eut un succés si salutaire qu'à l'appareil suivant, il ne parut aucune inégalité. Le quarantiéme jour de ses blessures il fut en état de se lever avec des crosses, & au grand étonnement de bien des gens, la jambe gauche où étoit la fracture compliquée se trouva beaucoup plus libre & plus forte que la droite, qui n'avoit eu qu'une simple fracture.

REFLEXION.

Cette cure servira merveilleusement à autoriser les autres, si elles en ont besoin. Ce qui la rend remarquable, ce sont les deux fractures differentes dans un même sujet, où néanmoins celle qui étoit compliquée a été guerie la premiere, en sorte qu'il s'est plutôt servi de la jambe où elle étoit, que de l'autre. Mrs. Davejan & Michellet Medecins du Roy & de cet Hôpital, réconnus pour Sçavans & irreprochables, ont été témoins de ce cas; ils sçavent que je n'y ay rien ajoûté: L'on croit même que c'est la premiere fois que l'on a pansé de cette maniere dans cet Hôpital, les fractures compliquées, quoi-qu'il soit tres-anciennement établi: Et ces Mrs. ont vu plusieurs fois terminer par la même méthode heureusement & en peu de jours, des playes qui n'étoient pas moins importantes qui celles-cy.

J'avouë que la bonne constitution du sujet a beaucoup contribué à une guerison si prompte & si heureuse; mais l'on peut dire aussi que les diversions n'ayant pas été differées, l'on a détourné tout ce qui auroit pû provoquer les accidents

cidents qui étoient à craindre. Ajoutez à cela que l'on a tellement évité les irritations dans les panſements, que le bleſſé n'a ſenty les premiers jours qu'une tres-legere douleur, qu'il a joüy du repos, & qu'il a toujours pris facilement les aliments qui lui étoient propres.

Il eſt tres-rare de voir un bleſſé dans un état plus deplorable; toutes les parties de ſon corps étoient ou vulnerées ou contuſes; & les plus petits inconvéniens qui ſeroient arrivés auroient rendu ſa mort certaine, & nos ſoins inutiles. Et ſi les diſſolvants & les diaphoretiques n'euſſent dégagé les parties, en facilitant la circulation du ſang & le cours des liqueurs, par une douce & inſenſible tranſpiration, je doute que le ſuccés eût été ſi favorable.

Chacun ſçait que dans la pratique, l'on fait une notable difference des fractures compliquées d'avec les ſimples. Il y a même des lieux où ces premieres paſſent pour tres-difficiles à guerir, & ſouvent pour incurables: particulierement celles des extremitez inferieures, où les bleſſés ſont abſolument obligez de garder le lit.

Je ne préſume pas cependant de pouvoir empêcher que les adorateurs de l'Antiquité ne blâment cette méthode, & ne rejettent mes maximes; mais qu'ils donnent charitablement au public, des voyes plus courtes & plus ſûres, & qu'ils faſſent voir des experiences qui les autoriſent, je promets pour-lors de me ranger de leur party.

CHAPITRE XXXV.

Des Pieds. XXXV. Observation; d'une playe d'arme à feu, faite au métatarse.

LE 25. Juin de la même année 1696. un Cadet Irlandois nommé *John Donoughal* neveu du Lieutenant Colonel d'Athlone, fut conduit dans le même Hôpital de Briançon. Il avoit été blessé en une rencontre dans la vallée de Barcelonnette, y ayant reçu un coup d'arme à feu au pied droit; l'entrée de la balle étoit en la partie laterale, & la balle restoit enclavée entre deux os de la même partie.

Un Chirurgien fit son possible sur le champ pour tirer la balle par le lieu de son entrée, mais inutilement.

Le premier jour que je le pansay, aprés avoir examiné la playe, & observé le trajet de la balle, je vis qu'elle ne pouvoit sortir que par une contre-ouverture: ce qui fut fait à la partie moyenne & posterieure du métatarse, & la balle fut tirée sans avoir causé qu'une mediocre douleur.

Les playes furent traitées selon notre méthode, avec les embrocations sur toute la partie; les diversions ne furent point obmises, & il ne fut pansé qu'une fois le jour avec nos simples remedes, & l'emplâtre de diapalme dissout.

L'escarre se separa sans produire une grande suppuration; il ne se fit aucune separation d'os, au moins qui fût visible. On ne le pansa ensuite que de deux jours l'un, & il se trouva guery en trente jours ou environ, aprés lequel

lequel tems il retourna à pied à son Regiment.

REFLEXION.

Personne n'ignore que les playes des extremités avec fractures, ne soient d'une tres-longue & laborieuse curation ; les tendons & les nerfs dont ces parties sont environnées, en rendent le sentiment fort vif, & les exposent dans les playes qu'elles reçoivent à de terribles accidens. C'est pourquoy elles demandent d'être traitées avec une grande douceur, & des remedes qui conviennent à la nature de ces organes. Nous avons remarqué ailleurs, comment les tentes & les pourrissants sont extrêmement contraires aux parties nerveuses & tendineuses ; c'est pourquoy nous n'en parlerons pas davantage. Nous dirons seulement icy que quelques personnes entestées, ont osé dire que cette maniere de panser si douce & si facile, tient un peu de la temerité : qu'on risque beaucoup en obmettant les circonstances que les Anciens nous ont laissées : que leurs maximes n'ont pas été établies sans fondement, & que cette méthode enfin n'est bonne à pratiquer que sur des soldats. Mais la raison & l'experience parlent trop en sa faveur, & elle n'a rien de téméraire puisqu'elle suit pas à pas les démarches de la Nature, qui doit nous servir de flambeau dans la conduite des playes. On ne peut s'écarter quand on a un si bon guide, & dés qu'on veut s'éloigner de ses routes, on tombe dans de grands dangers.

Au reste il n'est gueres moins necessaire d'être bon Chirurgien & experimenté praticien pour conduire une cure suivant cette méthode,

que dans la pratique ordinaire, qui paroit toutefois bien plus difficile & remplie de tant de circonstances inutiles & souvent pernicieuses. Car il est à croire que si l'on a eu des succés si favorables en la personne de soldats nourris & traitez dans des Hôpitaux, où souvent l'air est infecté, l'on en a l'obligation aux temperamens robustes de la plupart de ces hommes & aux grandes précautions qu'on a prises pour ne point traverser la Nature. Mais on doit esperer des événemens encore plus heureux en des sujets qui ont toutes les commoditez de la vie, & qui respirent un air plus pur.

CHAPITRE XXXVI.

Des Piéds. XXXVI. Observation ; d'une playe faite par une balle de fusil, qui traversa du gros orteil au plus petit.

EN l'année 1688. un Soldat de Milice fut conduit à l'Hôpital de Luserne où j'étois: Il avoit reçu un coup d'arme à feu au pied droit, assez extraordinaire par rapport au passage de la balle qui étoit d'un tres-petit calibre. L'entrée en étoit à la partie interne & moyenne du pouce ou gros orteil ; & la sortie à la pointe du petit doigt, sans qu'il parût au dessus ny au dessous aucune excoriation.

Il y avoit fracture de la premiere & de la seconde phalange du pouce: les secondes phalanges des trois autres doigts étoient entierement brisées, de même que la derniere du petit doigt.

En separant les uns des autres on voyoit quan-

quantité de portions d'os qui ne sembloient tenir qu'à un filet. Je repris chaque phalange en particulier & ensuite toutes ensemble ; j'introduisis doucement entre chaque doigt un petit linge imbibé d'esprit de vin, & je fis de petites compresses assez fermes & longitudinales que je posai dessus & dessous les doigts en forme d'attelles, les ayant aussi trempées dans l'esprit de vin ; & j'envelopay le pié dans un linge sans onguents ni emplâtres, l'appuyant sur une semelle, & faisant soutenir le tout par un leger bandage.

Je ne levai cet appareil qu'au bout de deux jours, & sans toucher aux petits linges d'entre les doigts, je baffinay toute la partie avec de ce même esprit, & je pansai comme cy-devant. Il se fit une fort mediocre suppuration : & ce fut à dessein de l'empêcher que je ne me servis dans cette cure que d'esprit de vin, qui me tint lieu de tout reméde pour la terminer. Elle a été achevée en trois semaines ou environ, sans qu'il se soit separé la moindre portion des phalanges, quoi-qu'elles eussent été toutes fracassées.

REFLEXION.

On peut juger du petit au grand, que c'est la Nature & la bonne méthode qui gueriſſent, & non pas le grand travail ni la grande dépense. Si j'avois employé dans cette cure les onguents ordinaires & les pourrissants, il se fût fait une grande suppuration qui eût détaché les esquilles, prolongé le traitement, & peut-être causé la perte des doigts, & ainsi estropié cet homme pour le reste de ses jours.

Quoi que cette cure soit d'une petite conséquence, on voit néanmoins par sa conduite, que les os se réünissent assez facilement quand on leur accorde le repos qui leur est necessaire, que l'air n'a pas le tems de les alterer, qu'il n'agit pas dans les playes, & qu'on a soin de s'abstenir des pourrissants qui sont toujours tres-contraires, comme il a été observé cy-dessus. Je diray même que je ne connois point de partie au corps qui en ait absolument besoin dans les blessures qu'elle peut recevoir. Je me suis contenté de rapporter seulement deux cures de playes aux pieds, quoique dans cet Hôpital nous en ayons pansé un grand nombre de semblable nature, qui ont eu des suites tres-heureuses; mais ce n'auroit été que des redites inutiles.

CHAPITRE XXXVII.

Conclusion de la seconde Partie.

SI mon foible raisonnement, si les autoritez dont je me sers, & les experiences que je rapporte, n'ont pas assez de force pour persuader quelques-uns de la bonté de cette méthode; je prie ceux qui lui refuseront leurs suffrages, d'en faire eux-mêmes les épreuves.

J'aurois pû marquer un fort grand nombre de cures pareilles à celles qui sont contenuës dans cette seconde partie; comme celles que nous avons faites sur des personnes blessées, ou dans les Travaux, ou en differentes occasions qui arrivent ordinairement dans les Armées; par exemple aux attaques de la vallée

de

de Barcelonette, & à la Bataille de la Marsaille donnée le 4. Octobre 1693. Mais parce que la plûpart n'auroient semblé que de simples repetitions, je me serois rendu ennuyeux : toutes ces gueriſons ayant été accomplies à-peu-prés de la même maniere.

On n'aura pas de peine à croire que j'aurois pû groſſir ce volume de beaucoup d'autres obſervations, quand on ſaura que durant l'eſpace de quatre ans que j'ay reſté en ce lieu, il en eſt ſorty plus de trois mille perſonnes bien gueries.

Ceux qui rapportent tout à la fortune, & qui n'ont pas pénétré dans la cauſe eſſentielle des heureux ſuccés qu'ont eus les traitemens qu'on a faits en cet Hôpital, voulant ternir la gloire d'une méthode à qui tant de bleſſez doivent le rétabliſſement de leur ſanté ; ont publié que nous étions accompagnez d'un bonheur extraordinaire. Comme ſi la guériſon des playes avoit du raport avec la chance qui ſe rencontre au jeu des cartes ou des dez, & que le hazard eût la principale part dans des choſes où l'experience & la bonne conduite ſont ſi néceſſaires.

Je n'ay parlé cy-devant, que des playes tres-conſiderables & qui ont eu preſque toutes quelque complication : ce qui doit faire juger que les playes ſimples dont je n'ay pas voulu remplir ce livre, ont dû guerir avec beaucoup plus de promptitude & de facilité, en ſuivant la même méthode.

L'on trouvera peut-être étrange, qu'en certaines cures de ſimples ſoldats, que je viens de raconter, j'aye dit que je m'étois ſervi du Baume du Perou : Cela n'a gueres de vray-ſem-

blance, me pourra-t-on objecter, eu égard au lieu & à la qualité des gens : Je l'avoüe, & cependant je n'ay rien avancé que de veritable; car S. A. R. M. le Duc de Savoye avoit envoyé son Apotiquaire à Luserne, avec ordre de se munir de tout ce qu'il y avoit de plus précieux, & de fournir une Pharmacie des plus complettes pour l'Hôpital de ce lieu : & non-seulement ce remede, mais encore les perles, le bezoard, & les plus chers cordiaux furent achetez & employez sans reserve & sans distinction, pour tous les malades qui se trouvoient sous le pouvoir de ce Prince. Mais on n'en doit pas conclure que ces drogues si recherchées ayent eu la principale part à nos cures. Nous avons aussi-bien réüssi en d'autres rencontres avec des remédes que la nature fournit abondamment presqu'en tous lieux, la maniere d'en faire l'application est tout le secret de notre art.

TROISIE'ME PARTIE,

Où je donne une idée generale de ma nouvelle pratique, avec quelques remarques.

CHAPITRE I.

Des Tumeurs, & des Abſcés.

MOn deſſein me bornant à expliquer ſeulement ma pratique, à l'égard des tumeurs, ceux qui voudront approfondir leurs cauſes & leurs differences, auront recours aux Auteurs qui en ont écrit.

Les Modernes ne ſont pas bien d'accord avec les Anciens ſur ce ſujet, & depuis que la circulation du ſang a été découverte, on a développé les cauſes eſſentielles de pluſieurs accidens qui nous arrivent dans le traitement des tumeurs, & que les Anciens avoient expliquez d'une maniere toute differente.

Tout le monde ſçait que les tumeurs ſont des amas de matieres qui font gonfler quelque partie du corps au de-là de ſes bornes naturelles; ce qui arrive ou peu-à-peu, comme lorſque des humeurs épaiſſes s'infiltrent dans les parties & s'y durciſſent; ou ſubitement par le dépôt de quelques liquides qui fluent dans un membre par des vaiſſeaux ou par des pores notablement ouverts ou relâchez.

Les differences de ces maux ſe tirent premiere-

mierement, des matieres soit simples soit étérogénes qui les produisent ; comme le phlegmon qui dépend d'un sang échauffé ; l'éryſipele d'une liqueur subtile & bilieuse ; l'œdême d'une lymphe grossiere ; l'hydropisie d'une serosité ; la tympanite des vents ; le meliceris d'une mucosité, de la bile & du sang confondus ensemble. Secondement de leur figure & de leur couleur ; comme le clou, le charbon. Troisiémement des parties qu'elles occupent ; comme la squinancie à la gorge. Quatriémement de leurs causes qui sont internes ou externes, malignes ou sans danger. Cinquiémement de leur suite, étant ou critiques, quand la nature se soulage par elles, ou de mauvais augure, quand elles sont causes de symptômes fâcheux, comme le charbon de la peste. Sixiémement de leur constitution ; comme d'être enkistées, c'est-à-dire, d'avoir une membrane particuliere qui renferme l'humeur extravasée, ou de n'avoir point de telle enveloppe.

Les signes des tumeurs sont l'enflure du membre, sa dureté ou sa molesse, sa chaleur, sa douleur ou son indolence à l'endroit élevé ; ce qui dépend de la qualité de la matiére contenuë.

On se propose en général deux fins dans leur cure, la premiere c'est d'empêcher qu'il ne tombe rien davantage dans la partie ; & la seconde d'en faire sortir la matiere qui s'y est déja engagée. On prévient les nouveaux déposts par toutes sortes de révulsions & de repercussions, aussi bien que par des médicamens qui fortifient le ressort de la partie, & qui conservent son temperament. On évacuë les matieres renfermées en se servant d'astringens lors-

lorſqu'elles ſont coulantes & déliées; mais ſi elles ſont tenaces & embaraſſées entre les fibres de l'organe, on employera les diſcuſſifs & les réſolutifs. Je n'entre point dans le détail : mais comme une maladie exactement connuë eſt facile à guerir quand on y donne un peu d'attention, les jeunes Chirurgiens trouveront les remedes qu'il faut aproprier à chaque tumeur, en s'inſtruiſant en particulier de ſes principes & de ſes ſignes chez les Modernes. *Ettmuller* dans ſa Chirurgie medicale en donne un aſſez grand nombre de tres-ſpécifiques, de même que M. *Vérduc* dans ſa Pathologie de Chirurgie.

Je diray ſeulement en paſſant, que les tumeurs qui ſont accompagnées d'inflammation, comme le phlegmon & l'éryſipelle, ont plus beſoin de réſolutifs que de repercuſſifs. L'experience nous confirme dans cette opinion, & chacun eſt préſentement perſuadé de cette verité, qui eſt pourtant contraire à la loy des Anciens; car le phlegmon de cauſe interne ou externe, ſelon les Récens, n'eſt autre choſe qu'une obſtruction des vaiſſeaux. Ce mal eſt ordinaire aux playes d'armes à feu, nous en dirons deux mots dans le chapitre de ces playes.

Suivant cette doctrine, les réſolutifs ſont abſolument néceſſaires pour tenter la voye de la fonte ou de la tranſpiration qui doit faire la premiere intention.

L'éryſipele ſelon les mêmes Autheurs, n'eſt qu'un acide ſubtil & volatil, répandu tantôt ſur la peau, tantôt ſur les muſcles; les réſolutifs conviennent pareillement à cette maladie : l'eſprit de vin camphré, le ſucre de ſaturne, le vinaigre

vinaigre fuzard y peuvent être mis en usage.

Les accidents des grands éryſipeles ſont terribles & violents. Il me ſouvient qu'étant à Luſerne, un febricitant fut attaqué d'une ſemblable maladie qui l'occupoit depuis le milieu de la cuiſſe juſqu'au talon ; & n'ayant pas eu la prévoyance de nous avertir à tems, il paſſa toute cette partie hors du lit pendant une nuit entiere, que l'air étoit mediocrement froid. Il ſe fit une telle repercuſſion, que le lendemain toute cette partie ſe trouva gangrénée, ſans que nos ſoins, & toute notre induſtrie puſſent empêcher qu'elle ne ſe convertit en ſphacelle dans fort peu de tems; il mourut la moitié du corps entierement pourry. Je n'ay jamais veu de ſpectacle plus affreux, ni ſenti d'odeur plus inſuportable ; il penſa avant que de mourir, infecter non ſeulement l'Hôpital, mais toute la Ville.

Quand on voit que l'éryſipele n'a pû ceder aux remedes reſolutifs, il ne faut pas tarder à ſcarifier toute la partie pour donner paſſage au ſang, & à la baſſiner avec l'eau de vie camphrée, ou bien avec quelqu'autre liqueur ſpiritueuſe & inciſive; le vinaigre ſalé de ſel armoniac, ou à ſon deffaut de ſel commun peut être employé. On ne doit pas néanmoins croire que les repercuſſifs ſoient tout-à-fait à mépriſer ; il faut ſeulement ſçavoir s'en ſervir ſelon les occaſions.

En l'année 1693. M. *Dechamp* commandant le troiſiéme Bataillon de Sault, & préſentement Lieutenant Colonel du même Regiment, ayant été traité à l'Armée durant ſix ſemaines d'un éryſipele à la jambe, avec les reſolutifs qu'on a préſentement coutume d'ordonner, & n'en

n'en ayant reçu aucun soulagement, il se fit apporter en cette même Ville pour se remettre entre mes mains : Aprés m'être informé des remedes qui lui avoient été faits, j'employay les repercussifs ; au bout de huit jours il marcha, & fut entierement guery. L'âge, le temperament, la saison, & la partie affligée doivent être considerez pour faire une juste application des remedes. Mais sans m'arrêter davantage dans une generalité qui ne me plaît pas, je diray au sujet des abscés de toute nature, qui sont tombez sous notre conduite dans cet Hôpital, & qui ont gueri avec une promptitude incroyable, que je me suis contenté d'y faire une ample ouverture, & que j'ay laissé le reste à la sage administration de la Nature, n'oubliant pas néanmoins les remedes generaux & le regime. Mais pour le pansement de l'ulcere, je ne me sers jamais que du simple plumaceau couvert des medicaments les plus communs, & quelquefois, quand il y a un sinus, de petites compresses expulsives, de l'emplâtre, & d'un bandage contentif.

Le grand nombre de ceux qui ont été traitez dans cet Hôpital suivant cette méthode, & qui ont guery en fort peu de temps surprendroit : aussi doit-on considerer que l'ouverture n'étant pas occupée par un corps étranger, les matieres ne peuvent pas faire de séjour dans le membre, elles s'écoulent incessamment, & les parties qui auparavant étoient separées les unes des autres se raprochent, & en même tems chassent & repoussent tout ce qui pourroit y être contenu, ne laissant aucun vuide pour l'accumulation d'une substance inutile & incommo-

commode. Les parties se réünissent, la Nature agit sans contrainte, & son baume incarne mieux que toutes les drogues de la Pharmacie.

Il est certain que je n'aurois pas continué si long-tems cette méthode si je n'avois éprouvé en mille occasions ses salutaires effets; & je puis jurer avec verité, qu'il n'est jamais arrivé à ceux qui ont été pansez de cette maniere, le moindre inconvenient qui dût lui être rapporté: Il est permis à un chacun d'en croire ce qu'il lui plaira, mais je m'attache plus à être veritable, que persuasif.

A l'égard des tumeurs scrophuleuses, ou des bronchoceles, je n'ay point trouvé de remede plus propre à les terminer que le mercure. Je crois n'être pas le seul de mon opinion; le nombre des experiences que j'en ay m'en a fait cherir l'usage. Quiconque sera suffisamment informé de leur cause & de leur nature, & qui connoitra bien les proprietez du remede dont je parle, tombera d'accord que c'est le seul qui puisse les conduire à une cure éradicative. Tout consiste à s'en servir prudemment; car le meilleur des remedes & le plus parfait des instruments, ont toujours un pernicieux effet, quand ils sont entre les mains d'un Chirurgien dépourvû de science & d'experience. On verra cy-aprés la maniere heureuse avec laquelle j'en ay mené de rebelles & d'inveterées à une parfaite guerison.

CAHPI-

CHAPITRE II.

De la Gangréne.

LA gangréne eſt un accident qui donne aſſez d'occupation dans les Hôpitaux d'Armée. Je ne diray rien de ſes cauſes, M. *Thevenin* a parlé à fond ſur cette matiere; & M. *Caufapé* dans ſon livre des fiévres, en a donné un petit traité ſur des principes differents. Les jeunes Chirurgiens auront recours à eux pour s'en inſtruire.

Qu'ils ſachent cependant, qu'il n'y a pas un ſeul moment à perdre pour arrêter le progrés & éviter les ſuites de cette corruption. Quand les gros vaiſſeaux ſont entierement coupez dans un membre qui ſe peut amputer, le plus court chemin eſt d'en venir promptement à l'operation, ſans attendre que le ſphacelle ſoit ſurvenu. Car la gangréne fait tant de chemin en peu de tems, que les parties ſaines s'en trouvent attaquées avant qu'on ait eu le loiſir de s'en appercevoir.

Mais elle arrive ſouvent dans les playes d'armes à feu, ſi on ne la prévient, dans les contuſions, dans les playes d'inſtrument tranchant & contondant, & même enſuitte des grands phlegmons & des éryſipeles, ou quelquefois par la rigueur du froid. Cette derniere cauſe nous fait aſſez de peine à la fin des campagnes; mais à l'aide de l'eſprit de nitre ou de l'eau forte, à laquelle nous faiſons devorer la moitié moins peſant de Mercure crud, nous avons terminé ces ſortes de mortifications des pieds & des mains, avec facilité en les touchant de

cette

cette liqueur avec un petit linge mis dans toute l'étenduë de la gangréne ; & à faute de ce cauſtique on peut ſe ſervir de tous les autres eſprits qui ont à peu prés la même qualité.

J'ay trouvé l'effet de ce remede ſi doux & ſi prompt, que je ne m'en ſers point d'autre en toutes ſortes de gangrénes. Il ſépare divinement le mort d'avec le vif, ſans ſcarifications ni taillades, ſi ce n'eſt quand le mal eſt extrémement profond : car alors ces operations violentes ſont abſolument neceſſaires.

Les cordiaux & le vin y doivent être toujours employez pour fortifier & pour défendre la chaleur naturelle contre un ennemy qui l'attaque ſouvent juſques dans ſon principe. Quand la plénitude domine, les ſaignées & les clyſteres ne ſont pas d'un petit ſecours. Dans la naiſſance de la gangréne on peut joindre les diverſions aux topiques, ſans oublier le regime qui demande auſſi une attention particuliere. Quand j'ay remarqué des diſpoſitions à la mortification, je me ſuis ſervy quelquefois de cataplaſmes & d'emplaſtiques lorſque l'inflammation me le permettoit, afin de réünir les eſprits, & de donner à la Nature, le tems & la force de combattre & de ſurmonter par la vigueur des émotions interieures & reglées, les matieres corrompuës & ſuſceptibles de la malignité. J'ay vû ſouvent teminer ces ſortes de maux par des abſcés ſalutaires avec une loüable coction.

Quand les phlegmons qui arrivent aux playes ſont puiſſants & opiniâtres, & qu'ils n'ont pû ceder par les diverſions & les reſolutifs, il ne faut pas tarder à ſcarifier le lieu malade, dans toute l'étenduë de la tumeur, pour donner

ner passage au sang extravasé & souvent corrompu, & pour dégorger, ou soulager la partie qui pourroit être suffoquée par l'obstruction & la plenitude, la bassinant ensuite avec l'esprit de vin & le sel armoniac. Car si l'on tarde à y pourvoir, l'ennemi qui est caché travaille à la sourdine : & quand les signes exterieurs de la gangréne paroissent, tout ce qui étoit sous les teguments se trouve souvent pourri, & dans des desordres insurmontables.

L'éryspele est encore plus à craindre, car il est plus prompt & plus actif : c'est le fait d'un prudent praticien d'y pourvoir en temps & lieu. La fomentation d'esprit de vin, de l'onguent égyptiac & de sel armoniac y peut être mise en usage.

Plusieurs Autheurs ont donné quantité de moyens tres-propres pour remedier aux gangrénes : mais dans les Hôpitaux d'Armée on n'a pas toujours la commodité de les choisir. C'est en quoy il est bon de sçavoir se servir de ceux qui sont simples & faciles à trouver ; ce ne sont pas toujours les plus grandes compositions qui ont le plus de vertu.

Dans cette sorte de corruptions il est tres-necessaire de joindre les remedes internes aux topiques ; comme les bons cordiaux, la theriaque, la confection d'hiacinte & d'alkermes, & les alexi-pharmaques ; à quoy l'on peut joindre un peu de camphre. Le vin est du nombre des cordiaux, c'est un de ceux dont je fais le plus fréquent usage dans les Hôpitaux ; le scordium pris interieurement & appliqué sur la gangréne, ne doit pas être mepriſé.

On peut voir dans *Ettmuller*, une assés grande

de liſte de bonnes recettes pour la gangréne. Il expoſe pareillement la maniere des Allemands pour ſeparer les parties ſphacellées ou mortes d'avec les vives, qui eſt l'application du beurre d'antimoine. C'eſt le remede dont ils ſe ſervent dans les amputations, afin d'éviter l'uſage du couteau courbe & des aſtringents qui brûlent & cauteriſent.

On pourroit ſe ſervir de ce remede auſſi utilement que de l'eſprit de nitre que nous avons marqué cy deſſus; il n'y a que du plus ou du moins dans leurs applications. Et ſoit que l'un ou l'autre de ces médicamens chymiques ayent été employez à terminer la gangréne, un ſimple digeſtif ſuffit enſuite pour hâter la ſéparation de l'eſcarre, & achever la curation.

CHAPITRE III.

Des Hernies.

IL y a un grand nombre de Soldats attaquez de hernies. Les fatigues qu'ils ſouffrent & leur maniere de vivre, contribuent également à les reduire en ces états déplorables, pour leſquels on eſt ſouvent obligé de les envoyer dans les Hôpitaux.

Je ne prétends parler icy que des moyens particuliers dont je me ſers pour corriger ces ſortes de maux. Car je ſuis perſuadé, & perſonne n'en doute, que le bandage eſt le plus ſûr & le plus ſouverain remede pour les deſcentes. Mais outre qu'on n'a pas la commodité de leur en fabriquer dans les Hôpitaux, il faut promptement pourvoir aux accidents qui

qui surviennent souvent tout-à-coup, comme quand les intestins tombent dans le scrotum, car les douleurs sont alors tres-violentes & presque aussi cruelles que celles du *miserere*.

Je fais donc en pareille occasion un cataplasme de fiente de Bœuf, ou bien quand je la puis avoir fraîche, je la fricasse dans l'huile de chanvre ou violat pour l'appliquer chaude. Ce remede appaise bientôt la douleur en discutant les vents, & donne par ce moyen, la liberté de reduire l'intestin dans sa place lorsqu'il en est descendu seul, & sans matiere fécale. Les astringents de la premiere classe peuvent aussi être mis en usage, comme le plâtre, le bol simple &c. mêlez dans le blanc d'œuf ou dans le vinaigre. Quelques-uns employent les émolliens; mais leur action est trop lente dans un cas si précipité.

Je me suis tres-bien trouvé de la fomentation composée de balaustes de noix de galles & de cyprés, d'écorce de grenade, d'alun, de fleurs de camomille & de melilot, avec le sel commun. Le tout concassé & pilé, puis bouilli dans de l'eau de forge, ou dans du vin austere, & mis fort chaud avec le marc; j'ay tiré d'afaire par ce remede des malades qui étoient à deux doigts de la mort. On doit appliquer ensuite l'emplâtre *pro hernia* sur la dilatation du peritoine, qui sans le bandage ne se rétabliroit jamais bien de cette indisposition.

CHAPITRE IV.

Des Playes.

QUoique j'aye suffisamment expliqué ma méthode à l'égard des playes, dans les Relations des cures que renferme ma seconde Partie; je ne laisserai pas de donner icy une idée generale de la pratique que j'observe dans les divers cas qui se présentent, tant afin de rassembler les parties qui composent cette pratique, que pour soulager la mémoire des jeunes Chirurgiens.

Si notre méthode semble s'écarter trop de celle des Anciens, ou n'avoir pas tout le rapport qu'on pourroit desirer avec celle de la plûpart des Modernes, je supplie ceux qui liront ce Traité de ne le pas condamner avant que d'avoir examiné à fond la verité des faits & des maximes qu'on y propose. Car la précipitation avec laquelle nous décidons ordinairement des choses qui ne nous sont pas entierement connuës, est souvent la cause que nous nous trompons nous mêmes dans les jugemens que nous en faisons. Cependant si je ne me flate point, j'espere qu'on reconnoitra bien-tôt que cette pratique n'est acquise que par de longues & de fréquentes épreuves, & que sa facilité, son universalité, le parfait rétablissement qu'elle procure, sont des marques infaillibles de la bonté de ses fondemens. Elle n'est point de ces nouveautez qui ne sont que curieuses sans utilité; la raison parle en sa faveur; la Nature y est conforme; l'experience en fait l'évidence & la certitude, & environ

3000.

3000. blessez bien gueris en sont les cautions. Dans la premiere & dans la seconde partie de cet Ouvrage, j'expose assez au long les raisons qui autorisent cette pratique ; & elles y sont appuiées de plusieurs passages des Anciens & des Modernes.

Si je refute les tentes comme des instrumens pernicieux, ce sont mes propres yeux qui m'ont désabusé de l'avantage qu'on en prétendoit tirer; j'espere même que dans la suite un grand nombre de Chirurgiens se rangeront de mon côté.

Si je m'attache principalement à panser les playes doucement & promptement, il ne faut que le bon sens pour justifier ce procedé. Je ne doute point aussi, que tout homme raisonnable qui aura un peu de lumiere sur ce sujet, ne fasse des réflexions qui condamneront mes adversaires.

Enfin si je tâche de persuader que l'air est extrêmement à craindre dans les playes, je n'avance rien de nouveau, puisqu'*Hippocrate*, *Galien*, & plusieurs autres n'ont pas ignoré le mauvais effet qu'il y produit. Chacun sçait assez que l'air froid qui pénétre tout, est un des plus grands ennemis de notre nature. C'est sur quoy dans le 7. Chapitre de la premiere Partie, je me suis étendu autant que mes foibles lumieres me l'ont pû permettre.

Je ne panse que rarement une playe, convaincu qu'il faut donner à la Nature le loisir d'agir pour qu'elle puisse rétablir les parties blessées, dans leur premier état ; ce qui ne se peut facilement accomplir quand elle est interrompuë par des pansemens, dont les intervalles sont si peu éloignez les uns des autres.

J'ay toujours eu pour maxime l'usage des

incisions au premier appareil des playes d'armes à feu, de même qu'à toute playe qui pénétre & dont l'ouverture est étroite ; c'est le veritable endroit pour prévenir & éviter la plûpart des accidents qui arrivent dans la pratique, & pour se mettre à couvert du blâme quand il survient quelque fâcheux symptôme. Je me sers quelquefois de dilatans en premier appareil afin d'empêcher la réünion des incisions fraîches, d'en écarter les bords, & de laisser les voyes libres pour l'expulsion, ou pour la suppuration si la Nature s'y trouve disposée, mais ailleurs je les supprime pour ne laisser aucun obstacle à la réünion.

Quand l'hémorragie est opiniâtre, je me sers du calcantum, des poudres astringentes, de la poudre de vigne seiche & pulverisée, des eaux styptiques, &c. Ce n'est qu'à l'extremité que j'use du vitriol de Cypre, de l'eau forte, & du cautere actuel.

Je me suis toujours assez bien trouvé de l'usage des défensifs dans les premiers appareils, en les appliquant sur les parties superieures des playes, & quelquefois sur les inferieures pour temperer l'ardeur du sang, moderer son action, & resister aux fluxions, observant de faire ces remedes peu emplastiques.

Je fais les diversions promptement & sans perdre de tems, pour corriger la plenitude universelle, faciliter la circulation, & diminuer l'abondance du sang qui pourroit se dégorger sur les parties offensées ; car une ou deux saignées faites d'abord, sont plus salutaires que quatre, aprés que les accidents sont survenus.

J'ay toujours un grand soin de vuider le bas-

ventre

ventre par les clysteres, ayant reconnu que la retention des excrements s'oppose d'ordinaire beaucoup au rétablissement de la bonne disposition du corps.

Si l'hémorragie a été considerable, je ne léve le premier appareil que deux ou trois jours aprés son application, pour donner le tems aux vaisseaux vulnerez de se réünir. Néanmoins si la saison le permet, & si la douleur ou d'autres inconveniens ne m'obligent à en user autrement, je leve tous les jours les bandes pendant cet intervalle, laissant seulement ce qui peut appuyer & contenir les astringents, faisant les embrocations ou arrosemens si le cas le requiert, & renouvellant les défensifs. Par cette prévoyance on évite souvent la suffocation qui pourroit arriver quand les astringents & les emplastiques séjournent trop de tems sur la partie; puisqu'en bouchant les porositez du cuir, & tenant enfermées les vapeurs qui doivent s'exhaler incessamment, on donne occasion à des desordres qui augmentent le mal de la playe: La trop grande quantité de bandes & de compresses produit souvent le même effet.

Aprés le premier appareil, & quelquefois aprés le second, je ne me sers plus que de plumaceaux, continuant les embrocations jusqu'à la resolution de la contusion: ce qui peut être terminé en cinq ou six jours plus ou moins, selon la grandeur & la nature de la contusion & de la partie contuse.

S'il survient aux playes des phlegmons, des éry sipelles, &c. les choses onctueuses y étant contraires je les évite, employant seulement les cataplasmes anodins, & souvent les reso-

lutifs, qui joints aux diverſions & à la diéte, combattent ces accidents & les ſurmontent.

Je trouve qu'il eſt tres-ſalutaire en découvrant la playe, d'appliquer d'abord ſur toute ſon étenduë, un linge trempé dans du vin chaud ou dans l'eau de vie. Il corrobore, fortifie & vivifie en raſſemblant les eſprits, & en empêchant que les nitres & les autres particules embaraſſantes de l'air, ne s'attachent dans les playes & n'en pénétrent le fonds.

Le premier appareil paſſé, je ne foüille jamais dans les playes ny avec le doigt ny avec la ſonde, ſi une grande neceſſité ne m'y contraint; j'abhorre même les fauſſes tentes dont on ſe ſert ſi communément pour eſſuyer le fonds des playes, & generalement tout ce qui peut irriter, cauſer douleur & s'oppoſer au deſſein de la Nature, qui ne tend qu'à la réünion.

Je ne m'arreſte point comme quelques-uns font, à nettoyer ſi exactement les playes pendant un grand eſpace de tems, pour n'y pas laiſſer la moindre portion de matiere; mais j'applique promptement mon appareil pour empêcher, comme il a été dit, l'action des parties acides de l'air, & la diſſipation des eſprits, afin de conſerver les parties affligées dans leur vigueur autant qu'il ſe peut, & leur donner la force de reſiſter à un nombre infini d'ennemis qui les attaquent de tous côtez.

Quoique j'aye dit au Chapitre 5. de la premiere partie, que les matieres ne doivent point être retenuës dans les playes, & que la Nature ne prendroit pas tant de ſoin de les expulſer, ſi elle en pouvoit tirer quelque avantage; cela doit s'entendre des matieres qui ſont arrêtées par le moyen de quelque tente

dans

dans ces cavitez où elles se fermentent & s'échauffent, & par leur séjour contractent une méchante qualité, avec laquelle elles peuvent être pompées par les veines; car le pus louable ne devient pernicieux que par accident, étant essentiellement balsamique, parce qu'il est toujours mêlé avec une bonne partie du baume naturel ou suc nourricier qui découle continuellement sur les parties vulnerées. Ce qui peut autoriser cette verité, c'est qu'il y a des lieux en Hollande où l'on compose un baume des matieres qui fluent naturellement des playes, lequel est tres-salutaire pour leurs cures.

Et il n'est pas plus difficile de croire qu'un tel pus puisse contribuer à la guerison de la playe d'où il sort, quand par la main & l'industrie d'un bon artiste il est épuré & débarrassé de ses parties excrementeuses, & qu'il ne reste que le baume du sang; que d'ajouter foy à un fait tres-certain; sçavoir que quelques Medecins Italiens curieux, guériffent les dyssenteries avec le sel des excrements des malades, & les hydropiques avec le sel des eaux qu'on tire de leur ventre par l'operation. *Ettmuller* loüe aussi l'excrement des oreilles pour la guerison des playes.

Or toutes ces choses contiennent moins d'humeur balsamique, que le pus qui flue des playes, quand il n'est point alteré par l'ardeur d'une fiévre essentielle ou symptômatique; qu'il n'a pas séjourné dans la partie pour y avoir été retenu par les tentes; ou qu'il n'est pas dépravé par l'usage des pourrissants, ou d'autres remedes semblables, qui détruisent la constitution qui lui est propre.

M. *Verduc* dit fort à propos sur ce sujet dans

sa Chirurgie, que le pus est la partie chyleuse du sang. C'est donc contre toute sorte de raison que quelques Modernes veulent qu'on exprime toute la matiere contenuë dans les playes, puisque par là on les prive d'un baume qui seul peut en procurer la guérison.

Quand je sçay, ou que je doute qu'il est resté quelque corps étranger dans les playes d'où la Nature tâche de le chasser par leur orifice, ou que quelque esquille est separée; je n'ay recours à d'autres tentes qu'à l'éponge preparée, à la moëlle de sureau & à la racine de gentiane, lesquelles dilatent assez les playes pour donner un libre passage à ce qui doit sortir. Ce moyen n'est ignoré d'aucun praticien, tout consiste seulement à s'en servir en tems & lieu.

Je ne puis m'empêcher de condamner hautement ceux qui arrangent avec ordre & patiemment, un grand nombre de petits bourdonnets ou dilatants, dont ils font trois ou quatre lits dans les playes qui ont un peu d'étenduë, observant une symmetrie qui donne dans la veuë des assistants: Methode aussi pernicieuse que contraire au bon sens: comme si la propreté & la delicatesse qui fait l'agrément de cette maniere de pratiquer, ne pouvoit pas être aussi bien observée en faisant de grands plumaceaux de charpie longue & fine qui couvrent d'abord toute la playe.

Il est vray que j'ay éprouvé par moi-même l'entestement qu'on a pour cette cruelle méthode; car la plûpart des blessés croyent qu'on les néglige, quand on ne passe pas une heure à examiner leurs playes, & autant à appliquer l'appareil; mais la charité nous oblige de les tirer de cette erreur.

Si

Si la playe est profonde avec déperdition de substance, je la remplis avec de simples plumaceaux de charpie bien fine pour éviter le vuide, qui sans cela se rempliroit d'air ou de vapeurs capables de se corrompre; je les applique fort legerement, couverts ou trempez dans un medicament qui convient à la Nature & à la qualité de la playe. Ces sortes de plumaceaux ne sont pas si durs que les dilatants, & par consequent causent moins de douleur; parce qu'ils ne font presque pas de résistance à la réunion, qu'ils ne sont pas assez solides pour empêcher la régéneration des chairs, & même qu'ils ne sont pas si sujets à se perdre dans les playes, ni à se cantonner dans leurs cavitez que les tentes.

J'ay autant de soin de bannir les injections que les tentes, ayant remarqué que l'usage de celles-là n'étoit gueres moins pernicieux: car elles fondent & dissolvent le sang, augmentent la solution de continuité, excitent de la douleur & engendrent des chairs baveuses.

Je défends aux pansements des playes, l'usage des vins aromatiques, & celuy des fomentations, dont quelques-uns se servent fort frequemment, ce qui ne contribuë pas peu à la longueur des cures.

Il est constant que ces parties s'abreuvent de cette humidité qui amollit le cuir, le tumefie & le relâche. Ces mêmes parties suçant ces liqueurs, & s'en remplissant comme des éponges, leur chaleur naturelle en est éteinte & suffoquée; nulle coction louable ne se peut faire, & tout se convertit en pus & en corruption; & si cette méthode est continuée pendant un long espace de tems, comme il n'ar-

rive que trop souvent, les ligaments se relâchent & le blessé court risque d'être estropié pour le reste de sa vie.

Cette maniere de pratiquer est dangereuse, particulierement dans les Hôpitaux d'armée, parce qu'on n'a pas toujours en ces lieux, ce qui est necessaire pour donner à de tels remédes toutes les qualitez qui leur sont deuës. Comment, par exemple, les maintenir chauds, si le nombre des couvertures qu'on peut fournir n'est pas suffisant ? De là vient ordinairement, qu'un moment aprés l'application tout l'appareil reste froid & glacé, ce qui cause des œdemes de tres-difficile guérison, & souvent des maux encore plus tristes.

La diéte est si nécessaire dans la curation des playes, que sans elle on ne peut éviter les plus rudes symptômes; mais il est bon d'avoir égard à l'âge, au temperament, à la plenitude ou à l'inanition, à la saison, & à la qualité de la blessure.

Il est à propos de remarquer que la diéte trop exacte préjudicie au rétablissement de la santé des soldats, qui pêchent ordinairement plus par inanition que par repletion ; c'est pourquoy je ne les prive pas entierement des aliments solides, à moins que la grandeur de la playe ne le demande : Par-là on leur conserve les forces ; car les boüillons, quoique bons, ne sont pas assez nourrissants dans les Hôpitaux pour leur servir seuls d'aliments & empêcher le fruit qu'on peut attendre des diversions nécessaires. Le vin ne doit pas aussi leur être interdit, si ce n'est dans des cas de la derniere importance. Etant un peu temperé, il resiste à la malignité de l'air qui est toujours impur

impur dans les Hôpitaux. Il est enfin leur cordial & leur alexipharmaque.

Il est tres-nécessaire pour la prompte guérison des playes, & particulierement dans les Hôpitaux d'armée, d'avoir égard à la situation des parties blessées, pour laisser la liberté de la circulation, en donnant de la pente aux matieres, & du repos au blessé; j'ay vû des lieux où cet article étoit negligé, ce qui néanmoins a tres-souvent de fâcheuses suites.

Si un Chirurgien n'est pas assez charitable pour instruire ceux qui servent les blessés, de la maniere de faire leurs lits suivant la qualité & la nature des blessures, les pauvres blessez souffrent continuellement les rigueurs d'une mauvaise situation, qui seule suffit pour les priver du repos qui leur est si nécessaire, & pour rendre leurs peines & nos soins inutiles.

La tête doit être mediocrement élevée, & posée s'il se peut, sur quelque chose de mollet sans plume, avec la pente pour l'écoulement du pus. Quand le col est blessé, il faut faire en sorte que le coussin l'appuye legerement, ou que des linges ployez en plusieurs doubles rempliſſent le vuide qui est entre la tête & les épaules.

Les playes de poitrine, qui meritent bien que nous en parlions en général dans un Chapitre particulier qui sera le troisiéme aprés celui-cy, ont besoin d'une situation aisée & sans contrainte, plûtôt haute que basse; on doit consulter sur ce sujet la commodité du malade, plus que toute autre chose.

Celles du bas-ventre & des lombes, demandent à peu prés une même disposition. Celles de la vessie & des parties genitales veulent un

grand repos, un bandage propre qui ait un ſuſpenſoir, & une ſituation un peu élevée.

Chacun ſçait que le bras étant bleſſé, il faut le tenir attaché contre le col: que dans les playes & dans les fractures de l'humerus, il faut ajuſter quelque couſſin pour élever cette partie à peu prés à la hauteur de la poitrine, afin de lui donner une aſſiéte ſtable, & qu'on doit ſe ſervir de palettes aux playes ou aux fractures du carpe, du métacarpe, & des doigts pour les tenir fermes contre ces corps.

Les playes des cuiſſes ont beſoin d'une ſituation égale qui ne ſoit ny haute ny baſſe. Celles des jambes & des pieds s'accommodent d'une ſituation un peu élevée, afin que le ſang groſſier y puiſſe aiſément circuler, car par ſa peſanteur les jambes étant baſſes, il pourroit s'arreſter dans les veines, s'y coaguler, interrompre ſa circulation, & embaraſſer terriblement. C'eſt pour cela que cette autre ſituation pendante ou baſſe, à la quelle pluſieurs Chirurgiens ne font point d'attention, contribuë beaucoup à rendre les playes des jambes & des pieds d'une tres-difficile guériſon, & à en entretenir les ulceres.

Il n'eſt pas moins avantageux d'alonger les jambes, & de les tenir droites pendant le cours des panſemens; car aprés la gueriſon, il eſt difficile de leur redonner leur figure naturelle, ſur tout quand la cure a été de longue durée, comme lorſque l'on a tenu la jambe ployée durant le traitement d'une fracture compliquée ou ſimple; c'eſt ce que j'ay obſervé pluſieurs fois, & à quoy les jeunes Chirurgiens doivent prendre garde. Les fractures du tibia & du peroné, & les playes ſimples des jambes un-

peu

peu considerables, ont besoin d'une semelle pour soûtenir le pied, aussi bien que celles du tarse, du métatarse & des doigts.

Le bandage trop serré, particulierement dans les playes d'armes à feu, empêche le cours libre des humeurs & cause souvent des mortifications: c'est ce qui m'oblige, au moins les premiers jours, de le faire simplement contentif. Et même plusieurs blessez ont été conduits dans cet Hôpital avec les membres à demy gangrenés, pour avoir été trop étroitement bandez: car sur tout dans les playes d'arquebusades, les parties vulnerées se tumefient toujours, les unes plus, les autres moins; c'est en quoy un bandage quoique mediocrement serré, devient insuportable d'un pansement à l'autre. Le repos n'est pas d'une moindre consequence, & toutes ces choses jointes ensemble & bien ménagées, sont ordinairement d'un extréme soulagement aux blessez.

Je n'employe les purgatifs qu'avec une grande circonspection, & aprés que le tems des principaux accidents est passé; observant toujours de commencer par les plus legers qui lubrifient, comme la casse & la manne, &c. Pendant cet intervalle les clysteres, joints à à l'usage des pruneaux, ne sont pas d'un petit secours; l'avoine & l'orge mondez, parce qu'ils se digerent facilement, & qu'ils nourrissent mediocrement, temperent aussi la chaleur étrangere, & tiennent le ventre libre.

Pour ce qui concerne les topiques que j'ay coutume d'employer dans les pansements des playes, ils n'ont rien qui ne soit assez connu.

Je m'abstiens autant que je le puis des pourrissants, & des puissants suppuratifs, à cause

qu'ils peuvent détruire le temperament des parties, désunir les principes du sang, & dépraver le suc nourricier qu'il faut avoir soin de conserver dans la juste proportion de ses élémens. C'est aussi ce qui a porté les Anciens à nous recommander si souvent d'avoir égard à maintenir les parties blessées dans leur temperature naturelle.

Hippocrate dit que toutes les playes contuses doivent être conduites à suppuration pour être promptement gueries; cette opinion sembleroit appuyer & autoriser l'usage des pourrissants, car pour conduire une playe à suppuration, l'on a communément recours à ces sortes de remedes. Mais il me semble que cecy ne doit pas avoir de lieu dans les Hôpitaux d'armée, où l'air est ordinairement infecté par l'haleine & le séjour des malades, & où l'on est presque toujours environné de lieux qui servent de cimetieres aux défunts, dont le nombre n'est que trop grand.

Il est certain que ce voisinage, particulierement dans les chaleurs, communique à l'air par les exhalaisons qui s'en élevent, une complication de corruption & de mauvaise qualité qui engendre pourriture aux playes, alteration & grande suppuration, & cause souvent mortalité dans les Hôpitaux & dans les lieux qui les environnent. Il faut donc restraindre l'aphorisme de cet Autheur, & rejetter l'usage des pourrissans dans des playes qui ne sont déja que trop disposées à la suppuration.

Je ne nie pas absolument qu'il n'y ait des cas & des lieux où l'on ne puisse s'en servir: mais qu'il me soit permis de dire, avec tout le respect que je dois à un si fameux Médecin, que

que dans les Hôpitaux il faut éloigner autant qu'il eſt poſſible, les pourriſſants, les ſuppuratifs & les autres choſes de ſemblable nature, quand même l'eſcarre devroit être plus de tems à ſe ſeparer. Car ayant pourvû en tems & lieu aux diverſions & au regime, l'on évite ſeurement tous les maux que le retardement de la ſuppuration pourroit cauſer, & l'on peut uſer hardiment de remedes, ainſi que nous avons fait, qui ayent la faculté de reſiſter aux corruptions: comme l'eſprit de vin qu'*Ettmuller* ordonne même aux playes d'armes à feu, & que nous avons employez en premier appareil, le jour de la bataille de la Marſaille, ſans avoir remarqué qu'il ſoit ſurvenu rien de fâcheux à ceux qui ont été panſez de cette maniere. Car outre la bonne méthode qui eſt le nerf de l'ouvrier & l'inſtrument des inſtruments, il eſt tres-important de connoître & de ſçavoir choiſir des remedes qui ſymboliſent avec le temperament des parties auſquelles ils ſont appliquez, pour les maintenir dans la juſte diſpoſition où Dieu les a créées. Mais il eſt ſouvent difficile de ſatisfaire à cette intention.

Comme la plûpart des temperaments ſont differents, il ſemble qu'il ſeroit néceſſaire d'employer differents remedes à des playes d'une même nature, & d'une partie ſemblable, en des ſujets de differente conſtitution. Le ſexe, l'âge, la ſaiſon ont auſſi beſoin d'être conſiderez. J'ay même remarqué dans mes voyages, & parmi les differentes Nations que j'ay pratiquées, que les differents climats demandent des applications particulieres en ce qui regarde certaines circonſtances néceſſaires dans la conduite des playes. Car les temperaments

des

des hommes dépendent principalement des regions qu'ils habitent, des situations hautes ou basses, seiches ou humides, des vents qui dominent, des aliments & des eaux qu'ils prennent; en sorte qu'ils different entr'eux selon la diversité des aspects sous lesquels le ciel les regarde, & de la nature des terres qu'ils cultivent.

Mais sans approfondir toutes ces choses qui ne peuvent être comprises dans les bornes que j'ay prescrites à ce petit ouvrage, & qui ne sont pas proprement de mon sujet; je diray seulement qu'il est assez facile de connoître un remede propre d'avec un autre qui ne l'est pas. On connoît celuy qui corrompt & dépraye le baume naturel en découvrant la playe; & lorsqu'elle jette une vapeur puante & fœtide, on peut croire que les matieres n'ont point de coction, puisqu'elles sont fluides, noirâtres, abondantes, sereuses & de mauvaise odeur.

Les chairs ont aussi leurs indications particulieres, leur sentiment devient obtus, & quelquefois elles se couvrent d'autres chairs baveuses. Souvent il s'engendre dans toute la capacité de la playe une crasse noire ou blanche, que quelques-uns, comme je l'ay veu plusieurs fois, tarissent ou coupent à chaque pansement, ce qui ne sert qu'à agrandir le mal & à prolonger la curation: ou bien si l'on accuse la mauvaise disposition du blessé & sa cacochymie, l'on ne manque pas d'employer des purgatifs qui causent encore de nouveaux symptômes dans les playes, comme la fiévre, &c.

Quoyqu'il en soit, il ne faut pas toûjours attendre la derniere extrémité pour changer de

de remede ; le seul odorat & la veuë doivent servir de guide en cette occasion. *Hippocrate* même ordonne de changer le remede qui ne fait pas ce qu'il doit, ou ce que l'on desire d'en tirer.

Mais il ne faut pas aussi tomber d'une extrêmité dans une autre, qui est de changer tous les jours les onguents, & souvent deux fois le jour, ne donnant pas le tems au remede d'agir & de communiquer sa vertu aux parties où il est appliqué. La partie blessée doit tirer du remede une espece d'aliment, ainsi il faut lui donner le temps nécessaire pour satisfaire à cette intention. Il faut, si je puis me servir de ce terme, qu'il s'amalgame avec le suc nourricier de la partie, ou du moins s'il n'en augmente pas la quantité, qu'il le maintienne dans son état, & s'il en est décheu, qu'il le repare. Afin que le remede ait cette vertu, il doit être doüé d'un esprit volatil & huileux, glutinant & temperé, comme les baumes & les vulneraires que j'ay mis en usage avec un tres-grand succés.

J'ay souvent éprouvé dans plusieurs occasions en differents Hôpitaux, & particulierement dans celui-cy, & en des cas tres-déplorez, qu'aprés avoir employé sans fruit divers remedes autorisez par l'usage ; le baume marqué dans l'Ecriture Sainte, a eu des effets surprenants ; & que des membres à la veille d'être coupez, ont été gueris par son moyen avec beaucoup de facilité. L'Hôpital de Briançon pourroit en fournir quantité d'exemples ; mais je me contenteray d'en raporter ces deux qui suivent.

CHAPI-

CHAPITRE V.

Remarque importante de pratique.

UN Chirurgien des plus employez aux panſements des bleſſez de cet Hôpital, s'étant fourré par accident une épine dans le doigt du milieu de la main droite, laquelle perçoit le tendon du muſcle fléchiſſeur; il ſurvint ſur tout le bras & à la main de tres-cruels ſymptômes, accompagnez d'une fiévre continuë fort violente & d'une douleur horrible.

Cinq ou ſix jours ſe paſſerent ſans que je fuſſe averti de cet accident; je n'en eûs avis que lorſque les ſymptômes étoient au dernier periode. Je trouvay les choſes dans un état affreux, le bras gros comme la jambe, la main monſtrueuſe, & le doigt gros comme le bras, pluſieurs ſinus en la partie interne du même doigt, quelques ſinus en l'externe qui jettoit une matiere fereuſe; un autre grand ſinus ſous le muſcle palmaire, ouvert proche la premiere phalange.

J'ouvris d'abord le doigt d'un bout à l'autre en ſa partie interne, & je trouvay le tendon tumefié & corrompu: je ne dilatay point les ſinus de la partie externe, ny celui du palmaire, eſperant mondifier le tout, ſi je pouvois ſurmonter le accidents.

Il fut ſaigné & clyſterifé, quoiqu'un peu tard; il obſerva un regime fort exact, & fut panſé avec le baume *d'Arcæus*. Le lendemain en levant l'appareil, je fus encore frappé d'une odeur déteſtable comme je l'avois été le premier jour que je le vis; j'apperçus un renverſement des bords de la playe

playe qui me fit concevoir une mauvaise opinion de cette blessure, & je crûs qu'il en faudroit venir à l'amputation de la main; les matieres étoient toujours indigestes, la fiévre, la douleur & la fluxion au même état. Il fut pansé de la même maniere que le jour précédent, avec un peu d'esprit de vin que je fis ajouter à ce pansement; la saignée fut réiterée & le clystere pareillement.

Le jour suivant la playe se trouva dans une semblable disposition, si ce n'est qu'on reconnût que la corruption augmentoit; nous crûmes que l'amputation étoit le seul remede qui lui pouvoit sauver la vie. Mais comme l'Art & la raison ordonnent de conserver les membres autant qu'il est possible, & qu'on doit en conscience tenter toutes les voyes avant que d'en venir à cette extrémité, je resolus sur le champ de changer de remedes, jugeant bien que celui dont on se servoit, pouvoit causer cette dépravation des sels, de laquelle il étoit à craindre qu'un entiere corruption du suc nourricier ne s'ensuivit.

J'employay dans ce pansement le baume de l'Ecriture, mêlé d'un tiers de baume d'*Arceus*; je trempay des plumaceaux dans ce remede, & les appliquay fort chauds sur toute l'étenduë de la playe, & sur les sinus; j'en fis même couler sous le palmaire, & par dessus je mis l'emplâtre de diapalme dissout avec l'huile rosat omphacin, & de bon vinaigre.

Les choses se trouverent le lendemain dans une disposition toute contraire; la fiévre & la douleur étoient diminuées, & il y avoit beaucoup moins de mauvaise odeur.

Je ne doute point que la fiévre ne soit un symptô-

symptôme capable de produire tous ces mauvais effets, & que par le mouvement qu'elle excite il ne se détache des sucs salins & sulphureux qui venant à irriter les fibres, peuvent causer ce renversement des bords de la playe, & en s'exaltant rendre cette odeur insuportable qu'on ressent quelquefois. Mais on ne peut pas aussi disconvenir que les remedes externes ne favorisent beaucoup cette fermentation & cette corruption qui se fait dans la partie blessée quand ils sont pourrissants, puisqu'ils dissolvent les parties du sang & des autres humeurs; & qu'en causant des irritations & de grandes suppurations, ils détruisent le temperament des parties où ils sont appliquez: Au lieu que si l'on se sert de remedes balsamiques, & spiritueux, il en arrive tout le contraire; car en adoucissant l'acreté des sucs, & rendant le sang fluide, ils resistent à la corruption, absorbent les humiditez, & ralentissent dans l'endroit sur lequel on les met, le mouvement des liqueurs produit par l'agitation de la fiévre. Soit enfin par cette voye ou par d'autres, il est certain que le changement de remede en cette rencontre apporta un tres-notable changement à notre blessé; car quoique la fiévre ne parût que tres-peu diminuée dans les premiers pansemens que je lui avois fait, le lendemain les lévres de la playe commencerent à se rapprocher, la douleur & la fluxion cesserent, & sur tout la mauvaise odeur se trouva entierement dissipée, de sorte qu'en cinq ou six jours il fut tout-à-fait hors de danger, & la guérison suivit peu de tems aprés.

Quelques Autheurs louënt dans les playes simples & récentes, le baume Samaritain, que nous

nous avons nommé *le Baume de l'Ecriture Sainte:* ce qui peut en rendre l'usage recommandable. On a trouvé à propos d'ajoûter encore icy un autre Baume Samaritain composé, qui est d'une vertu admirable. Il se fait de vin d'Espagne, & d'huile rosat parties égales, ajoutant à chaque livre, deux onces de sucre candy & autant de miel violat, pour faire bouillir le tout à petit feu, en l'écumant sans cesse jusqu'à la consomption du vin. Il peut être nommé le Baume des Baumes, ou le Samaritain composé.

CHAPITRE VI.

Autre Remarque de Pratique.

MOnsieur *Vert* le cadet, enseigne de la Compagnie de M. *de Beauvet* Lieutenant de Roy à Briançon, & commandant le second Bataillon de *Sault*, n'a pas moins lieu de se loüer de ma méthode & des bons effets de notre remede, que le malade précedent.

Il fut blessé en Pragelas au bras gauche d'un coup d'épée proche le ply du coude, partie externe. La playe fut d'abord négligée & mal pansée; car sans la dilater aucunement, on y fourra une tente la plus longue qu'on put, ce qui causa des accidens si terribles, que le blessé en pensa perdre & le bras & la vie. Il se fit des depost & des abscés dans la partie interne du bras opposée à la playe, qui l'obligerent de consulter des Chirurgiens Majors de Regiments, lesquels trouverent à propos de lui faire une ouverture en cette partie, ce qui fut

fut accomply. L'artere ayant été ouverte par les grandes & profondes incisions qu'on lui fit, on fut obligé de se servir du cautere actuel pour terminer l'hémorragie, ce qui agrandit les nouvelles playes & augmenta les douleurs & les autres symptômes.

La premiere playe fut toujours traitée comme auparavant avec les tentes. Ce blessé ayant passé cinquante jours sans sortir du lit, & la playe perséverant en un fort méchant état, il eut avis de son Capitaine de se faire transporter à Briançon pour voir si on pourroit lui donner quelque soulagement. Il fut mis entre mes mains, & je trouvay la playe interne, ou de dessous, de la longueur d'un ampan, & large de quatre doigts, avec l'artere & les tendons découverts. La playe ancienne ou externe dont l'orifice étoit fort étroit, ne laissoit pas de contenir une tente assez longue qui bouchoit trois ou quatre sinus qui occupoient tout l'article.

Le bras & la main étoient œdemateux, tumefiez, & douloureux. Je commençay par lui faire une incision à la playe de la partie externe, & je découvris par ce moyen les orifices des sinus, dans lesquels j'introduisis un peu de notre Baume, mêlé comme il a été dit cy-devant, avec une portion du baume d'*Arcæus*.

La grande playe de dessous fut pansée avec le même remede; les compresses expulsives furent mises en usage à l'endroit des sinus avec un bandage contentif, défendant les vins aromatiques dont on fomentoit auparavant toute la partie avec un tres-mauvais succés.

Il est vray que trois jours aprés qu'il eut été pansé de cette maniere, la plûpart des accidents

dents cesserent ; il commença à se lever, à prendre des aliments & des forces ; tous les profonds sinus se remplirent ; l'artere, le nerf & les tendons se recouvrirent ; la douleur, la fluxion & l'œdeme disparurent entierement, & ce puissant incarnatif termina cette cure en quinze jours à l'aide d'un peu d'Apostolorum, dont nous nous servions quelquefois pour consumer les chairs. Il monta à cheval & s'en alla prendre l'air en son pays.

Il est tres-certain que ce Baume, qui peut servir d'aliment & de remede en même tems, quand il est seul & sans mélange, puisqu'il n'est composé que d'huile d'olive & de vin ; peut être employé non seulement à la guérison des playes de la bouche, de la langue, de l'œsophage, de la trachée-artere & generalement de toute la poitrine ; mais encore aux dyssenteries opiniâtres, aux relaxations des fibres du ventricule, aux ulceres de la même partie, & à ceux des intestins, & de tout le bas-ventre : car si on l'examine, on trouvera qu'il a beaucoup de rapport avec notre nature, puisqu'on se nourrit tous les jours des deux substances dont on le forme. L'huile d'olive ramollit, relâche, adoucit & pénétre ; & quand elle est bouillie avec le vin qu'elle dévore & consume en lui communiquant sa vertu, elle en exécute toutes ses operations avec plus de facilité : elle incise, resout, fortifie, repare les esprits, incarne & astreint : Ce que fait aussi notre Baume, parce qu'il est doué de la vertu la plus nécessaire dans ces remedes, laquelle consiste dans un sel volatil, huileux & temperé qui resserre & donne aux fibres coupées une vigueur pour repousser : & si l'on y fait bouillir un peu de

de sucre, il en devient encore plus exquis, plus vulneraire & plus glutinant, sans acrimonie, sans pointe & sans odeur.

Si ce remede tout simple qu'il est, eût réüssi de la sorte en d'autres mains que dans les miennes; il est indubitable qu'on eût fait un grand secret de sa Composition; & quoiqu'il soit sçu de beaucoup de gens, on se feroit bien gardé d'en publier si hautement les vertus.

Il seroit à souhaiter que l'on n'eût qu'un seul remede qui pût satisfaire à toutes les intentions, sans être obligé d'avoir toujours dans la chambre d'un blessé une boutique d'Apotiquaire, qui souvent n'incommode par moins la bourse que l'odorat.

Il y a environ dix ans qu'étant à Turin, je gueris un Gentil-homme d'un ulcere inveteré, qui lui environnoit toute la base de la luette; plusieurs Chirurgiens avoient employé inutilement quantité de divers remedes. Et moy aprés en avoir usé pareillement de quelques-uns, je m'avisay de me servir de notre baume anodin, & d'en toucher l'ulcere deux fois le jour avec un petit linge attaché au bout de la sonde: dans l'espace de quinze jours ce mal fut entierement guery.

Ce remede tout ancien qu'il est, paroitra nouveau à bien des gens. Il est pourtant vray qu'*Hippocrate* dans les fractures compliquées, s'est servy de petits linges trempez dans l'huile & le vin mixtionnez ensemble, pour appaiser la douleur & éviter la convulsion, ce qui devroit nous servir d'exemple.

Mais quoy! c'est la politique de presque tous ceux qui ont écrit de la Medecine, de se reserver toujours quelque chose. Je pourrois

citer

citer un grand nombre d'Auteurs qui ont extremement vanté certains remédes, dont ils n'ont jamais donné la compoſition ; ou s'ils l'ont fait, ç'a été dans des termes ſi équivoques & ſi obſcurs qu'il eſt tres-difficile d'y rien comprendre : j'avouë toutes-fois qu'un remède qui devient commun, quelque ſalutaire qu'il puiſſe être, perd beaucoup de ſon prix.

On doit bien avoir égard à ce que nous avons déja dit, ſavoir que les differens temperamens & les differentes parties bleſſées demandent quelquefois des cures differentes. Car il arrive que les plus ſalutaires remédes ont ſouvent de la peine à remplir toutes nos intentions, ſur tout quand on rencontre de méchants ſujets & que les playes ſont rebelles & dangereuſes.

Il eſt pourtant bon de ne ſe pas opiniâtrer à ſe faire un remède univerſel de ce baume ſimple, quand on n'en tire pas tout le ſuccés qu'on deſire : Et j'avoüe que dans de ſemblables rencontres, j'ay été obligé de faire boüillir dans notre baume la grande conſoude, la bugle, la ſanicle, un peu de lavande, l'ormin, le milepertuis, & la petite lunaire qui eſt un puiſſant vulneraire aſſez commun dans ces quartiers ; & enſuite de lui donner un peu de conſiſtence avec un tiers de baume d'*Arcæus*. Cette compoſition a produit des effets ſurprenants ; elle à conſumé & amorti des fongus à des pieds qui étoient entierement gelez, & même à certaines amputations qui avoient réſiſté à tout autre remède ; elle procure une loüable & moderée ſuppuration ; elle apaiſe les douleurs des playes des nerfs ; elle tempere & reſout puiſſamment ; elle incarne en peu de tems ; enfin ſon embro-

cation termine promptement les contusions de toute nature.

Néanmoins quoique je donne beaucoup de crédit à ces remédes, & que le nombre des experiences que j'en ay faites m'ait confirmé dans mon opinion; je ne prétends pas pour cela bannir de la Pharmacie, les onguents, les cerats, & les emplâtres dont on peut tirer de grandes utilitez, & dont tant d'habiles gens se servent tous les jours avec succés dans les panſemens.

Mais je diray en paſſant, que la plûpart des onguents ſont compoſez de corpuſcules, qui ne rebuttent pas ſeulement les bleſſés par la puanteur, mais qui offencent leurs playes mêmes, & contribuënt beaucoup à les rendre putrides, ſanieuſes, & virulentes.

Il y a auſſi des pays où l'on employe indiſcretement, dans la cure des playes, le ſublimé corroſif, l'arſenic & d'autres ingrediens de ſemblable nature, ſans en prévoir les funeſtes effets. Cependant comme toutes les parties de notre corps ſont compoſées de veines, d'arteres, de nerfs, de vaiſſeaux lymphatiques & de glandules qui reçoivent facilement l'impreſſion de tout ce qui les touche, & qui par la circulation portent aux gros vaiſſeaux & aux principes des nerfs, les bonnes ou mauvaiſes qualitez qui leur ont été communiquées; l'on ne ſçauroit uſer de ces poiſons avec trop de circonſpection. Le venin qu'un verolé ou un galleux a pû communiquer à un linceul pour y avoir couché une ſeule nuit, ne laiſſe pas d'imprimer ſes caracteres à un homme ſain qui y couche enſuite, quoi-que cette matiére impure ne touche que l'épiderme, & qu'elle ait apparemment beaucoup

coup moins d'activité que l'arsenic & le sublimé.

C'est aussi aprés avoir éprouvé en quelques occasions, le mauvais effet de certaines compositions peu fidelles, que je me suis resolu d'en faire moy-même de plus simples, & de plus convenables à nôtre constitution.

Ettmuller dans sa Chirurgie medicale, & plusieurs autres avant luy, blâment ce nombre prodigieux de drogues qui sont en usage dans la pratique ; & cette quantité d'emplâtres, d'onguents, de cerats & mille autres choses inutiles qui ne servent qu'à embarrasser l'esprit des jeunes Chirurgiens. On peut enfermer ce grand arsenac de Pharmacie dans une moindre étenduë. L'experience m'a convaincu de cette verité, & il y a aujourd'huy d'habiles praticiens qui sont de mon opinion, & dont quelques-uns prétendent qu'on peut trouver un remède qui seul satisfasse à tout ; une telle découverte seroit infiniment avantageuse pour les blessez, & pour la commodité de la Chirurgie.

Mais je crois que personne n'est encore arrivé à ce point, qu'il est tres-difficile d'atteindre, à cause des differentes parties qui nous composent, & de la differente disposition des sujets. C'est aussi ce qui m'empêche de donner dans ce remède universel, qu'un moderne, au reste savant Chirurgien, peu éloigné de ces quartiers, a voulu établir. Mais si je ne suis pas tout-à-fait ce dernier sentiment, je ne m'éloigne pas moins de celui des Anciens qui ont laissé une legende de remédes qu'on ne peut ni comprendre, ni renfermer dans sa memoire : Il est besoin d'une grande étude & d'une profonde application pour scavoir les vertus & les proprie-

tez de tant de drogues; & on ne peut employer avec discernement un remède, sans en connoître la nature & l'effet; autrement on abandonne son succés au hasard & à la bonne foy d'autruy, comme il arrive assez souvent.

De plus, il est tres-difficile de croire que par toutes ces grandes compositions on obtienne si souvent la fin qu'on se propose. Les medicamens se contrarient, s'alterent & se détruisent par leur quantité & par leurs differences: les choses les plus simples ont plus de conformité & sympatisent davantage avec notre nature.

Nous n'avons pas apris que Salomon qui avoit la connoissance universelle de toutes choses, ait laissé pour la guérison des playes, des recettes si embarassantes & remplies d'un aussi grand nombre d'ingrediens, que celles que quelques-uns préscrivent encore aujourd'huy: Deux ou trois simples suffisoient de son tems pour former un baume qui n'étoit pas moins bon que tant d'autres qu'on vante comme des remédes infaillibles.

La plûpart des Anciens, & presque tous les Modernes ordonnent les baumes dans la curation des playes: à quoy s'oppose quelques praticiens ennemis de l'Antiquité, qui en font contre toute sorte de raison, le partage des Charlatans; mais une passion indiscrete ne doit pas prévaloir sur ce que l'experience justifie & autorise.

Quoique je n'aprouve pas les grandes compositions, je me suis pourtant servi tres-souvent de l'emplâtre styptique de *Crollius*, qui peut être mis de ce nombre; mais on n'en doit pas rejetter l'usage, car quand il est composé fidelement, il a des vertus qui sont trop efficaces

pour

pour ne les pas rechercher. Lorsque j'ay voulu lui donner une consistence molle, & le reduire en forme d'onguent pour m'en servir au pansement des playes, je l'ay fondu avec le baume dont j'ay parlé, & quelquefois dans l'huile d'hypericon composée avec la gomme élemy.

Il satisfait à toutes les intentions qu'on se propose dans la guérison des playes & des ulceres; il appaise la douleur; mondifie & donne lieu aux chairs de se reproduire: Ceux qui prendront la peine d'en faire l'analyse & d'en examiner la composition, tomberont d'accord avec moy qu'il n'est pas impossible qu'il ait toutes ces vertus.

J'ay quelquefois employé, & même dans cet Hôpital, un baume rouge fait avec une once de santal rouge, & autant de cire blanche, deux onces de terebenthine de Venise; pareille quantité d'huile rosat, & d'eau rose, & une dragme de sel armoniac, le tout mêlé, cuit promptement & gardé pour l'usage; il resiste à la pourriture & modere la suppuration.

Le digestif simple est le remède dont je me sers le plus pour faire separer l'escarre des playes d'armes à feu: observant d'y mettre peu de jaune d'œuf, & d'y mêler toujours un peu d'esprit de vin, en renouvellant tous les jours, car il se corrompt facilement à cause du jaune d'œuf.

La terebenthine est un baume simple, qui est tres-singulier pour la guérison des playes. Les Payfans des environs de Briançon qui en recueillent une grande quantité dans les Bois de Meleze, n'employent que ce simple remède, sans aucun mêlange, pour la guérison de leurs

bleſſures. Il eſt certain que ceux qui ont accoutumé d'y mêler une confuſion d'ingrediens & de poudres catagmatiques ou propres pour les fractures, en altérent la vertu & n'en peuvent attendre que de tres-méchans effets.

Le Baume d'*Arcæus* dont on ſe ſert en tant de lieux, n'eſt pas à mépriſer quand l'on n'obmet rien dans ſa compoſition. Mais il eſt bon de remarquer qu'il ne convient pas à toutes les indiſpoſitions, ni à toutes les parties du corps, comme il a été obſervé dans la premiere remarque de cette troiſiéme Partie, l'ayant éprouvé en pluſieurs autres occaſions depuis le tems que je fis cette remarque.

Le Baſilicum eſt le plus commun des onguents & le plus uſité. Je m'en ſers pour contenir les poudres que je juge néceſſaires, ou pour irriter, ou pour procurer la ſuppuration quand je la crois avantageuſe ; mais je n'en fais pas un frequent uſage.

Comme il arrive d'ordinaire que dans l'emploi des baumes incarnatifs, les chairs croiſſent aſſez vigoureuſement pour nous obliger à les conſumer ; & que même les orifices des vaiſſeaux lymphatiques pouſſent ſouvent de certaines élevations qui ſe joignant aux chairs ſuperfluës, forment des eſpéces de champignons que l'on tâche quelquefois en vain de conſumer par les catheretiques ; j'obſerveray icy que la pierre cauſtique fonduë, dont on a coutume de toucher toute l'étenduë de ces excroiſſances, eſt beaucoup plus utile que tout ce qu'on peut employer, en réiterant cette application autant de fois qu'il eſt beſoin. J'ay diſſipé des fongus gros comme le poing, en huit ou dix jours ; ce que les poudres ordinaires n'auroient pas

pas fait en deux mois. Et on peut voir en plusieurs endroits de la deuxiéme Partie de ce Livre, que je m'en suis servi avec un succés prompt & heureux, quand il s'agissoit de consumer des callositez survenuës aux playes, & de procurer ensuite la réünion. Et lors que ces sortes d'excroissances ont un sentiment obtus, je ne fais aucun scrupule ou de les saupoudrer desdits caustiques brisez, ou de tremper les plumaceaux dans leur liqueur, jusques à ce que j'aye trouvé l'égalité qui est necéssaire pour former une bonne cicatrice, & la sensibilité qui est requise.

Pour rendre simplement égales les chairs qui croissent avec trop de viteſſe, & procurer une belle cicatrice, je me suis servi avantageusement de l'apostolorum mêlé avec un peu d'égiptiac. Il détruit les chairs baveuses; & ce reméde est tres-bon aux ulceres, avant que d'en venir aux puissants incarnatifs; car il vivifie les chairs, il absorbe les humiditez, & il resiste à la pourriture.

Comme j'ay toujours estimé l'usage de l'esprit de vin, je fais souvent panser les playes des extremitez avec ce simple reméde. Il est vray qu'il retarde la suppuration & la chûte de l'escarre dans les playes d'armes à feu, mais c'est en préservant de la corruption, en corroborant & animant. Il empêche aussi les abondantes suppurations & la dissolution des nerfs, à qui les pourrissants sont tres-contraires.

L'emplâtre tripharmaque de *Joubert*, fait de litarge, d'huile & de vinaigre, où j'ajoute un peu de charpie rapée; a des vertus admirables pour digerer une playe & la conduire à

re à suppuration, sans causer une grande pourriture; il resout puissamment les contusions, & son usage est d'un grand secours.

Il est toujours bon qu'un Chirurgien ait quelque remède particulier, dont il connoisse les proprietez, afin de pourvoir aux symptômes imprévus qui survviennent aux playes, & qui n'ont pû être vaincus par les remédes ordinaires. Souvent il est à propos de varier, comme il a été dit cy-devant, sans s'attacher scrupuleusement à un même remède; car l'entêtement qu'on peut avoir pour un baume, ou pour un onguent, qui a pû rendre de bons offices en bien des occasions, ne doit pas prévaloir en tout temps & en tout lieu. Les plus salutaires & les plus éprouvez ne manifestent pas toujours la même vertu; car il est certain que ne trouvant pas les mêmes dispositions dans tous les sujets, ils n'y peuvent avoir des effets semblables.

J'ay vû plusieurs fois, & il arrive tous les jours, que des Empiriques sans experience & sans capacité, réüssissent à la guérison de plusieurs maux abandonnez par des Chirurgiens méthodiques, qui avoient inutilement consumé bien du tems & des remédes sans aucun fruit. Je n'en suis point surpris; car ces sortes de gens laissent dans ces occasions, agir la Nature, qui seule fait les miracles qu'on leur attribuë injustement, & qui donnent tant de crédit à leurs drogues.

Ce n'est pas qu'agissant sans aucun fondement ils ne commettent des fautes tres-lourdes, ne pouvant corriger, surmonter, ni pourvoir aux accidens qui arrivent assez souvent aux playes, malgré leurs baumes; car tout leur

leur génie se borne à composer leurs médicamens, & ce qui n'a pû être vaincu par leur moyen, passe chez eux pour incurable. Il n'en est pas ainsi des méthodiques, ils connoissent la cause des accidens, & ils y appliquent les remédes néceſſaires, sans abandonner un pauvre blessé à sa mauvaise destinée.

Mais enfin, n'est-il pas honteux qu'un malade sorte d'entre leurs mains, pour être souvent guéri par un Charlatan, un païsan, ou une simple femme ? J'en ay vû dans beaucoup d'endroits qui se sont acquis une grande reputation en debitant leurs drogues, soit par la confiance que les blessez ont eu en la vertu de ces baumes, soit plûtot parce qu'ils ne se servent ni de tentes ni de dilatans ; & que même dans la maniere dont ils prescrivent leurs remédes, il est expressément défendu de se servir de tentes ; & il est certain que par là ils réüssissent souvent à la honte de la Chirurgie. Il faut donc que ceux qui ont été les inventeurs de ces Baumes, ayent connu quelque chose de l'abus qui se commet dans l'usage des tentes, puis qu'ils les ont entierement interdites. Car tous ceux qui se mêlent de debiter de tels Baumes n'en sont pas toujours les inventeurs ; & les premiers qui les ont mis en usage avoient assez de connoissance pour s'appercevoir que les tentes y étoient inutiles.

L'emplâtre diapalme est le plus commun & le plus en usage dans les Hôpitaux d'Armée. Quand il est bien composé & dissout comme je l'ay dit, il ne doit pas être mépriſé, & je le reforme suivant les divers cas, avec une portion d'onguent de Betonica.

L'emplâtre divin, le *Manus Dei*, le *Gratia*

Dei, &c. sont d'une efficace singuliere ; mais il s'en trouve peu qui soient composez avec toute la fidelité requise.

Je n'ay rien à dire de particulier à l'égard des cataplasmes ordinaires, il est de la prudence du Chirurgien de leur donner la forme & la qualité qu'ils doivent avoir suivant les occasions.

J'ay souvent tiré plus de fruit de l'usage du tripharmaque dont il a été parlé cy-dessus, & du diapalme dissout, qui chargent moins les parties où ils sont appliquez & n'empêchent pas la transpiration. Je me suis assez bien trouvé dans les grandes inflammations des playes, aprés les diversions, de l'usage des cataplasmes anodins ; comme le *Mica panis*, ou autres semblables pour temperer l'ardeur du sang, éteindre la corrosion des sels, & relâcher le cuir. L'onguent santalin peut encore être utile : & quand une partie de la douleur est passée, j'employe les resolutifs qui auroient pû augmenter l'inflammation & la fermentation s'ils avoient été appliquez d'abord.

Avant que de finir ce Chapitre, j'avertiray qu'un Chirurgien d'Hôpital d'armée, qui peut se trouver dans une Place assiégée, mal pourvuë de remédes pour l'usage des blessez, doit sçavoir composer des remédes simples & faciles avec peu de chose : comme sont ceux que nous avons marquez pour les playes & pour les ulceres, & ceux dont il sera parlé dans notre Pharmacie Chirurgicale, lesquels peuvent servir à tout dans le besoin. L'eau de vie à qui on a ordinairement recours en cas de disette, peut manquer aussi-bien que les autres choses ; il est de la prudence du Chirurgien de pour-

pourvoir sagement à cette nécessité, & de s'accommoder au tems, en pansant les blessez rarement & suivant notre pratique; les consommations sont moins grandes; de peu on fait beaucoup, & chacun a lieu d'être satisfait.

Un grand nombre d'abscés, de playes, d'ulceres & de fractures de toute espece, qu'on a abandonnez à notre conduite dans cet Hôpital, ont été guéris suivant cette méthode, qui n'a rien que de doux & de facile. Toutes les amputations que nous avons faites, n'ont été pansées que de deux, ou de trois jours l'un pendant tout le cours de leurs cures, avec nos simples remédes, & nous nous en sommes tirez avec honneur. Ceux qui ont été assez heureux pour éviter les attaques de l'influence maligne qui a long-tems regné dans l'air, ont éprouvé la douceur de cette méthode par la promptitude de leurs guérisons, sans qu'il se soit fait la moindre exfoliation des extremitez des os, ce qui est inévitable en les pansant souvent.

Je me sers ordinairement du bouton de vitriol, pour cauteriser les vaisseaux & arrêter l'hemorragie: & depuis que j'en ay usé, il m'a toujours tres-bien réussi, sans aucun retour du sang. Les deux points d'éguille qu'on fait en croix sur le vaisseau sont tres-surs; j'ay suivi quelquefois & je suis encore cette pratique, qui est la plus commune; mais la chûte de cette future est souvent si lente, que cela fait perdre patience & au blessé & au Chirurgien. Neanmoins son usage est tres-salutaire; car l'hemorragie est moins à craindre par cette voye prompte & douce que par toute autre. Le cautere actuel n'est plus employé, à moins qu'on ne soit obligé de couper dans le mort.

Quoique dans les cures de la seconde partie qui traite des playes pénétrantes du thorax, je n'aye pas été forcé d'en venir à l'operation de l'empyême, je n'ay pû toutefois m'exempter de la faire en plusieurs autres blessez, depuis même que j'ay embrassé cette méthode ; car quelque voye & quelque précaution qu'on prenne, elle est souvent indispensable. Quand la poitrine est pleine de sang & que l'ouverture de la playe est haute, il ne faut pas tenter pour-lors la voye des urines, qui pourroit être trop longue & trop incertaine, mais il faut en venir promptement à l'operation.

Je ne parleray point icy de la maniere de faire ni cette operation ni les autres ; Mrs. *Verduc* & *Chariere* en ont donné dans leurs traitez de Chirurgie d'assez bonnes instructions. Je diray seulement au sujet de l'empyême, que l'operation doit toujours être faite du côté de l'épanchement : & si la matiere se trouvoit amassée des deux côtez, & qu'une seule ouverture n'apportât pas le soulagement qu'on en attend, quand le sang épanché est sorty ; il faudroit aprés l'avoir bien bouchée, & donné un peu de tems au blessé pour reprendre ses forces, lui faire une nouvelle ouverture de l'autre côté. Ce que j'observe ensuite, c'est de me servir quelquefois de tentes le premier jour ; cette prévoyance est nécessaire, car la plévre pourroit se réunir étant fraîchement incisée, & on seroit obligé de retourner à l'operation le jour d'aprés ; parce qu'on ne vuide pas d'abord tout le sang qui pourroit être coagulé, & qui seroit difficilement évacué par d'autres moyens.

A l'égard des ouvertures faites par des balles

lès de mousquet, il n'est nullement besoin de tentes, car la playe ne s'en peut réünir que l'escarre ne soit separée. J'ay déja dit que dans l'empyéme que j'ay fait pour évacuer les amas ou abscés formez dans le thorax ensuite des pleuresies & des péripneumonies, je me suis servy de tentes mousses dans les premiers jours pour ne pas permettre aux matieres de sortir tout à coup. Car l'air qui ne manque pas de prendre la place du pus, étant toujours beaucoup plus froid que les parties internes de notre corps, il pourroit causer des coagulations, des suffocations & des syncopes. Quand il y a quantité de sang épanché, il le faut pareillement tirer par degrez, & c'est dans ces occasions que les tentes sont nécessaires: mais cela passé, je les supprime tout-à-fait pour laisser une issuë libre au pus, éviter la génération d'une callosité & ôter tout ce qui s'oppose à la réünion.

Il est facile de voir par cette méthode quelle peine & quel chagrin on épargne à un pauvre blessé, quand on le fait jouir d'un repos si peu esperé; & quel soulagement, à dire vrai, ne lui procure-t'on point quand on peut l'exempter de douleur?

Si la charité & la patience n'eussent pas prévalu en ce lieu, & que nous eussions avec autant de promptitude que certains Chirurgiens d'Hôpitaux, amputé d'abord les membres simplement gangrénez par la rigueur du froid; l'Hôpital de Briançon eût été remply d'Invalides sur la fin des campagnes de 1692. & 1693. Il y fut apporté de Pignerol & d'Oulx un grand nombre de malades qui en passant le mont Genévre furent saisis & pénétrez par le

froid aux extremitez superieures & inferieures avec privation totale du sentiment, & même attaquez de gangréne ; desquels pourtant la plûpart ont été guéris, sans aucune amputation, à l'exception de ceux qui étoient déja extenuez par de longues maladies.

CHAPITRE VII.

De la cure des playes de Poitrine simplement pénétrantes, contre la pratique de plusieurs Chirurgiens.

LEs playes de Poitrine dont je prétens traiter ici, sont celles qui ont été faites par des instrumens pointus ou tranchans, qui sont entrez dans cette cavité sans y blesser notablement les visceres qu'elle contient.

Il est presque impossible qu'une arme qui coupe, comme une épée ou un poignard, passe entre deux côtes sans ouvrir l'artere ou la veine, & quelquefois ces deux vaisseaux ensemble, qui rampent le long de la partie inferieure de chaque côte. Aussi ces sortes de playes sont-elles tres-souvent accompagnées d'une hémorragie qui ne sçauroit guéres venir d'ailleurs.

Quand le blessé est gras & charnu, la playe se referme aisement par le gonflement de ses bords ; ou bien le malade changeant l'attitude où il étoit quand il a reçu le coup, les téguimens communs & les muscles qui ne sont plus dans la situation où ils se trouvoient alors, bouchent l'orifice, de maniére que souvent on a de la peine à y introduitre une petite sonde ;

& en ces cas le sang qui s'extravase est obligé de tomber dans la capacité de la poitrine, & il faut avoir recours soit à la contr'ouverture, soit à la dilatation de la playe, si elle se trouve assez basse ou proche du diaphragme, pour atirer le sang par une canulle, qu'on ôte ensuite afin d'y substituer une tente qui occupe entierement le trou, & qui, quand elle est molle & spongieuse, se trouve bien-tôt pénétrée par le sang que rendent les vaisseaux ouverts, ou qui dégorge de la capacité quand il y abonde; & il se filtre une bonne partie de cette humeur dans l'appareil, & à chaque pansement on évacuë par le moyen de la canulle ce qui s'en est répandu dans la poitrine. Que si la tente étoit dure & fortement tortillée, elle ne s'imbiberoit point de sang, & il seroit nécessaire que tout ce qui sortiroit des vaisseaux tombât sur le diaphragme: le blessé tarderoit peu à en être beaucoup incommodé: la fiévre survien-droit: la liqueur extravasée s'aigrissant & fermentant, pousseroit des vapeurs acres, qui s'insinuant par les pores des tuyaux dans la masse du sang, y exciteroient un mouvement extraordinaire; le sentiment de pesanteur & la difficulté de respirer affligeroient continuellement le malade; la capacité se rempliſſant promptement engageroit à panser plusieurs fois par jour, & tant que ces écoulemens dureroient il faudroit perseverer dans cette méthode; l'on introduiroit toujours avec peine la canule, qui frottant par son introduction & par sa sortie les tuyaux vulnerez, empêche qu'ils ne se réparent, & font en même tems des irritations à la plévre & aux muscles intercostaux.

S'il arrive inflammation à cette membrane & à ces muscles, leurs fibres en se tumefiant & en se contractant, bouchent tout-à-fait l'ouverture ; en sorte que la tente ni la sonde ne peuvent plus y être introduites sans causer des douleurs comme d'une nouvelle playe ; il ne sort plus rien de la poitrine, & l'on est contraint d'en venir à une contr'ouverture, au septiéme, au quatorziéme, & quelquefois au vingt-uniéme jour.

Mais supposons que l'operation de l'empyéme ne soit pas nécessaire, & que la playe située assez bas pour favoriser l'issuë du sang épanché, ne soit ni irritée ni enflammée : ce qui est pourtant tres-rare aux playes pansées de cette maniére ; il est certain qu'on ne peut tirer dans les premiers pansemens tout le sang extravasé, quoique les premiers jours le sang sorte pur & en abondance ; car il en dégoutte incessamment, jusqu'à ce que les vaisseaux soient réünis. Or si peu qu'il en reste dans la capacité, il s'y aigrit : & l'air qui s'y fourre à chaque pansement, joignant son acide avec ce levain, fait aussi-tôt fermenter le sang qui tombe de nouveau, & lui ôte sa couleur rouge en lui communiquant sa blancheur & la consistence du pus, suivant la conjecture vray-semblable de M. Lémery dans sa Chymie, où il dit que ce changement qui se fait dans les playes vers le quatriéme jour, d'une humeur rouge en une matiere blanche, ou du sang en pus, est produit par un acide ; puis que si l'on verse une liqueur acide sur la dissolution rouge du souphre, la mixtion prend d'abord une couleur de lait.

La tente se met & se leve tous les jours deux fois.

fois au moins, & quand on la tire il semble qu'on débouche un tonneau, tant est copieuse la matiere purulente qui s'évacuë; l'on en emplit des plats; le Chirurgien s'aplaudit; les assistans sont dans une ignorante admiration; le malade se sent foible & épuisé; toutefois il revient peu à peu & se trouve soulagé; & enfin quand il est jeune & d'une bonne constitution, il ne laisse pas de guerir. Les vaisseaux presque taris, ne produisent plus de si grands écoulemens; les matiéres diminuent; le Chirurgien accourcit la tente, & dans la suite il la suprime absolument: & souvent le blessé en est quitte pour une fistule, pour une disposition à la phthisie, ou pour une foiblesse qui dure tres-long-tems.

Il semble donc à ceux qui suivent cette méthode comme la meilleure, que ces abondantes suppurations soient nécessaires pour conduire les playes de la poitrine à une parfaite guerison.

Mais si l'on examine attentivement d'où procedent ces évacuations que l'on regarde comme des plus salutaires, & qui dans la verité ne sont propres qu'à causer un épuisement total au blessé, & à détruire pour jamais la vigueur de son temperament, l'on abandonnera bien-tôt cette opinion. Les tégumens ni les muscles, qui peuvent être offensez dans ces cas, ne sont pas capables de fournir d'eux-mêmes à une fonte si considerable, non plus que les membranes interieures quand elles suppureroient toutes. Les poûmons n'étant pas percez n'y peuvent aussi contribuer par la diminution de leur substance; il faut donc que tout ce pus soit engendré de l'humeur qui découle des

vaisseaux,

vaisseaux, & pour en arrêter le cours, il suffit de porter des astringens aux endroits où ils sont ouverts. C'est la méthode que j'ay tenuë au pansement de M. de Fontaniere, & qui m'a fait beaucoup d'honneur ; j'en ay donné l'observation cy-dessus.

Lors que dans les playes de cette nature je suis obligé d'en venir à l'operation, je ne panse la premiere playe que comme une simple excoriation ; l'hemorragie dure peu ; l'artere & la veine se trouvent appuyez par les muscles intercostaux ; aucun corps étranger, comme un bourdonnet ou une canule, ne cause d'irritation ; rien enfin ne s'oppose à la réünion. La contr'ouverture est pansée la premiére avec une tente qui est ensuite suprimée.

Quand la playe est basse, & que son ouverture n'est pas assez grande pour laisser écouler les matiéres, je la dilate : & aprés je roule une tente dans une poudre astringente, ainsi que je l'ay marqué dans la seconde partie de ce Livre, ayant soin de donner à cette tente une longueur suffisante pour atteindre jusqu'aux vaisseaux ouverts, & s'appuyer contr'eux ; ce qui m'a tres-bien réüssi. Et s'il se fait ensuite quelque collection de sang ou de pus, je n'apprehende pas que l'ouverture de la playe se referme tant qu'elle sera utile pour l'écoulement qui doit se faire des matiéres presqu'à mesure qu'elles s'amassent, pourveu qu'elles ayent une pente du côté de la playe, & qu'aucun corps étranger n'embarrasse ou ne bouche l'ouverture.

Cette pratique me paroit fondée sur le bon sens & sur la connoissance du sujet ; je ne m'en explique pas davantage, voulant éviter les redites.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Des Playes d'Armes à feu.

CE Traité regardant en général toutes sortes de playes, celles d'armes à feu n'y ont pas été obmises, comme on le peut voir; c'est pourquoi j'ay peu de choses à en dire dans ce Chapitre.

Il n'y a personne qui ne sçache qu'elles sont tres-fâcheuses, à raison du déchirement & du dérangement que les balles causent dans les chairs; de la circulation qu'elles supriment dans toute l'étenduë de la playe; des fracas qui les accompagnent, & des obstructions qu'elles forment. Les fluxions, les mortifications & les gangrénes sont fort à craindre dans ces sortes de blessûres, & pour les éviter je relâche d'abord la playe par de longues & de profondes incisions, suivant la nature de la partie blessée & la grandeur de la playe. Je fais mon possible pour tirer les corps étrangers s'il y en est resté, en donnant au blessé la même situation qu'il avoit lors qu'il a reçu le coup, & ensuite je panse la playe suivant ma méthode, en faisant de bonne heure les diversions nécessaires. L'hemorragie n'est guére à craindre qu'à la chûte de l'escarre, à moins que les gros vaisseaux ne soient ouverts.

Je puis pourtant assurer que depuis que j'ay quitté les tentes dans les pansemens des playes d'armes à feu, il n'est point arrivé d'écoulement de sang aprés l'escarre tombée. Car à mesure qu'elle se fond & se sépare, une nouvelle chair germe dessous sans contrainte, & recouvre

recouvre les vaisseaux endommagez ; ce qui ne se peut esperer quand les tentes compriment l'escarre.

La diéte ne doit pas être obmise, & si malgré toutes les prévoyances, il survient quelques symptômes de mauvais augure, il faut dégorger la partie par plusieurs scarifications, pour donner issuë au sang extravasé, & pour empêcher son séjour & sa fermentation. Mais comme la plûpart de ces accidens sont ici plus ou moins à apprehender selon la grandeur de la contusion, je fais tous mes efforts pour la resoudre au plutôt, & rendre aux humeurs leur premier mouvement. Car suivant la définition que nous avons donnée de la contusion dans notre premiére Partie, c'est un dérangement & un écrasement des fibres & des tuyaux, qui changent la régularité & la situation des pores : mais elle est souvent accompagnée d'un épanchement de sang dans les intervalles des fibres & des vaisseaux, qui en étant resserrez suspendent le cours du liquide qu'ils renferment, & interrompent le mouvement des esprits. Les malades sont sujets à beaucoup plus d'inconveniens dans de telles occasions ; c'est pourquoi sans attendre l'effet des resolutifs, j'ay recours aux scarifications, car la mortification survient souvent bien vite : Mais comme toutes ces contusions ne vont pas jusques à ce degré de corruption il y faut quelquefois employer les resolutifs.

Nous avons veu d'assez bons effets de l'embrocation fort chaude d'huile rosat, d'un peu d'huile de térébenthine & d'esprit de vin pour commencer à resoudre, relâcher le cuir & disposer la partie à recevoir ensuite l'impression

sion des emplâtres : comme le tripharmaque de *Joubert :* le diapalme dissout, ainsi que nous l'avons marqué : la fiente de vache fraîche fricassée à sec, & tout ce qui abonde en sels volatils, comme les excrémens des animaux : la racine de brione infusée dans l'esprit de vin y est aussi tres-propre.

Les cataplasmes resolutifs conviennent quelquefois, pourvû qu'ils ne soient pas trop emplastiques. Et quand malgré nos soins la gangréne y succede, nous recourons aux remédes dont il est parlé dans le Chapitre de la gangréne. Mais cette pourriture n'est jamais survenuë aux playes que nous avons pansées en premier appareil, & je puis assurer que les playes simples d'arme à feu pansées dans cet Hôpital comme de simples excoriations, ont toutes été gueries avec une promptitude incroyable : Nous faisons néanmoins toutes les diversions requises ; on verra dans les cures les remédes dont nous nous sommes servis.

CHAPITRE IX.

Des Brûlures.

LEs accidents causez par la poudre, nous donneroient une ample matiere à discourir sur les brûlures ; mais j'ay resolu de n'en dire que deux mots pour marquer seulement les remédes dont je me sers d'ordinaire dans leur traitement.

Du suif de chandelle fondu avec de l'huile de noix jusques à consistence d'onguent, peut satisfaire à toutes les intentions qu'on se propose

se sur ce sujet: Je n'en ay point trouvé de plus salutaire & de plus facile; il termine l'empyême & guerit generalement toutes les especes de brûlures en fort peu de tems; enfin c'est celui dont nous nous servons ordinairement. Le benjoin, le populeum & les jaunes d'œufs peuvent suppleér à son défaut. La plûpart des Chirurgiens ont toujours quelques remédes particuliers pour les brûlures, les unsplus prompts, les autres plus tardifs. *Ettmuller* & d'autres Auteurs en ont donné une assez belle quantité de tres-propres; & M. *Verduc* dans sa Pathologie explique leur nature & leurs differences d'une maniere savante & tres-intelligible.

Peu de tems aprés la declaration de la guerre, il arriva un accident dans les Vallées de Luserne, qui nous fit voir des blessures épouvantables. Le corps de garde du Fort de la Tour, dit de sainte Marie, tomba sur environ trente soldats qui se chauffoient autour d'un grand feu, dont vingt furent ensevelis entre la voute & le feu. Il se passa un tems considerable avant qu'on pût tirer toutes les pierres du débris, & dégager ces malheureux: Quelques-uns se trouverent morts & rôtis, les autres furent apportez dans l'Hôpital du Roy à Luserne. Il ne falloit pas d'emplâtre moins grand qu'un drap pour les panser; deux ou trois moururent, & cinq furent gueris par le secours des cordiaux, des diaphoretiques & des absorbans qui facilitoient interieurement l'ouverture des obstructions, pendant qu'exterieurement on appliquoit les onguents les plus propres pour appaiser la douleur & pour resoudre les matieres purulentes, & dans lesquels j'avois fait ajouter un peu de camphre, avec des jaunes d'œufs

d'œufs mêlez ensemble. Le tout enfin se termina par des suppurations épouventables, & ils en furent quittes pour changer de peau comme les serpents.

CHAPITRE X.

Des Ulceres.

Etmuller veut que la cause des ulceres dépende d'un acide, par lequel l'aliment prochain qui se distribuë à la partie, est corrompu; & perdant sa nature onctueuse & balsamique, s'aigrit & devient entierement contraire à la partie qu'il devoit nourrir : ce qui augmente considerablement le levain acide & son activité.

Par cette définition, un remède topique bien approprié au genre de la maladie, & qui absorbe les acides, & repare la nature balsamique du suc nourricier, suffit pour reparer entierement ces sortes de maux. Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir guery de cette maniere beaucoup de ces pauvres affligez, sans avoir eu recours aux remédes generaux. Mais pour ne rien changer dans l'ordre des panſemens, je diray premierement, que les ulceres sont tres-communs dans les Hôpitaux d'armée; le mauvais regime des soldats, leurs desordres, leurs fatigues & leurs saletez ne sont que trop suffisants pour leur en causer de tres-rebelles & d'une curation difficile : Secondement nous avons suivy dans cet Hôpital une régle qui a gueri en peu de tems un grand nombre d'ulceres; car aprés avoir fait précéder les remédes generaux & or-

& ordonné quelques légéres diversions, j'employois la decoction de feüilles de noyer avec un peu de sucre, dans laquelle je trempois des plumaceaux que j'appliquois mediocrement chauds, passant souvent trois jours sans lever cet appareil.

Je sçay que plusieurs personnes en France ont fait un grand secret de cette composition: mais j'aurois crû pecher contre la charité, si je n'avois publié ses bonnes qualitez; & la maniere de la faire.

J'ay éprouvé en mille rencontres que c'est un puissant mondificatif & incarnatif; il mortifie & absorbe les acides; resiste à la pourriture; arreste les abondantes suppurations & consume les humiditez qui servent d'obstacles à la réunion; enfin il a des vertus qui surpassent l'imagination, & son effet est beaucoup plus prompt, que celui de tous les onguents & cerats dont les Pharmacies sont pleines, & dont on se sert ordinairement dans la curation des ulceres quoique souvent sans fruit. Je diray cependant que dans les lieux où je l'ay mis en usage; tous les ulceres, qui passoient auparavant pour incurables, ont été terminez en fort peu de tems.

Quoyque je me serve rarement d'injections, j'ay néanmoins été quelque fois obligé d'user de ce remède, dont j'ay tiré plus d'utilité que de tous ceux qui sont en usage dans la pratique; & notamment dans les ulceres caverneux & profonds, aussi bien que dans les grands abscés des parties charnuës, où il y avoit une insigne pourriture, & quelquefois une cavité considerable.

Le baume de l'Ecriture, dont nous avons parlé,

parlé, qui n'eſt que l'huile & le vin boüillis en égale quantité juſqu'à la conſomption du vin, eſt pareillement tres-ſalutaire pour les ulceres; J'en ay guery un grand nombre avec ce ſeul reméde.

Divers Auteurs nous ont laiſſé une grande quantité de remédes aſſez connus, & dont la plûpart ſont en uſage dans pluſieurs Hôpitaux: c'eſt pourquoy je n'en feray ici nulle mention, n'ayant d'autre deſſein que d'expoſer ma pratique.

Pour ce qui regarde l'ordre des panſements au ſujet des ulceres, on peut croire, par ce que j'ay dit des playes, que je les panſe tres-rarement. Car, ſi ſuivant l'opinion d'*Ettmuller*, ils proviennent d'un acide, il faut empêcher que l'acide de l'air n'augmente les concretions, parce qu'en s'attachant par ſes pointes dans les ulceres, il en fomente la cauſe, les rend putrides, ſanieux & quelquefois incurables.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que *Galien* ordonne de ne panſer les ulceres que de trois en trois jours, & je croy qu'il ſeroit avantageux de le faire encore plus rarement, ſi quelque cauſe urgente n'en empêchoit, comme la ſaiſon, la cacochymie, ou d'autres mauvaiſes diſpoſitions du corps.

Il eſt bon d'obſerver que dans le traitement des ulceres, les medicaments trop pourriſſants ſont d'un pernicieux effet; les matieres n'y abondent que trop, il faut les moderer & les abſorber. Si l'on veut procurer une parfaite gueriſon, l'uſage des topiques quand ils ſont bien choiſis, fait ſouvent en ce cas, ce que les diverſions & les remédes internes n'ont pû

operer, & ils sont en assez grand nombre. Il dépend seulement de la prudence & de la capacité de celui qui les employe, de s'en servir à propos; car on ne peut esperer ny des uns ny des autres, de salutaires effets qu'à proportion de la juste application qu'on en sçait faire.

L'Apostolorum mêlé avec l'Egyptiac ne doit pas être mépriſé, il consume toutes les chairs pourries & superfluës: je m'en suis souvent servi avant que d'user de notre lotion.

L'eau phagedenique, ou eau de chaux avec le sel de saturne: ou le sel armoniac & l'eau celeste nous ont pareillement été utiles; car quand un remède manque, comme il arrive quelquefois, il en faut tenter un autre.

J'ay eu depuis peu d'années un exemple remarquable du bon effet de notre méthode dans la cure des écroüelles, qui sont une espéce d'ulceres des plus opiniâtres.

En 1698. je me rencontray par hazard, en la maison de M. Janoty Noraire à Turin, où l'on me pria de voir une fille âgée d'environ seize ans, retenuë au lict depuis plusieurs mois, & abandonnée des Medecins & des Chirurgiens, qui ne cessoient pourtant pas de la visiter par bienséance.

Elle étoit affligée d'une fiévre lente qui l'avoit extrémement affoiblie: son bras gauche étoit gros comme la cuisse à l'endroit du coude, & ouvert en cinq ou six lieux: chaque ouverture étant granie d'une tente.

On pansoit deux fois le jour cette malade, non sans exciter des douleurs qui lui faisoient faire des cris qu'on entendoit de tout le voisinage. Je pansay les ulceres moy-même pendant

dant deux semaines ou environ, le faisant dabord une fois le jour, & ensuite de trois jours l'un: & quand les gens de la maison eurent apris ma maniere, ils n'eurent besoin de personne pour continuer de semblables pansemens. On y employa le cataplasme de fiente de vache, les douleurs cesserent, & aprés avoir fait prendre intérieurement de mon dissolvant, la cure dura encore quelque tems: mais à présent la Demoiselle est parfaitement guerie, & elle fait par sa beauté un des ornemens de Turin.

CHAPITRE XI.

Des Fractures simples.

ON se propose ordinairement quatre intentions dans la cure des fractures simples.

La premiere est la reduction de l'os dans son état naturel. La seconde, est l'appareil convenable pour l'y maintenir. La troisiéme, c'est de pourvoir aux parties voisines. Et la quatriéme, de donner une bonne situation aux parties blessées.

A fin de remplir la premiere, l'extension est presque toujours nécessaire, pour faire la reduction des fractures. Il n'y va que du plus ou du moins, ce qui se regle suivant la qualité de la fracture, la nature de la partie fracturée, l'âge & le sexe du sujet: observant néanmoins de ne pas faire l'operation, quand l'inflammation & les autres accidents paroissent, & qu'on ne les a pû corriger, ou considerablement diminuer.

Quant à la seconde intention, qui est l'ap-

pareil néceſſaire, j'ay toujours ſuivy le precepte d'*Hippocrate*, dans l'application des trois bandes, dont il ſe ſert aux fractures ſimples. *Celſe* en applique ſix, mais je croy qu'elles chargent trop les parties affligées; c'eſt ce qui m'a porté à m'en tenir au ſentiment d'*Hippocrate*, aprouvé par *Galien* au livre de la Méthode chap. 5.

Preſque tous les praticiens employent differemment les topiques qu'on met ſur la fracture. Quelques-uns les appliquent tout ſecs; pour moy ſans m'attacher à ſuivre les Anciens ſur ce ſujet, j'ay trouvé que le blanc & le jaune d'œuf batus enſemble avec un peu d'huile roſat, ſatisfont à toutes les intentions qu'on ſe propoſe; ils ſont aſtringens, anodins, & reſolutifs. J'applique le reſte de l'appareil ſans le mouiller, à moins qu'une inflammation ou quelque autre indiſpoſition ſemblable ne m'oblige à faire le contraire. Car, comme c'eſt ma méthode de ne retoucher à mon bleſſé, que le plus tard que je puis, en appliquant mes bandes ſéches, elles en ſont plus fermes & ſe relâchent moins.

Les emplâtres emplaſtiques mis ſur les fractures, en bouchant les poroſitez du cuir, retiennent les vapeurs qui donnent occaſion au prurit, & contraignent de lever l'appareil plûtoſt qu'on n'auroit pas fait; c'eſt pourquoy je tâche d'éviter tout ce qui peut produire cet accident.

La méthode d'*Hippocrate*, eſt de lever l'appareil trois jours aprés ſon application; pluſieurs attendent le ſeptiéme, & moy le plûtard qu'il m'eſt poſſible. L'experience m'a fait connoître qu'il eſt plus avantageux pour le bleſſé

bleſſé de n'y point toucher que le callus ne ſoit entierement formé, à moins que les bandes ne ſoient lâchées, ou qu'il ne ſoit arrivé quelque deſordre imprevû, comme prurit, douleur, & agitation de la partie malade. Je pourrois citer un grand nombre de ſoldats ſortis de cet Hôpital, & gueris de fractures ſimples de toutes eſpéces ſuivant cette méthode, mais la relation de la cure qui ſuit doit ſuffire.

Un ſoldat du Regiment de Condé, nommé *la Tulippe*, fut conduit dans ce lieu avec une fracture accompagnée de fracas au femur droit, à peu prés en ſa partie moyenne. Ce malheur lui arriva au Mont Genévre, en dormant ſous un arbre qu'on coupoit, & qui lui tomba ſur la cuiſſe. Auſſi-toſt qu'il eut été mis entre mes mains, je fis une extenſion vigoureuſe de la partie; je réduiſis la fracture, & j'appliquay un linge trempé dans l'œuf entier, battu avec un peu d'huile roſat & une petite quantité de bon vinaigre; je mis par deſſus quelques compreſſes trois ou quatre bandes aſſez longues, quelques attelles de carton, le tout poſé dans une goutiere pareillement de carton; & par deſſus tout cela les fanons & tout ce qui les accompagne. Les diverſions & le regime moderé furent mis en uſage. Il demeura ainſi ſans qu'on touchât à ſon appareil, l'eſpace de vingt jours entiers, au bout duquel tems je trouvay la partie fort droite & dans ſa diſpoſition naturelle. Je me ſervis pour cet appareil du *Pro fracturis*, & je racommodai les bandes comme auparavant avec des attelles de bois & le reſte. Vingt jours aprés, l'appareil fut levé pour la ſeconde fois, &

les choſes me parurent dans un état où j'avois tout ſujet d'être content: ce qui fit que vingt autres jours ſe paſſerent ſans y rien changer. Tellement qu'en ſoixante jours il ne fut panſé que trois fois, ſans compter le premier appareil. Il commença à marcher avec des croſſes; on laiſſa toujours ſur ſa cuiſſe un appareil ſans fanons, & aprés avoir reſté quelque tems dans l'Hôpital pour ſe fortifier, il retourna à ſon Regiment.

Il eſt de la prudence, aux fractures ſimples de la cuiſſe, de poſer une attelle large d'environ trois doigts, à la partie poſterieure de cet organe, ſi l'on veut ſoûtenir le femur, qui ſans cette prévoyance, eſt en danger de ployer. Particulierement dans les Hôpitaux d'armée, où la ſimple paille ſur laquelle les ſoldats bleſſez ſont couchez, eſt ſuiette à s'échaper, en laiſſant des creux, ou foſſes capables de faire changer de ſituation aux parties fracturées, ſi elles ne ſont ſoutenuës par quelque choſe de ſolide.

Je n'ajoute point de foy aux remédes internes que quelques-uns employent pour la generation du callus, comme le ſuc de *Primula veris*, d'aigremoine ou ſa racine priſe en breuvage, & pluſieurs autres qu'on peut voir chez les Anciens. La Nature eſt l'architecte & la principale ouvriere du callus, quand on lui accorde le repos qui lui eſt néceſſaire pour agir. Ce n'eſt pas que je déſaprouve dans ces occaſions les aliments incraſſants.

Quant au troiſiéme point, où l'on doit pourvoir aux parties voiſines, lorſque la douleur & le fracas ſont grands; les défenſifs poſez ſur les parties ſuperieures & ſur les émonctoires

res sont tres-utiles. Le petit liniment de l'œuf battu avec l'huile rosat, & quelquefois avec un peu d'huile de terebenthine & de vinaigre, lorsque la contusion est remarquable, répond aussi à cette intention avec les embrocations des huiles resolutives. Les diversions sur tout ne sont pas d'un petit effet pour prévenir & corriger les symptômes.

Pour satisfaire au quatriéme article, il est tres-important de donner une bonne situation aux parties fracturées ; c'est bien souvent d'où dépend le bon ou le mauvais succés des cures. Dans nos Hôpitaux on n'a pas toutes les commoditez necéssaires ; mais le génie du Chirurgien doit trouver des ressources. La plûpart des blessez ne sont couchez que sur des paillasses, qui n'ont pas assez de soutien pour maintenir long-tems un membre dans une même situation ; c'est ce qui m'engage, aprés avoir appliqué les trois bandes, dont j'ay parlé cy-devant, de mettre des attelles en premier appareil, si la douleur ne m'oblige à les differer, & je maintiens ensuite tout l'appareil par une quatriéme bande ; j'ajoûte encore les fanons & la semelle avec ce qui les accompagne, si c'est aux cuisses & aux jambes. Si la fracture est aux bras, je me sers de l'écharpe ; & si c'est à l'avant-bras, de la goutiere : le tout étant bien appliqué, affermit la partie de telle sorte, qu'elle est comme hors d'insulte. C'est la méthode que j'ay pratiquée au sujet des fractures simples.

CHAPITRE XII.

Des Fractures compliquées.

LEs fractures compliquées sont tres-difficiles à traiter. Cependant nous en avons guéri un grand nombre, selon que je l'ay marqué cy-devant : mais on ne doit pas se flatter d'avoir toujours le même bonheur, principalement lorsqu'il y a déperdition de la substance de l'os. La bonne constitution du sujet & la jeunesse sont tres-favorables en semblables occasions. La méthode de panser doucement, promptement & rarement abbrege bien du tems & surmonte beaucoup de dangers ; la Nature agissant avec liberté produit des effets qui nous supprennent, & que nous aurions crû impossibles.

Il est certain que dans les fractures simples la génération du callus est plus prompte que dans les compliquées ; la chaleur en celles-là étant unie & concentrée, elle agit avec plus de force & de promptitude. L'os couvert par les téguments est à l'abry des injures de l'air, si capable de l'altérer & d'en ruiner le temperament naturel ; de plus il ne se fait ny dissipations ny suppurations qui détournent la Nature, ou qui la troublent dans son action. Tout consiste à faire la reduction des fractures, comme nous l'avons enseigné au chapitre précedent.

Il faut tirer de ces raisons une consequence qui autorise ma méthode à l'égard des fractures compliquées. Car en banniſſant les fréquents pansements, & mettant toute mon étude à interdire l'accés à l'air dans ces sortes de playes ;

playes; j'évite par ce moyen tous les accidents qu'il peut causer; comme les grandes suppurations; les alterations; la carie; les fluxions; les douleurs, & generalement tout ce qui prolonge les cures; & qui souvent rend ces playes incurables.

Quand les fractures compliquées suppurent abondamment, il est impossible que le pus ne se confonde avec le suc nourricier osseux, qui découle dés l'instant de la fracture, pour commencer à envelopper l'os & à former le cal. Les tentes & les dilatans, dont ordinairement ces sortes de playes sont remplies, s'opposent par leur attouchement à cette manœuvre, qui ne veut point être interrompuë. Les longs & réiterez pansemens donnent le tems à l'air de pénétrer les playes; ce qui fait que l'aliment des os perd tout ce qu'il avoit de spirituëux; qu'il se coagule; qu'il forme des obstructions, ou qu'il se convertit en pus. Outre que cette méthode causant toujours des irritations & des douleurs, elle prive les malades du repos qui leur est tres-necéssaire.

Fab. d'Aquapend. chap. 8. du quatriéme Livre, traitant des fractures compliquées où l'os n'est pas découvert; ordonne la réünion, & veut qu'elles ne soient pansées que de trois en trois jours. Et au chap. 10. du même Liv. sur les fractures compliquées avec expositon d'os, il veut qu'on couse la playe par sutures & agraffes, & qu'on la traite ensuite comme une playe simple.

Je ne suis donc pas le seul qui ay pansé de cette maniere les fractures compliquées. Et l'on remarque encore que *Rhasis* & *Serapion* ne s'en sont pas écartez dans la cure des playes de

tête avec fracture du crane, puis qu'ils disent qu'il faut coudre les playes de la tête où il y a fracture d'os jusqu'à la pie-mere.

Si cela peut être pratiqué en de telles occasions, à plus forte raison peut-on suivre cette méthode aux fractures compliquées des autres parties du corps. Les coutures que ces Auteurs ont employées aux ruptures du crane, ne se faisoient que pour interdire à l'air un passage par lequel il auroit pû offenser le cerveau, les membranes & même le crane.

Galien & Avicenne conseillent les sutures dans ces sortes de blessures; mais *Hippocrate* les défend dans son Livre des playes de tête. Je ne m'en sers que tres-rarement à toutes les parties du corps, quoi-que je n'en désaprouve pas l'usage; mais les sutures ne peuvent être faites aux playes d'armes à feu par plusieurs raisons qui ne sont ignorées de personne.

Toutes les fractures compliquées sont fort embarrassantes; mais celles qui ont été faites par armes-à-feu, le sont encore plus que les autres; elles sont aussi plus ou moins difficiles à guérir selon les parties où elles arrivent. Car les fractures compliquées des cuisses que nous avons pansées dans cet Hôpital, n'ont pas guéri avec tant de promptitude que celles des jambes, ni celles-cy que les fractures des bras, & ainsi des autres, quoi-qu'on ait toujours tenu la même méthode. Quant à la difficulté de guérir celles des cuisses, les obstacles qui se trouvent dans les Hôpitaux d'armée en sont souvent cause. Car malaisément les peut-on cauteriser & leur donner la commodité nécessaire pour l'évacuation des excrémens, manquant pour l'ordinaire de garçons adroits & assez

ſez charitables pour ſervir les malades dans ces occaſions. Les pauvres bleſſez croupiſſent dans la ſaleté, & ſont agitez par des mouvemens violens & indiſcrets. Les cures par ce moyen deviennent longues & laborieuſes; car la nature ne demande pas moins de tranquillité & de diſcretion pour le rétabliſſement de ces parties que pour celui des autres.

Cette maniere de panſer les fractures compliquées ne ſera pas agréée de pluſieurs, auſſi ne l'ay-je encore vu pratiquer à perſonne. Mais il ne faut pas ſe preſſer de condamner ce que l'on n'a pas encore éprouvé ſoi-même. Il y a certainement dans la nature & dans les Arts, beaucoup de moyens que nous négligeons, & dont nous tirerions de grands avantages s'ils nous étoient connus par la pratique.

Ceux qui prendront la peine de ſuivre exactement cette méthode, pourront par eux-mêmes guérir leur eſprit des erreurs dont ils étoient prévenus.

CHAPITRE XIII.

Des Luxations.

C'Eſt dans la cure des luxations que l'Art l'emporte ſur la Nature, puis que lui ſeul en procure la guériſon ſans qu'elle vienne d'ordinaire au ſecours; & même ſouvent malgré les efforts qu'elle ſemble faire au contraire. L'operation de la main, les machines & les lacs, ſont les moyens dont la Chirurgie ſe ſert pour reduire les parties dans leur lieu.

Quoi-que ce ſujet fourniſſe une ample ma-

tiére à la théorie, je renvoye les jeunes Chirurgiens aux Auteurs qui en ont traité ; me contentant de dire, qu'il eſt néceſſaire d'être inſtruit à fond de l'oſtéologie & des bandages, ou d'autres machines propres à remettre & à contenir les parties ; & que s'il ſe peut, on ne doit pas perdre un moment de tems pour rétablir les parties luxées, avant que les accidens qui s'oppoſent à l'operation, ſoient ſurvenus. Car la tête de l'os ſortie de ſa place, comprime ordinairement les parties nerveuſes & tendineuſes qui ſont tres-ſenſibles, & fait quelquefois que les vaiſſeaux qui portent le ſang pour l'entretien de l'organe, s'afaiſſent ou ſe ferment d'une autre maniere, qui cauſe une eſpéce de paralyſie & d'atrophie, ou même une fluxion. Et la cavité ſe rempliſſant de la ſynovie dont les articles ſont continuellement abreuvez, cette humeur y peut être coagulée par quelque acide, & tenir la place de la tête de l'os qui en eſt ſortie ; alors on peut compter que la reduction eſt impoſſible. Il faut donc employer d'abord tous ſes ſoins pour procurer la reduction.

Toutes les machines néceſſaires pour reduire les vieilles luxations, & les nouvelles qui ont beſoin de grands efforts, ne ſe trouvent pas toujours dans les Hôpitaux d'armée : mais la main des garçons & l'induſtrie de l'operateur doivent ſuppléer à ce défaut autant qu'il eſt poſſible.

Guy de Chauliac, *Fab. d'Aquapend.* *Paré* & pluſieurs autres, ont ſuffiſamment expliqué les maniéres de reduire les diſlocations. Les apprentifs ne doivent rien négliger pour s'y perfectionner ; car c'eſt dans ces ſimples operations

tions que le plus grossier des hommes sçait distinguer le capable de l'ignorant, vû qu'elles sont toutes Chirurgicales, & qu'elles ne demandent que la seule habileté de l'operateur pour les executer.

J'ay trouvé que l'œuf entier, battu avec l'huile de terebenthine & un peu de vinaigre, est tres-salutaire aux parties luxées sur lesquelles on l'applique. Ce remède satisfait à tout ce qu'on se propose : le vin aromatique peut ici tenir lieu du précedent ; & quand il n'est question que de fortifier, l'emplâtre *Pro fracturis* doit être employé.

La saignée, les clysteres & la diéte ne doivent pas être négligez dans les grandes luxations, accompagnées de contusions ; ces remédes préviennent les plus dangereux symptômes, & les dissipent quand ils ont été excitez.

CHAPITRE XIV.

De la Relaxation des Articles.

LEs soldats qui couchent ordinairement sur la terre, pendant le cours des campagnes, à la rigueur des tems, sont sujets à se remplir d'humiditez, dont toutes les parties du corps s'abreuvent, & qui le plus souvent se jettant sur les articles trop affoiblis, en ramolissent & relâchent les ligamens qui les tenoient affermis : donnant par là occasion aux dislocations des parties qu'elles occupent.

Ces sortes de maux sont tres-difficiles à guérir, & tres-rebelles aux remédes. Nous en avons traité dans cet Hôpital, qui nous ont

donné beaucoup de peine, & qui nous ont fait peu d'honneur. *Hippocrate* conseille de se servir en pareilles rencontres, du cautere actuel : & *Galien* aprés lui, veut qu'on fasse la même operation, pour tarir & consumer ces humiditez glaireuses & pituiteuses ; pour affermir la peau, & pour resserrer & fortifier la jointure.

Hippocrate pour cauteriser, se sert encore de la corde de lin crud embrasée, laquelle fait un charbon pareil à celui de la méche dont on se sert dans les armées : & *Aëtius*, selon *Archigene*, employe la racine de struthion, autrement dit luteola, ou gode, en François ; & d'aristoloche, pour rendre en apparence, la cauterisation plus douce. Ils font cette operation à l'endroit où la tête de l'os se jette.

Quoique ce remède soit rude, & que nous ne l'ayons pas mis en usage dans cet Hôpital, parce qu'il fait peur aux malades ; néanmoins les maux dont nous parlons sont quelquefois si douloureux & si rebelles, que ceux qui en sont affligez, se soumettent volontiers, pour s'en délivrer, à l'operation la plus cruelle.

Fab. d'Aquapend. dit, qu'aprés avoir inutilement employé plusieurs moyens en un semblable cas, le malade fut guéri avec un emplâtre d'herbe, qu'il croit être la flamule, & qui lui fut appliqué par un Empirique.

Pour moy qui ne désaprouve point la maniere des Anciens sur ce sujet, je diray toutes-fois qu'on ne la doit pas mettre en usage, qu'on n'ait tenté auparavant des voyes plus douces, comme nous avons fait, employant d'abord tout ce qui échauffe, atténuë, absorbe, & fortifie. L'huile de lavande ; la graisse

se de Marmotte, & l'esprit de vin, ou l'eau de la Reine d'Hongrie, en forme de liniment appliqué fort chauds, sont d'un tres-puissant secours. On y peut encore joindre de l'huile de terebenthine qui incise, & ouvre les passages, pour donner lieu aux remédes de resoudre & d'absorber.

Mais lorsque j'ay vû que ces remédes étoient sans effet, je me suis servy d'irritants; de vesicatoires, & d'herbes caustiques, comme les thytimales; la chelidoine, & autres pareilles, pour attirer par l'irritation qui cause de la douleur, une fluxion aux parties affligées; afin de digerer ensuite & de faire meurir ces matieres par la fermentation, qui se termine quelquefois par des abscés salutaires.

Il ne faut pas tarder aprés de réduire les os dans leurs cavitez, & de faire resserrer les articles par de bons vins aromatiques, animez avec l'esprit de vin, ou avec la graisse humaine & un peu d'eau de la Reine d'Hongrie mêlez & appliquez chauds; & generalement par tout ce qui peut fortifier les membres, & consumer les humiditez. La partie doit toujours être soûtenuë par un bon bandage, environné de compresses, coussins ou pelotes, pour tenir l'os en sujetion, & pour l'affermir dans sa cavité; faisant garder un grand repos & un régime dessêchant & attenuant. On observera toutefois de plier, & d'étendre de tems-en-tems le membre, crainte qu'à l'endroit de l'articulation, les parties ne se roidissent & ne se colent, en restant immobiles.

CHAPI

CHAPITRE XV.

Conclusion de notre derniere Partie, avec quelques remarques tres-utiles.

COmme ma principale intention ne tend qu'à introduire pour le soulagement des bleſſez, une maniere douce, prompte, & facile pour la guériſon de leurs maux : j'ay appuyé cette méthode, autant qu'il m'a été poſſible, de raiſons & d'experiences. Je ſçay bien que cette ſeule partie qui regarde les playes, ne borne pas toute l'étenduë de la Chirurgie ; & que je n'ay fait qu'effleurer les autres matiéres qui ne ſont pas moins importantes.

Mon deſſein n'étant pas de copier les Auteurs, je me ſuis contenté de dire ſuperficielement mon ſentiment ſur les autres parties de la Chirurgie. J'avouë même que n'ayant pas voulu parler de pluſieurs choſes ſur leſquelles je n'ay rien à dire de nouveau, je me ſuis attaché à ce qu'il y a de plus commun, de plus néceſſaire & qui m'eſt plus particulierement connu. Je crois avoir ſatisfait à ce que je me ſuis propoſé ; & je ne demande autre choſe ſinon, que mon projet, naïvement expliqué, produiſe au public tout le fruit que je deſire.

Le moyen dont je me ſers, & qui eſt décrit dans la premiere partie de ce Livre, pour éviter l'exfoliation, procéde d'une connoiſſance acquiſe par l'experience. J'eſpere auſſi qu'on le trouvera tres-utile & tres-néceſſaire pour le panſement des playes où l'os eſt découvert.

La maniere de panſer les trépans eſt puiſée dans

dans la même source. Je m'attends néanmoins qu'elle ne manquera pas, comme nouvelle, d'être censurée; mais je ne veux pas m'arrêter à prévenir les objections des autres, pour y donner des réponses par avance. Car tout ce que je pourrois dire à l'avantage de la Plaque qui n'a été employée par qui que ce soit avant moy, ne serviroit que d'éguillon pour exciter les Censeurs à la contrôler.

Les experiences & les Auteurs m'ayant fait connoître que l'air est un puissant obstacle à la guérison des playes, j'ay tâché de trouver une voye aisée pour empêcher son abord, sur tout dans les playes où le crane est entamé. Car il est certain que la plûpart des calamitez qui surviennent à ces sortes de playes, ne sont causées que par le peu de précaution qu'on prend pour éviter les attaques de l'air, en s'accoutumant aux longs & frequents pansements.

J'ay vû des Chirurgiens passer des heures entiéres à panser des playes de tête avec fracture du crane, pour détacher, rompre, ou couper les esquilles, ou portions d'os; ce qui ne se doit faire que lors-qu'on est bien assuré qu'elles piquent la dure-mere.

Beaucoup de gens croyent avoir bien réüssi, quand à chaque pansement, ils ont tiré quelque petite parcelle des débris de la fracture, qu'ils conservent avec soin pour la montrer à tous venans; croyant par-là s'acquerir du crédit; & se faisant un point d'honneur d'un sujet de blâme, qui coute le plus souvent la vie au blessé.

Un tres fameux officier a, d'assez fraîche datte, éprouvé les funestes effets de cette cruelle méthode: car ayant eu une fracture au cra-

ne,

ne, d'un coup de balle qui avoit formé le trépan, sans offenser le cerveau ni les membranes, & sans être accompagné d'aucun symptôme dangereux ; on passa indiscrettement le tems, deux fois le jour, à détacher & à arracher de petites portions d'os, que la Nature auroit facilement separées, & qu'on supposoit devoir dans la suite piquer la dure-mere : ce qui étoit impossible. Par une telle conduite on ne manqua pas de causer une alteration à la dure-mere & au cerveau, avec une mortification apparente ; & le malade mourut l'onziéme jour de sa blessure. J'avois été appellé pour conconsulter, lorsque le cas étoit désespéré : mais je ne servis qu'à lui annoncer le jour de sa mort.

Plusieurs Chirurgiens par une vaine ostentation, employent toute leur vie & mettent toute leur application, à développer tous les secrets des nouvelles découvertes de la Medecine, & à en discourir à fond ; mépriſant toutes les opinions des Anciens : & avec toute leur science ils croupissent dans une entiére ignorance de la pratique. Si ces gens-là avoient autant d'envie d'être veritablement sçavans qu'ils en ont de le paroître, ils embrasseroient un autre parti. Ils négligent de se perfectionner dans une bonne méthode, pour s'attacher uniquement au raisonnement, & à faire éclater leur esprit dans les consultations où ils sont appellez.

Mais il ne suffit pas de connoître la nature & la difference des playes : de sçavoir la cause des accidens qui leur arrivent, ni de les expliquer éloquemment par des raisons purement spéculatives, & souvent chimeriques ; il faut unir à cette théorie, qui certainement est tres-utile lors-qu'elle n'éloigne point l'esprit de la verité

verité des faits, une méthode curative & éradicative, qu'on doit regarder comme la plus nécéſſaire partie de la Chirurgie. Mais il eſt rare que ceux qui ſe voüent tout au raiſonnement, donnent aſſez d'attention à la pratique pour la poſſeder à fond, & quittent leurs maximes pour en ſuivre d'autres qui leur ſont oppoſées. C'eſt pourquoi j'adreſſe ce petit diſcours aux jeunes Chirurgiens, qui ſuſceptibles des impreſſions qu'on leur donne, peuvent en tirer quelque profit.

Que ce ne ſoit point la nouveauté de cette méthode qui les engage à la ſuivre, ni qui les oblige à la rejetter; qu'ils la mettent en pratique pour en faire un juſte diſcernement. Car tout homme raiſonnable avant que de donner définitivement ſon jugement, doit prudemment s'inſtruire de la verité des choſes & en examiner les conſéquences. Rien n'eſt ſi facile que de prononcer, & rien de plus difficile que de bien juger.

Je ſuis perſuadé par experience, qu'il eſt dangereux de s'en rapporter au témoignage des autres. Car peu s'en fallut que le mauvais jugement qu'on fit de la playe d'un de nos plus fameux Generaux, le 4. Octobre 1693. jour du Combat de la Marſaille; & la facilité avec laquelle je m'aſſeuray ſur la bonne foy d'autruy, & ſur le raport qu'on m'en fit le jour d'aprés ſon premier appareil, ne luy cauſaſſent la mort: parce qu'ayant été panſé en premier appareil d'une playe d'arme à feu de gros calibre, laquelle avoit un tres-grand trajet, & n'avoit été panſée que comme playe ſimple, avec une grande quantité de charpie dont une partie ſe cantonna & ſe perdit, dans la profondeur

fondeur de la playe ; il arriva néanmoins qu'elle en fut chassée par les matieres ayant laissé dans l'endroit de son séjour, une mortification considerable qui donna lieu à de grandes & de profondes incisions, qui firent apercevoir une fracture dont on ne se doutoit pas. La discretion m'empêche d'exposer plus au long les circonstances qui accompagnerent cette cure, pour laquelle M. *Dalibour* Me. Chir. Juré à Paris, & Chirurgien Major de la Gendarmerie, homme entendu & tres-experimenté, fut appellé en consultation. Enfin aprés bien des accidens, le tout fut heureusement terminé.

C'est ce qui me fait dire qu'il est absolument nécessaire à un Chirurgien jaloux de sa reputation, d'examiner les playes qu'il n'a pas pansées en premier appareil, pour en découvrir la nature, & les connoître dans toute leur étenduë. Cet illustre blessé n'est pas le seul qui dans le jour de cette Bataille, a éprouvé la rigueur des pansements qui se font à la hâte en premier appareil. J'ay pour raison, passé sous silence plusieurs cas semblables à peu-prés au précédent, de cette même occasion, dans laquelle il y en eut beaucoup qui furent pansez au quartier de reserve de notre Armée.

On pourra voir dans le cours de cet Ouvrage, & particulierement dans la seconde Partie, de quelle maniere j'ay couduit à une parfaite guérison, un grand nombre de blessures de toutes qualitez & de toutes espéces promptement, à peu de frais & avec des remédes simples, qui ne sont pas moins utiles aux riches, que commodes aux pauvres.

Les grosses dépenses qu'on fait d'ordinaire dans la curation des playes, replongent quelquefois

quefois le bleſſé, au retour de ſa guériſon, dans un mal auſſi fâcheux que le premier. Les playes ſe rempliſſent & ſe ferment; les bources ſouvent ſe vuident & ſe tariſſent. La perſonne, dont il a été parlé dans le Chapitre 25. de la ſeconde Partie, avoit reçu, avant que de tomber entre mes mains, un memoire de 376. l. de l'Apotiquaire, pour les remédes par luy fournis, ſans qu'il y eût toutefois, aprés cette dépenſe, aucune apparence de guériſon.

L'honneur d'un Chirurgien ne conſiſte pas à vuider les Pharmacies pour guérir ſes bleſſez; il faut chrétiennement épargner l'argent de ceux qui nous confient & leur perſonne & leur vie. Et s'ils ont aſſez d'ingratitude pour nous refuſer ce que nous meritons, aprés un pareil bienfait, Dieu ſera notre recompenſe. Il ne faut pas qu'un vil intereſt prévale ſur la bonne foy avec laquelle on doit traiter les malades pour leur procurer promptement la ſanté. Quand une cure eſt retardée par un motif mercenaire, & qu'il en arrive des ſymptômes, qui peuvent perdre les bleſſez, le Chirurgien qui s'en eſt chargé eſt reſponſable de leur mort.

J'ay vu diverſes perſonnes de marque que je ne nommeray pas, qui paſſant par Brian-con huit mois aprés la Journée de la Marſaille, où ils avoient reçu des bleſſures, étoient ou fiſtuleux, ou fort éloignez d'une parfaite convaleſcence.

Toutefois, je veux croire, afin de ne pas taxer indiſcretement ceux qui auront employé leurs ſoins pour les guérir, que la delicateſſe de ces bleſſez, leur temperament, ou le mauvais

vais air qui contribuë beaucoup à entretenir les playes, ont prolongé ces cures, qui en d'autres sujets ou en d'autres circonstances, auroient été entierement terminées en deux ou trois mois au plus. Mais je ne puis m'empêcher de dire, que les tentes, aussi-bien que la fréquente & douloureuse maniere de panser, qui est si commune, sont suffisantes pour produire tous ces maux, & pour s'opposer à la réünion des playes; ce qui rend les Chirurgiens odieux, & la Chirurgie onereuse.

J'ay employé tous mes efforts pour faire voir dans le cours de ce Traité, moins par le raisonnement que par des exemples & par des autoritez, que la Nature a la mielleure part dans tout ce qui se fait pour la guérison des playes; ou plûtôt qu'elle en est la principale ouvriere; laissant le soin de publier ses éloges & ses prérogatives à une plume plus délicate que la mienne, & me contentant d'en admirer les prodiges, qui ne sont pas moins impénétrables, qu'ils sont surprenants.

L'année 1686. me fournit une occasion qui me fit voir que cette même Nature agit toujours d'une maniere merveilleuse, pour la conservation du plus noble & du plus parfait de ses ouvrages. Un soldat du fort de *Mirabout*, qui sépare les Vallées de Luserne d'avec le Queras, ayant volé son Capitaine, fut poursuivi; & ne trouvant point d'autre voye pour se sauver, il se précipita du haut des murailles sur des rochers; où étant tombé sur les pieds, non seulement il se les démit, mais il les eut tous deux fracturez avec playes. Il fut pris & apporté dans le Fort où il n'y avoit point de Chirurgien, à cause de la foiblesse de la Garnison.

Il

Il passa quatre mois sur la paille sans aucun secours que de pain & d'eau. Pendant ce temps, il lui survint aux pieds une gangréne, qui se convertit bien-tost en sphacele.

Mais, ce qui étonnera sans doute, la Nature d'elle-même forma à la partie inferieure des deux *tibia*, un peu audessus des deux malleoles, un bourlet qui termina de telle sorte la mortification, que les extremitez furent abandonnées à la fureur du sphacele, sans que les parties superieures aux bourlets en eussent souffert aucune atteinte.

Il se coupa lui-même le pied droit dans l'article, avec un petit couteau de poche, sans douleur ni hémorragie: Et comme cette pourriture infectoit tout le Fort à cause des grandes chaleurs, on le transporta dans notre Hôpital de Luserne.

Il perdit en chemin une bonne partie de l'autre pied, qui se separa tout seul; mais malgré l'infection qu'il répandoit comme une charogne dans tous les lieux où il passoit, & durant les ardeurs de l'été, jamais le sphacele ne passa les bornes que la Nature lui avoit prescrites. Il est vray que les bourlets dont il a été parlé cy-dessus, avoient considerablement augmenté en grosseur par ce transport.

Aprés lui avoir rétabli les forces avec de bons cordiaux, un peu de vin & des aliments, je coupay tout ce qui me parut absolument sphacelé, & je n'en épargnay pas les éminences des bourlets qui communiquoient une odeur insuportable. Je le laissay en repos jusques au lendemain que je lui coupay une jambe, & l'autre le jour suivant. Les extremitez des *tibia* & des *peroné* étoient entiérement cariées & dé-

& découvertes : enfin n'étant point survenu d'autres accidents pendant le reste de la curation, il fut assez promptement guéry.

La Nature supplée souvent au défaut de l'Art ; ce prodigieux exemple prouve suffisamment cette verité. L'on pourra voir encore par ce qui suit, une chose fort surprenante arrivée à Pignerol. M. *De la Place*, Capitaine au Regiment de Barrois, ayant été blessé dans le Combat de la Marsaille d'un coup d'arme à feu, dont l'entrée étoit en la partie moyenne & posterieure de l'avant-bras avec fracture du *cubitus*, & la sortie en la partie inferieure & antérieure de cet avant-bras, il fut pansé par M. *Malinas* l'un des Chirurgiens Majors de l'armée d'Italie, & Maistre Chirurgien à Lyon, tres-habile dans son métier.

Cette playe se trouva accompagnée de quelques tristes symptômes, avec une fiévre continuë. Il se fit sur tout le bras & l'avant-bras, un dépost d'humeurs d'où se produisit un abscés qui occupoit toutes ces parties ; & comme l'on se disposoit à en faire l'ouverture, il survint au blessé une grande diarrhée qui termina tout à coup cette tumeur, & remit le bras & l'avant-bras dans leur état naturel. Ce bénéfice imprévu engagea le Chirurgien à visiter le bassin du blessé, dans lequel la veritable matiére de l'abscés se trouva sans aucun mélange, que d'un peu d'excréments qui n'étoient nullement confondus avec le pus ; & à mesure qu'il s'engendroit un nouvel amas de matiéres dans le membre indisposé, il se faisoit peu aprés de nouvelles évacuations de pus par les selles : enfin les playes guérirent, & la diarrhée cessa, n'ayant

n'ayant plus de cause pour l'entretenir.

On peut croire que les matieres ayant été pompées par les veines, & ayant suivi la route de la circulation, elles avoient pû être déchargées par les mésaraïques dans les intestins. Cependant je ne donne ces raisons que pour de foibles conjectures; toutes les autres routes m'étant inconnuës, je laisse volontiers aux sçavans, à les expliquer suivant leurs lumieres. Mais ce qui me persuade que cette voye a de la vraysemblance, c'est que le même Chirurgien m'a juré, qu'au commencement de la même campagne, il avoit pansé un Capitaine d'une playe pénétrante du thorax avec léſion des poûmons, accompagnée de tous les accidents communs à ces sortes de playes, lesquels pourtant furent tous terminez par des saignées du bras, qui se faisoient en intention de tirer du sang, mais en sa place il ne sortoit par l'ouverture de la veine, qu'un veritable pus qui avoit été puisé dans la poitrine: Plusieurs personnes dignes de foy qui en avoient été témoins oculaires, m'ont assuré de la verité de cette rare observation.

Si l'on se donne la peine de lire *Fab. Hildanus*, chap. 3. observat. 39. on verra qu'il dit qu'un ulcere inveteré à la jambe avec fistule, ayant été guëry indiscretement & à contretems, fut suivi d'une pleurésie, dans laquelle le malade rejetta par la bouche, une matiere pareille à celle qui étoit sortie de l'ulcere de la jambe. Surquoy je prie de remarquer que le mélange qui se fait ainsi quelquefois, du pus des abscés ou des playes, avec la masse du sang où il rentre, est plus capable de causer une fermentation critique qui dégage le corps de ce qui l'incommode, que de corrompre les

humeurs: comme font les poisons: un air infecté : certaines liqueurs acides &c. qui sont tres-contraires à la nature des sucs qui entretiennent la vie, & dont le pus est immédiatement extrait sans beaucoup d'alteration.

Il seroit facile de rapporter une grande quantité d'exemples fort approchans de ceux-cy, dans lesquels la Nature paroît se surpasser, soit pour la conservation des parties affligées, soit pour dégager celles qui sont chargées, ou pour en réünir d'autres qui sont divisées.

En l'année 1686. un nommé *Lansaveche*, Maréchal des Logis des Dragons de Veruë, reçut à la guerre contre les Vaudois, un coup de balle de gros calibre, dans la partie superieure & laterale de la region hypogastrique; & selon tous les accidents, il paroissoit que l'intestin colon avoit été ouvert & déchiré par la balle. Il rendit pendant plus de deux mois, des matiéres fécales par la playe; il souffrit de cruelles douleurs pendant tout ce tems, & à la fin la Nature, sans aucun secours, réünit la playe & l'intestin, quoyque la balle eût été perduë; & il ne laissa pas de quitter Luserne à la clôture de l'Hôpital de ce lieu, qui fut trois mois aprés sa blessure.

Hildanus fait une semblable remarque d'un homme en qui un des gros intestins, qui avoit été ouvert dans l'operation du bubonocele, se cicatrisa naturellement. Enfin comme il arrive tres-souvent des choses qui nous surprennent, & qu'on ne peut esperer que par la faveur ou par le caprice de la Nature, il arrive aussi des malheurs fort extraordinaires dans les playes, par l'effet de causes tres-cachées: ce qui dépend souvent de la situation où se trouvent

vent les hommes quand ils reçoivent les coups, ou de la figure des corps dont ils sont blessez.

En la même année 1686. il fut conduit au même Hôpital de Luserne, un homme blessé d'arme à feu; l'entrée du coup étoit en la partie tout-à-fait inferieure & moyenne de l'occipital, & la balle ayant glissé sur l'os petreux, venoit sortir sous l'oreille droite dont elle emportoit une partie. Quoiqu'il parût assez sensiblement, que la balle avoit touché le crane, la playe fut néanmoins pansée comme simple, parce qu'on n'y remarquoit pas d'accident de quelque conséquence, & on le laissa entre les mains des Garçons. Trois jours se passerent, durant lesquels le blessé n'eut que des inquiétudes, se plaignant seulement qu'il ne pouvoit trouver de situation commode. On ne fit aucune attention à ces circonstances : il mourut le quatriéme jour de sa blessure, avec tous les symptômes qui accompagnent ordinairement les maladies soporeuses.

Cette mort imprévenë m'obligea à faire l'ouverture du crane; je trouvay qu'il avoit été blessé d'un petit lingot de plomb, qui ayant rencontré l'occiput dans la partie moyenne, inferieure & tranchante, parce que le blessé avoit la tête baissée quand il reçut le coup, avoit été coupé par le milieu, à la rencontre de l'os; en sorte qu'une portion de ce lingot avoit glissé sur l'os petreux, comme il a été dit, & l'autre étoit entrée dans la capacité du crane du même côté, y étant restée engagée entre le crane & les membranes qui en étoient entamées & comprimées. Son camarade reçut au même jour & dans la même occasion un coup qui lui fit deux playes, dont la premiere étoit

un peu au dessous du zigoma du côté gauche, & l'autre en la partie moyenne de l'hypocondre droit : mais il fut parfaitement guéry en douze jours avec une mediocre suppuration, & sans accidents.

J'ay veu plusieurs coups qui n'étoient pas moins étranges que ceux-cy ; mais pour faire un juste pronostic sur des blessures de cette nature, on doit auparavant considerer avec toute l'attention possible la figure des corps qui ont fait la playe, la nature & la figure de la partie offensée, & la situation du blessé quand il a reçu le coup. Mais toutes ces circonstances, comme mille autres qu'il seroit tres-nécessaire de sçavoir pour la pratique, ne peuvent être connuës des Chirurgiens, que par une profonde étude, un exercice perpétuel, & une application particuliere.

Car enfin les dégrés du Temple d'Esculape ne sont pas moins rapides ni moins gliſſants, que ceux du Mont-Parnasse ; il est tres difficile d'arriver jusques au plus haut sans faire quelque faux pas. Mais on doit croire que dans la quantité innombrable de cas differents que la guerre fournit, ceux qui sont employez dans les Armées ou dans les Hôpitaux, découvrent des choses qui passent la théorie ordinaire, & qui sont tres-importantes pour la pratique. Et ils ont devant les yeux de fréquens exemples des moyens secrets dont la Nature se sert pour procurer des évacuations salutaires, & pour parvenir à son dessein.

Le public doit sçavoir bon gré à ceux, qui aprés beaucoup d'application & de soins, lui font part de leurs réfléxions & de leurs experiences. Car les Chirurgiens n'ont pas toûjours l'avan-

l'avantage de se rencontrer dans ces occasions; & plusieurs de ceux qui s'y trouvent employez, n'ont pas le zêle de publier ce qu'ils ont observé d'extraordinaire.

Quelque grands que soient les talens des hommes, & quelques lumieres qu'ils ayent, s'ils ne les communiquent par l'écriture, souvent ils les emportent avec eux dans le tombeau. Le bien qu'un homme peut faire ne dure qu'un tems, les bons conseils qu'il laisse écrits à la posterité, sont à jamais utiles: & nous serions encore dans une ignorance grossiere, si d'autres n'avoient écrit avant nous, & ne nous eussent fait part de leurs observations.

J'ay cité au commencement de mon livre une des belles sentences de notre incomparable Hippocrate, je finis par une autre qui convient bien ici. *Ce sont toujours des actions glorieuses que de corriger des ouvrages imparfaits, ou d'achever de mettre dans leur jour des choses qui ne sont inventées qu'à demi. Mais s'efforcer par une maligne médisance d'abaisser, de cacher, ou de détruire ce que les autres tâchent d'établir pour l'utilité commune, sans faire mieux soy-même; & sans répondre ni sans faire connoître le défaut, décrier les inventions des hommes doctes qui ont dessein d'instruire le vulgaire ignorant; ce n'est ni le projet ni l'ouvrage d'un honnête-homme, mais une preuve infaillible d'insuffisance & de perversité de nature. Au liv. de la loy du Medecin.*

J'ay donc crû être obligé pour la décharge de ma conscience, & au hazard de m'exposer à la censure de quelques jaloux, de donner au Public une partie de mes experiences, avec quelques considerations; pour procurer, s'il

eſt poſſible, aux pauvres bleſſez, un ſecours plus prompt & plus aſſuré que celuy qu'on leur donne en ſuivant la méthode commune. Si je ſuis aſſez heureux pour réüſſir en cela, je m'eſtime tres-bien recompenſé de mes ſoins, & j'en rends graces au Tout-puiſſant Pere des lumieres, qui ſe ſert quelquefois d'un petit ſujet pour produire de grands effets.

PHARMACIE CHIRURGICALE,

Contenant le choix & la préparation des Remédes les plus néceſſaires aux Chirurgiens

LA meilleure méthode de traiter les bleſſures eſt inutile, quand on manque de remédes qui conviennent au mal. C'eſt pourquoi il eſt à propos qu'un Chirurgien ſache préparer des médicamens, pour en faire des compoſitions de l'effet deſquelles il ſe puiſſe aſſurer, & s'il a le bonheur de les trouver toutes faites, il raiſonnera toujours mieux ſur leur operation, lors qu'il connoitra en quoi elles conſiſtent.

Remédes pour les Contuſions.

Afin de faire rentrer dans les vaiſſeaux le ſang épanché ſous la peau, on fera d'abord la ſaignée du bras, & on ordonnera pour le lendemain une potion purgative telle que celle-cy. Prenez demie once de tamarins, deux dragmes de ſéné, avec une dragme & demie de rhubarbe, & faites cuire le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau, juſqu'à ce que le feu l'ait reduite à trois onces; que vous paſſerez, & dans la collature diſſolvez une once de manne, & autant de ſirop roſat ſolutif, pour en compoſer un breuvage à prendre tout à la fois.

On pourra réiterer alternativement la saignée & la purgation, pendant que le malade avalera, de tems en tems, une cuillerée d'huile d'amandes douces récemment faite ; sur tout si l'on soupçonne qu'il y ait léfion aux parties internes, & l'on fera à l'exterieur un liniment avec la même huile.

Il fera bon dés le premier jour, d'appliquer sur l'endroit contus, un linge imbu de blanc d'œuf & de vinaigre rosat, renouvellant plusieurs fois ce linge ; & ensuite on mettra durant sept ou huit jours, un cataplasme composé de fleurs de roses rouges, de feuilles & de bayes de myrthe, deux onces de chaqu'un ; d'une once de farine de féve, & d'autant de farine d'orge, de demi-once d'absynthe & de pareille quantité de betoine. Le tout ayant bouilli dans du gros vin, on en fera un cataplasme, auquel on ajoutera l'huile rosat & l'huile de camomille. Aprés cet intervalle de tems on usera de l'emplâtre de diapalme.

Dans les contusions de la tête ou appliquera l'emplâtre de lierre, ou bien l'on frottera la partie avec l'huile de millepertuis.

A l'égard des contusions légeres, il suffira d'appliquer de tems en tems du sel pilé, qu'on aura renfermé dans un morceau de toile, & qu'il faudra tremper dans de l'eau chaude toutes les fois qu'on en usera.

Pour les contusions où le desordre seraplus grand, faites avaler un verre de bon vin où l'on aura mis environ une dragme de racine de caryophyllata, ou d'herbe benite reduite en poudre.

Autrement faites sur la partie blessée des onctions d'huile rosat mêlée avec l'huile de mirthe,

mirthe, aprés quoy on la frottera avec l'onguent d'albâtre.

Ou bien prenez fiente de vache & absinthe une poignée de chaqu'une, du son une demi-poignée, des fleurs de camomille deux onces avec ce qu'il sera néceſſaire d'huile de camomille pour en faire un emplâtre.

On recommande encore de mettre sur les membres contus, un onguent fait avec les rayons de miel & le miel cuits dans du vin, pour l'étendre sur du cuir de mouton, ou sur une forte toile, ce qui sera renouvellé pendant trois jours.

Quant aux contusions ordinaires avec quelque entamure, on baſſinera l'endroit le plus malade avec du vin tiéde, avant que d'appliquer sur toute la partie, les feuilles pilées & le suc du bouillon blanc, ou des feuilles de cerfeuil concaſſées.

Aux contusions des yeux, il sera bon de faire bouillir les plus tendres extremitez des feuilles d'hyſope dans de l'eau commune, ou dans du vin blanc, pour les impoſer enſuite sur ces organes.

Remédes pour les Tumeurs.

Pour l'inflammation, appliquez souvent sur la partie d'une décoction de souphre avec l'urine, ou du suc d'Ecrevices de riviére chaud, ou d'une leſſive de cendres de ſarment de vigne avec le vitriol, le ſel & le vinaigre. Que ſi le mal ne ſe diſſipe pas par ces remédes, on fera ſuppurer avec du laict où on aura mis cuire du ſavon de Veniſe: & la tumeur étant ouverte, on la panſera avec le baume & l'emplâtre de souphre.

Quand il ne s'agira que de repercussifs, il faudra faire précéder la saignée, & employer ensuite quelques remédes tels que ceux-cy: Prenez d'excellent vinaigre trois onces, du blanc d'œuf une once & demie, des roses rouges pulverisées demie dragme: mêlez le tout ensemble & en imbibez des linges que vous étendrez sur le lieu affecté. Autrement; prenez onguent de ceruse deux onces, sucs de plantain & de sempervivum une once de chaqu'un avec deux onces d'eau rose: la mixtion en étant faite vous l'appliquerez sur des étoupes de lin, dont vous couvrirez la partie.

On pourra encore se servir d'un emplâtre plus doux, fait d'huile rosat & de laict avec la la mie de pain. Si la douleur ne s'appaise point usez du cataplasme suivant; On pêtrit ou l'on pile un peu, quatre poignées de mauves pour les ramolir & en attendrir les côtons, & on y ajoute demi-once de farine d'orge, avec parties égales d'huile violat, d'huile rosat, & d'onguent populeum autant qu'il en faut pour donner la consistence au cataplasme; au défaut duquel on pourra se servir de cet autre: Prenez farine de froment une quantité suffisante, cuisez-la dans de l'eau, y ajoutant de l'huile rosat à discretion, & un peu de safran.

Pour diminuer la tension & résoudre insensiblement la matiere, prenez farine de semences de lin & de fénugrec, semence d'aneth, fleurs de camomille, mélilot & guimauves autant qu'il en faut: Faites les cuire & pêtrissez-les pour les incorporer avec le mucilage de la semence de guimauves & le beure frais; on pourra dans la suite y joindre la farine de feves.

Lors-

Lorsqu'on ne réüssira pas avec les résolutifs, on en viendra aux suppuratifs; comme l'emplâtre suivant: Prenez racines de mauves & feuilles de violettes une poignée & demie de chaqu'une, deux onces de racines de guimauve coupées menu, racine de lys blanc une once & demie. Faites bouillir ces choses dans de l'eau jusqu'à la consomption de la moitié: aprés quoy vous y ajouterez du mucilage de graine de chou une once & demie, farine de froment demi-once, levain une once, graisse de porc, beure frais, laict de femme une once de chaqu'un, huile de lys blancs & d'amandes douces quantité suffisante de chaqu'une, pour engraisser l'emplâtre qui doit être mis chaud sur l'endroit de la douleur. Ou prenez du laict de vache une livre, & autant de mie de pain subtilement broyée, suc de choux trois onces, safran demi-dragme, huile de lys blanc trois onces: Faites-en le mêlange & l'appliquez chaud sur le mal.

Quand on connoîtra par la privation de la douleur, par le relâchement de la partie, & par la fluctuation de la matiere que le phlegmon est meur, il faut se préparer à l'ouvrir par d'autres moyens que le fer & le feu qui épouvantent trop une malade; en pareil cas on se servira donc des remédes suivans. Prenez diachilum simple deux onces, le vain une once, huile d'amandes douces demi once: mêlez ces choses grossierement & les étendez sur du cuir, mettant au milieu de l'emplâtre du sien de pigeon, subtilement pulverisé, une dragme, & l'appliquez sur le phlegmon.

Ou bien prenez demi-once de levain, une once de sel, deux onces de fort vinaigre, &

quatre cantharides pulverisées : mêlez ces ingrédiens en les pilant dans un mortier jusqu'à ce qu'il s'en fasse une pâte, dont vous mettrez environ demi dragme sur l'apostume, que vous recouvrirez de l'emplâtre précédent. La tumeur étant ouverte, on la traitera avec cet onguent; prenez térébenthine deux onces, & battez les bien avec un jaune d'œuf, & vous étendrez de ce reméde sur du charpi que vous mettrez au devant de l'ouverture ; & vous couvrirez de ce même onguent toute la tumeur, que vous banderez ensuite un peu lâchement pour meurir le reste de la matiere, & entretenir la chaleur naturelle du membre. Au bout de quelques jours toute la matiere ayant été évacuée, on songera à nettoyer la playe avec le mêlange de deux onces de térebenthine & d'une once de miel, qui servira pour plusieurs fois, ayant soin de recouvrir toujours ce reméde du digestif cy-devant marqué.

Pour incarner & consolider l'ulcere, prenez deux onces de térébenthine, une once & demie de miel, encens, mastic, mirrhe, aloës de chaqu'un une dragme; sarcocolle demi-dragme. Pulvérisez ce qui le doit être, & brouillez éxactement le tout avec un pilon pour en faire un onguent : Si la douleur venoit à augmenter, on passeroit des anodins aux narcotiques entre lesquels la jusquiâme est tres-souveraine : on fait cuire ses feuilles sous les cendres chaudes, & on les mêle à de nouvelle axonge pour les employer en cataplasme.

Le baume de souphre est aussi fort utile dans ce mal : on en frotte la partie le matin, à midy & au soir, & on la couvre ensuite de menus linges qu'on lie légerement à l'entour : & pour

& pour un même reméde qui ſerve à ramolir, ſuppurer, ouvrir, nettoyer & conſolider; on n'en peut gueres trouver de meilleur que l'emplâtre diafulphuris de Rulandus, qui ſe compoſe ainſi: Prenez huile de ſouphre trois onces, cire demi-once, colophone trois dragmes, & de la myrrhe autant que des ces trois autres drogues enſemble; la cire & la colophone ayant été fondues avec l'huile & mêlées enſemble, on y répandra de la myrrhe ſubtilement broyée, & on fera cuire le tout peu à peu à feu lent, agitant ſans ceſſe la compoſition avec une ſpatule; & on la retirera de deſſus le feu au bout d'un quart d'heure, pour la laiſſer refroidir lentement.

Si vous craignez que la tumeur qui aura reſiſté aux diſcuſſifs & aux reſolutifs ordinaires ne dégénére en ſquirre, employez le cataplaſme ſuivant. Prenez racines de lys & de guimauves une once & demie de chaqu'une, racines de bryoine, de cyclamen & de concombre ſauvage deux onces de chaqu'une; faites les cuire en ſuffiſante qnantité de vin blanc, & les ayant pilées, ajoutez-y de la fiente de Pigeon & de Chevre une once & demie de chaqu'un, du ſel armoniac diſſout dans le vinaigre diſtilé, du bdellium & de l'opoponax diſſouts dans de l'huile de ſeſame de chaqu'un une once, du laudanum & du ſtyrax liquide une dragme de chaqu'un, avec ſuffiſante quantité de poix navalle pour en faire un emplâtre. Mais ſi la partie menace de pourriture, il faudra la laver avec de l'eau ſalée, & y appliquer de la farine de féve & d'orobe deux dragmes de chaqu'une, qu'on aura fait cuire avec l'oxymel.

Lors qu'il y a du ſang répandu ſous la peau,

on baſſinera ſouvent le lieu affecté avec l'eſprit de vin rectifié, camphré ou ſafrané; ou bien avec le ſel armoniac préparé dans l'eſprit de vin. Le baume du Pérou mêlé dans un jaune d'œuf & de l'eſprit de vin y convient auſſi, principalement dans les parties nerveuſes, de même que les décoctions ou les cataplaſmes faits avec les racines de ſymphitum, le ſceau de Salomon, le melilot, les fleurs de ſureau & de camomille, & le ſafran dans le vin. Que ſi la ſuffuſion étoit plus conſiderable, on la feroit ſuppurer; & dans le danger de la gangréne on ſcarifieroit profondément la partie, & on y appliqueroit de l'onguent égyptiac avec les digeſtifs, comme celui de térébenthine, le jaune d'œuf & le miel, y mêlant quelques gouttes d'eſprit de vin ou d'eau de vie.

Contre l'*éréſypele* on fait prendre interieurement le rob de ſureau, & exterieurement on employe l'eſprit de vin camphré & ſafrané, le fiel de carpe, la theriaque avec le ſel d'abſinthe, la décoction d'oliban & de myrrhe avec le camphre & le ſafran. Si par l'uſage inconſideré des médicamens froids & aſtringens, l'éreſipele s'étoit changé en un ulcere, on employeroit utilement l'onguent fait de trois onces de litharge, d'onguent populéum, de ceruſe, & du refrigeratif de Galien, une once & demie de chaqu'un, avec une once d'huile roſat, mêlant exactement le tout enſemble dans un mortier de plomb. Si le malade ſe plaint d'une chaleur & d'une douleur exceſſives, on appliquera ſur le mal des linges trempez dans une infuſion d'une dragme de ſucre de Saturne, de deux ſcrupules de camphre, de vingt grains d'opium & de quatre dragmes de myrrhe dans

une

une chopine de vin blanc, ayant soin de remouiller souvent les linges de cette composition.

On est souvent venu à bout de ce mal, qui consiste dans une expression que le sang fait de sa portion huileuse la plus vive, vers quelque partie du corps où la peau est plus déliée ou plus irritée, en faisant user de tems en tems au malade à jeun, de laict de vache rousse à la quantité de huit ou neuf onces, dans lequel on a fait cuire sur un feu moderé, des fleurs de sureau récentes ou séches; & on corrige cette mauvaise disposition du sang par l'usage de l'électuaire qui suit. Prenez theriaque une once, bol d'Arménie préparé ou terre sigillée quatre scrupules, graine de geniévre, racine de tormentille, semence de chardonbeny, une demi-dragme de chaqu'un; espece d'électuaire de gemmis, diamargaritum, un scrupule de chaqu'un; raclure d'yvoire ou d'os de cœur de cerf, semence d'ozeille, corail rouge préparé, demie dragme de chaqu'un avec une suffisante quantité de sirop de citron aigre, pour en faire un électuaire liquide dont on donnera une dragme ou une dragme & demie, selon la constitution du malade, qui prendra ce reméde dans quelques onces d'eau de chicorée, ou de chardon-beni, ou de scabieuse, afin de discuter par une légere sueur, cette humeur subtile qui se tient séparée de la masse des autres à la surface du corps.

Pour les *éresypeles* qui commencent, quelques-uns ordonnent d'appliquer sur la partie des remédes froids, & humides; comme les sucs de solanum & de sempervivum jusqu'à ce que la couleur rouge soit passée s ensuitodequoy

ils

ils substituent des morceaux de toile de lin échaufez & séchez à l'ombre, aprés avoir été imbus d'une liqueur composée d'eau de scabieuse chaude où l'on a dissout du savon blanc de Venise. Il y en a qui se préservent & se guérissent de ce même mal en mangeant durant neuf jours ou davantage, au matin vers le mois de May, d'une galette où ils font entrer des sommitez d'absinthe, des feuilles de taraxacum & de camædris vulgaire, qu'ils coupent menu & qu'ils mêlent dans un œuf frais avec un peu de beure ou d'huile d'olive.

On approuve encore d'appliquer, aprés les remédes généraux, des feuilles de lierre ou de tussilage cuites dans l'eau: Les feuilles & les menuës branches de sabine mises en poudre grossiere, & répanduës sur le feu pour en parfumer trois ou quatre fois chaque jour le membre malade, ont souvent procuré la guérison. Et quand la partie est ulcerée, on conseille de la couvrir de cire vierge ramolie avec les mains dans l'eau chaude & étenduë en façon d'emplâtre. Les fomentations faites avec des linges trempez dans un mêlange d'eau & de laict, ou d'eau & de vin qu'on fera chaufer, y sont pareillement utiles.

Les tumeurs *séreuses* indolentes, qui viennent de quelque obstacle au cours de la lymphe, se traitent avec l'eau de chaux vive accompagnée d'esprit de vin; on y aplique aussi l'emplâtre de bayes de laurier avec l'huile, l'excrément de chévre & le miel, pendant qu'on fait prendre interieurement les décoctions des bois de geniévre & de sassafras.

Les *œdemes* qui sont produits d'une sérosité plus visqueuse, se traitent avec les emplâtres de

de bayes de laurier, & d'huile distilée de succin, lesquels on renouvelle deux fois le jour; ou bien avec les cataplasmes de romarin, de bayes de geniévre, d'origan, de camomille, dans une lessive de cendres de sarment de vigne, où l'on aura fait boüillir du sucre commun. On peut encore user de cataplasmes composez de camomille, de millepertuis, de sauge, d'hyebles, de parietaire, de racine de bryoine & d'oignons, le tout bouilli dans du vin blanc avec du miel. Autrement on en fait avec des crottes de chévre & l'urine d'homme.

Les *écroüelles* sont des tumeurs glanduleuses qui jettent de profondes racines: elles occupent d'ordinaire les glandes du col, des aisselles, des aines, ou des mamelles, & sont causées par des humeurs phlegmatiques qui s'épaississent comme du plâtre & font obstruction dans les conduits; c'est pourquoy il faut discuter & résoudre cette matiere ou la faire sortir par suppuration.

On tâche de resoudre les tumeurs des écroüelles par le moyen de l'huile de lézard préparée avec le vinaigre; ou d'un cataplasme de gomme ammoniac & de ciguë; ou bien on les fera suppurer avec l'emplâtre de melilot, fait avec l'huile d'amandes douces & la graisse de serpent. L'emplâtre magnetique d'Angelus Sala joint à l'emplâtre diasulphuris y est encore bon. Quand l'abscés s'est ouvert, on y applique le digestif avec le mercure précipité, pour mondifier ensuite avec le baume de souphre, ou bien avec le mondificatif d'ache, l'onguent apostolorum, l'égyptiac, le diachylon.

Il seroit à propos que les malades scrophuleux usassent tous les matins pendant quarante

jours

jours des pilules suivantes: Prenez euphorbe, zingembre, turbith, suc de racine d'iris & agaric, demi-dragme de chaqu'un, & ayant pilé le tout, formez en quarante pilules pour en avaler une par jour. On pourra aussi les purger avec la potion suivante, dont on fera trois prises: Mettez en décoction bois de gayac quatre onces, sarsepareille demi-once, feuilles de bétoine une poignée, racine d'enula deux dragmes, feuilles de séné une once & demie, semence de carthami une once, semence d'anis deux dragmes, fenouil une dragme: & dans une demi-livre de la colature dissolvez trois dragmes d'agaric, une dragme de zingembre, & une dragme & demie de canelle. L'expression en étant faite, vous y ajouterez deux onces de sirop rosat solutif pour achever la potion. La purgation étant finie, vous prescrirez un bol fait de demi-dragme de conserve de marjolaine, & d'une dragme entiere de theriaque. Il y en a aussi qui ordonnent de prendre à jeun de la poudre d'éponge desséchée au four, y joignant un peu de sucre & d'aromats. M. Boyle recommande la plante paronychia à feuilles de ruë, mise en infusion dans de la biére qu'on fera boire durant quelques jours. L'esprit de sel armoniac est encore utilement employé dans cette maladie: la poudre des fleurs de genest répanduë sur les viandes & dans la boisson a aussi son merite; aussi bien que la décoction de camædris dans le vin blanc, ou une infusion d'une poignée de romarin & de pareille quantité de langue de cerf dans quatre livres de vin blanc pendant vingt-quatre heures, pour en prendre huit cuillerées deux fois par jour.

Mais on appliquera exterieurement l'onguent

guent qui suit: Prenez arsenic rouge deux dragmes, sublimé demi-dragme, racines de serpentaire & de bétoine, & pain de pourceau demi-once de chaqu'un, aloës hepatique une once; mettez en poudre toutes ces drogues & en faites un onguent avec l'axonge. On fera encore mieux d'user de celuy qui se compose avec deux onces de moëlle de cuisse de veau, demi-once de beure frais, & autant de guimauve. Cet autre emplâtre y a beaucoup de vertu; prenez ammoniac & galbanum dissouts dans le vinaigre une once de chaqu'un; bdellium demi-once, moëlle de cerf, graisse d'oye, une once & demie de chaqu'une; mucilage de guimauve, fénugrec, semence de lin deux onces de chaqu'un; litharge démi-once, poudre d'iris une once, huile d'aneth & cire parties égales autant qu'il en faut pour un emplâtre. Ou prenez semence de moutarde, ortie, écume de mer, racine d'aristoloche ronde & pyrèthre demi-dragme de chaqu'un, scille préparée, & pulpe de coloquinte de chaqu'une un scrupule; souphre vif une dragme: Ces ingrédiens étant bien pulverisés; ajoutez-y gomme ammoniac & bdellium dissout dans de fort vinaigre une demi-dragme de chaqu'un, avec un peu de cire & d'huile de lys pour donner la consistence d'emplâtre qu'on étendra sur du cuir pour l'appliquer à la partie malade. Mais avant cette application l'on pourra fomenter le mal avec cette décoction: Prenez feuilles de choux rouges récentes, feuilles de jusquiâme, chélidoine, ortie morte, pimpernelle une poignée de chaqu'un; racine de réfort une once, demi-once de racine d'aristoloche ronde. Incisez toutes ces choses & les cuisés dans du vinaigre rosat.

Autre-

Autrement, prenez eau de vie une once & demie, fleurs de camomille demi-dragme, semence de fénugrec une dragme, lavende demi-dragme : mêlez ces drogues & les faites bouillir un peu, pour passer la décoction, dont vous fomenterez chaudement la partie avec une éponge pendant la nuit. Aprés ce reméde l'emplâtre suivant sera utile ; prenez semence de moutarde une dragme, semence d'ortie demi-dragme, souphre vif une dragme & demie, gomme ammoniac dissoute en eau de vie deux dragmes, emplâtre diachilon ireatum trois dragmes ; ramolissez ces choses avec l'huile de lys, & faites en un emplâtre : Autrement usez de ce cataplasme ; prenez racine d'iris quatre onces, que vous couperez menu pour en faire une décoction dans du vin blanc, & quand vous aurez pêtri cette racine ainsi cuite, joignez-y de la farine de féves & d'orge deux onces & demie de chaqu'une, avec quatre onces de miel pour mêler le tout ensemble. Mais il seroit bon, avant l'usage de ce cataplasme de frotter les écrouëlles avec ce liniment : prenez huile de lys & de cheiris une once de chaqu'une, suc de racine d'iris demi-once, eau de vie deux dragmes, cuisez le suc avec les huiles, & ajoutez-y de la gomme ammoniac dissoute dans du vinaigre pour en composer le liniment.

Lorsque ces tumeurs sont ouvertes, rien n'est meilleur que le médicament qui suit ; Prenez huile de laurier une once & demie, ceruse pulverisée & adoucie par l'eau de vie une once, alum de roche demi-once, sel commun deux dragmes, & faites un mêlange du tout : Ou bien vous y employerez des feuilles

de

de nicotiane broyées lorsque cette herbe est en fleur : ou faites une espéce de colle avec de la folle farine & du vinaigre pour la cuire à feu lent, & quand elle aura acquis une médiocre consistence, vous l'étendrez sur du linge neuf pour en couvrir l'ulcere ; on renouvellera cette application de douze en douze heures pour tirer beaucoup de matiere au dehors : quand la tumeur ne rendra plus rien, vous y appliquerez un emplâtre de basilicum, & ensuite le diapalme. D'autres pour consumer la glande scrophuleuse, préparent un onguent avec parties égales de térébenthine, de jaunes d'œufs, & de miel qu'ils mêlent ensemble en les battant : & pour remédes internes ils font user de ce breuvage : Prenez scrophulaire, filipendula, pimprenelle, fleurs de genest, piloselle, choux rouges, aigremoine une poignée de chaqu'un ; aristoloche ronde, racine de spatule fœtide, refort une once de chaqu'un, enula demi-once, semence de coriandre une dragme & demie ; mettez le tout en décoction dans deux livres & demie de liqueur, composée de deux parties de vin & d'une partie d'eau, & adoucissant la décoction avec le sucre, vous la donnerez en breuvage.

Le *squirre* est une tumeur dure, presque indolente & d'égale couleur dans toute son étenduë. Il est formé d'un mêlange intime & dépravé de fibres & de tuyaux, qui sont tellement resserrez que les humeurs y restent coagulées.

Le *squirre* pourra se ramolir & se résoudre par l'application de l'emplâtre de Vigo avec le mercure doux, ou une plaque de plomb frottée de mercure ; l'emplâtre de ciguë avec l'armoniac, ceux de mandragore, de nicotiane,

de

de concombre sauvage ; le cataplasme fait de feüilles de violiers, de mauves, de guimauves, de poirées, de sureau, de rhuë, d'absinthe, avec des fleurs de camomille, des oignons de lys, & les fientes de cheval & de vache : on fait bouillir toutes ces choses dans du vin, & y ajoutant du miel & de la graisse de porc, on en forme un cataplasme avec la mie de pain ; les emplastres de melilot & de mucilages avec lesquels on mêle l'huile de vers de terre & les fleurs de souphre : & même l'huile de tabac & la gomme ammoniac dissoute dans le vinaigre, &c. sont tous tres-efficaces.

Quelques praticiens ordonnent pendant la cure un régime de vie fort exact, & des nourritures de bon suc. Ils prescrivent les firops de fumaria & d'epithyme, & les purgatifs de séné : ensuite ils appliquent les cerats suivans : Prenez graisses d'oye, de canard, & de poule trois dragmes de chaqu'une, ammoniac dissout dans le vinaigre une once, bdellium, & galbanum de chaqu'un une dragme, emplâtres de guimauves & de melilot demi-once de chaqu'un, & faites bouillir ces drogues dans les mucilages de semence de lin, de fenugrec, & de guimauves une once & demie, jusqu'à ce qu'elles ayent pris une consistence de cerat. Autre, prenez diachylon blanc, gomme préparée avec la guimauve, & onguent d'agrippa deux dragmes de chaqu'un, huile de lys blanc une dragme, graisse de canard deux dragmes : faites la dissolution & le mêlange du tout sur le feu, y ajoutant l'ammoniac, le bdellium, & le laudanum, un scrupule de chaqu'un, & dissolvez la composition dans le vinaigre pour former

mer ensuite le cerat. Ou bien pour résoudre ces sortes de duretez, appliquez-y cet emplâtre : Prenez semences de moutarde & d'ortie, souphre, écume de mer, aristoloche, bdellium, ammoniac, huile d'aneth parties égales de chaqu'un, & faites en un emplâtre avec de la cire & un peu de vinaigre : ce remède guerit souvent dans l'espace de huit-jours de tems, quand on le renouvelle deux ou trois fois durant cet intervalle.

Mais lorsque le squirre approche du cancer, on se servira de cet autre emplâtre : On prend deux scrupules de tuthie, une dragme de plomb brûlé, autant de litharge, & pareille quantité d'argent vif, sucs de plantain, de centinode, de solanum, demi-once de chaqu'un, on met bouillir ces choses ensemble jusqu'à la consomption des sucs, & ensuite on les pile éxactement dans un mortier de plomp, pour leur faire prendre une couleur brune. On réüssit quelquefois quand aprés les remédes géneraux on fait des suffumigations au lieu affecté qu'on a arrosé de vinaigre, & dont on veut tirer des sueurs ; ensuite dequoy on le couvre de l'emplâtre de mucilage, auquel on fait succeder celui d'ammoniac qui finit la cure.

Quelques-uns guérissent avec la fiente de vache cuite dans le vinaigre, & appliquée sur la tumeur pour la résoudre. Ou bien ils couvrent le squirre d'un cataplasme fait de farine d'orge & de son, deux onces de chaqu'un, de la fiente de chévre trois onces, de melilot & de camomille demi-poignée de chaqu'un. Le tout ayant bouilly dans de la lessive, on y ajoute du vin chaud & un peu d'huile rosat pour donner la forme au remède.

Le

Le *cancer* dépend non seulement d'un arrangement vicieux, & d'un tissu trop compacte de fibres & de tuyaux comme le squirre, mais encore d'une disposition de pores, propre à corrompre les sucs & à les rendre caustiques & rongeans.

Pour le cancer occulte, on fera un emplâtre avec la poudre de plomb, l'huile rosat & le safran pilez ensemble; & quand ce mal est ulceré ou manifeste, on employera l'emplâtre de grenouilles avec la corne de cerf brûlée & le plomb, battus ensemble dans un mortier de plomb avec un pilon de plomb chaud. L'onguent de tuthie & le diapompholix y sont propres: ou prenez huit onces de suc de solanum, dépuré & agité dans un mortier de plomb, ajoutez-y environ deux dragmes de tuthie vulgaire, lavée huit ou dix fois dans de l'eau de solanum, une dragme de plomb brûlé & lavé de même, & demi-once d'huile rosat, le tout brouillé ensemble & battu dans un mortier de plomb, pour en composer un liniment. Les poudres de crapaux, de taupes, de grenouilles & d'écrevices calcinées serviront à netoyer, ainsi que le bouillon des viperes & des écrevices, l'eau de chaux, ou le petit laict bouilli avec du cerfeuil, à quoi on ajoute du camphre ou du sucre de Saturne. On ordonnera aussi de prendre interieurement les poudres d'yeux d'écrevices, de viperes, de cloportes & d'autres doux alkalis.

Pour détruire les *fongus*, ou tumeurs molles & blanchâtres qui croissent ordinairement autour des articles, où les membranes & les tendons ont été offensez, on les couvrira de poudres désséchantes, faites avec la corne de cerf brûlée,

brûlée, la myrrhe & le pompholix, ou bien avec le mercure précipité.

A l'égard des tumeurs *enkistées*, où la matiere est contenuë dans une bourse particuliére, on doit les faire résoudre & extirper ce sac. Prenez du romarin, du fureau, de la sauge, de l'absinthe, de la grande chelidoine, de la camomile, du melilot, du millepertuis & du tabac, que vous ferez bouillir dans du vin blanc avec de la suye de cheminée & du miel mercurial, y ajoutant de la semence de cumin battuë & de l'huile de vers, pour en composer un cataplasme à renouveller deux fois le jour. Autrement prenez parties égales des emplâtres diachilon & de Vigo, & le quadruple de l'emplâtre de mercure & de l'emplâtre divin; faites-les fondre ensemble & melez-y du safran & de l'huile de tabac, afin d'en faire un emplâtre que vous étendrez sur un morceau de cuir qui doit rester appliqué sur la tumeur huit jours durant; aprés quoi on léve l'emplâtre pour le rafraichir de nouvelle matiere, & l'imposer derechef encore pour huit jours, aprés avoir lavé & bassiné la tumeur avec de l'urine chaude ou de la saumure.

On pourra aussi résoudre la matiere avec le reméde suivant: prenez six onces de poix noire neuve, deux onces de cendres de chêne ou d'orme, une once & demie d'éponge brûlée, & un demi verre de vinaigre. Le tout ayant boüilly à petit feu dans un pot de terre jusqu'à l'entiere consomption du vinaigre, fera un onguent qu'on étendra sur du cuir souple, pour l'appliquer sur la tumeur, d'où vous leverez chaque jour l'emplâtre pour essuyer l'humeur qui sortira, ayant soin de renouveller l'onguent de tems en tems.

Pour dissiper les tumeurs les plus dures, comme la plupart de celles qu'on nomme *loupes*, il suffira souvent de tenir sur la partie durant huit jours, une lame de plomb frottée de vif argent; ou bien un cataplasme fait de feüilles d'ozeilles qu'on aura mis cuire sous les cendres dans une envelope de papier mouillé, & qu'on aura ensuite mêlées avec les cendres mêmes. Mais quand la matiere de la tumeur est plâtreuse & dure, il n'y a pas d'autre reméde que d'en faire l'extraction par des incisions qu'on fait à la peau; autrement on environnera le pied de la tumeur d'un lien qu'on ferrera de tems en tems jusqu'à empêcher absolument les humeurs d'y couler pour l'entretenir, afin d'en procurer ainsi le desséchement & la chutte.

Le *ganglion* est une autre espéce de tumeur dure & indolente, causée d'ordinaire par un coup, par un travail rude ou par quelque grand effort qui, faisant une extension violente aux parties tendineuses ou membraneuses, donne occasion à l'épanchement d'un suc qui s'arrête & s'endurcit sous ces parties; on pourra le ramollir & le résoudre avec le cérat qui suit: Prenez emplâtre oxycroceum une once, ammoniac & bdellium dissouts dans l'eau de vie deux dragmes de chaqu'un, racine d'iris un scrupule, & trois vers de terre lavez dans du vin & dissouts, mêlez toutes ces choses avec un peu d'huile de térébenthine & de cire neuve, que vous étendrez sur une peau de cuir dont vous couvrirez la tumeur qu'il faudra bander fortement; & l'ayant déliée au bout de quatre ou cinq jours pour ôter le cérat, vous la parfumerez d'un vinaigre où l'on aura fait cuire de la sariette

ou

ou de l'origan, & que l'on répandra pour cet effet sur un brasier, ou sur des pierres rougies au feu. Ou si vous voulez autrement, frottez le mal avec le suc de ruë mêlé dans l'eau de vie, & trempez dans cette mixtion des linges dont vous tiendrez la partie couverte.

L'anévrisme qui provient le plus souvent de la blessure ou de l'ouverture faite à une artére piquée au lieu d'une veine, se peut guerir par l'application d'une lame de plomb, retenuë sur la tumeur par le moyen d'une forte ligature, ayant soin de faire des saignées par l'ouverture de la veine qui se trouve à l'opposite. Ou bien on usera de l'emplâtre fait des poudres de sumac, d'hypocistum, d'aloës, de sangdragon & d'encens, parties égales de chaqu'un, mêlées avec le blanc d'œuf. Que si la tumeur continuë de pousser, il faut que le Chirurgien presse de telle sorte les rameaux qui viennent de l'artere axillaire dans le bras, qu'on ne sente aucun battement au poignet; aprés quoi ayant fait une longue incision pour tirer le sang grumelé autour de la tumeur, il comprimera l'artere ouverte, & y apliquera des globules de vitriol blanc enfermez dans du cotton, sur lesquels il répandra ensuite de la poudre de sarcocole, de colophone & de résine reçuës dans des étoupes de chanvre, y appliquant des plumaceaux avec un bandage serré par dessus. Le vitriol liquefié par le sang qui suintera, rongera peu à peu les bords de la playe qui se reprendra derechef. On laisse les boutons de vitriol jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes, comme il arrive aprés que l'artere est consolidée.

On recommande encore pour dissiper l'anévrisme,

vriſme, d'appliquer le cérat ou l'emplâtre ſuivans : Prenez ſcorie de fer cinq dragmes; mumie, tragacanth, gomme arabique trois dragmes de chaqu'un; encens, acacia, ſandarac une dragme & demie de chaqu'un; colle de poiſſon, noix de galle & de cyprés une once de chaqu'un; guy de chêne trois onces; du plâtre deux onces; de la réſine une livre & demie : On compoſe un cérat de toutes ces drogues avec le ſuc de grande conſoude, le vinaigre & la cire rouge. Et pour former l'emplâtre; prenez l'emplâtre diacalcitis deux onces; poudres de maſtic, roſes rouges, myrtille, racine de ſymphytum majeur, une dragme de chaqu'un, avec ſuffiſante quantité d'huile roſat. Ce reméde étant appliqué, on mettra par deſſus la tumeur un couſſinet, fait de pluſieurs linges repliez, lequel on liera fortement ſur la partie pour reprimer l'influence du ſang.

Les *varices* qui ſont des tumeurs que forment les veines dont la tunique a été relâchée par quelque diviſion de fibres, ou trop renduë par des efforts, ſe gueriront, ſi aprés avoir évacué par de legeres ponctions le ſang groſſier qui y reſte quelquefois, on y applique une lame de plomb : ou bien ſi l'on uſe d'un cataplaſme compoſé d'une livre de farine de lupins, de trois livres de crottes de chevres deſſechées, & d'une quantité ſuffiſante de vinaigre médiocrement fort, dans lequel on aura éteint cinq ou ſix fois, un morceau de fer rougi au feu. Dans les varices des côtes, Fernel eſtime la fomentation d'alum de roche dans de tres-fort vinaigre, & une ligature ſerrée par deſſus. Quelques-uns employent un médicament fait de bol armenien,

de

de sangdragon, de mastic, de gomme adragant; le tout macerè dans du vin de grenade, pour être ensuite formé en maniére de chandelle, qu'ils appliquent selon sa longueur, sur toute l'étenduë de la partie enflée de la veine, faisant tenir ce reméde par une espéce de goutiere qu'on attache à la partie.

Remédes pour les Luxations.

Quand la partie a été remise d'un Luxation considerable, & qu'il reste une enflure autour de l'article, on oindra cet endroit avec l'huile distilée & rectifiée de tartre & d'os humains, avec la corne de cerf ou la chaux vive; & pour raffermir le membre, on humecte de tems en tems les linges, les bandes & coussins, avec le vin où l'on aura mis en décoction les fleurs de millepertuis, de camomille, de romarin & de stœcas arabique. Mais si la luxation avoit été faite par l'amas d'une humeur plâtreuse qui se seroit fourrée dans l'article, il faudroit frotter la partie avec l'huile de pétrole, ou le baume de Perou dissout dans un jaune d'œuf, y ajoutant l'esprit de genièvre. Ou bien usez de l'emplâtre de succin & de gomme élémi, avec la cire & la résine; Ou de l'emplâtre stiptique de Crollius malaxé avec l'huile des Philosophes.

Lorsque la Luxation arrive par le relâchement des ligamens, on usera pour l'interieur de préparations de sassafras, d'esprit de sel armoniac, de l'or diaphoretique de Potier, &c. & pour l'exterieur, d'esprit & de liqueur de vers de terre, y ajoutant des astringens moderez. Ou bien on appliquera l'emplâtre stiptique

tique de Crollius malaxé dans le petroleum; ou l'emplâtre de tacamahaca & de caranna avec l'huile distilée de succin.

Remédes pour les Fractures.

S'il y avoit inflammation, il seroit necessaire de la guerir avant que de toucher à la fracture. Les parties de l'os étant remises en leur place, on bassinera l'endroit malade avec l'esprit de vin, auquel on joindra le tiers d'esprit de vers de terre; le miel temperé avec l'esprit de vin y convient aussi quand il y a contusion, de même que les onctions d'huile de millepertuis & de vers de terre aiguisée par le moyen de l'huile distilée de térébenthine & de romarin. Ensuite on appliquera un emplâtre fait des poudres de la racine de barbe de bouc, & de l'extrait d'aristoloche ronde, préparée avec l'esprit de vin succiné, à quoi l'on joint la résine blanche, la térébenthine & la cire, qu'on malaxera avec le baume du Perou ou l'huile distilée de succin dans le tems qu'on se servira de ce reméde. Trois ou quatre jours ensuite on défera les bandes pour laver la partie avec les plantes nervines & vulneraires. Si les ligamens & les parties nerveuses & tendineuses ont souffert de violentes contorsions & ont changé de place, on y appliquera aprés le septiéme jour un cérat, composé de quatre onces de la racine de sceau de Salomon, d'alchymille une once, & de deux poignées de feuilles de plantain: Etayant cuit ces plantes jusqu'à consistence de boulie, vous y ajouterez suffisante quantité de cire blanche, pour en faire un cerat mol que vous mêlerez avec deux onces

onces d'huile de myrtille, une once & demie d'huile de térébenthine, de l'onguent de guimauve une once, bol armenien six dragmes, sangdragon trois dragmes, encens une dragme: mêlez le tout ensemble.

La simple fissure fraîche se guerit aisément avec l'emplâtre de symphitum, & s'il s'est fait un abscés à la partie, on en fera l'ouverture quand il sera mûr, sur l'endroit de la fêlure, afin d'en ôter la carie en y répandant de la poudre d'euphorbe, ou bien y dégoutant de l'huile distilée de geroflés. Quand on n'appréhende pas qu'il se sépare quelque esquille de l'os découvert, on joint au plutôt les bords de la cavité par le moyen de la colle.

Au reste, on procurera la génération d'un bon cal aux os fracturéz ou félez, en faisant prendre au malade des vulneraires internes; tels que sont l'aigremoine, la grande consoude, le geranium, la sabine; à quoi on ajoutera toujours le romarin, ainsi que la pierre ostéocolle, prise à la quantité d'une dragme à jeun, dans le vin ou dans la décoction de vinca-pervinca. Le suc de primevere pris avec le suc ou la poudre de racine d'aigremoine, aussi bien que la plupart des alimens visqueux y conviennent.

Autrement; faites user tous les jours à jeun, de deux dragmes de la poudre suivante, dans un bouillon à la viande: Prenez une once de pierre ostéocolle bien préparée, canelle choisie trois dragmes, & deux onces de sucre; pulverisez le tout, & le mêlez. Durant l'usage de ce remède, on oindra la partie avec ce liniment: Prenez huile de vers de terre deux onces; huile de graine de genièvre deux dragmes; suc de vers de terre une once; mêlez ces

choſes enſemble, & aprés en avoir frotté l'endroit du mal, vous y appliquerez un emplâtre compoſé de l'emplâtre de Vigo pour les fractures, deux onces; de l'emplâtre oxycroceum demi-once; de la pierre oſteocolle préparée une once & demie; de la poudre de vers de terre une once avec ſuffiſante quantité d'huile de vers de terre. On renouvelle ce médicament de trois ou de quatre jours l'un, & l'on frotte tous les jours le reſte de la partie qui n'eſt pas couvert, avec le liniment que je viens de décrire.

On eſtime encore cet autre emplâtre. Prenez farine de fêves, de pois, d'orge, & de la ſolle farine demi-once de chaqu'une; maſtic, gomme adragant, gomme arabique, mumie, bol d'Armenie, myrtille pulveriſée trois dragmes de chaqu'un; cinq blancs d'œuf battus dans de gros vin ſtiptique, avec du ſuc de plantain autant qu'il en faut pour donner un corps au mélange qu'on doit faire de toutes ces drogues: Enſuite de l'application de cet emplâtre, qui reſſerre & qui fortifie, on pourra appliquer au voiſinage de la fracture, une piéce de lin trempée dans l'huile roſat.

L'emplâtre ſuivant y eſt auſſi tres-utile. Prenez le blanc de quatre œufs, huiles de myrthe & de roſes deux onces de chaqu'une; térébenthine claire, une once & demie; myrrhe & aloës deux dragmes de chaqu'un; ſangdragon & bol d'Armenie, de chaqu'un demi-dragme; ſolle farine trois onces; & mêlez le tout.

Lors que le cal eſt dans une juſte quantité, & qu'il ne s'agit plus que de l'affermir aſſez pour maintenir les parties raſſemblées de l'os, on y appliquera cet emplâtre. Prenez huile roſat:

rosat deux onces ; cire trois onces & demie ; résine pulverisée trois onces ; colophone, mastic & encens demi-once de chaqu'un ; noix de cyprés & racine de rubiatinctorum une dragme de chaqu'un ; safran demi-dragme : faites une mixtion de toutes ces drogues, & l'étendez sur un linge que vous appliquerez sur la partie fracturée.

Remédes pour les playes.

Quand les playes sont récentes, on fait des futures, ou plutôt on raproche doucement les parties divisées & on les maintient dans leur état naturel, par le moyen d'une colle faite de gomme adragant, de gomme arabique, de mastic, d'encens & de sarcocolle, de chaqu'une un scrupule, qu'on pulverise & qu'on agite avec un blanc d'œuf, pour étendre tout ce mélange sur un linge, qu'on applique sur les bords de la playe rapprochée, lors que le cas le permet.

On fait prendre interieurement les yeux d'écrevices & l'antimoine diaphoretique ; & s'il y a fiévre on usera du nitre antimonié, ou de plantes vulneraires, comme l'alchymille, le millepertuis, le lierre terrestre, la veronique, l'absinthe, la centaurée, la bugle, la sanicle, &c. en décoction.

Pour une prompte cure, il est à propos de laver la playe avec l'esprit de vin ; & ensuite d'appliquer la poudre d'aloës hepatique ; avec du cotton impregné d'huile de millepertuis, mettant le liniment suivant pardessus. Prenez une once de benzoin, une once & demie d'eau de vie, une dragme de mastic & demi-once de baume noir ; & faites-en un liniment qui sera propre à cicatriser les playes recentes simples.

On estime beaucoup l'eau suivante, pour arroser toutes sortes de playes & mouiller les linges

ges dont on les recouvre. Prenez pour la composer eau de vie bien rectifiée six livres ; hypericum, hyssope, millefeuilles deux poignées de chaqu'un ; poudre d'encens & de myrrhe trois onces de chaqu'un : Mettez tout cela en infusion pendant quatre jours, & le distilez au bain marie ou au bain de sable, bouchant bien le chapiteau de l'alembic & le recipient. Cette eau aura encore plus d'efficace si on l'accompagne des poudres qui suivent : Prenez encens, mastic, myrrhe, sarcocolle, bol d'arménie, & sangdragon parties égales ; que vous pulveriserez, & que vous mélerez ensemble pour les répandre sur la playe pénétrée de l'eau précédente, & sur les linges qu'on aura trempez dans la méme eau.

Voicy une composition d'huile merveilleuse pour les mêmes maux : Prenez vieille huile commune dix livres ; réfine de pin, térébenthine & cire deux onces de chaqu'une ; hypericum, romarin, roses, & mille-feuilles, demi-poignée de chaqu'un ; safran une dragme ; graisse de porc fraîche six onces : Faites bouillir le tout au bain marie, pour en user ensuite le plus chaudement que le malade le pourra supporter. Autrement, prenez térébenthine claire & emplâtre de gomme Elémi une once & demie de chaqu'une ; graisse de mouton deux onces ; graisse de porc ancienne une once ; mettez le tout en fusion sur le feu pour en faire un liniment sur la playe avec une plume.

L'emplâtre suivant n'est pas moins recommandable : Prenez huiles de roses, de violettes, & de camomille deux onces de chaqu'une ; graisse de poule, & moële de veau une dragme de chaqu'une ; vers de terre lavez dans de gros vin

vin deux dragmes ; beure frais une once & demie ; mucilage de guimauves une livre ; & aprés que toutes ces choses auront bouilly ensemble jusqu'à la consomption du mucilage, on les passera ; & dans la colature on ajoutera cinq onces de litharge subtilement pulverisée, six onces de minium, avec ce qu'il faudra de cire blanche pour composer un cérat, y joignant deux onces & demie de térébenthine, & mastic une once.

On se servira aussi fort avantageusement de cet onguent : Prenez quatre parties de sauge, avec trois parties de mille-feuilles, que vous couperez menu, & que vous ferez cuire durant deux heures, dans quelque vaisseau avec huit livres de beure ; aprés quoy vous passerez le tout, & ayant remis la colature sur le feu, vous y ajouterez deux livres de suif de cerf, & une livre de suif de bouc avec une demi-livre de cire, un quarteron de résine de pin, & une livre & demie de térébenthine : Ces choses étant cuites jusqu'à leur dissolution, vous les retirerez de dessus le feu, afin d'y ajouter autant de poudre de verder qu'il en faut pour donner au mêlange, une couleur verte : Tous ces ingrédiens bien battus ensemble, avec deux onces d'huile de spica jusqu'à ce qu'ils soient refroidis, feront un onguent presque universel.

Pour les playes des parties nerveuses ou ligamenteuses, on fait prendre interieurement la corne de cerf succinée, & on fait dégoutter dans les cavitez, un mélange d'une once d'huile distilée de vin & d'une demie dragme de campfire. Le baume du Perou avec l'huile distilée de lavande y est encore bon. Ou bien oignez la partie malade avec une composition faite de

quatre onces d'onguent de guimauves, d'huile de laurier distilée la quantité d'une dragme & demie, & de demi-dragme d'huile distilée de succin.

L'emplâtre fait avec un scrupule d'euphorbe, une demi-dragme de résine, d'autant de térébenthine, & d'un peu de cire, y convient aussi, étant appliqué tres-chaud. On peut même répandre dans la playe, de la poudre de vers de terre, avec la térébenthine & l'huile de millepertuis. Ou bien on appliquera d'abord une mixtion faite d'une once d'huile de térébenthine, & d'une dragme d'eau de vie, à quoi on ajoutera un peu d'euphorbe. Ou bien prenez térébenthine de Venise une once, & autant de vieille huile avec un peu d'eau de vie; aprés cela l'on appaisera la douleur & l'on diminuëra la tumeur par le cataplasme suivant: Prenez farine d'orge & d'orobe deux onces de chaqu'une; fleurs de camomille & de melilot de chaqu'un une poignée; beure frais sans sel une once & demie, avec autant de lessive de barbier qu'il est nécessaire.

L'huile de semence de millepertuis où l'on aura fait macerer des fleurs de la même plante, ne doit pas être oubliée dans les playes des nerfs.

L'onguent qui suit n'y est pas moins souverain: Prenez petite centaurée, langue de chien, pilosselle, consoudes grande & petite une poignée de chaqu'une; vers de terre demi-livre; huile commune une livre; vin une livre & demie; brouillez ces choses ensemble, & laissez les en fermentation pendant sept jours, & ensuite vous y ajouterez une livre de suif de belier; de la poix noire & de la résine un quarteron de chaqu'une; de la gomme ammoniac

niac, du galbanum, & de l'opoponax diffous dans le vinaigre cinq dragmes de chaqu'un : cuisez ensemble tous ces ingrédiens à un feu moderé jusqu'à la consomption du vin & du vinaigre, & ayant passé la composition vous y ajouterez, quand elle sera presque refroidie, demi-quarteron de térébenthine ; encens, mastic, sarcocolle trois dragmes de chaqu'un ; safran deux dragmes, & agitez le tout dans un mortier pour en faire un onguent. Mais si les nerfs sont découverts on n'y doit rien appliquer qui soit acre ; & en ce cas on tire un tres-grand secours de la chaux lavée plusieurs fois au soleil avec de l'eau la plus douce, & désséchée, pour la mêler avec quantité d'huile rosat la plus excellente, avant que de l'appliquer : l'onguent diapompholix & l'emplâtre diachalcitis y conviennent.

Quand la playe est dans les jointures d'où il distile des humiditez, on y applique un onguent fait avec demi-once de térébenthine lavée dans l'eau de sauge, trois dragmes de miel commun ou de miel rosat, deux dragmes de farine d'orge, & trois dragmes & demie d'aloës succotrin : Ou bien prenez farines de semence de lin, d'orge, & d'orobe parties égales de chaqu'une que vous mêlerez avec une suffisante quantité de miel pour incorporer ces farines ensemble sur le feu ; & aprés que vous aurez fait refroidir cette boulie, vous y ajouterez des poudres d'encens & de myrrhe demi-once de chaqu'une.

S'il étoit question de reproduire des chairs pour remplir une playe cave, vous la couvririez du médicament qui suit, étendu sur du linge : Prenez térébenthine quatre onces ; huile de

mirrhe deux onces ; réfine de pin & colophone une once de chaqu'une ; encens une once & demie ; sang-dragon demi-once, avec un peu de cire. Cet autre y est encore excellent : Prenez encens & myrrhe deux onces de chaqu'un ; sangdragon demi-once, poix grecque & navale une once de chaqu'une ; centaurée trois dragmes ; térébenthine & réfine de pin six dragmes de chaqu'une ; suif de vache demi-once ; cire une once & demie, & autant qu'il faudra d'huile pour donner de la mollesse à l'onguent.

Et pour procurer la cicatrice ; prenez térébenthine demi-once ; huiles de rose & de myrthe une once de chaqu'une ; suif de mouton deux onces ; cire quatre onces ; litharge, plomb brulé, minium, ceruse trois dragmes de chaqu'un ; corail rouge une dragme ; tuthie préparée deux scrupules, & composez un onguent de toutes ces drogues.

Pour guerir la piqueure du tendon, prenez quatre onces de racine de lys blanc, cuite dans du lait de vache & pilée ; farine de semences de lin & d'avoine trois onces de chaqu'une ; que vous ferez cuire jusqu'à consistence de cataplasme dans le même lait où les racines auront été cuites ; & appliquez sur la partie affectée, ce remède matin & soir.

Dans les playes avec contusion, on prévendra la gangréne en appliquant d'abord l'huile de cire, ou l'huile des Philosophes, & mettant l'emplâtre de cumin ou de bayes de Laurier par-dessus ; la contusion étant presque dissipée, on y employera l'esprit de sel armoniac distilé avec la chaux vive.

Quand on sera obligé de faire suppurer, com-

me

me dans la plûpart des playes d'arme à feu, on employera l'onguent fait d'huile de lys & de violettes, ou l'on aura mis bouillir des chiens nouvellement nez, & des vers de terre. Aprés la supuration on usera du reméde suivant: Prenez térébenthine cinq onces; huile rosat une once; miel rosat trois onces; myrrhe, aloës, mastic, aristoloche ronde une dragme & demie de chaqu'un; & six dragmes de farine d'orge; mêlez le tout: & si la playe est éloignée des nerfs, ajoutez un peu de mercure precipité. Autrement prenez racine d'iris, fleurs de panax & de caprier deux dragmes de chaqu'une; aristoloche ronde, manne, encens de chaqu'un une dragme, avec deux onces de miel rosat & autant de térébenthine, pour faire un emplâtre de tous ces ingrediens. On fait encore un excellent suppuratif avec du lard fondu, un jaune d'œuf, la térébenthine, & du safran, aprés quoi on use de déterfifs. Il sera bon dans les playes considerables, de mettre par dessus l'appareil un cataplasme tel que le suivant. Prenez des feuilles & des fleurs de camomille & de melilot, des sommitez d'absinthe, des mauves, des guimauves, des semences de lin & de cumin pulverisées; faites bouillir le tout dans du vin, & ajoutez-y de la farine d'orge pour y donner la consistence.

Dans les playes faites par la morsure des bêtes venimeuses, comme les viperes & les serpens; on appliquera un fer chaud. Dans la morsure d'un chien enragé, on mettra sur la partie qu'on aura scarifiée, de la thériaque mêlée avec de l'oignon & des têtes d'ail pilées; & l'impression du venin ayant été ainsi detruite, l'on usera d'un doux digestif, comme

est

est l'onguent égyptiac; & l'on ordonnera le vinaigre distilé avec la thériaque.

Dans les playes superficielles de tête, on usera d'huile d'hypericum & de baume du Perou; surquoi on appliquera l'emplâtre de betoine, avec le tacamahaca malaxé dans le baume du Perou. Si le crane est offensé sans être percé entiérement, on empêchera qu'il ne se carie en y répandant de la poudre de racine d'iris, avec les poudres d'aloës & de myrrhe impregnées d'esprit de vin ou d'huile de térébenthine, évitant les matiéres onctueuses. Dans une playe de l'œil, on employera d'abord les repercussifs, & pour narcotiques on se servira des poûmons & de l'épiploon d'un mouton, qu'on fera cuire dans le laict, & qu'on appliquera chaudement sur les temples; le laict de femme, ou le sang de pigeon tiré d'une veine de dessous l'aile, y sera encore utile. Pour déterfifs on prend les foyes de raye, de liévre & de perdrix, avec les eaux d'eufraise & de fenouil, le sucre candi, le safran. Pour sarcotique, prenez des mucilages de gommes d'oliban, arabique, adragan, & sarcocolle extraits dans de l'eau d'orge, deux dragmes de chaqu'un; aloës lavé par trois fois dans l'eau rose une dragme; ceruse brûlée & lavée, & tuthie préparée demie dragme de chaqu'une, pour en faire un collyre. Dans une playe de la langue qui ne permet pas de suture, on fera lécher des remédes tels que le sirop de roses séches & le miel rosat. Ou bien prenez le jaune d'un œuf crud, faites-le bouillir jusqu'à ce qu'il soit presque dur, ajoutez-y une once de sirop de roses séches pour en composer un liniment. Ensuite prenez de

l'eau

l'eau de plantain & de chévrefeuille quatre onces de chaqu'une ; sirop de roses séches & une infusion de rose une once & demie de chaqu'un ; & faites-en une liqueur pour laver la langue. Que le malade ait toujours aussi dans la bouche du sucre rosat & du sirop de coings. Les playes de l'oreille demandent des agglutinatifs secs, & quand on y fait la suture il faut se donner de garde que l'aiguille ne pique le cartilage qui se gangrénéroit.

Dans les playes pénétrantes du thorax, on ferades injections de deux onces de miel rosat détrempé en six onces d'une décoction d'orge, qu'on fera prendre au malade en le faisant pancher du côté de la playe, pendant qu'il exprimera l'air de ses poûmons. On pourra aussi injecter le mélicrat, qui se fait d'une partie de miel & de deux ou trois d'eau, délayées dans de l'eau d'aigremoine ; ou quelqu'autre semblable, pour dissoudre les grumeaux de sang. Les playes légeres du poûmon se détergent avec du laict & un peu de miel.

Pour arrêter l'hémorragie qui survient d'abord aux playes, où il y a ouverture de grands vaisseaux, artéres ou veines : Prenez vitriol romain une livre ; vinaigre deux livres ; bol une once, & pareille quantité de safran de mars : Ce seul safran suffit quelquefois dans ces rencontres : Le vif argent sublimé y est aussi tres-bon quand on le mêle avec l'onguent populeum ; l'usnée, ou la mousse de sureau arrête encore le sang. Ou bien, prenez pour cet effet, de la chaux vive, du vitriol blanc & de l'aloës, parties égales, que vous reduirez en poudre, & que vous répandrez sur la playe : Autrement, on applique aussi de la vesse de loup bien,

bien desséchée & comprimée, ou trempée dans la solution de vitriol de mars avec la moitié moins d'alum dans une décoction astringente, en mettant des étoupes de chanvre par dessus. Quand les playes sont profondes, on y répand de la poudre de bol d'armenie, & de terre damnée de vitriol. La terre vitriolique dulcifiée avec la terre figillée & le blanc d'œuf, l'usnée de crane humain, la fiente d'âne récente, mêlée avec le sang desséché qui en sera sorti; les linges impregnez d'alum & de sperme de grenouille, ou bien une once de safran de mars avec demie dragme de terre vitriolique dulcifiée, & une once de vinaigre distilée d'un vin tres-fort, sont des meilleurs.

On fait communément des cataplasmes avec des poudres d'aloës, de sangdragon, de bol armenien & de blancs d'œufs, mêlant le tout ensemble: Autrement, prenez deux onces de vinaigre, une dragme de colcothar, deux dragmes de crocus martis; battez-les ensemble, & trempez du chrapi dans cette composition pour l'appliquer sur la playe avec de la poudre de vesse de loup, ayant soin de bien bander la partie pour y faire tenir le remède. On mêle aussi de la folle farine qui s'attache aux moulins, & de la poudre de chêne vermoulu. Le cautere potentiel y est encore tres-efficace; on prend pour le faire, parties égales de vitriol & de vesse de loup, qu'on met sur un peu de charpi à l'endroit d'où vient le sang, évitant de toucher avec ce remède le nerf ou le tendon, qui exciteroit des convulsions.

L'hémorragie, ou flux de sang qui vient par les narines, se peut arrêter par des remédes employez interieurement comme celui-cy:

Prenez

Prenez semence de pourpier, de plantain, d'oseille, d'endive, & de pavot blanc une dragme de chaqu'une; racine de grande consoude une once; cuisez-les en suffisante quantité d'eau jusqu'à reduction de neuf onces; ajoûtez à la colature les sirops de myrthe, de grenade, de pavot, & de nymphea demi-once de chaqu'un; mêlez le tout ensemble: Le suc d'ortie & sa semence, la pierre hématite &c. y réüssissent encore: Les narcotiques ou assoupissans, ne sont point à négliger dans des cas presque desesperez; par exemple, prenez semence de pavot blanc demi-dragme, jusquiâme blanc un scrupule, & autant de pierre hématite, corail rouge une dragme, mêlez les pour en faire une poudre que vous donnerez en une prise dans six dragmes de conserve de roses. Ou bien faites prendre eau d'ortie une once, mêlée avec un scrupule de poudre de crane humain: les sucs d'ortie, de pourpier, de plantain, de millefeuilles, peuvent être pris de même. Quant aux topiques, on applique de la fiente de porc aux narines, dans lesquelles on introduit pareillement du suc d'ortie; ou bien on applique sous les aiselles une éponge imbuë d'oxycrat; on met de la racine de pivoine sous la langue; on fourre dans le nez de la racine de nielle mâchée &c.

Contre l'inflammation des playes on se sert de chaux vive, où l'on fait fondre le sucre de saturne & le camphre; l'eau distilée d'écrévices pourries, ou bien le suc d'écrevices n'est pas inutilement employé icy. Dans la mortification l'on bassine la partie, avec le vin où l'on aura fait bouillir l'absinte, le milepertuis, le romarin & l'aloës: ou bien, avec l'esprit

l'esprit de vin où le camphre & le safran auront été dissouts.

On prévient les convulsions en appaisant les douleurs des playes faites aux parties nerveuses, en appliquant exterieurement l'huile de vers de terre, avec l'huile distilée de succin & de laurier ; ou bien l'onguent de guimauve avec le baume du perou, & l'huile distilée de lavende : & quand les convulsions sont excitées, on fait prendre des remédes succinez & des sels volatils tirez des animaux. Il sera bon de prescrire dix ou douze gouttes d'esprit de corne de cerf, ou de sang humain, ou de sel armoniac, pour en user matin & soir, dans une cuillerée du julep suivant : Prenez eau de vers de terre & de limaçons six onces de chaqu'une, eau de réfort composée deux onces, & trois onces de sucre pour en faire un julep.

Autrement, prenez poudre de cloportes preparées trois dragmes ; semence d'ammi une dragme, & en ayant fait un mêlange, vous ordonnerez de le prendre dans du vin blanc. Ou bien pilez dix ou douze cloportes dans du vin blanc que vous exprimerez ensuite, pour donner la colature en deux fois.

Pour topiques, on commencera par les plus doux réfolutifs ; tels que les huiles de camomille, & d'aneth, la graisse d'oye &c. Les bains de souphre & les bains secs, ou vaporeux faits des décoctions de sauge, de romarin, de stœcas, de chamépitis, d'origan & semblables, dans le vin blanc y sont salutaires ; ainsi que les fomentations faites avec l'eau de vie sur le derriere de la tête, & du col. Si des fiévres surviennent ayant d'ordinaire été précédées par un sentiment d'ardeur dans la playe,

on fera prendre les yeux d'écrévices dans le vinaigre distilé, l'antimoine diaphorétique, le magistere de corail avec le suc de citron, ou l'esprit de sel armoniac dans des potions vulnéraires.

Remédes pour les ulceres.

On employera le digestif suivant; Prenez térébenthine une once; un jaune d'œuf, miel rosat demi-once; huile d'hypericum une dragme, & mêlez ces choses ensemble. Lorsque le pus aura été formé, on usera de médicamens qui nettoyent & qui absorbent l'acide; par exemple, prenez feuilles de nicotiane deux poignées; sommitez d'absinthe & de veronique une poignée de chaqu'une; racine d'aristoloche ronde une once; bayes de geniévre demi-once; alum crud une dragme; & faites cuire tout cela en suffisante quantité d'eau de forges, afin d'en verser la colature dans l'ulcere sinueux & sordide. Autrement, prenez sucs de nicotiane, de plantain, d'absinthe, de bétoine, & du miel rosat quatre onces de chaqu'un, battez le tout ensemble sur un feu lent, & y ajoûtez du safran de mars, du mercure précipité, de l'aloës, de la mirrhe & des fleurs de souphre une dragme de chaqu'un; avec le baume du Perou ce qu'il en faut pour faire un onguent mondificatif. On consolidera avec la chaux vive deux ou trois fois lavée, & desséchée ensuite pour la mêler avec l'huile de lin, & un peu de bol d'armenie: On corrigera la carie de l'os en y répandant quelques gouttes d'esprit de vin rectifié, ou d'huile distilée de gerofle, avec l'huile distilée de guayac; ou bien en jettant sur le mal de la poudre d'euphorbe & de racine d'iris.

Ou

Ou bien, prenez litharge d'or deux onces; huile rosat une livre; mettez bouillir cela dans un vaisseau de verre, & y ajoutez ensuite trois onces de cire neuve, styrax liquide une once, miel une once & demie; faites bouillir ces choses pour les bien incorporer, & les ayant retirées du feu, ajoutez-y poudres d'encens & de myrrhe, précipité, huile de térébenthine, cire, résine de pin une once de chaqu'un.

Dans un ulcere où la chaleur sera considerable, répandez de l'eau de plantain, ou de l'eau rose & semblables; ensuite de quoy vous appliquerez un onguent desiccatif & incarnatif refrigérant, tel que celui-cy éprouvé, surtout dans les ulceres de la jambe: Prenez céruse une once; lytarge une once & demie; mastic, corail rouge, onguent rosat, sangdragon, camphre demi-once de chaqu'un; onguent populeum six dragmes; huiles rosat & violat, eaux de solanum & de plantain autant qu'il en faut, avec un peu de pierre calaminaire & d'os de séche, pour composer l'onguent.

Pour les petits ulceres qui écorchent la peau & les chairs, on employe d'abord l'emplâtre de ceruse, de litharge d'or, de myrrhe & d'huile rosat; le tout cuit ensemble jusqu'à une dureté convenable. Et durant l'usage de ce remède, on lave de tems en tems les écorchures avec le suc de séneçon; ensuite on répand sur la partie, de la poudre d'aristoloche longue & de bayes de laurier, & enfin ayant trempé des linges dans le suc de séneçon où l'on aura dissout la poudre précedente, on les roulera autour de la partie sur laquelle on les liera, & en peu de jours le mal sera gueri. Ou bien prenez cire & résine une once de chaqu'une; suif de mouton

ton deux onces; poix navale, & huile d'olives trois onces de chaqu'une; mastic & encens de chaqu'un trois dragmes; litarge une once & demie; céruse demi-once: cuisez l'huile, la résine, le suif & la cire ensemble jusqu'à ce que la composition soit devenuë bien gluante, & vous y ajouterez le reste ensuite; ayant soin de laver l'ulcere de trois en trois jours avec du vin chaud.

On pourra encore se servir d'une toile de lin qui se prépare ainsi; on prend douze onces d'huile rosat, trois onces de céruse, quatre onces & demie de litharge, encens, mastic une dragme de chaqu'un, sangdragon demi-once, mirrhe & sarcocolle deux dragmes de chaqu'une; on cuit un peu le tout jusqu'à lui faire prendre une couleur rouge, & l'ayant tiré de dessus le feu on y trempe la toile.

Autrement, prenez litharge deux dragmes, céruse trois dragmes; ces deux ingrédiens étant pulverisés, vous les laverez dans de l'eau rose, & les ayant séchez vous y ajouterez de la tuthie préparée & du pompholix une dragme & demie de chaqu'un, du plomb brulé & lavé deux dragmes; faites en une poudre trés-menuë, que vous répandrez sur une infusion faite de gomme adraganth dans de l'eau rose, pour y ajouter deux onces de suif de chévre, & en composer un emplâtre avec un scrupule de camphre.

Il sera encore bon de piler des chardons-benis verds, & de les cuire dans du vin, y ajoutant ensuite de l'axonge de porc liquéfiée, & y mêlant une quantité suffisante de farine de froment pour en faire un onguent un peu coulant, dont on frottera la partie deux fois le jour.

Plusieurs praticiens ont aussi coutume de traiter

traiter les ulceres des bras & des mains, avec de semblables médicamens; par exemple; prenez une livre de cire, huit onces de céruse, demi-livre d'huile rosat, trois onces de sel ammoniac, écailles d'airain deux onces, encens, alum, verd-de-gris, chaux vive, une once de chaqu'un, qu'il faudra liquefier; & mêler avec du vin pour cuire le tout ensemble, & en composer un onguent.

Ou bien prenez huile de souphre trois onces, colophone trois dragmes, cire demi-once; liquéfiez ces drogues, & les ayant bien mêlées ensemble répandez-y de la myrrhe réduite en poudre subtile, à la quantité de ces trois ingrédiens, & cuisez la composition sur un feu lent d'où vous la retirerez au bout d'un quart d'heure; & l'ayant laissé refroidir ensuite vous aurez un emplâtre de grande vertu pour plusieurs sortes d'ulceres, sur tout si vous les lavez de deux jours l'un avec l'eau suivante: Prenez eau de plantain une livre, eau rose demi-livre, fleurs d'orange trois onces, mercure sublimé & pulverisé demi-once; & faites cuire ces choses à feu lent durant un quart d'heure: Vous conserverez cette eau dans une bouteille de verre pour vous en servir dans le besoin.

Dans des ulceres profonds & sinueux comme au dos ou ailleurs, on fera des injections avec une décoction de deux livres d'orge & de quatre onces de miel rosat; & pour mondifier davantage, on y mêlera l'onguent égyptiac, & quelques jours aprés deux onces d'eau de vie: Autrement, prenez du bois saint & de son écorce deux onces, que vous pulveriserez subtilement, aristoloche longue, petite centaurée, absin-

absinthe, aigremoine, queuë de cheval, feuilles d'olivier, myrthe, pimprenelle, grande consoude une poignée de chaqu'une; encens, myrrhe, sarcocolle demi-once de chaqu'un; vin rouge odoriferant trois livres; miel écumé quatre onces; faites une décoction de tous ces ingrediens, & injectez la colature par le moyen d'une seringue dans l'ulcere; ajoutant à cette liqueur dans le moment de l'injection, une once d'eau de vie pour chaque fois.

Quand il sera tems d'incarner l'ulcere, prenez feuilles de plantain deux poignées; aigremoine, herbe à Robert, quintefeuille une poignée de chaqu'une; trois sommitez d'absinthe, queuë de cheval, cétérac, millepertuis, des deux sortes de consoudes demi-poignée de chaqu'une; bétoine une poignée & demie; mêlez ces choses & les mettez en décoction dans de l'eau, y ajoutant sur la fin deux livres de vin rouge astringent, roses rouges, & feuilles de myrthe de chaqu'une deux pincées; orge entiere demi poignée; passez le tout, & dans quatre livres de la colature, répandez une once de farine de féves, demi-once de farine d'orobe, encens, mastic, sarcocolle, résine de pin une once de chaqu'un; myrrhe, iris de Florence, & aristoloche ronde demi-once de chaqu'un; miel rosat passé, trois onces; faites un mêlange du tout pour injecter dans l'ulcere caverneux, que vous pourrez recouvrir d'un emplâtre fait de six onces de litharge d'or, d'une livre & demie d'huile rosat omphacin, & de demi-livre de vinaigre rosat: cuisez ces choses ensemble à petit feu, en les agitant sans cesse avec un bâton jusqu'à ce qu'elles y ayent contracté une couleur noire,

& une consistence de cérat, pour en faire un emplâtre.

Pour un ulcere vermineux, prenez huile d'amandes ameres, suc d'oranges aigres, vin de malvoisie demi-once de chaqu'un; poudres de coloquinte & petite centaurée deux dragmes de chaqu'une, avec une suffisante quantité de cire. Quand l'os est corrompu, on use avantageusement de la poudre qui suit: prenez aristoloche ronde, iris, aloës brulé, racine de peucedanum, scorie d'airain, écorce de pin parties égales de chaqu'un; que vous pulveriserez & à quoy vous ajouterez du miel pour en former un emplâtre.

Si les bords de l'ulcere sont devenus calleux, on employera l'onguent brun de Wurizius, ou l'onguent égyptiac avec le baume de souphre, la térébenthine & le camphre: Ou bien prenez onguent égyptiac demi-once, mercure précipité une dragme, eau de plantain quatre onces, eau rose deux onces; cuisez le tout jusqu'à la diminution du tiers, & de cet onguent frottez des tentes que vous appliquerez à l'orifice de l'ulcere. Les deux emplâtres suivans conviennent à un grand nombre d'ulceres: Prenez mastic une once, térébenthine de Venise trois onces, cire jaune quatre onces, & donnez à tout cela une forme d'emplâtre: Ou bien prenez bétoine, aigremoine, vervenne & pimprenelle une poignée de chaqu'une; cire, térébenthine, & réfine de chaqu'une une livre; mastic un scrupule; vin blanc du meilleur trois livres; cuisez le tout jusqu'à la consomption de la troisiéme partie & le coulez, pour en composer un autre emplâtre.

Les ulceres de l'œil, lesquels paroissent comme

comme des cicatrices blanches quand ils sont attachés à la cornée, ou comme des cicatrices rouges quand ils sont sur le blanc de l'œil, se traitent avec des anodins & des déterſifs ; tels que le sucre, le miel, le safran, la myrrhe, l'encens ; un peu de vitriol diſſout en beaucoup d'eau roſe eſt un des meilleurs déterſifs : Ou bien prenez trois parties d'eau de fraiſe pour les diſtiler avec une partie de sucre au bain marie pendant huit jours, & joignez-y une infuſion de rhuë & de marrube dans l'eau d'eufraiſe, où vous aurez mis de la sarcocolle & de l'aloës dans un nouët que vous exprimerez. Le verdet eſt bon pour l'ulcere de la caroncule lacrimale.

On nettoye l'ulcere de l'oreille avec le ſuc de bete & de marrube, l'huile d'amandes ameres, le ſuc d'oignons avec le miel roſat, les ſucs d'arum & de bryoine ; on ôte avec de la laine le pus qui en ſort, & on y fourre une petite ſonde couverte de cotton, qu'on trempe premierement dans l'eau mielée, enſuite dans le vin, & enfin dans l'oxymel : La douleur de la partie eſt diſſipée par l'inſinuation de quelques gouttes d'une infuſion d'encens faite dans du lait.

Les ulceres du nez ſe guériſſent tantôt avec le ſuc de naſturce & l'alum, tantôt avec le ſel ammoniac & le vinaigre. Ou bien prenez roſes rouges, myrtille, calamus aromaticus, angelique, gentiane, macis, gérofle, demi-dragme de chaqu'un ; camphre & ambre de chaqu'un quatre grains, & ſix grains de muſc ; pulveriſez toutes ces choſes pour les faire prendre par le nez.

Dans l'ulceration de la bouche, lavez la

bouche avec l'eau de roſes de Damas, ou bien avec un mêlange d'eau & de lait. La décoction ſuivante pourra être employée au même uſage; prenez racine de guimauve & orge mondée une once de chaqu'une; ſemences de coings demie-once, cuiſez ces choſes en une quantité d'eau ſuffiſante juſqu'à la réduction de deux livres, & faites-en un gargariſme.

Dans les ulceres ſerpentans de la bouche, des levres, des gencives, & du goſier, prenez de la rouille d'airain, une dragme; de l'orpiment une dragme & demie; pulveriſez-les, & les cuiſez en quatre onces de vin blanc juſqu'à conſomption de la moitié: Et la décoction étant refroidie, vous y ajouterez des eaux roſe & de ſolanum ou de plantain une once & demie de chaqu'une, pour en faire une eau verte, avec quoy vous laverez les ulceres.

Si ces mêmes parties ſont attaquées d'ulceres vénériens, prenez eau de plantain deux livres, onguent égyptiac quatre onces, & lavez ces maux de ce reméde.

Contre l'hémorragie des ulceres, uſez de la folle farine mêlée avec le bol & le ſangdragon, en repandant beaucoup d'un tel mêlange dans ces cavitez.

Pour les ulceres qui viennent au prépuce & au gland, dans les maux veneriens; prenez onguent baſilic ſix dragmes, onguent de nicotiane deux dragmes, précepité lavé dans l'eau-roſe demie-dragme; mêlez le tout & en faites un liniment dont vous imbiberez du charpy que vous appliquerez ſur les ulceres, aprés les avoir lavez avec la fomentation qui ſuit: Prenez racines de guimaves & de lys une once & demie de chaqu'une; feuilles de mauves,

de

de bouillon blanc, avec celles de jusquiâme, fleurs de camomille & de mélilot dechaqu'une une poignée; semences de lin & de fénugrec demie-once de chaqu'une, & cuisez les en suffisante quantité d'eau de fontaine pour en fomenter la partie malade.

On traitera l'ulcere de l'intestin rectum avec le baume suivant: prenez fleurs de tapsus & d'hypericum, feuilles de prunelle une poignée de chaqu'une; cuisez les dans de l'huile exprimée de la semence de millepertuis, & dans de vieux vin rouge en pareille quantité, jusqu'à ce que le vin soit exhalé de sorte qu'une goutte de la liqueur répandue sur du feu s'enflame sans bruit, & le médicament sera composé.

Pour traiter l'ulcere des reins accompagné d'ardeur d'urine, on donnera au malade un reméde laxatif, tel que le bol suivant: Mêlez à une once d'extrait de casse, & à une dragme & demie de térébenthine lavée dans l'eau de violette, un peu de sucre & de réglisse en poudre, afin d'en composer un bol. En suite on fera user de cet apozême: prenez orge mondée une pincée; laitue, mauve, pourpier, violette, chicorée sauvage une poignée de chaqu'une; une dragme & demie des quatre semences froides majeures, fleurs de violettes & de nymphæa une pincée de chaqu'une; semence de pavot blanc deux dragmes; jujubes & sebestes six de chaqu'une; faites une décoction de toutes ces choses, & dans une livre de la colature dissolvez du sirop de violette & de nymphæa une once de chaqu'un; sirop de capillaires & de pavot demie-once de chaqu'un; & composez l'apozême.

Dans la suite vous ferez user durant une semaine de cet électuaire : prenez sucre violat quatre onces, conserve de roses faite depuis un an demi-once, semence de mauve deux dragmes, semence de pavot blanc une dragme, des quatre semences froides une dragme & demie de chaqu'une, semence de jusquiâme blanc deux scrupules, poudre de régliſſe trois dragmes, grains d'alkékenge avec leurs vesſies desſéchées quatre scrupules, suc de régliſſe demi-once, bol d'Arménie & trochiſque de terre ſigillée demi-dragme de chaqu'un ; préparez de tout cela un électuaire avec du ſirop de capillaire & de violette, & faites-en prendre tous les jours gros comme une châtaigne : & ſur la fin on ordonnera le lait de vache avec un peu de bol d'Arménie, & de la conſerve de roſes.

S'il y a ulceration à la veſſie, le malade prendra chaque jour trois pilules dont on préparera ainſi la matiere : Prenez térébenthine de Veniſe lavée dans l'eau de queuë de Cheval deux dragmes, régliſſe en poudre une dragme, ſuc de régliſſe demi-dragme : Et pour les ulceres tant des reins que de la veſſie, on recommande fort les trochiſques ſuivans : Prenez bol d'Arménie, ſangdragon, ſpode, roſes rouges, myrrhe demi-dragme de chaqu'un ; gommes arabique & adraganth, orge mondée, myrtilles, régliſſe deux dragmes de chaqu'une ; ſemences de pavot blanc, de cotton, de pourpier, de coings une dragme de chaqu'une ; avec une ſuffiſante quantité de mucilage de ſemence de pſyllium, préparé dans l'eau de plantain, pour en faire des trochiſques dont la doſe ſera depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme, qu'on

qu'on dissoudra dans du lait de chévre ou dans de la décoction d'orge. Il seroit bon aussi d'en faire des injections dans la vessie. Plusieurs ordonnent avec avantage, dans les mêmes maux, la limaille d'acier liquéfiée & macérée dans de puissant vin doux, & prise le matin dans de l'eau de capillaire, ou dans du lait d'ansesse.

Pour les ulceres en quelque membre que ce soit, usez d'eau de plantain & d'alum; ou détrempez de l'égyptiac & de la thériaque dans de l'esprit de vin. Des linges trempés dans du vin où l'on aura dissout de la poudre à canon, pour en laver les ulceres, sont encore un remède assez bon: Ou bien prenez du sucre de saturne, du camphre, & de la suie, & les ayant incorporez ensemble avec les sucs de laicteron & de plantain dans un mortier de plomb, faites en un liniment dont vous frotterez doucement la partie que vous couvrirez ensuite d'un simple linge de chanvre ou d'une feuille de papier brouillard: Autrement prenez de l'eau distilée de pommes pourries, laquelle vous mêlerez avec l'extrait des racines d'aristolochie ronde, fait dans l'esprit de vin, & en usez en injection.

En general les remédes qui sont propres pour nettoyer & dessécher les ulceres, se réduisent aux liqueurs; comme les eaux des racines de bryoine, de grande chélidoine, de chaux; les teintures de myrrhe, d'aloës & de safran; le petit lait où l'on dissout du sucre de saturne: aux poudres, telles que celles d'alum & de cinabre, qu'on brule pour en parfumer les ulceres par le moyen d'un entonnoir, les farines, le chêne vermoulu: & aux ongnents

ou emplâtres comme celui de bétoine; le diafulphuris, le defficativum rubrum. On peut faire auſſi un onguent avec trois jaunes d'œufs, une demie-once de miel & un verre de vin, battant le tout enſemble : ou bien prenez de la chaux lavée & deſſéchée pluſieurs fois, & la mêlez avec de l'huile de lin & du bol; & pour le rendre plus deſſéchant, on y joindra un peu de précipité.

On compoſe encore une pierre médicamenteuſe, qui convient tant aux ulceres qu'aux playes: Prenez pour cela vitriol vert une livre; vitriol blanc demi-livre; alum une livre & demie; anatron, & ſel commun trois onces de chaqu'un; ſels de tartre & d'abſinthe, d'armoiſe, de chicorée, de perſicaire, & de plantain demi-once de chaqu'un; mettez ces choſes dans un pot de terre verni, & verſez-y un peu de vinaigre roſat; cuiſez-les à feu lent en les agitant ſouvent: Lorſque le tout commencera à s'épaiſſir, ajoutez-y céruſe de Veniſe demi-livre; bol d'Arménie quatre onces; brouillez tous ces ingrédiens enſemble juſqu'à ce que par la force du feu, ils ayent acquis une dureté de pierre. On les retirera enſuite de deſſus le feu, & ayant caſſé le pot vous détacherez cette matiere que vous garderez pour la néceſſité: Si l'on veut ajouter la myrrhe & l'encens dans cette compoſition, il la faudra cuire à feu lent, crainte que ces gommes ne ſe brulent & que leur vertu ne ſe diſſipe au feu.

On fait cette préparation encore autrement: Prenez vitriol une livre; nitre demi-livre; céruſe, alum, bol d'Arménie quatre onces de chaqu'un; ammoniac deux onces; pulveriſez le tout,

tout, ayant auparavant broyé sur du marbre la céruse & le bol, & le mettez cuire doucement dans un vaisseau de terre, jusqu'à ce que la matiere soit petrifiée. Autrement, prenez alum quatre onces; vitriol de Hongrie deux onces; vitriol blanc, tartre, borax, mastic, encens, sel armoniac une once de chaqu'un; céruse six onces; bol d'Armenie trois onces; pilez tout cela grossierement, & le faites cuire à feu lent avec de fort vinaigre dans un pot de terre vernissé. Quand on veut se servir de cette pierre, on en dissout une once dans une livre d'eau, que l'on passe pour y tremper des linges qu'on applique soir & matin sur les cavitez, dans lesquelles on répand aussi de cette liqueur: mais son acrimonie empêche qu'on ne l'employe dans les ulceres des parties nerveuses, ou enflamées, non plus que dans les ulceres chancreux.

Remédes pour les brûlures.

Les brûlures superficielles se guérissent quelquefois en appliquant promtement de la boue sur la partie: on fait aussi un onguent avec des feuilles de laurier pilées, & bouillies dans de la graisse de porc, pour en frotter les endroits brulez: Ou bien vous prendrez du miel & de la farine de froment parties égales, avec un jaune d'œuf pour battre ces trois choses ensemble, & les imposer sur le lieu malade: Ou bien prenez huile de millepertuis une once, chaux éteinte & bien lavée deux scrupules; mêlez l'une avec l'autre, & en frottez le mal. D'autres font cuire des feuilles de lierre dans de l'eau ou dans de la biére, & les appliquent chaudes.

Dans les brûlures de toutes les parties du corps, excepté le visage, on peut se servir de cet onguent : Prenez du savon liquide demi-livre, oignons cruds deux onces, sel une once & demie, huile de jaunes d'œuf une once, huiles de roses & d'amandes douces trois onces de chaqu'une, mucilage de semence de coings deux onces, & composez-en un onguent sur le feu. Pour un collyre anodin, prenez eau rose trois onces, eau de plantain une once, semences de coings & de fénugrec une dragme de chaqu'un, & après les avoir mêlez ensemble, mettez-les en infusion sur les cendres chaudes pendant une heure, & les ayant ensuite exprimez, ajoutez-y un peu de lait de femme, & faites distiller ce remède tout chaud dans les yeux. Pour le reste des parties de la face vous y pouvez appliquer l'onguent suivant : Prenez gomme élémi une dragme, huiles de jaunes d'œufs & de rose trois dragmes de chaqu'une, deux onces de savon de Venise ; ayant dissout la gomme avec les huiles, mêlez le tout dans un mortier pour en faire un onguent que vous étendrez sur du linge, afin d'en couvrir toute la face.

Pour les brûlures faites par la poudre à canon enflamée, l'esprit de vin, ou l'eau de vie, ou l'huile d'olives battuë avec du sel, jus d'oignon, & du verjus, est un bon remède quand elles sont récentes ; & si elles ne sont que superficielles, prenez deux pincées de chaux vive, & un pareil poids de créme de lait, & de miel écumé, pour les mêler ensemble en leur donnant une consistence d'onguent : ou jettez de la chaux vive dans de l'eau commune en sorte que l'eau surpasse la chaux de quatre doigts,

doigts, & aprés l'effervescence versez-y de l'huile rosat, afin qu'il s'en forme une espéce de beurre que vous appliquerez sur la partie. Ou prenez une once & demie d'oignons crus, du sel & du savon de Veniſe demi-once de chaqu'un; pilez le tout dans un mortier, & versez-y une quantité suffisante d'huile rosat pour en faire un onguent. Autrement mêlez des écrevices pilées avec du beurre frais, faites-les bouillir & écumer jusqu'à ce qu'il se produise un onguent roux que vous passerez: Les mucilages de semences de coings préparez avec du fray de grenouille & mêlez avec du sucre de saturne y conviennent encore. Si la brûlure est avec pustules, prenez une poignée de feuilles de sauge fraiche, deux poignées de plantain, six onces de beurre frais, trois onces de fiente de poule, & fricassez le tout un quart d'heure durant pour l'exprimer ensuite, & le garder comme un liniment tres-propre: Si la peau est ulcérée, usez d'un onguent fait avec la seconde écorce de sureau cuite dans l'huile d'olive, y ajoutant, aprés l'avoir passée, deux parties de céruse & une partie de plomb brûlé avec autant de litharge, le tout agité dans un mortier de plomb.

Autrement, prenez du beurre sans sel une once, onguent basilicum, huile de lys blancs & de jaunes d'œuf deux dragmes, pour faire du tout un onguent à appliquer sur la partie affectée, qu'il sera bon de laver auparavant avec la décoction de fœnugrec & de fleurs de melilot.

On se sert encore avantageusement de cet autre anodin: prenez huile d'amandes douces, onguent rosat & cire blanche une once de

chaqu'un : faites les fondre enſemble, & y ajoûtez un ſcrupule de camphre avec un peu de mucilage de ſemence de coings, pour en former un onguent.

Si la brûlure a pénétré fort avant, & qu'il y ait à craindre que les humeurs & le ſang ne ſe précipitent ſur la partie, on aura recours aux défenſifs, tels que les ſuivans.

Prenez poudres de bol d'Armenie, de ſang-dragon, de noix de galle, de ſafran de mars, d'acacia une demi-once de chaqu'un, huile roſat trois onces, cire neuve une once & demie; faites-en un onguent en y ajoûtant un peu de vinaigre: Ou bien prenez farine d'orge, argille dont on fait les fourneaux deux onces de chaqu'une; mettez-les bouillir avec du vinaigre & de l'eau juſqu'à conſiſtence de cataplaſme, & ſur la fin mêlez-y deux blancs d'œuf. On doit réiterer deux fois par jour l'application de ce reméde, dont on fera un emplâtre, environ large comme la main, pour couvrir l'endroit le plus malade; & ſur toute la partie vous mettrez l'onguent qui ſuit: Prenez onguent baſilicum une once, huiles de roſes & de lys blancs demi-once de chaqu'un, les jaunes de deux œufs : mêlez ces choſes pour achever le reméde.

Pour réſoudre les humeurs qui ſeront embaraſſées dans la partie, prenez beurre frais, & graiſſe de poule récente une once de chaqu'un; cire neuve, & huile de lys blancs demi-once de chaqu'une; & aprés avoir liquéfié ces choſes ſur le feu, vous y mêlerez un ſcrupule de ſafran, & une once de mucilage de ſemence de coings, pour battre le tout dans un mortier, & en faire un onguent.

Cet-

Cet autre remède pourra servir à toutes sortes de brûlures : Prenez beurre frais & lavé dans l'eau rose trois onces ; huiles de violettes, de jaunes d'œuf, & d'amandes douces demi-once de chaqu'une ; farine d'orge une once & demie ; safran un scrupule ; mucilage de coings une once ; avec une quantité de cire qui suffise pour composer un onguent : Mais comme les brûlures qui sont à la surface du corps excitent de grandes douleurs quand on les nettoye, quelques-uns ont la précaution de couvrir les ulceres d'une toile tres-subtile & tres-rare, qu'ils n'ôtent point pendant le pansement, jusqu'à ce que ces maux approchent de leur parfaite guerison ; le pus ayant la liberté de s'écouler au travers des pores de cette toile, qui donne pareillement passage à la vertu des médicamens.

Quand il s'est formé une croute, on y fait un liniment de beurre frais, battu dans un mortier de plomb, avec la décoction de mauves, & on l'étend sur des feuilles de chou toutes chaudes, dont on couvre l'escarre aprés avoir percé les pustules.

Pour consumer les excroissances de chair qui surviennent aux ulceres par l'humidité des remédes ou par l'abondance des sucs nourriciers, prenez alum crud, & verdet deux onces de chaqu'un ; que vous ferez cuire en dix huit onces de vin, qui doivent être réduites au quart, que vous passerez pour y ajouter une dragme de camphre dissout dans une once d'esprit de vin.

On fait encore une poudre corrosive tres-propre pour diminuër ces chairs superfluës : Prenez écorces de grenade, noix de galle, & épon-

ge brûlée parties égales que vous pulveriserez, & que vous répandrez sur la partie, où vous contiendrez par quelque emplâtre cette poudre composée : l'onguent égyptiac y est fort bon, consumant les chairs sans y causer de douleur ou de picottemens pénibles, de même que la poudre cy-dessus.

L'onguent apostolorum n'y est pas moins recommandé, aussi bien que la seule poudre d'hermodattes, ou d'écorces d'asphodeles.

Ou bien prenez du safran des métaux à discrétion, & le réduisez en poudre, il consume promtement la chair molle & superfluë.

Les excroissances qui surviennent quelquefois au fond de la bouche, aprés quelque écorchûre, se peuvent guerir en touchant la tumeur avec de l'huile de vitriol.

Lorsque le mal est dégeneré en gangréne, on en arrêtera le progrés tant par des remédes interieurs, comme l'esprit de vin camphré, les préparations de citron avec le camphre, l'esprit de bayes de fureau, l'esprit de corne de cerf, l'esprit thériacal camphré; que par des remédes externes, tels que des linges trempez dans de l'esprit de thériaque camphré, & saupoudrez d'aloës & de mirrhe pulverisez, la décoction de chaux vive, à laquelle on ajoute du mercure doux & de l'esprit de vin : pareillement la décoction de sel armoniac dans l'urine du malade : ou la décoction de scories d'antimoine dans le vinaigre : ou bien la décoction de la tête morte d'eau forte pilée dans l'eau rose &c. dans lesquelles décoctions on trempe semblablement des linges pour les appliquer sur la partie.

Si la gangréne provenoit de la gelée, il seroit

roit bon de frotter la partie malade avec de la nége, & de donner à boire de la thériaque dans du vin pour faire suer : & le refroidissement étant un peu diminué, on fera de douces frictions avec l'huile d'amandes ameres, de même que des fomentations avec le laict, ou bien avec la décoction de romarin.

Dans le sphacéle on répandra des poudres de racine d'iris, de gentiane, d'aristoloche, de centaurée, d'écorce de pin, de myrrhe, de céruse : & si la partie affectée est entierement privée de vie, on la séparera de la saine par le moyen d'un fer chaud, ou du beurre d'antimoine dont on fera un cercle autour du mal : Si le sphacéle n'est pas fort considerable on lavera avec l'esprit de vin & le vinaigre les endroits qui auront été scarifiez, & on les frottera ensuite d'onguent égyptiac ; ou du liniment d'Hartman, fait de mercure precipité, cuit jusqu'à une consistence médiocre dans de l'huile de noix : Durant ce traitement on appliquera sur le mal & sur les parties voisines des compositions de scordium, d'absinthe, de bayes de geniévre, de myrrhe & d'aloës, qu'on fait cuire dans le vinaigre ou dans le vin, y ajoûtant de l'alum, du vitriol, & du sel marin.

Si la gangréne provient de l'inflammation, appliquez sur la partie le défensif cy-dessous : Prenez farine d'orge quatre onces ; bol d'Arménie deux onces ; poudres de noix de galle vertes, de noix de cyprés, & d'écorce de grenade une dragme & demie ; camphre une dragme, avec de l'oxymel pour faire un cataplasme qui sera mis sur la gangréne. Quelques Praticiens défendent d'y appliquer des huiles, crainte que bouchant les pores, & empêchant l'insen-

l'insensible transpiration, la matiere des vapeurs putrides ne soit repoussée au dedans. On scarifie les chairs plus ou moins profondément suivant la situation & la grandeur du mal, & lorsque par cette operation on a tiré peu de sang de la partie, on applique les sangsuës; aprés quoy on lave la partie avec le vinaigre & le sel marin brouillez ensemble, pour prévenir la pourriture.

Mais si la gangréne étoit fort avancée, on y employeroit une lotion plus efficace, & telle que celle-cy: Prenez lessive tres-forte, & bon vinaigre trois livres de chaqu'un; le scordium, les deux espéces d'absinthe, la rhuë, & les lupins demi-poignée de chaqu'un qu'on pilera; racine d'aristoloche ronde & de vincetoxicum demi-once de chaqu'une; sel marin quatre onces; cuisez le-tout en une quantité suffisante d'eau jusqu'à consomption de la troisiéme partie, & dans la colature dissolvez aloës, & myrrhe demi-once de chaqu'un; eau de vie deux onces; camphre demi-dragme, & faites-en une fomentation, en lavant la partie avec cette composition que vous ferez tiédir toutes les fois que vous vous en servirez, couvrant ensuite toute la partie scarifiée, d'un emplâtre d'ongent égytiac.

Autrement prenez verdet quatre onces; miel écumé, avec la décoction d'absinthe & de scordium seize onces; vinaigre scillitique six onces; alum de roche & sel armoniac une once de chaqu'un; suc de rhuë, les deux espéces de scordium, alliaria trois onces de chaqu'un; cuisez le tout jusqu'à ce que le miel soit épaissi; & ensuite mêlez-y de la thériaque & du mithridat demi-once de chaqu'un; camphre une once,

& en

& en faites un onguent pour l'appliquer sur la partie affligée.

Le cataplasme qui suit résiste à la pourriture, & tarit les humeurs excrémenticielles en appaisant les douleurs: Prenez farine de lupins, de lentilles, de féves, de lolium, & le sel marin trois onces de chaqu'un; poudre de sommités d'absinthe, des deux espéces de scordium, l'alliaria, la rhuë, une once de chaqu'un; cuisez-les dans de l'oxymel, & faites-en un cataplasme auquel vous ajouterez, quand il sera refroidi, aloës & myrrhe une once de chaqu'un; eau de vie trois onces. Dans la préparation on prendra garde de laisser trop longtems les farines en cuisson avec les poudres, ce qui rendroit le reméde plus visqueux qu'il n'est necéssaire. Quand on s'en servira on le fera toûjours un peu réchauffer, & on ne manquera pas d'enveloper la partie dans des linges chauds pour y r'appeller la chaleur naturelle.

L'extrême reméde pour arrêter le progrés de la corruption, c'est le cautere actuel ou le fer rouge, qu'on applique sur la chair gangrénée, où l'on produit une escarre ou une croûte brulée que l'on sépare au plûtôt par quelque onguent, tel que celuy qui suit: Prenez farine d'ervi, racine d'aristoloche ronde, iris de Florence, vincetoxicum, & angelique demi-once de chaqu'un; thériaque deux dragmes, avec ce qu'il faut de miel rosat pour en faire un onguent, aprés l'usage duquel on mondifiera avec le médicament suivant: Prenez suc d'ache, scordium, arnogloſſum, rhuë, quatre onces de chaqu'un; miel rosat une livre; cuisez-les jusqu'à consistence de sirop; aprés quoy vous y mêlerez la farine de lupins,

la poudre d'ariſtoloche ronde, l'angelique, le vincetoxicum, la thériaque demi-once de chaqu'une; eau de vie une once, & donnez à tout cela une forme d'onguent, que vous garderez pour le beſoin dans un vaiſſeau de verre.

Mais ſi la gangréne étoit venuë pour avoir long-tems reſté en chemin dans des lieux trés-froids, on tâcheroit de r'animer la partie par le moyen des remédes ſuivans: Prenez poudre de graine de moutarde une once; clouds de geroffles trois dragmes; huiles de ſemence de lin, & de noix une quantité ſuffiſante, & mêlez le tout dans un mortier pour en faire un emplâtre qui doit être appliqué chaud. Autre, prenez une racine de réfort des jardins & une autre de rave, pilez-les dans un mortier, & y ajoutez une once de moutarde, clouds de geroffles pulveriſez trois dragmes, huiles de ſemence de lin, & de vieilles noix autant qu'il eſt néceſſaire pour un emplâtre, que vous tiendrez appliqué chaudement pendant un jour dans un lieu chaud.

On a veu quelquefois la gangréne emportée par une lotion faite avec l'eau où l'on avoit mis de la chaux & de la craye blanche en décoction.

Dans une grande pourriture, on humectera avec de l'eſprit de ſouphre les endroits qu'on aura profondément ſcarifiez, & enſuite on les fomentera avec l'eſprit de vin où l'on aura mis infuſer des poudres d'aloës, & de myrrhe; aprés quoy il faudra répandre quantité de ces mêmes poudres ſur toute la partie, & la recouvrir de linges mouillez d'eſprit de vin; ce qui fera ſeparer la chair brulée de la chair ſaine, contribuant à cette ſéparation par l'uſage du

du digestif fait de jaunes d'œufs, de térébenthine, & de miel. Enfin si la partie étoit entierement sphacelée, c'est à dire dans une privation totale de sentiment & de vie, il en faudroit venir à l'amputation du membre pour empêcher qu'il ne corrompit le reste du corps par contagion.

Préparations de divers Remédes les plus usitez.

LA *tisane* est une simple décoction qui se fait ordinairement avec une poignée d'orge nette & lavée, qu'on met bouillir dans quatre livres d'eau, jusqu'à la consomption du tiers de la liqueur, qu'on verse ensuite toute bouillante dans une terrine sur une demi-once de réglisse ratissée & concassée, à laquelle on ajoute quelquefois un citron coupé, de la canelle & de la coriandre: Tout étant refroidy, on passe l'eau avec une expression médiocre des ingrédiens, & on la garde dans un pot pour en donner au malade suivant sa soif.

Ce breuvage rafraichit, & adoucit les humeurs acres; pour le rendre aperitif on accompagne l'orge de racines de chiendent, de guimauves, & de fraisier; & il devient pectoral si vous y joignez les jujubes, les raisins passes, & les pommes de reinettes.

Pour avoir une tisane diurétique, dissolvez sur chaque pinte de cette décoction une dragme de sel mineral; & elle sera astringente si l'on fait bouillir dans six livres d'eau ferrée, deux onces d'orge avec une once de raclure de

corne

corne de cerf & demi-once de racine de tormentille pilée, & qu'aprés demi-heure d'ébullition l'on y répande une poignée de fruits d'épine-vinette, pour continuer de faire bouillir la liqueur encore un quart d'heure : elle eſt propre à arrêter les cours de ventre & les hémorragies.

Ce qu'on appelle particulierement *décoction* eſt compoſé de plus de drogues ; les liqueurs qui ſervent à les diſſoudre ou bien à les ramollir pour en tirer les moëlles ou pulpes, ſont l'eau, le vin, le vinaigre & le lait, ſelon la qualité des mixtes, qu'on tient plus ou moins ſur le feu à proportion de leur conſiſtence plus ou moins compacte : par exemple, prenez orge mondée, avec racines de tuſſilage, de guimauves, de grande conſoude découpées, ſix dragmes de chaqu'une ; faites-les bouillir un quart d'heure dans quatre livres d'eau commune, avec huit écrevices de riviere ; ajoutez-y enſuite les jujubes & les raiſins, nettoyez de leurs pepins, demi-once de chaqu'un ; entretenez la coction encore un quart d'heure, puis mettez-y feuilles de pulmonaire, de capillaires, d'hyſope, de ſcabieuſe lavées, une poignée de chaqu'une, & enfin demi-once de réglisſe ratiſſée & pilée : Le tiers du liquide ayant été conſumé, on retirera ce mélange de deſſus le feu, & quand il ſera à demi refroidy on le coulera ; la doſe de cette décoction eſt depuis deux onces juſqu'à ſix ; elle évacue ou corrige les ſéroſitez piquantes qui tombent ſur la poitrine.

Pour une décoction bonne dans la dyſenterie, le teneſme, le crachement de ſang, la toux ſéche ; prenez deux onces de corne de cerf calcinée

cinée en blancheur, que vous mêlerez avec autant de mie de pain blanc pour les faire bouillir ensemble dans trois livres d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux sur le feu; coulez ensuite la décoction & répandez-y ce qu'il faudra de sucre, ou de sirop de grande consoude pour la rendre agréable à boire.

Les *infusions* servent aussi à extraire la vertu des drogues, à les ramolir, à temperer leur acrimonie; comme quand on met tremper le sené, la rhubarbe, l'agaric, les aromats: les liqueurs qu'on y employe sont le petit laict, les sucs des plantes, l'eau de pluye, les vins, l'eau de vie, le vinaigre distilé &c. selon la nature des matieres, car toute liqueur ne convient pas à la dissolution de toutes sortes de substances: L'eau suffit pour tirer les principes utiles du sené, de la rhubarbe, des tamarins & pour dissoudre la plupart des sels; mais il faut des liqueurs sulfureuses, comme l'eau de vie, l'esprit de vin, pour dissoudre les corps résineux, tels que le jalap & le turbith. Et pour tirer de l'antimoine la substance saline & sulfureuse qui le rend vomitif, on le doit dissoudre dans du vin, qui passe pour un dissolvant salino-sulfureux. Le fer sera infusé dans une liqueur acide, & ainsi des autres.

Il faut aussi proportionner la quantité du dissolvant à celle des matieres à dissoudre, & la durée de l'infusion à leur dureté; par exemple, pour un purgatif commun, prenez trois dragmes de sené mondé des petits batons & des feuilles jaunes & noires qui s'y rencontrent souvent, & le mettez dans un pot de fayance avec un scrupule de sel de tartre qui attenuëra & raréfiera la portion visqueuse du sené,

né, & versez six onces d'eau chaude par dessus, couvrant aussi tôt le pot & le plaçant sur les cendres chaudes où vous le laisserez toute la nuit, & le lendemain vous ferez tant soit peu bouillir l'infusion que vous passerez, pour la donner quand il s'agira de purger les humeurs fixes & terrestres, ou mélancoliques.

Les *apozêmes* sont de fortes décoctions des feuilles, des racines, des fleurs, des fruits, des semences de plusieurs espéces de plantes ensemble; ainsi pour lever les obstructions du foye, de la ratte, du mésentere, de la matrice, des reins, on donnera un verre de l'apozême qui suit.

Prenez racines de gramen, de bruscus, d'asperge, & d'ononis nettoyées, concassées & coupées demi-once de chaqu'une, avec autant de tartre blanc grossierement pulverisé; faites les bouillir dans six livres d'eau commune environ demi-heure; ensuite ajoutez-y les fruits d'alkékenge & de roses de chien ouverts, les poix chiches, & la semence de milium solis concassée trois dragmes de chaqu'un; & lorsque la décoction aura encore bouilli un quart d'heure, jettez-y les feuilles de chicorée, de pariétaire, de langue de cerf, de petroselinum, d'apium, & de cerfeuil incisées, demi-poignée de chaqu'une: achevez de faire cuire le tout jusqu'à diminution du tiers de l'eau, & ayant éloigné du feu cette décoction passez-la à demi refroidie. On poura faire sur ce modele des apozêmes pectoraux, céphaliques, hysteriques avec des drogues propres à des maladies appellées de ces noms.

Les *sirops* sont des liqueurs où les plus pures substances des mixtes se conservent par le moyen

moyen du sucre ou du miel. En voicy une formule expliquée dans la composition du sirop d'œillets qui se donne depuis demi-once jusqu'à une once, pour fortifier l'estomac & le cerveau, pour réjouir le cœur, pour résister aux venins, & chasser par transpiration les humeurs malignes, parce qu'il abonde en parties spiritueuses & salines qui rarefient les phlegmes & affermissent les fibres des organes. Choisissez environ deux livres d'œillets bien rouges & de forte odeur, ôtez-en la partie herbeuse & blanche, & n'y laissez que la purpurine: mettez-les dans un pot de fayance ou de terre vernissé, versez-y six livres d'eau bouillante par dessus ces fleurs, & couvrant exactement le pot pour empêcher la dissipation des particules volatiles, vous laisserez digerer la matiere pendant dix ou douze heures, ensuite de quoy vous ferez bouillir légérement l'infusion, & vous la coulerez: Mettez dans la colature deux autres livres de nouvelles fleurs d'œillets purgées de même que les précédentes, faisant encore un peu bouillir l'infusion, afin de la passer aprés, en exprimant fortement le marc; faites fondre quatre livres de sucre dans cette teinture que vous clarifierez en mettant dans une bassine quatre onces de cette liqueur avec un blanc d'œuf, & battant ce mêlange jusqu'à ce qu'il devienne tout en écume, par dessus quoy vous verserez le reste de la liqueur, & vous la ferez bouillir sur le feu, afin que le blanc d'œuf se charge par ses parties visqueuses, de la crasse du sirop & se sépare aux côtez du vaisseau.

Quand le sirop qui bouillonne au milieu est bien clair, on l'écumera, puis on le passera par la chausse d'hipocras: ce sirop clarifié sera remis

mis sur le feu, & vers la fin de la coction, on y poura faire bouillir deux ou trois dragmes de gérofles concassez & envelopez dans un noüet, ce qui donnera au sirop qui doit être passé une vertu céphalique. Le sirop *capillaire* bon pour la toux & pour les maux de ratte se fait à peu prés de la même maniere, aussi bien que la plupart des autres.

Pour un sirop *de roses* qui purge beaucoup le cerveau, prenez des roses nouvellement épanoüies & cueillies le matin, ôtez en les pécules & les calices, & aprés les avoir pilées dans un mortier de marbre en une quantité suffisante pour en tirer trois livres de suc par expression, quand elles auront digeré pendant quelques heures, vous infuserez dans ce suc une once d'agaric coupé en petits morceaux, deux onces de séné, & demi-once de tartre soluble : Le pot où l'infusion sera faite doit rester dans de l'eau qu'on entretiendra chaude durant vingt-quatre heures, au bout desquelles on fera bouillir ce suc, & on le coulera avec forte expression pour y mêler ensuite deux livres de sucre; la liqueur ayant été clarifiée, on la fera cuire à petit feu jusqu'à ce qu'elle ait acquis une consistence de sirop : On le donne depuis une once jusqu'à une once & demie.

La *distilation* est une rarefaction & une exaltation des parties humides les plus subtiles du mixte, réduites par le feu en vapeurs qui se rassemblant au haut & contre les cotez du chapiteau de l'alembic, retombent en gouttes au bas de ces mêmes côtez, d'où elles coulent par un bec dans le récipient qu'on y adapte. Par exemple, pour faire l'eau distilée de plantain, ayez une hottée de cette herbe cueillie

dans

dans sa vigueur, pilez-en dans un mortier ce qu'il en faut pour remplir à moitié un grand vaisseau de verre, ou de cuivre étamé, & tirez par expression environ douze livres de suc d'autre plantain pour les verser sur le plantain pilé; placez sur un fourneau cette cucurbite qu'on aura couverte d'un chapiteau d'alembic environné d'eau froide par dehors, & quand la moitié de la liqueur sera tombée dans le récipient, on laissera éteindre le feu; & aprés que les vaisseaux auront été refroidis, on exprimera le marc de la plante, & le suc qui en sera extrait étant remis dans le même vaisseau, on continuera la distilation jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus de liqueur: l'eau distilée sera exposée quelques jours au soleil dans des bouteilles de grais débouchées, pour dissiper l'odeur d'empireume, & ensuite on les bouchera, pour garder cette eau dont la dose est depuis une once jusqu'à six qu'on donnera pour déterger, restraindre, rafraîchir dans les cours de ventre, dans les hémorrhagies, dans les gonorrhées; on s'en sert aussi dans les injections, & pour laver les yeux attaquez d'ophtalmie.

On tire de la même façon les eaux de jusquiame, de bugloſe, de solanum, de bouillon blanc, d'aigremoine, d'argentine, de sanicle, de prunelle &c. La distilation des bayes de geniévre qui servira d'exemple pour celles de toutes les bayes peu succulentes, des semences, & des bois odorans, se fait en prenant quatre livres des bayes susdites, les laissant macerer dans l'eau ou dans le vin blanc, & les pilant dans un mortier pour les mettre dans une cucurbite de cuivre, & verser par

dessus, douze livres d'eau chaude : & le vaisseau couvert d'un chapiteau avec son récipient, étant placé dans un fourneau médiocrement échauffé, on laissera la matiere en digestion pendant trois jours, & on la fera distiler ensuite par un feu de charbon assez ardent, pour faire sortir dans le récipient de l'eau spiritueuse & un peu d'huile qui nagera audessus & qu'on retirera par le moyen d'un peu de cotton, quand l'operation sera faite. Cette huile est bonne pour le scorbut, elle excite l'urine elle résiste à la corruption, tuë les vers, & fortifie l'estomac; sa dose est depuis une goutte jusqu'à six, on la garde dans une bouteille bien close : l'eau qui est restée dans le récipient a une pareille vertu; on en fait prendre, depuis une once jusqu'à six.

On mettra à la presse ce qui sera demeuré dans la cucurbite, & ayant passé la liqueur qu'on tirera par ce moyen, on en fera évaporer l'humidité à petit feu, jusqu'à consistence de miel pour avoir l'extrait de geniévre, qu'on nomme encore la *theriaque des Allemans*, dont la dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme contre les vapeurs, & pour provoquer l'urine & les mois aux femmes.

Pour distiler le lait, le cerveau humain, le sang le miel, la fiente de vache pour avoir ce qu'on appelle l'eau de millefleurs, l'urine, la rosée, on y procédera comme au frai de grenouilles qu'on ramasse vers le mois de Mars à la quantité qu'on veut : on en distile par l'alembic l'humidité au bain marie, & l'eau distilée sera exposée au soleil pendant sept ou huit jours dans un vaisseau découvert qu'on bouchera ensuite. Quelques-uns le distilent de la maniere suivante :

suivante : ils rempliſſent un ſac de toile, de frai de grenouilles épais & un peu odorant, & ils le ſuſpendent en l'air recevant la liqueur claire qui en degoutte, & qu'on met aprés dans des bouteilles de verre pour l'expoſer au ſoleil ; on ſeparera par inclination l'eau qui s'y ſera purifiée, & jettant le ſédiment, on la r'expoſera au ſoleil où elle ſe purifiera encore, réïtérant la même manipulation juſqu'à ce que la liqueur ſoit claire comme de l'eau commune ; & on la gardera enſuite pour rafraichir, condenſer, calmer les douleurs de la goutte, & en uſer contre les cancers, les éréſypeles, & les autres rougeurs de la peau, en l'appliquant exterieurement avec des linges.

On fera une *eau émetique* avec une once de ſafran des métaux pulvériſé, & demi-once de canelle concaſſée, mettant ces deux drogues dans un matras, pour y répandre deux ou trois livres d'eau diſtilée de chardon benit par deſſus, bouchant enſuite le vaiſſeau, & le plaçant ſur du ſable un peu chaud, pour donner lieu à la matiere de ſe digerer durant deux ou trois jours avant que de la diſtiler ; la doſe de cette liqueur filtrée qui fait vomir doucement & purge par enbas, eſt depuis demi-once juſqu'a deux onces. Il en eſt ainſi des autres eaux ſimples ou compoſées qu'on veut diſtiler.

Les *juleps* ſont des breuvages doux, compoſez de ſirops & d'eaux diſtilées ou de décoctions, mêlant ordinairement une once de ſirop avec ſix onces d'eau : on n'y joint jamais de purgatif, & on ne les prépare que dans le tems qu'on en a beſoin. Ainſi pour faire un julep cordial, vous mettrez ſur une once de ſirop de limons, des eaux diſtilées d'oxytriphyllum,

de reine des prez & de bugloſe, deux onces de chaqu'une en une ſeule priſe pour abattre les vapeurs: on éteindra pluſieurs fois dans une livre d'eau d'armoiſe deux dragmes de camphre allumé au feu, juſqu'à ce que cette drogue ait été ainſi toute conſumée, ce qui fait le julep hyſterique camphré.

Pour fortifier le cœur dans des langueurs, prenez eau de laictuë, & eau de ceriſes trois onces de chaqu'une; firop d'oeillets, & ſuc de citron pour en former un julep qu'on fera prendre de tems en tems.

L'émulſion eſt un lait qu'on tire des amandes & des ſemences froides, & qu'on adoucit avec des firops: par exemple, pour faire une émulſion pectorale, prenez douze amandes douces que vous tremperez dans de l'eau chaude pour les dépouiller plus aiſément de leur peau, & mettez-les enſuite dans un mortier avec ſix dragmes des quatre ſemences froides majeures mondées, & une dragme & demie de ſemence de pavot blanc: pilez-le tout avec un pilon de bois, & quand la matiere ſe réduira en pâte, verſez-y une cuillerée d'une décoction faite avec l'orge, les jujubes & les capillaires, continuant de battre la pâte & de la diſſoudre peu à peu avec de la même décoction, juſqu'à ce qu'on en ait employé une livre & demie, & il ſe fera un lait qu'on paſſera par une étamine blanche, en exprimant le marc: Mêlez enſuite dans la colature, les firops de guimauves & de tuſſilage une once & demie de chaqu'un; & toute cette émulſion ſe donnera en trois priſes pour adoucir les acretez de la poitrine, & provoquer le ſommeil.

Les *potions* ſont des breuvages qui reſultent du

du mêlange de plusieurs poudres, électuaires, sirops &c. à peu prés comme les juleps. Ainsi pour une potion cordiale, dissolvez dans un mortier une dragme de confection d'hyacinte, & une de sirop de limons avec les eaux distilées de bugloſe, de chardon benit, & d'oxytriphyllum une once & demie de chaqu'un : elle resiſte à la malignité des humeurs.

Pour une potion purgative, prenez tamarins demi-once ; feuilles de sené deux dragmes; rhubarbe une dragme & demie; cuisez le tout en suffisante quantité d'eau jusqu'à réduction de trois onces, & dans la colature dissolvez de la manne & du sirop rosat purgatif une once de chaqu'un; mêlez pour faire la potion.

Le *Bol* est un reméde ordinairement purgatif en consistence de pâte: par exemple, reduisez en poudre subtile quinze grains de sublimé doux, & demi-dragme de créme de tartre; mêlez-les ensuite avec une dragme de térebenthine de Venise, demi-once de confection Hamech & autant de moëlle de casse récente ; faites de tout cela comme une bouchée que vous enveloperez dans du pain à chanter, y répandant un peu de sucre ou de poudre de régliſſe pour le faire avaler sans mâcher. Il purge & pousse par les urines, nettoyant les vaisseaux spermatiques dans les gonorrhées.

Le *Gargarisme* est une liqueur dont on lave la bouche & la gorge sans l'avaler: ainsi dans une inflammation du gosier, pour nettoyer de petits ulceres du dedans de la bouche, pour raffermir la luette, pour arrêter le flus de bou-

che ; faites bouillir une once d'orge entiere, dans deux livres d'eau commune, & pour fortifier la décoction ajoutez-y des sommitez de ronce, des feuilles de plantain & d'aigremoine demi-poignée de chaqu'une; réduisez-la décoction sur le feu, jusqu'à la consomption du tiers de l'eau, & sur une livre de la colature que vous en ferez, dissolvez une once & demie de miel rosat, & une dragme de sel de Saturne.

Les *masticatoires* sont des drogues acres qui ouvrent les vaisseaux salivaires, dissolvent la pituite & font cracher. Le mastic, la bétoine, la sauge, le tabac &c. font cet effet: l'on en compose des pastilles; par exemple, prenez racines d'iris & de staphisagria demi-once de chaqu'une; poivre long, pyrêtre, & graine de moutarde deux dragmes de chaqu'un; vous reduirez ces drogues en une poudre que vous incorporerez avec le sirop de roses pâles, pour en faire une pâte ferme, que l'on mettra sécher en petits morceaux.

Les *Errhines* sont des remédes qui font moucher & éternuër en les introduisant dans le nez sous la forme de poudre, de liqueur, d'onguent ou de masse solide: par exemple, pour composer la poudre, prenez ellebore blanc, tabac, iris de Florence deux dragmes de chaqu'un; fleurs de lis des vallées, feuilles de bétoine, de marjolaine & de sauge une dragme de chaqu'une; pulverisez tous ces ingrediens, & les pilez ensemble dans un mortier pour les passer dans un tamis de crin & en retirer une poudre grossiere; afin de donner une forme de liqueur ou d'onguent à ce remède on y employera le suc de racine d'iris, ou l'huile de laurier &c.

Les

Les *Injections* sont des liqueurs qu'on pousse par le moyen des seringues dans quelque cavité du corps pour la nettoyer, dans les parties naturelles, dans les oreilles, dans les playes. Ainsi coupez en petits morceaux une once de racine d'aristoloche ronde, faites-la bouillir dans une livre & demie de vin blanc jusqu'à diminution du tiers, coulez la décoction en exprimant le marc, & ajoutez dans la colature une once & demie de miel rosat, & demi-once de teinture de myrrhe avec autant d'aloës: Cette liqueur qu'on injecte dans les playes, & dont on imbibe les plumaceaux & les compresses, déterge, résout & resiste à la gangréne.

L'eau vulneraire suivante est encore employée en injection : prenez feuilles & racines de grande consoude, feuilles de sauge, d'armoise, & de bugle quatre poignées de chaqu'une; bétoine, sanicle, œil de bœuf, petit symphitum, grande scrophulaire, plantain, aigremoine, vervenne, absinthe, & fenouil deux poignées dechaqu'un; hypericum, aristoloche longue, telephium, veronique, petite centaurée, millefeuilles, nicotiane, menthe, hysope, une poignée de chaqu'une; mondez, hachez & pilez toutes ces herbes, que vous mettrez ensuite dans un vaisseau où vous verserez deux livres de vin blanc, & ayant bien brouillé le tout, vous boucherez exactement le vaisseau que vous enfoncerez dans du fumier de cheval, pour y laisser digerer la matiere pendant trois jours, aprés lesquels on la distilera au bain marie ou de vapeur; la moitié de la liqueur en ayant été tirée par ce moyen, on laissera refroidir les vaisseaux, &

on mettra sous la presse ce qui sera resté dans la cucurbite ; le suc qui s'en exprimera sera distilé pour être mêlé avec l'eau de la premiere distilation, & on les gardera ensemble dans une bouteille bien close; on s'en servira dans les playes d'arquebusades, dans les contusions, dans les dislocations pour resoudre, fortifier & résister à la gangréne.

Les *Lavemens*, ou les *clysteres*, sont des espéces d'injections: par exemple, pour purger les humeurs du bas ventre, temperer l'ardeur des entrailles, & deminuer la fiévre, prenez une livre de décoction émolliente & refrigerative, & dissolvez-y dans un mortier, une once d'électuaire lénitif, avec deux onces de miel violat, pour faire de ce mêlange un clystere qui rélâchera.

Le *Suppositoire*, est un médicament solide, auquel on donne une figure piramidale de la longueur du pitit doigt. On s'en sert pour irriter l'intestin rectum & pour ramollir un peu les matieres stercorales en le tenant fourré dans le fondement: Pour le composer mettez dans un poëlon deux onces de miel & deux dragmes de sel ; faites-les bouillir ensemble à petit feu jusqu'à ce que la matiere devienne noire, & qu'étant refroidie elle se durcisse pour en former des suppositoires sur une planche graissée d'huile.

La *Fomentation* se fait, ou de liqueurs émollientes pour résoudre des duretez, ou de liqueurs astringentes pour resserrer les fibres. Par exemple, prenez des feuilles de romarin, d'hyeble, de grande consoude, de scordium, d'origan, & des roses rouges une poignée de chaqu'une, que vous hacherez pour les mêler avec

avec écorces de grénade, bayes de laurier & de geniévre une once de chaqu'une concassées; rempliſſez de ce mélange de petits sacs de toile deliée, proportionnez à la grandeur de la partie malade; faites-les bouillir en quatre livres de gros vin rouge dans un pot couvert, & quand la liqueur sera deminuée du tiers, on retirera la décoction de dessus le feu, & étant tiéde on prendra un des sachets qu'on tiendra appliqué sur la partie environ une heure, & on le changera pour en mettre un autre en sa place, continuant ainsi de les appliquer alternativement cinq ou six fois, & on laissera le dernier six ou sept heures sur le mal. Ce remède est propre pour rafermir les os disloquez, les nerfs, les ligamens froissez; pour résoudre les tumeurs qui suivent les contusions, & pour aider à la digestion étant appliqué au droit de l'estomac.

L'embrocation, est un arrosement qu'on fait de quelque liqueur avec des étoupes ou des éponges, sur diverses parties du corps pour ouvrir les pòres, & pour fortifier: on la compose ordinairement de décoctions, d'esprit de vin, ou du mêlange de deux onces d'huile de rose, avec une once de vinaigre rosat.

Les *lotions* se font avec des liqueurs dont on lave les parties pour les rafraichir, appaiſer une douleur, guérir une gratelle; par exemple, prenez des racines de lapathum acutum, & d'helenium quatre onces de chaqu'une; ellebore blanc une once; feuilles d'absinthe & de nasturce aquatique une poignée de chaqu'une; hachez ces racines & ces feuilles; & les ayant mis cuire dans six livres d'eau commune jusqu'à consomption du tiers, coulez la

décoction, afin d'y dissoudre six dragmes de sel de tartre, pour avoir une lotion qu'on répandra chaude sur une partie affectée de galle, de teigne, ou d'autres vices du cuir.

Le *mucilage*, est une liqueur gluante, ou une colle qu'on fait avec les racines de guimauve, de symphitum; les graines de lin, de fœnugrec, de coing; les gommes adraganth, arabique, celle de cerisier, de prunier; la colle de poisson &c. pour ramolir; par exemple, prenez semences de psyllium & de coings demi-once de chaqu'une; mettez-les dans un pot de terre où vous répandrez demi-livre d'eaux distilées de plantain & de rose; couvrez ensuite le pot & le laissez sur des cendres chaudes durant dix ou douze heures, aprés lesquelles vous ferez bouillir doucement l'infusion, que vous remuérez de temps en temps avec une spatule de bois jusqu'à la consomption du tiers de la liqueur; coulez le reste au travers d'une étamine en l'exprimant avec force. Vous aurez par-là un mucilage qui arrête le crachement de sang & les autres hémorragies étant pris à la quantité d'une cuillerée, dans autant de sirop de coings ou de roses séches.

Le *mucilage* de colle de poisson se fait en la coupant par petits morceaux, & versant sur une once de cette colle, une livre d'eau chaude dans un petit pot où on laisse infuser la matiere sur les cendres chaudes, en l'agitant souvent jusqu'à ce qu'elle se soit dissoute; ce mucilage est propre pour ramolir les duretez, & il entre dans plusieurs emplâtres.

L'épithéme, est une espece de fomentation solide ou liquide, faite de matieres spiritueuses, qu'on applique sur les régions du cœur

ou

ou du foye: ainſi diſſolvez dans les eaux diſtilées de bugloſe, de ſcabieuſe, de chardon benit, d'ozeille, de roſes, trois onces de chaqu'une; & dans une once d'eau thériacale, une demi-once de confection d'alkermés, & deux dragmes de poudre diarrhodon Abbatis, & vous aurez un épithême dont vous imbiberez deux morceaux de drap que vous appliquerez chauds, alternativement l'un une heure aprés l'autre, ſur la région du cœur pour réveiller les eſprits & réſiſter à la malignité des humeurs.

L'epithême ſolide eſt un mêlange de conſerves, comme de violettes & de roſes demi-once de chaqu'une; de confections, telles que celles d'alkermés & de hyacinthe, deux dragmes de chaqu'une; & de poudres cordiales, comme le diamargaritum froid une dragme; on fait une pâte de toutes ces choſes mêlées enſemble pour les étendre ſur un morceau de cuir qu'on applique chaud ſur la région du cœur, pour rarefier le ſang & le faire mieux circuler.

L'épithême en poudres, eſt fait de ſauge, de bois d'aloës, de canelle, de noix muſcade &c. pulveriſez groſſierement pour les mêler dans du cotton qu'on envelopera dans de la toile ou dans du taffetas.

L'écuſſon, eſt un reméde ſoit en poudres, qu'on met dans un ſachet fait en forme d'écuſſon qu'on applique ſur l'eſtomac, ſoit en emplâtre qu'on étend ſur du cuir de ſemblable forme pour l'appliquer au même endroit quand on veut échauffer le ventricule affoibly, & en détacher une pituite épaiſſe colée à ſa membrane interieure: Pour compoſer l'emplâtre

on mêle ensemble la vieille thériaque, l'opiate de Salomon, le styrax liquide, une once de chaqu'un; la gomme tachamaaca, la poudre rosat aromatique, une dragme de chaqu'une; l'huile de noix muscade par expression un scrupule, les huiles de gérofle & de canelle six gouttes de chaqu'une.

Les *cucuphes* sont des bonnets piquez, garnis de poudres céphaliques, telles que celles de gérofles, de canelle, de calamus aromaticus, d'iris, de marjolaine, de bayes de laurier, de benjoin &c. qu'on répand dans du cotton dont on garnit une toile ou un tafetas coupé & cousu en forme de bonnet pour en envelopper la tête, afin de fortifier le cerveau & d'atténuër la lymphe épaissie dans l'épilépsie, la paralysie, ou l'apoplexie.

Les *parfums*, sont ou secs comme les bayes & le bois de geniévre qu'on fait bruler pour chasser le mauvais air; ou liquides comme le vinaigre chaud, l'esprit de sel armoniac, l'esprit de vin qu'on repand souvent dans les Hôpitaux au même dessein.

Le *frontal* s'applique sur le front pour dissiper les douleurs de tête, & procurer le sommeil. On prend, par exemple, une poignée de feuilles de laictuë qu'on pile dans un mortier, on les mêle ensuite avec de la conserve de rose & de nymphæa demi-once de chaqu'une; trois dragmes d'onguent populeum, une dragme de sel pulverisé, & demi-dragme d'extrait d'opium liquide; on étend le tout sur un linge pour en couvrir le front & les temples. On fait aussi des frontaux secs avec les poudres de roses rouges desséchées, de santal citrin, de bétoine, de gerofles &c.

Les

Les *collyres*, sont des remédes pour les maladies des yeux, on en fait de liquides & de secs; prenez eaux de plantain, & d'euphraise, deux onces de chaqu'une; mêlez-les avec autant d'eau rose, & brouillez-les en demi-once de blancs d'œufs ou de mucilage de graine de coings: on en imbibe un linge fin qu'on applique sur les yeux qui sont attaquez d'inflammations & de douleurs, que ce remède guérit, en adouciſſant par sa partie onctueuse, les sels acres qui causent le mal.

Pour le modele d'un Collyre sec, prenez sucre candi trois dragmes; tuthie préparée, pierre medicamenteuse, une dragme de chaqu'une; aloës succotrin & iris de Florence, demi-dragme de chaqu'un; réduisez-les tous en poudre subtile & les mêlez ensemble: on en met trois ou quatre grains dans un tuyau de plume pour souffler dans l'œil: Ce collyre consume les cataractes exterieures, nettoye l'œil de la sanie & éclaircit la vuë.

Les *Cataplasmes* sont des pâtes médicamenteuses faites de farines, de pulpes, d'huiles, d'onguents, de gommes, de poudres: Par exemple, on prendra des oignons, ou racines de lys, trois onces cuites sous les cendres ou dans la braise; autant de racines de guimauve, qu'on coupera & qu'on fera bouillir avec feuilles de mauves, de guimauves, de violettes hachées, deux poignées de chaqu'une dans six livres d'eau, jusqu'à ce que le tout soit réduit en boulie; on coulera la décoction, & on pilera dans un mortier de marbre les racines & les herbes cuites ensemble, pour en tirer la pulpe par le tamis de crin, pendant qu'on aura mis cuire à petit feu dans la déco-

tion trois onces de farine de lin, & autant de farine de fœnugrec, les agitant jusqu'à ce que la matiere soit en boulie, afin d'y mêler les pulpes, & de la remettre sur le feu pour l'épaissir un peu; aprés l'en avoir retirée on y broüillera trois onces d'onguent basilic, & demi-once de fleurs de camomille pulverisées pour achever ce reméde qu'on étend sur du linge, & qu'on met chaud sur les tumeurs qu'on a dessein de ramolir & de faire suppurer.

Les *dentrifiques* servent à nettoyer & à conserver les dents; comme le pain brûlé, la pierre-ponce, la corne de cerf & la coque d'œuf brûlées, qu'on met en poudre pour s'en frotter les dents, afin que l'acreté des sels qui les carient soit absorbée par ces sels alkalis: le bois de lentisque, & le bois de rose dont on fait des cure-dents sont encore des dentrifiques.

La préparation du Corail, des yeux d'écrevices, de la pierre d'aiman &c. consiste seulement à les réduire en poudres subtiles qu'on mêle quelquefois à des eaux apropriées: ainsi on fait avec la poudre de corail & l'eau de plantain, ou l'eau rose, une pâte qui arrête les cours de ventre & les hémorragies, étant donnée depuis six grains jusqu'à un scrupule.

Pour préparer la scammonée, faites tremper pendant deux heures, demi-once de régliſſe dans huit onces d'eau chaude; coulez l'infusion & mêlez-y quatre onces de scammonée dans une écuelle de grais, qu'il faudra mettre sur du sable chaud, pour faire évaporer l'humidité à petit feu, jusqu'à ce que la scammonée ait repris sa premiere solidité. Ce purgatif qu'on appelle *diagréde*, se donne depuis

puis dix grains jusqu'à un scrupule pour évacuer l'humeur atrabilaire.

L'élaterium, est le suc des concombres sauvages qu'on écrase dans un mortier de pierre, & qu'on laisse digerer à froid, quatre heures durant, pour les chauffer ensuite & les mettre à la presse dans un linge, afin d'en tirer le suc dont on fait évaporer l'humidité jusqu'à consistence d'extrait : la dose en est depuis trois grains jusqu'à demi-scrupule ; il purge fortement la pituite ou la serosité épaisse, & la mélancolie hypocondriaque.

La térébenthine se prend en bol, aprés qu'on l'a lavée ou cuite dans quelque eau distilée, ou mêlée avec des poudres aperitives, comme le crystal mineral, les yeux d'écrevices; sa vertu est de purger les ulceres des reins, de la vessie, de la matrice, étant prise depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

L'œsipe, dont on se sert dans les emplâtres pour ramolir & pour résoudre, est une graisse huileuse & mucilagineuse qu'on extrait de plusieurs lotions & expressions, faites dans de l'eau bouillante, de la laine qu'on tire du col & d'entre les cuisses des brebis.

Les vers de terre, les cloportes & d'autres pareils insectes, se préparent en les lavant dans de l'eau & les noyant ensuite dans le vin, pour les faire sécher au Soleil & les pulverifier. Les vers resolvent & adouciſſent, les cloportes sont alkalins aperitifs & propres dans les rétentions d'urine, on les donne depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

On prépare les *viperes* en leur coupant la tête, les écorchant, & en séparant les entrailles ; les troncs en ayant été lavez on les suſpendra

pendra dans un lieu propre pour les sécher & les pulveriser. Cette poudre purifie le sang & chasse les humeurs malignes par insensible transpiration; la dose en est depuis huit grains jusqu'à deux scrupules : La poudre de leur foye & de leur cœur est ce qu'on nomme bezoard animal ; elle a une semblable vertu ; on en donne depuis six grains jusqu'à un scrupule : L'huile qu'on retire de leur graisse fonduë & coulée à travers un linge fin, est bonne pour rarefier les humeurs; ou en donne dans les fiévres malignes depuis deux gouttes jusqu'à six.

La *corne de cerf*, & le *crane humain*, ne se préparent pas autrement qu'en les rompant par morceaux, les séchant & les réduisant en poudre qu'on donne depuis demi-scrupule jusqu'à deux : Cette poudre est bonne dans les hémorragies, & pour adoucir les acides du ventricule. L'éponge se prépare en la coupant avec des ciseaux en des parcelles tres-menuës qu'on mêle avec de la cire jaune fonduë, & qu'on envelope dans un linge pour la mettre à la presse; d'où l'ayant retirée, on en sépare le linge & la cire; on met de cette éponge ainsi préparée dans des playes qu'on veut nettoyer & épuiser de sérositez acres.

La *pierre-ponce*, qu'on ordonne pour absorber les acides de l'estomac, & arrêter les diarrhées, se prépare en la faisant rougir au feu, & l'éteignant ensuitte dans du lait de vache pour la broyer plus subtilement.

Les *sucs*, se tirent, ou par des incisions qu'on fait aux plantes, ou par l'expression de la plante qu'on pile : on fait épaissir la liqueur par le Soleil ou par le feu, & pour la rendre plus agréable, on la mêle à quelques drogues qui

lui

lui donnent plus de consistence : Ainsi pour avoir un extrait de réglisse, ratissez & concassez cette racine verte ou séche, séparez-la en filamens, & la faites digerer dans de l'eau chaude sur un petit feu pendant huit heures, coulez l'infusion, & remettez le marc en digestion dans de nouvelle eau chaude, que vous passerez ensuite comme la premiere ; mêlez les colatures, & en faites évaporer l'humidité sur un feu moderé ; prenez d'un autre côté des gommes arabique & adraganth, quatre onces de chaqu'une ; que vous ferez tremper dans trois livres d'eau chaude, où elles se fondront en mucilage que vous passerez par un tamis, pour mêler dans la colature demi-livre de sucre avec deux livres d'extrait de réglisse : Faites évaporer à feu lent, l'humidité de ce mêlange, en l'agitant jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistence de pâte, dont vous formerez des bâtons, qu'on laisse fondre par petits morceaux dans la bouche, & qu'on avale avec la salive pour adoucir les serosités acres qui font le rhume.

Le *rob*, ou le *sapa*, sont des sucs tirez des plantes, & cuits en consistence de miel : Par exemple, prenez deux livres de suc de raisins blancs & murs nouvellement exprimez, mettez le dans une terrine sur un feu mediocre jusqu'à ce qu'il ait pris une consistence de miel, pour y ajouter un peu de sucre, de la canelle & du gerofle : Ce réfiné est bon pour déterger les petits chancres de la bouche, & on s'en sert en aliment : Les robs de coing, de groseille, de bayes de sureau, de berberis & c. se préparent de la même maniere.

Les *gelées*, sont des sucs de fruits & de plusieurs parties d'animaux, desquels on a fait évaporer par le feu, l'humidité aqueuse jusqu'à con-

consistence de colle : Par exemple, mettez dans un pot de terre verniſſé, de la corne de cerf rapée demi-livre, verſez ſix livres d'eau par deſſus, & couvrez le pot, que vous mettrez auprés du feu pour faire bouillir doucement la matiere juſqu'à conſomtion des deux tiers de l'humidité, coulez la avec forte expreſſion, & battez un blanc d'œuf avec quatre onces de vin blanc & une once de ſuc de citron, pour les faire bouillir légerement avec une demi-livre de ſucre, dans la gelée que l'on clarifiera & que l'on paſſera pour la laiſſer refroidir enſuite dans des pots de fayance.

La gelée de viperes ſe fait de même ; ou bien prenez dix ou douze troncs de viperes écorchez & vuidez de leurs entrailles ; mettez-les par morceaux avec les cœurs & les foyes, dans un pot de terre, en enduiſant de pâte les jointures du couvercle ; placez ce pot au bain marie que vous ferez bouillir ſix heures durant, afin que les viperes ſe cuiſent dans leur propre ſuc ; coulez enſuite le tout avec expreſſion, & laiſſez refroidir la colature qui ſe congélera. Ces deux gelées ſont des remédes alimenteux, tres-propres par leurs ſels volatils, à reſtaurer les forces abbatuës, & à réſiſter à la malignité des humeurs ; on les prend par cuillerées.

Les *vins médicaux*, ſont ceux où l'on fait entrer des drogues qui ont des vertus pour quelques maladies ; ainſi pour faire le vin d'abſinthe, prenez dans le tems des vendanges, de nouveau vin doux autant qu'il faudra pour remplir un tonneau d'environ cinquante pintes, meſure de Paris, dans lequel on aura jetté une braſſée de ſommitez d'abſinthe en fleur & deſſéchées, avec trois onces de canelle pilée : laiſſez

fez fermenter la liqueur sans boucher le tonneau, & quand elle aura cessé de bouillir, remplacez avec du vin blanc, ce qui sera sorti par la bonde qu'on bouchera ensuite : On tirera de ce vin par une fontaine quand on en aura besoin, on en prend de puis une once jusqu'à quatre pendant quelques jours contre les vers, les vapeurs, & la colique venteuse, & pour aider à la digestion.

Le *vin fébrifuge*, se fait avec deux onces de quinquina pulverisé, qu'on met dans un grand vaisseau de verre, où l'on répand sur la matiere quatre livres de vin blanc ; aprés quoy ayant bouché le vaisseau, on le placera dans un lieu chaud, où le quinquina restera en digestion durant vingt-quatre heures en le remuant de tems en tems ; on mêlera un tiers d'eau de scorsonaire avec le vin blanc quand on voudra moderer la force de ce reméde pour les personnes délicates. On en fait prendre dans les fiévres intermittentes un demi-verre à chaque fois, de quatre heures en quatre heures, dans les bons intervales, pendant quinze jours de suite : si la fiévre étoit arrêtée plûtôt on se contenteroit d'en prendre une ou deux doses par jour, pour empêcher les retours. Mais il est nuisible dans les fiévres continuës qui ont une cause permanente, comme un sang corrompu, un abscés interne &c.

Le *vin émetique*, se prépare avec trois onces de safran des métaux, ou de foye d'antimoine, qu'on met en digestion dans une bouteille de verre avec quatre livres de vin blanc, l'espace de huit ou dix jours, en agitant souvent le vaisseau ; ensuite desquels on laisse reposer la liqueur, qu'on verse par inclination de la bouteille,

teille, pour en prendre depuis demi-once jusqu'à trois, quand on veut exciter le vomissement & purger par les selles : quand le vomitif fera ses efforts, on donnera quelques cuillerées de bouillon gras pour aider le malade à vomir.

Le *vinaigre médical*, est chargé des particules des médicamens qu'on y mêle ainsi ; prenez une livre de fleurs de sureau séchées, mettez-les dans une bouteille pour verser huit livres de vinaigre par dessus : ayant bouché le vaisseau, exposez-le au soleil vingt jours durant ; coulez cette infusion avec expression des fleurs & mettez dans la bouteille d'autres fleurs de sureau séches, pardessus lesquelles vous répandrez l'infusion déja coulée ; remettez cette matiére en digestion au soleil comme auparavant, & coulez la liqueur qui sera le vinaigre sural dont on se servira pour inciser, & purger les phlegmes, & résister au venin : On prépare de même le vinaigre rosat, de romarin, de sauge, de calendula, d'œillets, de feuilles d'estragon &c.

Les *condits ou confitures*, conservent la vertu des végétaux, & corrigent leur rudesse : Par exemple, prenez une livre de racines de satyrion avant qu'elles ayent poussé leurs tiges, faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau commune pour les attendrir, & aprés la décoction mettez-les dans un pot de grais, & vous répandrez par dessus, une livre & demie de sucre que vous aurez fait cuire dans la décoction en consistence de sirop, qui doit être tout chaud quand on le versera sur les racines, qu'on laissera ainsi pénétrer par ce sirop pendant quelques jours, aprés lesquels on le séparera pour le faire recuire & le reverser tout bouil-

bouillant sur les mêmes racines, qu'on laissera encore digerer, ce qu'on réïterera deux autres fois, & on gardera ces racines confites de la sorte avec leur sirop. Elles fortifient les reins, la vessie & les parties génitales, quand on en prend une tous les matins à jeun. On confit de même les racine d'angelique, de bourache, de bugloſe, de chicorée, de pimprenelle, de zedoaire &c.

Les *conſerves*, ont ordinairement les fleurs pour matiére; elles sont ou solides, ou liquides: Ainsi, prenez roses rouges desséchées & pulverisées une once, & détrempez-les avec environ demi-dragme d'esprit de vitriol; & ayant fait cuire une livre de sucre fin dans quatre onces d'eau rose jusqu'à consistence de tablettes, retirez-le du feu, afin d'y mêler avec une spatule de bois, la poudre de roses vitriolée & quand la matiére sera presque refroidie, vous l'étendrez sur du papier frotté d'huile d'amandes douces, où vous la laisserez durcir, & vous la garderez dans une boëte: On en use souvent dans le rhume, dans les cours de ventre, & dans des foibleſſes d'estomac.

La conserve de fleurs de *pas d'ane*, se fait en prenant une livre de fleurs de cette plante récemment cueillies, & les pilant jusqu'à ce qu'elles soient en pâte, pour y ajouter une livre de sucre en poudre, & battre ce mélange qu'on mettra dans un pot où il restera un tiers de vuide, & qu'on bouchera, afin de l'exposer quelques jours au soleil pour exciter une fermentation légere: elle est bonne pour les maladies de poitrine, & pour la phtisie. On prépare de même la conserve des fleurs de bétoine, de lys des vallées, de calendula, de tilleul,

tilleul, de pescher, de sauge, de genest, d'hisope, de scabieuse &c.

La conserve de *violettes*, se fait en mettant cuire sur le feu, dans six onces d'eau commune, une livre & demie de sucre jusqu'à consistence de tablettes, pour le mêler avec demi-livre de violettes pilées jusqu'à ce qu'elles soient en pulpe, & laissant refroidir ce mêlange sans le remuer, il se formera une croute par dessus qui le conservera: Ce reméde est cordial & pectoral, il adoucit les acretez des humeurs, il excite le crachat, & tient le ventre libre; la dose en est depuis une dragme jusqu'à demi-once.

Pour préparer le *miel*, on mettra dans un bassin de cuivre étamé, quatre livres de miel blanc & vingt livres d'eau, pour faire cuire à petit feu jusqu'à la consomption du tiers de l'humidité; ayant écumé la liqueur on la versera dans un baril qu'on exposera au soleil, ou qu'on tiendra dans une étuve durant quarante jours, tant que la liqueur ne fermente plus; l'on bouchera ensuite le vaisseau: Cet hydromel fortifie l'estomac, réveille les esprits; on le donne depuis demi-once jusqu'à deux onces

Le *looch*, est une composition pectorale un peu plus épaisse que le sirop, on en fait sucer au malade avec le bout d'un bâton de réglisse qu'on trempe dedans. Par exemple, prenez des oignons de scille que vous couperez par menus morceaux pour les mettre dans un pot de terre exactement couvert, qu'on placera au bain marie bouillant, jusqu'à ce que la scille, qu'on aura mondée de ses feuilles exterieures, soit molle, afin d'en tirer le suc que vous mettrez

trez dans une terrine verniſſée, y mêlant parties égales de miel écumé; & faites conſumer la matiére ſur le feu juſqu'à conſiſtence requiſe; il atténué les phlegmes & facilite la reſpiration.

Les *poudres*, ſont la forme dans laquelle on doit réduire les matieres ſéches, afin qu'elles communiquent plus aiſément leur vertu dans les compoſitions où on les mêle. Ainſi pour la poudre panchymagogue, pulveriſez enſemble le galanga, le macis, la canelle, une once & demie de chaqu'un; dix dragmes de ſéné, demi-once d'hermodattes & autant de turbith; trois dragmes d'agaric en trochiſques, & pareille quantité de rhubarbe; & pulveriſez d'autre part, dans un mortier frotté d'huile, deux dragmes de diagréde avec une once de cryſtal de tartre, & huit onces ſix dragmes de ſucre violat; mêlez tous ces ingrédiens enſemble, & vous en aurez une poudre qui purgera toutes ſortes d'humeurs étant donnée depuis une dragme juſqu'à demi-once.

On fera une poudre *aſtringente* pour arrêter le ſang étant appliquée ſur les playes, ſi l'on pulveriſe enſemble l'aloës, l'encens, & le ſuc d'hypociſtis ſéché entre deux papiers, & qu'on faſſe la même choſe de l'écorce de pin avec les noix de galle, du bol d'arménie & de la terre ſigillée, de la pierre hématite à part, ainſi que du ſafran de mars aſtringent, aprés qu'on l'aura ſéché entre deux papiers; pour mêler enſuite toutes ces poudres enſemble employées à la quantité d'une once chaqu'une.

Pour compoſer une poudre *ſarcotique*, pulveriſez enſemble les racines d'ariſtoloche longue & ronde, deux onces de chaqu'une; & d'un

d'un autre coté l'oliban, avec la sarcocolle, le mastic, l'aloës, la myrrhe, & la mumie une once de chaqu'un, & confondez tous ces ingrédiens ensemble pour avoir une poudre qui nettoye les playes, fait revenir les chairs & les consolide.

Le *trochisque*, est une composition séche, faite de plusieurs médicamens pulverisez & incorporez avec le vin, ou des eaux distilées, ou des sucs, ou des sirops, ou des mucilages; on pile toute la masse dans un mortier, & on la divise en petits morceaux ausquels on donne telle figure qu'on veut, & ordinairement la figure ronde & platte.

Pour faire les trochisques de minium, propres aux ulceres chancreux veroliques, pulverisez dans un mortier de marbre une once de sublimé corrosif & demi-once de minium, faites sécher de la mie de pain & la reduisez en poudre subtile à la quantité de quatre onces, que vous incorporerez avec ce qu'il faudra d'eau rose pour en faire une pâte ferme, qui sera bonne encore pour appliquer dans les fistules, sur des chairs baveuses & des callositez qu'elle consume.

Les troschiques de bayes de myrthe qui ont la vertu d'arrêter les cours de ventre, les hémorragies, & le vomissement, se font en mêlant quatre onces de mirtilles pulverisées avec les fleurs de sumac, l'écorce de tamarisc, les glands de chesne mondez de leur écorce, dix dragmes de chaqu'un; les noix de galle & les balaustes, cinq dragmes de chaqu'une; à une dragme bdellion pulverisé à part, & à dix dragmes de bol oriental pulverisé avec pareille quantité d'amidon: l'on incorporera toutes ces poudres dans une suffisante

sante quantité de mucilage de gomme tirée en eau de myrthe, pour en faire une masse, qu'on partagera en plusieurs trochisques, dont la dose sera depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Les *pilules*, sont de petites boules qu'on avale entieres sans les mâcher, les envelopant dans du pain à chanter, dans des feuilles d'or, ou dans des confitures. On les compose le plus souvent de matieres purgatives: par exemple l'aloës sucotrin demi-once, de la myrrhe deux dragmes, du mastic une dragme; & pulverisez à part demi-dragme de safran que vous aurez fait sécher à une chaleur lente entre deux papiers; mêlez ces poudres avec une dragme de fleurs d'antimoine, & une quantité suffisante de sirop de roses pâles solutif, pour en composer une masse dont on formera des pilules qui purgent par les selles & quelquefois par le vomissement: On les donne depuis un scrupule jusqu'à une dragme dans les coliques, dans l'asthme, dans les vertiges, dans la migraine, dans l'epilepsie & dans la goutte: On les appelle pilules Catholiques de *M. Pottier*.

Pour faire les pilules *Magistrales* d'opium, pulverisez separément, demi-once de cassia lignea, & autant de safran; amolissez pareille quantité d'opium en le battant dans un mortier de bronze avec un peu de vin; mêlez y les poudres de cassia & de safran, pour en faire une masse dont on donnera en pilules, depuis deux grains jusqu'à douze, pour épaissir & adoucir les serositez acres, & pour dissiper les douleurs.

On compose les pilules de *térébenthine*, en faisant bouillir quatre onces de térébenthine

claire dans quelque eau aperitive, comme celle de pariétaire ou de rave, pour faire cuire & durcir cette drogue, en y mélant une once de poudre de réglisse, à laquelle on pourra substituer les poudres de racines de guimauve séche & d'yeux d'écrevices preparez, une once de chaqu'une; avec celles de nitre purifié & de cloportes demi-once de chaqu'une, & deux dragmes de sel de succin, afin de confondre le tout ensemble: La dose en est depuis un scrupule jusqu'à quatre, pour faire couler les gonorrhées, pour nettoyer les ulceres des reins & de la vessie, & frayer le passage aux matiéres graveleuses.

Les *tablettes* ou *électuaires solides*, sont des compositions trés-fermes, qu'on fait de divers médicamens dont on veut conserver la vertu en leur donnant un meilleur goût avec le sucre: Par exemple, pulverisez ensemble demi-once de diagréde & demi-dragme de mastic; réduisez aussi en poudre dix dragmes de rhubarbe, hermodates & turbith, une once de chaqu'une; gingembre, santaux blanc & rouge, violettes desséchées une dragme & demie de chaqu'un; anis, canelle & safran demi-dragme de chaqu'un; mélez toutes ces poudres ensemble & les incorporez dans quatorze onces de sucre blanc, cuit dans sept onces d'eau jusqu'à une consistence solide, & à demi refroidi; étendez-la pâte encore chaude, sur un papier frotté d'huile d'amandes douces, & la coupez en morceaux plats, ronds ou quarrez que vous garderez dans une boëte en lieu sec. La dose en est depuis une dragme jusqu'à une once, pour purger les humeurs bilieuses & pituiteuses, pour dissiper les rhumatismes & la goute, & pour

pour chasser les vers du corps.

Les *électuaires liquides*, les *confections* & les *opiates*, sont des compositions qui ont consistence de miel; on les fait de poudres, de pulpes & de liqueurs de divers ingrediens qu'on mêle avec le sucre ou le miel, soit pour corriger l'action de quelques remédes, soit pour augmenter la vertu des autres, & pour unir les qualitez de plusieurs mixtes, afin de les disposer à un effet qu'ils n'auroient pas séparément : Par exemple, pour faire l'électuaire d'orvietan, pulverisez une once six dragmes de safran Oriental desséché entre deux papiers : réduisez aussi en poudre une once de terre sigillée avec autant de souphre, une once & demie de galbanum avec une once de myrrhe, les racines de vincetoxicum, de zédoaire, de carline, d'angelique, de petasites, de valériane, de dictame blanc, d'énula campana, de chelidoine, à la quantité de trois onces chaqu'une; avec les feuilles de dictame de Crete, de scordium, & de rhuë trois poignées de chaqu'une; canelle & gerofle demi-once de chaqu'un; mêlez toutes ces poudres avec deux onces de poudres de viperes & trois dragmes de laudanum, pour dissoudre incontinent le tout en dix livres d'extrait de geniévre, en consistence de sirop qui soit encore tout chaud, & la matiére étant réfroidie on y ajoutera six dragmes de sel volatil de viperes, dissout dans deux onces de vin d'Espagne, & les huiles de succin & de citron une dragme & demie de chaqu'une. Ce remède se donne depuis un scrupule jusqu'à une dragme & demie contre la peste, la fievre maligne & la morsure des bêtes venimeuses,

pour fortifier le cerveau, le cœur & l'eſtomac.

On prépare la confection *d'alkermés* en pulveriſant enſemble le ſantal citrin & la canelle une once de chaqu'un; une dragme d'ambre gris avec demi-dragme de muſc dans un mortier oint de deux gouttes d'huile de canelle, mêlant le tout avec les huiles de macis & de géroſle, ſix goutes de chaqu'une; & pétriſſant cette matiére avec le ſirop de Kermés encore chaud réduit en conſiſtence de miel. Cette compoſition fortifie les parties nobles, reſiſte à la pourriture, chaſſe la melancolie, excite la ſemence, empêche l'avortement, & réveille les eſprits dans les ſyncopes; on la donne depuis un ſcrupule juſqu'à une dragme, & on l'applique en épithéme ſur les régions du cœur & de l'eſtomac.

Pour compoſer un *opiate cardiaque*, prenez quatre onces de bayes de laurier, une once de macis, & autant de racines d'angelique, d'ariſtoloches longue & ronde, de biſtorte, de carline, de contrayerva & de meum, & pulveriſez tout cela pour le mêler avec une once de poudre de viperes, afin d'incorporer ce mêlange avec trois livres trois onces de miel de Narbonne, cuit dans ſix onces d'eau diſtilée de ſcordium, pour faire cet opiate qu'on gardera dans un pot bien bouché: Il preſerve de l'impreſſion du mauvais air, chaſſe par tranſpiration les humeurs corrompuës, guérit des vers & de la morſure des bêtes venimeuſes, étant donné depuis un ſcrupule juſqu'à quatre.

Le *Laudanum liquide*, eſt auſſi un opiate bon pour diminuer les douleurs & procurer le ſommeil,

meil, étant pris à la quantité d'environ vingt gouttes, dans une once d'eau de canelle: Pour le préparer, mettez en infusion au bain marie, pendant deux ou trois jours, deux onces d'opium, une once de safran, poudres de canelle & de gérofles une dragme de chaqu'une, dans une livre de vin d'Espagne; & passez ensuite la liqueur.

L'Elixir, est un esprit ou une teinture qui contient la substance la plus pure & la plus active de divers mixtes: Par exemple, prenez macis, canelle, petit galanga, gérofles une once de chaqu'un; racine de gentiane & feuilles de petite centaurée trois onces de chaqu'une; fleurs de sauge & de romarin une pincée de chaqu'une; & les ayant pilés grossierement, mettez les dans un grand vaisseau de verre ou de grais, & versez six livres de vin blanc par dessus: bouchez exactement le vaisseau & laissez-y la matiere en digestion huit jours durant dans du fumier: faites distiler ensuite la liqueur au bain marie; brulez le marc qui restera, & tirez en le sel par une lessive que vous ferez des cendres. Il faudra dissoudre dans l'eau distilée, ce sel purifié pour avoir l'elixir de vie qu'on gardera dans une bouteille bien bouchée: La dose en est depuis deux dragmes jusqu'à une once, contre les fievres intermittentes, dans les foiblesses de la tête & de l'estomac.

Les *Huiles*, sont toutes liqueurs grasses qui se tirent de quelque corps que ce soit, elles sont composées de sels & d'un peu de phlegme ou de substance aqueuse. On les divise en naturelles; comme la térébenthine qui sort des incisions faites à un arbre appellé

de ce nom, ou l'huile de petrole qui sort des fentes des rochers; & en artificielles qui se produisent par expression, par infusion, ou par distilation: Prenez par exemple, la quantité qu'il vous plaira d'amandes douces, ou amères separées de la coquille; nettoyez-les en les frottant avec des linges, & les pilez dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, pour les réduire en une pâte qu'on envelopera dans une toile forte, qui sera mise à la presse entre deux planches, sous lesquelles il y aura un bassin de fayance pour recevoir l'huile qui sera exprimée: Ces huiles ne different qu'en ce que celle d'amandes ameres se garde plus longtemps sans se rancir: elles servent à adoucir les acrétez de la poitrine, à faciliter le passage aux graviers & aux phlegmes dans la colique néphrétique, & à dissiper les bourdonnemens d'oreilles, en fourrant dans le trou de l'oreille du cotton trempé dans cette huile, mêlée avec un peu d'eau de vie; à ramolir les duretez, à diminuër les inflammations, à apaiser les tranchées &c. L'on en fait prendre par la bouche depuis trois ou quatre dragmes, jusqu'à une once & demie, & en lavement jusqu'a deux onces.

On tire de même *l'huile de noix* bonne pour les coliques, l'huile des quatres semences froides & de la semence de povot blanc, l'huile de gland, d'aveline, d'amande de pescher, d'abricots, des graines de lin, de chanvre, de moutarde, de sesame, de jusquiame, &c. Et quand l'huile est en petite quantité comme dans l'anis, ou figée ainsi que dans la muscade, on fait chauffer à la vapeur de l'eau ou du vin, la matiere bien pilée

pilée qu'on pressera ensuite tres-fortement.

Pour avoir *l'huile de Laurier*, prenez ce qu'il vous plaira de bayes de laurier meures, concassez les & les mettez dans une chaudiere, afin de verser de l'eau pardessus autant qu'il en faut pour les surpasser d'un pied; faites bouillir la matiére pendant une heure, & coulez la liqueur toute bouillante en serrant fortement le marc au moyen d'une presse; la colature étant réfroidie, on ramassera une huile verte qui se fera figée sur l'eau, on repilera le marc pour le faire rébouillir dans la même eau, & on récueillira la nouvelle huile qui surnagera dans la seconde expression qu'on aura laissé réfroidir. Ces huiles rarefient, ouvrent, amoliſſent; elles resolvent les tumeurs, dissipent les cathares & les vents; on en frotte les parties nerveuses ou tumefiées qui sont affoiblies; on en mêle dans les lavemens depuis demi-once jusqu'à une once & demie; on en fait prendre quelques goutes par la bouche. L'huile de bayes de lentisque, celles de lierre, de myrtille, &c. se préparent de même.

Les huiles des fleurs d'aneth, de camomille, de mélilot, de lys blancs, de nénuphar, de sureau, de bouillon blanc, de violettes, de pavot, de geneſt, de guimauve, de romarin, d'hypericum, des sommitez d'absinthe, d'abrotonum, de rhuë, de sabine &c. se font *par infusion & par décoction*, comme celles de roses rouges: Ainsi pilez une livre & demie de roses rouges, & les mettez dans une cruche: versez trois livres d'huile d'olives par dessus: bouchez le vaisseau, & l'exposez au soleil pendant huit jours: faites bouillir légerement la matiére, & l'exprimez avec force par un linge:

ge: mettez une pareille quantité de nouvelles roſes dans la colature, & faites-en bouillir l'infuſion que vous aurez expoſée au ſoleil: réïterez la même choſe pour la troiſiéme fois avec des roſes récentes, & en ayant coulé l'infuſion aprés l'avoir fait bouillir, laiſſez repoſer la colature, & ſeparez-en l'huile en inclinant le vaiſſeau. Elle adoucit, fortifie, & rafermit; elle reſout les fluxions, tempere la chaleur des reins & de la tête &c. on en frotte chaudement les parties.

Pour compoſer une huile reſolutive & nervale, propre à nettoyer & à conſolider les playes; prenez une livre de ſemences ou de fommitez de millepertuis que vous pilerez; pulveriſez ſix dragmes de litharge, trois d'aloës hépatique & autant de tuthie; mettez tout cela avec une once de ſafran dans un pot de terre, & verſez-y deux livres d'huile d'olives, & quatre de vin blanc; couvrez le pot, & faites bouillir le tout à feu lent juſqu'à la diminution d'environ le quart du vin, pour expoſer enſuite le vaiſſeau pendant dix jours à un ſoleil ardent, & le remettre ſur le feu afin de conſumer par l'ébulition, le reſte du vin; coulez la matiére avec forte expreſſion & diſſolvez-y une livre de térébenthine.

L'huile par *diſtilation*, ſe fait ainſi: Pulveriſez groſſierement dix dragmes de laudanum, ſtirax liquide, myrrhe, aloës, ſpicanard, ſangdragon, encens, mumie, opopanax, carpobalſamum, canelle, ſarcocolle, ſafran, maſtic, gomme arabique, une once de chaqu'un, & dix-huit grains de muſc; jettez le tout avec une livre quatre onces de térébenthine, dans une cornuë dont la moitié demeure vuide

vuide pour la placer dans un fourneau sur le sable, y adaptant un récipient, & lutant les jointures; & avec un feu que vous augmenterez par degrez, faites distiler la matiére qui rendra un esprit & une huile; versez ensuite la liqueur du recipient dans un entonoir garni de papier gris, l'esprit passera au travers, & l'huile restera dans le filtre. On la doit garder dans une bouteille pour s'en servir exterieurement au besoin, quand il s'agira de rarefier d'atténuer, de déterger, de résister à la pourriture des playes, de fortifier les nerfs, & de dissiper les douleurs des membres, en la mêlant avec quelque huile convenable, comme celle de vers de terre.

Les *baumes*, qui ont toujours plus de consistence que les huiles, sont ou naturels, tels que ceux qui sortent par des fentes d'arbres; comme le baume du Perou, le baume blanc, les térébenthines &c. ou artificiels; comme ceux que l'on compose avec les huiles, les extraits, les gommes, les poudres, la résine &c. suivant le besoin des playes, & pour fortifier le cœur, l'estomac, la poitrine &c. Par exemple, pilez une once de racine de valeriane, & autant de celle de chardon benit, mettez-les avec pareille quantité de froment, dans un pot de terre verniſſé, & versez une livre de vin blanc par dessus; laissez cette matiére en digestion durant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes dans ce pot que vous aurez couvert, aprés quoy mêlez-y demi-livre d'huile de millepertuis, & faites bouillir le mêlange à petit feu jusqu'à consomption du vin; coulez la liqueur avec expression, & dissolvez dans la colature huit on-

ces de térébenthine de Veniſe, & deux d'encens pulveriſé : Ce baume guérit toutes ſortes de playes; on y en applique, ou y en ſeringue, en le liquéfiant avec du vin chaud, & réüniſſant leurs bords, on les frotte de ce même baume, mettant pluſieurs compreſſes par deſſus, afin de maintenir le tout dans la meilleure diſpoſition.

Pour faire le baume *de ſoufre*, qu'on employe exterieurement pour digerer ou pour réſoudre les humeurs crüës, & pour nettoyer les playes; mettez dans un pot de grais une once de fleurs de ſoufre, leſquelles ne ſont que des vapeurs de ſoufre pulveriſé, qui ſe ſont condenſées dans le chapiteau d'un alembic, où elles ont été élevées par l'action du feu, ſur lequel on a mis le vaiſſeau qui contenoit cette poudre; & répandez demi-livre d'huile de noix & deux onces de vin blanc par deſſus; laiſſez la matiére deux ou trois jours en digeſtion au bain marie fort chaud; agitez la ſouvent, & enſuite mettez le pot ſur le ſable pour faire bouillir moderément l'infuſion, juſqu'à la conſomption du vin, & paſſez cette matiére, qui ſera le baume que vous deſirez.

Autre baume propre pour nettoyer & faire réünir les playes récentes, auſſi bien que pour fortifier les parties nerveuſes; il ſe compoſe en mettant une livre & demie d'huile d'olives avec neuf onces de vin de Canarie dans un pot verniſſé, qu'on tiendra au bain marie bouillant juſqu'à conſomption du vin; coulez l'huile enſuite & y faites fondre une livre de cire & une livre & demie de térébenthine lavée dans l'eau roſe; & quand la matiére qu'on retirera de deſſus le feu ſera preſque réfroidie, mêlez-

mêlez-y deux onces de santal rouge pulverisé, pour en faire un baume avec ce qu'il faudra de vin de Canarie.

L'onguent est un mêlange de graisses, d'huiles, de poudres & de cires, auquel on donne une consistence de graisse: Ainsi, faites fondre dans deux livres & demie d'huile commune, demi-livre de cire jaune, une once & demie de colophone, & autant de résine; passez ce mêlange par un linge, & joignez-y deux onces de térébenthine avec encens & mastic, une once de chaqu'un, & une dragme de sarcocole, le tout pulverisé chaqu'un àpart, pour en former un onguent propre à incarner, & cicatriser les playes, à adoucir l'acreté de la matiére, & à dissiper les douleurs des jointures.

On fait un *onguent excellent* pour les brulures entamées ou non, en émiant de la fiente de cheval fraîche, & la mêlant, à la quantité de quatre onces, avec une livre de graisse de porc, pour ficasser ce mêlange dans une poële sur un feu moderé, en remuant incessament la matiére, qu'on passera ensuite toute chaude; la colature réfroidie est un onguent qui ouvre les pores à raison du sel volatil de l'excrément, en même tems qu'il adoucit par la graisse.

On fait un *onguent digestif & vulneraire*, en mettant fondre demi-livre de cire blanche dans une livre d'huile rosat, & y ajoutant une livre de térébenthine, lavant ce mélange avec de l'eau de plantain quand il sera réfroidy. On en applique avec des plumaceaux pour disposer la matiére à la suppuration.

Le *liniment*, est un mêlange d'onguents, ou de cire & d'huile; la consistence en est entre

celle de l'huile & celle de l'onguent; il ramolit & adoucit; on en frotte les parties délicates: Par exemple, confondez ensemble dans un mortier, onguents rosat & populeum, une once de chaqu'un; huile de semence de jusquiame deux dragmes & une dragme d'extrait d'opium liquide. Ce mêlange ayant été bien battu, on le gardera pour calmer les maux de tête, & pour procurer le sommeil, par les frictions qu'on en fera au front & aux temples.

Les *cérats*, sont des remédes où il doit entrer de la cire, qui leur donne ordinairement une consistence plus solide qu'aux onguents; leur usage est à peuprés le même que celuy des onguents & des linimens. Ainsi pour deterger & consolider plusieurs sortes de playes, principalement celles de la tête, prenez deux onces de cire jaune, & autant de résine de pin, avec pareille quantité de térébenthine, pour les faire fondre dans quatre onces d'huile de mille pertuis; & la matiére étant attiédie, mêlez y demi-once de poudre de feuilles de bétoine desséchées, mastic & encens pulverisés deux dragmes de chaqu'un; avec une dragme & demie de mumie pilée, & vous ferez un cérat.

On prépare un autre *cérat* en rompant par petits morceaux, quatre onces de cire & trois onces de colophone, pour les liquéfier à petit feu avec une livre de baume de souphre composé en huile de noix; & aprés qu'on aura retiré la matiére de dessus le feu, on y ajoutera trois ou quatre onces de mirrhe pulverisée, pour faire un cérat bon pour ramolir & résoudre les tumeurs causées par des humeurs froides, pour mondifier & consolider les vieux ulceres,

ulceres, & pour resister à la gangréne.

Les *cataplasmes*, sont des mêlanges de farine, d'herbes & d'huiles, ausquels on donne d'ordinaire une consistence de bouillie; par exemple, pour arrêter le sang, dissiper les tumeurs nouvelles & prévenir la gangréne, on composera ainsi un cataplasme qu'on appliquera sur la partie: Vous prendrez deux onces de croûte de pain rotie & trempée, durant quelques heures, dans du vinaigre, & l'écraserez pour la mêler avec deux onces de farine d'orge cuites dans de l'eau, y ajoutant des huiles de mastic & de coings une once de chaqu'une; & lorsque le mélange sera tiéde, incoporez-y les poudres de mastic, de mente, de spodium préparé, de corail rouge préparé & de santaux rouge & blanc une dragme de chaqu'une; confondant exactement toutes ces drogues, vous en ferez un cataplasme, qu'on ne doit pas garder long-temps.

L'emplâtre, est un médicament composé, le plus solide de tous ceux qu'on applique exterieurement: On y peut faire entrer mille sortes de drognes, & par le moyen de la cire, de la résine, des poix, des gommes, des graisses, des préparations de plomb; on donne du corps au mélange pour le faire tenir plus long-temps sur la partie, afin que les ingrediens y puissent mieux produire leur effet. Par exemple, pulverisez ensemble trois onces de cumin avec des mirtilles, des roses rouges, des fleurs de camomille & de melilot, une once de chaqu'un; pour les mêler avec une once de poudre de sangdragon & trois onces de bol d'Armenie pilé; & brouillez toutes ces poudres dans un mélange de deux livres de cire jaune,

de cinq onces de réfine, de trois onces de térébenthine de Veniſe, & de ſix onces d'huile roſat fonduës; & la matiére étant atiédie, on la formera en rouleau, de laquelle on prendra la quantité néceſſaire pour l'étendre ſur de la toile, dont on couvrira immediatement les parties fracturées, diſloquées ou affoiblies. Ce reméde diſſipe auſſi les vents & reſout les tumeurs.

L'emplâtre polychreſte propre pour la brûlure, pour les crevaſſes du ſein & des mains, pour les engelures, pour faire du ſparadrap, c'eſt à dire pour enduire des toiles qu'on applique ſur les cauteres, afin d'avancer la ſuppuration de l'humeur qui doit ſortir, pour faire ſuppurer, deſſécher, cicatriſer, & réſoudre dans les playes; ſe prépare ainſi: Mêlez dans une baſſine, une livre de litharge préparée, quatre dragmes de céruſe pulveriſée, de l'huile & de l'eau de fontaine deux livres de chaqu'une; faites bouillir le tout enſemble en l'agitant juſqu'à conſiſtence d'emplâtre, & pour lors l'éloignant du feu, mettez-y fondre huit onces de cire coupée en parcelles, & demi-livre de térébenthine claire, & continuez à remuer la compoſition juſqu'à ce qu'elle ſoit froide pour la figurer en cilindre & la garder.

L'emplâtre de couleur de citron, reſulte du mêlange d'une livre de réſine, d'une demi-livre de cire jaune, de quatre onces de ſuif de cerf, & de deux onces de térébenthine fonduës & remuées enſemble ſur un petit feu: Il eſt propre à nettoyer & à cicatriſer les playes & à fortifier les mêmbres.

FIN.

TA-

TABLE.

DES CHAPITRES DE CE TRAITE'.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE. I. *DEs quatre intentions qu'on se propose dans l'usage des Tentes.* page 1.

Ch. II. *Réponse à la premiere intention qui consiste à tenir les playes dilatées.* 3

Ch. III. *Réponse à la seconde intention qui demande l'introduction du médicament jusqu'au fond de la playe.* 5

Ch. IV. *Réponse à la troisiéme intention où il s'agit de faire sortir les corps étrangers.* 6

Ch. V. *Réponse à la quatriéme intention par laquelle on se propose de conserver nettes les chairs de la playe.* 9

Ch. VI. *Consequences tirées des Chapitres précedens.* 10

Ch. VII. *Raisons qui prouvent le mauvais effet des Tentes.* 21

Ch. VIII. *Raisons & Motifs de ma pratique* 32

Ch. IX.

Ch. IX. *Pourquoy il est necessaire de panser les playes doucement.* 42
Ch. X. *Comment il faut panser les playes promptement pour les défendre des attaques de l'air.* 43
Ch. XI. *Pourquoy l'on doit panser les playes rarement.* 53
Ch. XII. *Dissertation sur les os découverts, & sur la maniere d'éviter l'exfoliation.* 61
Ch. XIII. *De la maniere de panser les Playes où l'on se sert du Trepan, & les autres maux de semblable nature, avec un nouvel instrument.* 68

DEUXIEME PARTIE,

Où l'on traite des experiences de pratique, avec des Refléxions qui confirment nôtre méthode.

CHap. I. *De la Tête, I. Observation; d'une playe faite par un coup d'arme a feu qui effleura le pariétal.* 75
Ch. II. *De la Teste, II. Observation; d'un coup d'instrument tranchant qui découvrit un des pariétaux.* 77
Ch. III. *De la Tête, III. Observation; de plusieurs*

plusieurs piéces d'os enlevées du crane par des coups de sabre. 82

Ch. IV. *De la Face, IV. Observation; d'une playe faite à la jouë par un tronçon d'épée.* 85

Ch. V. *De la Face, V. Observation; d'un autre coup d'épée à la jouë.* 86

Ch. VI. *De la Langue. VI. Observation; d'une langue déchirée par un coup de balle.* 87

Ch. VII. *Du Col, VII. Observation; de differentes sortes de playes faites en cette partie.* 89

Ch. VIII. *De la Poitrine, VIII. Observation; d'une blessure pénétrante faite par une épée vers la mamelle droite.* 91

Ch. IX. *De la Poitrine, IX. Observation; d'un coup d'épée qui perçoit les poûmons entre les côtes vrayes.* 100

Ch. X. *De la Poitrine, X. Observation; d'une blessure d'arme à feu qui traversoit de devant en derriere avec fracture de côte.* 102

Ch. XI. *De la Poitrine, XI. Observation; d'un autre coup d'arme à feu traversant de derriere en devant avec fracture d'une apophyse de vertebre.* 104

Ch. XII. *De la Poitrine, XII. Observation; d'une blessure faite par un stilet ou poignard ouvrant le diaphragme.* 107

Ch. XIII.

Ch. XIII. *De la Poitrine, XIII. Observation ; de la fracture d'une vraye côte avec léſion de la plévre par une balle de mouſquet.* 108

Ch. XIV. *De la Poitrine, XIV. Observation ; d'un coup d'épée qui penetroit la capacité du coté gauche.* 110

Ch. XV. *Du Bas-ventre & des Lombes, XV. Observation ; d'une bleſſure d'arme à feu, traverſant de la région ombilicale à celle des reins.* 113

Ch. XVI. *Du Ventricule. XVI. Observation ; d'une playe faite par une épée à l'hypocondre droit, avec léſion du ventricule.* 116

Ch. XVII. *Du Perinée, XVII. Observation ; d'un abſcés en cette partie & au ſcrotum.* 120

Ch. XVIII. *De l'Anus, XVIII. Obſerſervation ; de pluſieurs ſinus fiſtuleux en cet endroit.* 124

Ch. XIX. *Des îles. XIX. Observation ; d'une playe d'arme à feu, qui de la région épigaſtrique s'étendoit juſqu'à la feſſe.* 127

Ch. XX. *De l'Epaule, XX. Observation ; d'un abſcès à l'acromion.* 129

Ch. XXI. *De l'Epaule, XXI. Observation ; d'une bleſſure d'arme à feu avec fracture de l'acromion & d'une partie de l'omo-*

l'omoplatte. 131
Ch. XXII. *Du Bras, XXII. Observation ; d'une playe d'arme à feu à la partie superieure de l'humerus avec farcas.* 133
Ch. XXIII. *D'une autre blessure au bras, XXIII. Observation ; laquelle blessure fut faite par un coup de manche d'halebarde avec brisement d'os, playe, & contusion.* 135
Ch. XXIV. *De l'Avant-Bras, XXIV. Observation ; d'un coup d'arme à feu qui avoit fracturé le rayon & emporté une partie de l'os du coude.* 138
Ch. XXV. *D'une autre blessure à l'Avant-bras, faite par un coup d'épée, qui ouvrit l'artere entre le cubitus & le radius. XXV. Observation.* 140
Ch. XXVI. *D'une fracture du bras compliquée, XXVI. Observation.* 144
Ch. XXVII. *Des Mains, XXVII. Observation ; sur des mains percées, déchirées, coupées par des balles & par des armes tranchantes.* 146
Ch. XXVIII. *De la Cuisse, XXVIII. Observation ; d'un coup de fusil au haut de la cuisse.* 149
Ch. XXIX. *Des Genoüils, XXIX. Observation ; d'une playe d'arme à feu qui traversoit le genoüil de part en part.* 156
Ch. XXX. *De la Jambe XXX. Observation ;*

tion ; d'un ulcere à la malleole interne causé par une playe mal guerie, faite à la jambe par un éclat de grenade. 162

Ch. XXXI. *Observation XXXI. D'une autre bleſſure à la jambe dont les deux os furent caſſez avec playe, dans des travaux où le bleſſé étoit employé.* 166

Ch. XXXII. *Observation XXXII. d'une troiſiéme bleſſure à la jambe dont le tibia avoit été conſiderablement fracturé avec playe, dans des ouvrages de maſſonnerie.* 169

Ch. XXXIII. *D'une fracture compliquée de la jambe, XXXIII. Observation.* 171

Ch. XXXIV. *Confirmation de ma méthode à l'égard des Fractures compliquées des jambes, XXXIV. Observation.* 172

Ch. XXXV. *Des Pieds, XXXV. Obſervation ; d'une playe d'arme à feu faite au metatarſe.* 176

Ch. XXXVI. *Des Pieds, XXXVI. Obſervation ; d'une playe faite par une balle de fuſil qui traverſa du gros orteil au plus petit.* 178

Ch. XXXVII. *Concluſion de la ſeconde Partie.* 180

TROI-

TABLE

TROISIEME PARTIE,

Où je donne une idée generale de ma nouvelle Pratique, avec quelques remarques.

Chap. 1. *Des Tumeurs & des Abscés.* 183
Ch. II. *De la Gangréne.* 189
Ch. III. *Des Hernies.* 192
Ch. IV. *Des Playes.* 194
Ch. V. *Remarque importante de Pratique sur le pansement des playes.* 210
Ch. VI. *Autre remarque de Pratique sur le même sujet.* 213
Ch. VII. *De la cure des playes de Poitrine simplement penetrantes, contre la pratique de plusieurs Chirurgiens.* 230
Ch. VIII. *Des Playes d'arme à feu.* 235
Ch. IX. *Des Brûlures.* 237
Ch. X. *Des Ulceres.* 239
Ch. IX. *Des Fractures simples.* 243
Ch. XII. *Des Fractures compliquées.* 248
Ch. XIII. *Des Luxations.* 251
Ch. XIV. *De la Relaxation des Articles.* 253
Ch. XV. *Conclusion de notre derniere Partie avec quelques remarques tres-utiles,* 256. *& suiv.*

REME-

REMEDES CHOISIS contenus dans la Pharmacie Chirurgicale.

Remedes pour les Contusions. 271
Remedes pour les Tumeurs. 273
Remedes pour les Luxations. 293
Remedes pour les Fractures. 294
Remedes pour les Playes. 297
Remedes pour les ulceres. 309
Remedes pour les brûlures. 321
Préparations de divers autres Remedes les plus usitez dans la Pharmacie, 331. *& suivantes.*

FIN.

LET-

LETTRE

D'ABRAHAM CYPRIANUS,

Docteur en Medecine, & cy-devant Professeur en Anatomie & en Chyrurgie dans l'Academie de Franequer.

Raportant l'Histoire d'un fœtus humain de 21. mois, détaché des trompes de la Matrice, sans que la mere en soit morte.

Ecrite à Mr. THOMAS MILLINGTON, Chevalier, Medecin Ordinaire du ROY & Président du College des Medecins de Londres.

A AMSTERDAM,

Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, & se vend à *LONDRES*, chez PAUL & ISAAK VAILLANT, Marchands Libraires, où l'on trouve un assortiment General de toute sorte de Musique.

M. D. CC. VII.

A Monsieur Thomas Millington Chevalier &c. Salut &c.

LOrsque vous me priates, Monsieur, de vous aller trouver pour vous tirer une pierre que vous aviez dans la Vessie, ce que je fis heureusement dans la 68. année de votre age; Cette operation me donnant occasion de demeurer presque tous les jours auprez de vous; Nous vinmes à nous entretenir de certains cas extraordinaires que nous avions eu en pratiquant, & qui regardent particulierement la Chirurgie. Et comme entr'autres je vous fis le recit d'un fœtus que j'avois tiré des trompes de la Matrice sans que la Mere en aye eu aucun dommage; vous me demandates la raison pourquoy je n'avois pas encore mis au jour une histoire si remarquable, à quoi je repondis que le peu de santé que j'avois eu depuis environ deux ans, & quelques voyages que j'avois été obligé de faire ne n'avoient pas donné assez de loisir pour pouvoir mettre en ordre ce que j'en avois couché dans mes papiers; que j'avois bien resolu de mettre en lumiere non seulement ce cas qu'on peut avec raison mettre au rang des plus considerables, mais encore plusieurs autres observations & cures Chirurgicales qui arrivent moins frequemment. Mais comme vous & plusieurs de mes amis, avez souhaité que je fisse imprimer separément cette histoire, j'ai bien voulu satisfaire à votre desir & la rendre publique, vous priant de prendre en bonne part que je vous la dedie, & que je la fasse paroitre sous votre Nom.

Il eſt fâcheux de voir que la pluſpart des Chirurgiens, même ceux qui ſont les plus celebres, evitent autant qu'ils peuvent les operations difficiles & dangereuſes, dans la crainte que ſi elles venoient à ne pas reuſſir ſelon le deſir du malade, ils ne ſe decreditaſſent par là & ne perdiſſent leur reputation. D'où il arrive que ſe contentans de guerir les maladies les plus ordinaires ſans aller plus avant, ils s'attachent à gagner leur vie en ce qui leur ſuſcite moins d'envieux & où il y a moins à riſquer, & ne s'embarraſſent point des cures difficiles, ſe ſouvenans ſans doute de ce qu'on dit dans les Ecoles. *Qu'il ne faut pas entreprendre des malades incurables depeur que l'art ne ſoit diffamé.* Au lieu que s'ils s'encourageoient à entreprendre des cures penibles & difficiles, il rendroient la vie & la ſanté a beaucoup de perſonnes qu'ils laiſſent ſans conſolation & ſans ſecours en leur diſant que leurs maux ſont incurables. Je pourrois produire un grand nombre d'Exemples de maladies incurables, ou qui paſſoient pour telles & dans notre païs, & ici à Londres que j'ai pourtant graces à Dieu, heureuſement gueries comme vous le ſavez tres-bien. Je ne dis point cela pour rechercher une vaine gloire, mais plutot pour encourager les autres à travailler. Certes il ne faut preſque que ce cas ici pour faire paroitre la difference qu'il y a entre les maladies qui ſont veritablement incurables, & celles qui ne le ſont que dans l'imagination de certaines perſonnes.

Comme donc la ſtructure du corps humain lors qu'il eſt parvenu dans ſa derniere perfection, ravit en admiration tous ceux qui en recherchent ſoigneuſement la nature & les proprietez;

prietez; Auſſi lors que ce même corps ſe forme, c'eſt a dire lors qu'il eſt engendré, & qu'il ſort pour ainſi dire, des mains de Dieu, il reveille encore plus notre attention, & merite toute notre admiration : ſur tout ſi nous conſiderons les irregularitez qui peuvent ſurvenir & ce qui lui peut arriver d'étranger qui eſt ſouvent funeſte ou à la Mere, ou à l'Enfant, ou à tous les deux. Si donc je mets en avant quelques conjectures dans une matiere ſi obſcure & ſi difficile que des Critiques mal intentionnez n'aprouvent pas; j'eſpere que les perſonnes équitables & qui ſcavent bien juger des choſes m'excuſeront. Car puis que l'hiſtoire de l'Accroiſſement du fœtus dans la matrice eſt encore tres-imparfaite, & que même les plus exacts Anatomiſtes modernes n'en parlent preſque point : que dans ce qui regarde la Theorie des tumeurs, & la maniere de la formation même des os, j'ai été contraint de dire bien des choſes que nul autre n'avoit avancées; qui eſt ce qui auroit raiſon de me demander des demonſtrations dans une choſe ſi difficile? Si je propoſe des raiſons & des conjectures, vraiſemblables; En un mot, ſi ce que j'avance comme en doutant eſt receu par vous, Monſieur, & par les perſonnes de bon ſens, j'aurai dequoi me feliciter d'un ſi grand bonheur.

Le 17. de Decembre de l'an 1694. je fus appellé de Franequer à Leuvarde pour voir la femme d'Henri Lewis Soldat dans la Compagnie du Capitaine Peterſon, appellée en flamand, *Hermentie ten Boom.* Cette femme étoit agée de 32. ans, & groſſe pour la troiſieme fois, elle arriva juſqu'au neuvieme mois de ſa groſ-

fesse sans sentir jusqu'alors rien en elle de different de ce qu'elle avoit aperçu dans ses grossesses precedentes, à la reserve que pendant tout ce tems là il ne lui avoit paru aucun lait aux Mammelles. Il lui sembloit aussi que son fardeau étoit plus pesant, & plus incommode que de coutume, sur tout lorsque l'Enfant vivant se remuoit un peu fortement, & cette incommodité s'augmenta lors qu'elle s'aperçut que le fœtus étoit situé dans un lieu un peu plus haut qu'à l'ordinaire. Mais lorsque le tems d'enfanter fut venu; ce fut alors qu'elle sentit de grandes douleurs, & son fruit se remuer plus violemment, en sorte qu'il sembloit que l'heure de son accouchement aprochoit. Mais tout cela fut envain. Car outre les grands mouvemens du fœtus qui se faisoient dans un lieu où l'on n'a pas accoutumé de les sentir, il ne paroissoit aucun effort pour pousser le fruit en dehors, & il ne s'écouloit aucune eau de la Membrane Amnios; Ce qui fit évanouir toutes les esperances qu'on avoit conceues d'un acouchement naturel. Alors aussi le fruit cessant de se mouvoir, & la Mere se portant peu a peu mieux, il y a tout lieu de croire que ce fut dans ce tems-là que le fœtus mourut.

Aprez le dixieme mois, les Menstrues qui avoient été arretez pendant toute la grossesse commencerent à couler derechef; on ne sentit plus du tout remuer l'Enfant, mais seulement la Mere sentoit un poids lourd & incommode. Cette incommodité s'augmentoit tous les jours; mais sur tout vers le 18. mois les accidens s'augmenterent à un tel point que la pauvre femme fut obligée de se tenir dans le lit. Peu de tems aprez elle commença à se plaindre d'une

grande

grande douleur autour du nombril, & aux parties voisines: Et cette douleur fut suivie deux semaines avant l'extraction du fœtus, d'un ulcere fongueux dans la region du nombril. On fit plusieurs consultes de Medecins & de Chirurgiens qui se partagerent en divers sentimens; les uns vouloient que le fœtus fut dans la matrice; les autres le nioient; quelques uns étoient d'avis que c'étoit une hydropisie, & d'autres enfin disoient que c'étoit une excroissance interne.

Il y avoit 21. mois depuis la conception du fœtus, lorsque je fus appellé à Leuvarde accompagné du Sr. Latané Professeur en Medecine mon Collegue, & de quelques étudians en Medecine de l'Academie de Franequer, qui avec Mr. le premier Medecin & les Chirurgiens du Prince de Nassau, & Monsieur Simonides Chirurgien ordinaire de la Malade, furent les témoins de cette operation, & de l'heureux succez que nous en eumes.

Dès que j'eus veu la malade, & que j'eus consideré toutes les circonstances de son état passé & present, je n'hesitai point à assurer qu'elle portoit un fœtus mort, & il ne manquoit pas de signes qui justifioient la verité de ce que je disois. Car comme je prenois garde à tout, je remarquai que l'enflure du Ventre aboutissoit en pointe un peu bas, & ressembloit à un corps pesant, toutefois moins tendu. Je comprimai en suite fortement deça & delà l'abdomen avec les deux mains, & je sentis pour lors une grande dureté qui s'etendoit jusqu'au peritoine. On remarquoit beaucoup plus sensiblement cette dureté au bas de l'ulcere, qui étant fongueux laissoit facilement en-

trer un stylet avec lequel il me sembloit que je touchois quelque dureté. Ensuite je dilatai un peu l'orifice & j'y fis entrer la pointe du petit doigt avec lequel je crus certainement toucher l'os porietal du fœtus. M'étant ensuite enhardi, & m'étant assuré de la situation du fœtus, je declarai tout d'abord qu'il étoit dans les trompes droites de la matrice, & je fis savoir à la malade que si elle vouloit permettre qu'on lui fit une ouverture, il lui restoit encore quelque esperance d'en réchaper; au lieu qu'autrement elle alloit mourir miserablement. Cependant la malade ne pouvoit déja plus se remuer, ni prendre des alimens, en un mot elle étoit comme prête d'expirer. Elle préta donc l'oreille à ce que je lui disois, & dit qu'elle souffriroit patiemment tout ce qu'on voudroit faire pour tirer son fruit. Ayant donc tout preparé pour cette operation, je fis porter la malade avec son lit au milieu de la chambre, afin qu'il y eut assez de place de tous côtez pour ceux qui devoient m'aider; mais aussi afin que tous pussent voir plus commodement ce nouveau spectacle. Et pour remarquer ceci en passant; comme j'ai acoutumé lorsque j'ai des operations de Chirurgie importantes à faire de me tenir debout, & droit, non courbé ou assis, ayant experimenté souvent que cette posture est plus propre, je fis lever le lit de la malade en sorte que je pouvois faire mes incisions commodément en me tenant sur mes pieds. Ensuite j'y procedai ainsi.

Ayant introduit un stylet dans l'ulcere j'ouvris l'abdomen du côté droit, & mis dedans le doigt Index; Et lorsque je m'aperceus que j'étois arrivé dans la cavité des trompes de fallope

fallope le long de la rectitude de la ligne blanche, je mis mes ciseaux sur mon doigt, & fis une incision du coté d'embas aussi grande qu'il me fut possible de le faire d'un seul coup : alors le fœtus se présenta tout d'abord & se fit voir d'une grandeur proportionnée. Pour le tirer dehors sans violence, je dilatai deça & delà l'ouverture environ un pied de long, & comprimant legerement de ma main gauche les boyaux, je les retins dans la cavité du ventre depeur qu'ils ne troublassent l'operation, s'ils venoient a étre poussez en dehors par le mouvement du diaphragme, & ainsi je tirai sans grande peine le fœtus tout entier. J'avois même pour plus grande precaution afin d'empecher que les boyaux ne descendissent, placé la malade en sorte que les parties superieures du corps étoient un peu abaissées, & la pauvre femme a même presque toujours demeuré dans cette même situation jusqu'à ce qu'elle a été tout a fait guerie, pour eviter une hernie.

Ayant fait l'incision, on vit premierement la tête du fœtus, ayant les pieds étendus vers le diaphragme ; le cordon du nombril étoit aussi adherent aux trompes de fallope par le moyen du placenta, qui étoit fort mince & dont une bonne partie étoit consumée ; Ce que je remarquai encore mieux en le separant des trompes avec les doigts. La cavité étoit enduite tout au tour d'un certain mucilage qui ressembloit à de la matiere purulente. Mais l'ayant considerée de plus prez, je trouvai que c'étoit non du pus mais un reste de l'eau de la Membrane Amnios, ne trouvant d'ailleurs aucune partie interne ulcerée, ni aucune matiere qui

eut la moindre puanteur du monde.

Ayant ainsi tiré l'Enfant ; Nous vimes à la place d'où nous l'avions ôté, une grande cavité comme une grande bourse fort large. Je jugeai à propos de faire voir aux spectateurs la partie de laquelle j'avois tiré le fœtus, qui étoit tellement jointe avec le peritoine, qu'elle ne sembloit plus faire qu'une seule membrane; je fis voir ensuite que la partie inferieure de ce sac avoit été attachée au côté droit de la matrice vers le fond: ce qui étant le lieu des trompes, & n'y ayant là aucune autre partie, il est clair que le fœtus étoit dans les trompes droites. Ayant aussi eu l'occasion & la liberté de voir & de manier la matrice, je pris plaisir de la faire voir à tous les assistans dans son état naturel avec l'ovaire & les trompes gauches qui n'avoient aucun mal. Et ayant veu toutes ces parties je prononçai hardiment & sans m'être trompé, comme l'évenement l'a bien fait voir, que si la malade venoit à guerir, elle pourroit encore devenir grosse.

Mais pour finir cette histoire ; je trempai une éponge dans de l'eau tiede que je fis entrer dans la cavité, & j'enlevai par là toute la mucosité qu'il y avoit. Ensuite ayant bien nettoyé la playe, je la cousus avec une aiguille courbe, en quatre endroits egalement distans, prenant ensemble le peritoine avec les tegumens & les muscles. Je me servois pour cet effet d'un fil double ciré, & même pour affermir d'avantage la couture, j'appliquai tout le long de l'incision des deux cotez, une lame de bois couverte de linge pour mieux fermer l'ouverture de la playe, & je liai ensuite le fil sur les lames, mais non pas fort serré. La malade

de nous dit qu'elle avoit plus soufert de douleur pat cette ligature qu'elle n'en avoit senti dans toute l'operation, pendant laquelle à peine s'estoit elle plainte d'aucune douleur aigüe. Au reste je laissai une ouverture vers la partie inferieure de la playe, & j'y fis entrer une tente pour que la matiere qui devoit sortir trouvât une issuë libre.

Ce qui ayant été heureusement achevé, je lui ordonnai un regime de vivre convenable, & fort exact avec des alimens liquides de bon suc &c. Et aprés être convenu avec Mr. Simonides Chirurgien ordinaire de la malade, de la maniere qu'il faloit la traiter à l'avenir, je la lui remis pour en avoir soin jusqu'à sa parfaite guerison. La malade se rendit fort obeissante à tout, fort aise de voir que l'operation avoit si bien reussi jusques-là. Du depuis elle se porta de jour en jour mieux, & reprit des forces. Outre les Chirurgiens elle étoit visitée tous les jours par Mr. Portius Medecin de S. A. S. le Prince de Nassau, & même Madame la Princesse lui faisoit fournir de chez elle tous les alimens necessaires. Je l'allois souvent voir, & j'ai remarqué que cette playe a été guerie à la maniere ordinaire, sçavoir par la separation de la paroi interne des trompes de fallope. Ce qui en sortoit ne s'écouloit pas seulement par l'orifice inferieur, mais aussi par les intervalles des futures. Or il se fit une separation non de toute la trompe, mais seulement de la membrane interne: pour ce qui est de l'externe elle se resserra peu à peu, se joignit avec le peritoine à l'endroit de l'incision & devint semblable à un cartilage par la dureté qu'elle acquit, ce que je pou-

vois facilement toucher avec le doigt tandis que la playe n'étoit pas fermée.

Ainsi aprés une section ou operation qu'on peut en quelque façon apeller Cœsarienne, cette femme se retablit parfaitement; & sortit de la maison le troisieme mois apres l'operation, sçavoir le 17. de Mars 1695. Depuis ce tems là elle s'est bien portée, & jusqu'à present elle vit saine & contente.

Enfin, pour qu'il ne manquât rien a ce cas extraordinaire, elle accoucha heureusement d'une fille le second Janvier 1696. & l'année suivante 1697. elle fit encore deux gemeaux sçavoir un fils & une fille; ce qui marquoit certainement, comme je l'avois dit, que les trompes gauches n'avoient eu aucun mal & n'avoient contracté aucune inflammation. Or nous verrons dans la suite comment il peut arriver inflammation à cette partie aprés un accouchement difficile, & comment c'est que l'orifice des trompes se peut fermer.

Pour une plus grande assurance de la chose je suis prêt de faire voir à tous les curieux, & à tous ceux qui aiment la nouveauté, ce même fœtus qui a été tiré depuis plus de cinq Ans, & que je conserve encore à present tout entier dans une liqueur balsamique; cependant j'en fais voir ici la figure; ça été une fille qui étoit d'une grandeur mediocre. Il y a certes dequoi s'étonner comment ce cadavre a pu demeurer enfermé dans les trompes pendant douze mois sans se corrompre. Car à la reserve du côté gauche de la tête, & de l'épaule du même côté qui pour avoir été situées vis à vis de l'ulcere avoient commencé à être un peu corrodées par le

le pus, tout le reste du corps se voit encore tout entier.

La premiere planche, ou figure represente le fœtus comme il a été tiré dans l'operation.

AA. Les parties excoriées
B. Le cordon du Nombril desseché
E. L'arrierefaix.

Comme nous ne parlons pas dans cette lettre d'une matiere qui soit commune, mais d'un cas singulier & fort extraordinaire : J'ai creu qu'il n'y auroit point de mal d'en considerer quelques parties qui paroissent les plus remarquables, d'aporter les raisons de quelques accidens, & de s'arreter un peu sur quelques articles de cette lettre, en y faisant quelques remarques par maniere de commentaire.

Par Exemple.

D'où vient que la Mere n'a aperceu aucun lait dans ses mammelles pendant tout le tems qu'elle a porté son fœtus.

Il y a bien des choses qui paroissent absurdes non seulement au petit peuple, mais aussi aux Philosophes & aux Medecins prevenus ; sur tout celles qui regardent l'état des femmes grosses & des accouchées ; lesquelles si on les examinoit avec soin, on trouveroit vraisemblables & conformes à la raison, bien loin qu'elles doivent passer pour absurdes.

Ainsi dans le cas present, il paroit d'abord incroyable qu'une femme porte dans son sein un fruit vivant, & qu'elle n'aye point de lait. Opinion qui est fondée sur l'hypothese erronée de ceux qui croyent que le lait vient des mammelles à la matrice pour la nourriture du fœtus, ou sur l'hypothese de ceux qui sont

d'avis que le lait est engendré dans les mammelles du sang menstruel retenu. Il semble aussi que l'Aphorisme d'Hypocrate section 5. 39. qu'on n'a pas trop bien entendu, favorise ce même sentiment lorsqu'il dit. *Si la femme qui n'est pas grosse, & qui n'a pas enfanté a du lait, ses menstrues lui ont manqué*; comme aussi un autre Aphorisme de la section 5. 37. où le bon vieillard parle ainsi. *Si les mammelles de la femme grosse, viennent à se flétrir, elle se blesse*; parceque (selon l'explication *d'Entius* qui dit que le lait vient des mammelles à la matrice, & à sa membrane Amnios Apolog. digress. 5.) le fœtus ne peut recevoir aucun aliment; ce qui est cause qu'il meurt pour lors, & est mis dehors par une fausse couche. C'est ainsi que le commun des hommes croit que la suppression des menstrues dans les filles qui ont été debauchées, est une marque de grossesse. On dit aussi que si on ne sent pas remuer l'Enfant, c'est une marque qu'il est mort, que les Enfans de huit mois ne vivent pas, & beaucoup d'autres choses que la raison & l'experience detruisent.

Il seroit trop long de s'arrêter à éplucher les raisons qu'on pourroit en aporter, on les peut voir dans leur lieu chez les Autheurs. On peut voir suffisamment ce que l'experience nous en fait connoitre, si nous faisons attention aux Exemples des hommes & des filles qui portent du lait. Par là on reconnoitra que l'Aphorisme qu'on a cité de la Section 5. 39. n'est pas absolument vrai, & que celui qu'on a cité le dernier de la Section 5. 37. ne repond pas toujours à l'experience.

Entr'autres cas je raporterai une histoire qui m'a

m'a été faite par un homme fort curieux & digne de foi qui justifie ce que je viens de dire. Il dit qu'il connoit une fille de tres-bonne famille, qui ayant été baisée & engroſſée par ſon galant, fit tout ce qu'elle put au monde pour faire perdre ſon fruit vers le cinquieme mois de ſa groſſeſſe, par toute ſorte de remedes que des vieilles lui donnerent, par des ſaignées abondantes & par des purgations : juſqu'à ce qu'enfin la choſe en vint là qu'elle ne ſentoit plus remuer ſon Enfant, & qu'il lui ſembloit qu'un corps lourd & peſant comme du plomb lui tomboit ſur le pubés, que ſes mammelles ſe fletriſſoient, & que ſon lait diſparoiſſoit. Cette femme en peine & fort embarraſſée, ne penſant plus qu'aux moyens de mettre dehors ſon fruit qu'elle croioit mort, conſulta un Medecin à qui elle eut recours, & lui avoüa ingenument quelle avoit fait tous ſes efforts pour faire mourir ſon fruit. Moi (ajoute-t-il) je lui ordonnai de ſe nourrir d'alimens de bon ſuc & ſpiritueux, de prendre du repos, & de s'abſtenir de tous purgatifs & de toutes evacuations. A quoi ayant obei, l'Enfant commença à remuer derechef & vint heureuſement au jour au dixieme mois. Ce cas m'a apris, (dit il) que l'affaiſſement des mammelles, l'abſence du lait, & la ceſſation du mouvement de l'Enfant, ne ſont pas toujours des vrayes marques d'avortement ou d'un fœtus mort, (ſelon que l'Aphoriſme cité le dit) & qu'on ne peut en tirer d'autre indication ſinon que le fœtus eſt foible & languiſſant.

D'où il paroit manifeſtement que l'opinion des Anciens eſt fauſſe qui croioient que le lait s'engendroit du ſang menſtruel retenu, que le fœtus

fœtus se nourrissoit de lait, que le defaut du lait est la cause de l'avortement, & que la presence du lait dans les mammelles marque necessairement l'absence des menstrues. Car l'experience nous aprend que les femmes que la peur ou quelque autre cause soudaine a fait blesser, ne sont pas pour cela sans lait. Et si les femmes qui se blessent seulement par foibleſſe ne s'aperçoivent pas qu'il s'engendre de lait dans leurs mammelles, cela vient de ce que la cause de la foibleſſe & de l'avortement qui s'en ensuit est la même qui empéche aussi la generation du lait, sçavoir une certaine sechereſſe & defaut des sucs qui sont neceſſaires à toutes les parties du corps. Pour ce qui regarde la raison pour laquelle dans le cas present cette femme n'a senti dans ses mammelles aucun lait pendant tout le tems qu'elle a porté son fruit, il semble qu'on doit la raporter à une certaine liaison particuliere & à une sympathie de la matrice avec les mammelles: car ci-devant ayant été deux fois groſſe le lait ne lui a point manqué; au lieu qu'elle n'en a du tout point eu pendant que le fœtus étoit dans les trompes. C'est pourquoi j'estime que ce qui contribuë le plus à la generation du lait, à son accroiſſement & à son abondance, vient de ce que la matrice devient si extremement groſſe sur tout vers la fin de la groſſeſſe, que les vaiſſeaux qui vont vers les parties baſſes en sont comprimez plus que de coutume, & que par cette compreſſion le sang monte en plus grande abondance vers les parties hautes. Or comme le sang aborde plus abondamment dans ces parties, il se fait une plus grande separation dans les cellules graiſſeuſes

seuses des mammelles qui separent la graisse, & dans les autres glandes qui separent la lymphe. Et cette separation rend les vaisseaux plus ouverts & plus propres à laisser passer la matiere du lait, à quoi contribuent aussi le succement, la friction, & l'imagination de la Mere qui allaite : toutes lesquelles choses se trouvant ensemble, les vaisseaux une fois ouverts & dilatez se maintiennent en ce méme état, quoique la matrice s'affaisse, & que les vaisseaux ne soient plus comprimez. Cela étant ainsi posé il paroit clairement de quelle cause vient le defaut du lait dans le cas present, sçavoir de ce que le fruit étant dans les trompes, & étant par consequent placé de côté, ne comprime pas à la maniere accoutumée, les vaisseaux du sang qui vont vers les parties basses, & ne fait pas par consequent monter le sang vers les parties hautes plus que de coutume. Et comme la separation du lait se fait par la compression des arteres, aussi dans les femmes grosses l'enflure des jambes vient de la compression des veines, ce qui fait que le sang retarde plus long-tems autour des glandes, & qu'il s'y separe plus, sur tout dans les cellules graisseuses où ce mouvement du sang plus tardif vers le haut, est cause qu'il se separe de la lymphe dans ces cellules à la place de la graisse, comme le mouvement retardé de tout le sang est cause que la lymphe se separe dans les cellules adipeuses, par tout le corps, comme il paroit dans l'Anasarque.

Il peut bien y avoir du lait dans les mammelles sans grossesse, & cela arrive ainsi souvent. Aussi voit on des filles & des vieilles, qui ont du lait, & même aussi des hommes.

Diemer-

Diemerbroek raporte sur ce sujet une histoire fort considerable au livre 2. c. 2. de son Anatomie.

C'est ce qu'on a veu (dit il,) *à Viane, (c'est une ville voisine) où il y a plus de trente ans qu'il y avoit dans une auberge qui étoit devant la porte de la ville, dont l'enseigne est une tête de cochon, une femme qui fit un Enfant peu de tems aprez la mort de son Mari; & aprez s'être accouchée elle mourut aussi, laissant son petit Enfant en vie & en santé qui lui survecut; & comme elle n'avoit aucun bien; sa Mere qui s'apelloit* Jeanne Wijltuyt, *qui ne pouvoit pas à cause de sa pauvreté prendre une nourrice pour son petit fils en eût compassion, & resolut de le nourrir elle même, étant agée de 66. ans. Comme donc elle l'entendoit si fort crier, elle le mit contre son sein, & lui presenta plusieurs fois ses mammelles à teter; par cette forte imagination, & par le continuel succement & maniement des mammelles elles commencerent à donner du lait, ce qu'elles firent en peu de jours en si grande abondance, que l'Enfant en tiroit assez pour se nourrir; en sorte qu'il n'avoit pas besoin d'autres alimens. Ce fut ainsi que cet Enfant fut parfaitement nourri du lait de cette vieille, de qui les mammelles, qui étoient flétries & flasques depuis longues années, s'étoient de nouveau enflées & remplies comme celles d'une jeune femme; ce qui fut admiré de tout le monde. On a aussi souvent veu la confirmation de cette verité en des filles lascives & fretillantes qui toutes remplies de pensées amoureuses, & maniant pour lors souvent leurs tettons, & les frottant avec une demangeaison chatoüilleuse, se sont fait venir du lait sans avoir perdu leur virginité, dequoi j'ai veu deux Exemples en ma vie.* Voilà

ce

ce que raporte Diemerbroek. J'ai aussi veu un exemple dans notre païs d'un homme que je connois encore aujourdhui, qui avoit du lait. Cet homme qui étoit d'ailleurs assez replet & gras (car on a de la peine de voir cela dans des personnes maigres à cause du defaut des humeurs) par un continuel pressement de ses mammelles, les avoit tellement acoûtumées à donner du lait quand il vouloit, que cela excitoit la risée & l'admiration des femmes qui le voyoient. Il y a en toutes ces personnes une seule & même maniere d'engendrer le lait, & les parties qui sont nécessaires pour la generation du lait sont par tout les mêmes, sçavoir les cellules adipeuses, ou graisseuses, qui separent la graisse, du sang par la structure de leurs glandes, & aussi les glandes qui separent la lymphe de la masse du sang (car nous croyons que le lait n'est autre chose qu'un mêlange de graisse avec la lymphe.) Il faut seulement ici que cette separation de ces deux humeurs se fasse en sorte que toute la quantité qui en est separée en même tems, ne puisse pas rentrer dans le sang, & soit contrainte de sortir, à cause de son abondance, par les petits tuyaux des mammelons; ou du moins, s'il n'y en a pas une si grande quantité, qu'on puisse plus facilement le mettre dehors.

Tout cela cependant n'empêche pas que la compression sus-alleguée des vaisseaux sanguins de la matrice, ne soit la vraye & suffisante cause de la generation du lait au tems de la grossesse. Car il y peut souvent avoir plusieurs causes homogenes, subalternes, auxiliaires, & qui tendent à une seule & même fin, & qui ne sont point opposées les unes aux autres.

Qu'on

Qu'on trouvera le fœtus dans les trompes.

Après avoir remarqué la grande Analogie qu'il y a entre les parties qui servent à la generation de l'homme, & des autres animaux qui font des œufs: & aprés avoir trouvé souvent des fœtus dans les trompes, dans des cadavres qu'on a ouverts (ce qu'on a pu voir dans une femme vivante,) il n'y a personne qui puisse plus douter que les trompes de la matrice ne soient les conduits par lesquels le fœtus passe de l'Ovaire à la Matrice. Mais pour le present j'ai cru qu'il étoit necéssaire d'examiner quelle étoit la cause pour laquelle le fœtus étant descendu dans les trompes, n'est pas toujours poussé jusques à la cavité de la matrice, mais s'arrete quelquefois dans les trompes, & acquiert là sa grandeur & son juste accroissement. Nous croyons qu'il y en a deux causes, dont l'une est naturelle, & l'autre accidentelle. J'apelle *naturelle* celle où les trompes, par une mauvaise conformation naturelle, ne sont pas ouvertes vers l'entrée de la matrice, ou sont si étroites que des vents mêmes qu'on feroit passer par l'extremité des corps frangez, ne pourroient pas penetrer jusques dans la cavité de la matrice. La cause *accidentelle* est lorsque par quelque accident qui survient, comme par Exemple, aprés un accouchement difficile, ou par quelque autre cause que ce soit, les trompes sont attaquées de quelque inflammation, d'où il arrive que leur ouverture se ferme, & que le passage vers la matrice est bouché. Car toutes les parties, & sur tout les conduits & les canaux de notre corps, lorsqu'ils sont privez de l'humeur qui les humecte ordinairement, se prennent, & se ferment.

ment. Ainſi les trompes de fallope ayant une tunique interne parſemée de glandes qui ſont deſtinées à laiſſer couler quelque liqueur pour rendre le paſſage coulant, & pour empêcher que les parties ne s'agglutinent & ne ſe collent, afin que par là les œufs qui y ſont une fois deſcendus paſſent facilement juſques dans la cavité de la matrice; ſi, dis-je, dans ces trompes il arrive quelque inflammation par quelque accident & par quelque effort étranger, cette inflammation empêche la libre ſeparation des liqueurs qui ſe fait dans les glandes; ce qui cauſe une agglutination des parties. Ces cas qui arrivent ainſi par un effort étranger ſont ſouvent cauſez par la faute de ceux qui aident les femmes qui ſont en travail: ſur tout lorſque l'arriere-faix étant adherent plus que de coûtume, ils s'efforcent de l'arracher en tirant violemment le cordon du nombril, ne ſçachant pas quelle eſt la veritable maniere de ſeparer ces choſes. Ce qui fait qu'ils tirent quelquefois avec force tout le fonds de la matrice, & conſequemment font violence aux trompes, & aux autres parties qui leur ſont jointes: d'où ſuit neceſſairement une inflammation. Or la conglutination, ou le reſſerrement des conduits eſt l'effet de l'inflammation, comme l'ont remarqué tous ceux qui ont pu ouvrir pluſieurs cadavres. Ainſi nous voyons toujours après une pleureſie, que les poûmons ſont attachez à la pleure à l'endroit où elle a été attaquée d'inflammation; de même aprés des grandes & frequentes trenchées de Ventre, les inteſtins ſe collent & ſe prennent les uns aux autres, & s'attachent ſouvent au peritoine. La raiſon en eſt par tout

la

la même, car comme la partie interne de la pleure & du peritoine est parsemée de beaucoup de glandes qui arrosent continuellement les parties; lors que ou la pleure, ou le peritoine sont enflammez, il ne se fait aucune separation de cette liqueur necéssaire d'avec la masse du sang, & consequemment les parties se trouvant privées de cette rosée, & de leur lubricité naturelle, s'affaissent & se collent ensemble. On doit faire le même jugement de toutes les cavitez de nôtre corps.

Or nous remarquons que les trompes de fallope ne se ferment & ne se collent pas seulelement vers l'entrée de la matrice, mais aussi vers leur extremité frangée & qui est plus ouverte. Ce que j'ai eu occasion de remarquer dans une certaine femme, qui étant prête d'accoucher pour la 4. fois, & soufrant beaucoup à cause de la difficulté de l'accouchement, mais beaucoup plus pour n'être pas bien secouruë par une sage-femme mal-habile, qui lui arracha avec trop de violence l'arriere-faix qui étoit un peu fortement attaché à la matrice, elle en sentit de si grandes douleurs au bas ventre, & sur tout autour des reins, qu'elle demeura quinze jours entiers comme si elle alloit mourir, en sorte qu'on n'esperoit plus rien de sa santé. Mais se trouvant assez robuste & assez forte pour supporter ses douleurs, elle en échapa heureusement contre l'attente de tout le monde aprés avoir employé les remédes necéssaires, & vêcut encore dix ans après cela. Elle sentoit pourtant toujours une grande foiblesse de reins; & depuis ce tems là elle fut sterile.

Cette femme êtant en suite morte, & ayant

par

par hazard eu occasion de l'ouvrir, pour chercher la cause de la mort soudaine qui l'emporta, je trouvai que la cause de sa sterilité avoit été celle ci, sçavoir la conglutination, ou le resserrement de l'extremité frangée des trompes, causé par une inflammation arrivée aux parties voisines de la matrice, après son dernier accouchement difficile, dans lequel elle avoit été mal servie.

Il paroit évidemment par ce cas, & par d'autres semblables à celui-ci, combien il est pernicieux dans un accouchement difficile, de se servir de sages-femmes mal adroites, ou de Medecins, ou de Chirurgiens peu experimentez, puis que les accouchées, quoiqu'elles vivent encore après cela, souffrent ordinairement des accidens de cette nature, & même encore de plus facheux qui les accompagnent jusqu'à la mort. Au reste ce mauvais traitement des accouchées laisse encore cet autre defaut dans les trompes qui empêche que leur partie frangée ne s'attache à l'Ovaire, & que les œufs ne puissent pas descendre jusques dans la matrice, sçavoir la paralysie des fibres motrices qui embrassent exterieurement les trompes, & qui servent à leur mouvement peristaltique : Cette incommodité, disje, est facilement produite par la cause que je viens de dire, sçavoir lorsque les nerfs se bouchent & deviennent inutiles pour leurs fonctions dans la partie où l'inflammation est arrivée.

Après avoir découvert les causes qui font que le fœtus s'arrête quelquefois dans les trompes, & n'avance pas jusques dans la matrice, il reste d'examiner comment le fœtus est attaché avec le placenta, à la tunique interne

des

des trompes & comment il y prend accroiſſement de même que dans la matrice.

Pour avoir une plus facile intelligence de ceci, je propoſerai premierement mon ſentiment touchant la maniere dont cela ſe fait dans la matrice, & en ſuite je ferai voir le raport qu'il y a entre la matrice & les trompes : ce qui fera connoitre aſſez clairement de quelle maniere le fœtus croit dans les trompes. Aprez que tant de grands hommes ſe ſont attachez à expliquer & à éclaircir la generation de l'homme dans un œuf, & qu'ils l'ont ſuffiſamment démontrée, il ne ſemble pas qu'il doive reſter aucun lieu d'endouter ; puiſqu'il eſt certain que le fœtus dans l'œuf eſt pouſſé depuis l'Ovaire, par les trompes de fallope, juſques dans la cavité de la matrice ayant en lui toutes ſes parties achevées & envelopé de membranes avec ſon placenta ; (ceci ſe doit entendre a l'egard de ſa premiere idée & dans ſa premiere formation) & qu'enſuite y étant deſcendu il y demeure & s'y accroit. Or il y a apparence que l'accroiſſement de l'œuf lui vient du lieu même auquel il eſt attaché, ſoit que ce ſoit la matrice, ſoit que ce ſoient les trompes ; parce que cet œuf ne contient pas en ſoi autant de ſubſtance qu'il eſt neceſſaire pour la nourriture du fœtus croiſſant ; dequoi on voit tous les jours le contraire dans les animaux qui ſont proprement des œufs qui contiennent autant d'eſpace qu'il en faut pour toute la matiere qui doit ſervir à l'accroiſſement du petit enfermé dans la coque. Pour donc que le fœtus puiſſe recevoir de la matrice les humeurs qui ſont neceſſaires à ſon accroiſſement, il doit étre comme attaché & pour

pour ainsi dire, comme collé contre elle ; en sorte qu'il se forme en suite de petits tuyaux, ou des conduits qui viennent de la matrice au fœtus, au moyen desquels les humeurs & le sang même se communiquent de l'un à l'autre.

De dire à present, par quelle raison cela se fait, c'est-là la difficulté : Et certes il est fâcheux que le peuple ayt tant d'aversion pour l'ouverture des cadavres, que cela empêche qu'on ne puisse aussi souvent qu'il seroit à souhaiter, voir ce qu'il y a dans les corps morts, & sur tout dans ceux des femmes enceintes. Car je ne doute point qu'on ne put découvrir beaucoup plus de choses qu'on n'a fait jusques-ici sur ce qui regarde la generation, si on avoit la liberté d'ouvrir plus souvent les corps des femmes grosses, & sur tout de celles qui se blessent, ou qui meurent par quelque accident que ce soit qui arrive dans la grossesse. Car pour l'ordinaire nous remarquons mieux la structure des parties dans un corps qui a été malade que dans un sain ; dequoi nous pourrions aporter ici plusieurs Exemples. Mais pour revenir à nôtre sujet, il me paroit difficile d'expliquer comment se fait l'attachement, ou le collement dont nous avons parlé, de l'arriere-faix avec la matrice. Je dirai en peu de mots mon sentiment sur cela. Nous voyons par experience qu'après que les œufs ont demeuré quelques jours libres & mobiles, dans la matrice, sans y être attachez, leur surface exterieure & sur tout à l'endroit de l'arriere-faix, devient veluë & il s'y forme de petits filamens flottans qui ressemblent à de la mousse tres-legere, lesquels filamens qui sont d'abord attachez contre la surface, sont hu-

mectez par l'humidité qui y est contenuë, & se dévelopent, lorsque l'œuf est parvenu à un endroit où il a plus d'espace, sçavoir dans la cavité de la matrice. J'estime que ces mêmes filamens doivent être pris pour des petits tuyaux qui servent à recevoir une humeur, comme font les petites fibres qui sont dans les racines qui portent le suc nourricier de la terre au corps d'une plante ou d'un arbre. Or ces tuyaux servent nécéssairement à recevoir les humeurs qui sont naturellement separées dans la surface interne & glanduleuse de la matrice. Mais cela arrive sur tout lorsque l'œuf est parvenu par le mouvement interne des humeurs qu'il renferme, à une telle grandeur qu'il comprime les côtez voisins de la matrice, desquels la cavité interne n'est pas ordinairement plus grande qu'une grosse feve. Il arrive de cet attouchement reciproque qui se fait avec quelque compression, que la surface externe de l'œuf, qui est comme pelée, s'attache à la surface interne de la matrice, & sur tout à l'endroit du placenta (ou de l'arriere-faix) & qu'une partie des tuyaux qui sont dans l'œuf (sçavoir de ceux qui sont nécéssaires pour cet effet) s'unit avec les pores separatoires des glandes dont la tunique interne de la matrice est parsemée: D'où il arrive que les conduits deviennent continus de la même maniere que nous voyons que les autres parties se prennent & s'uniſſent ensemble; comme par Exemple, les joues avec les gencives quand l'une des deux est ulcerée ou excoriée, (ce qui arrivera toûjours dans ce cas, à moins qu'on n'empêche cet attouchement mutuel par une lotion souvent reiterée:) Mais il est inutile de s'arreter

plus

plus long-tems à prouver une chose qui paroit clairement dans la Chirurgie par plusieurs exemples de cette Nature. Or nous supposons que ces filamens ou petits tuyaux, s'inserent dans les veines du placenta qui se vont rendre dans la veine umbilicale, en la même maniere que les vaisseaux lymphatiques qui passent par des pores obliques de dehors en dedans, entrent dans les veines, & y portent toutes les humeurs qui sont dans les cavitez de nôtre corps. Car il est certain que toutes les humeurs qui ont été separées pour certains usages retournent dans la masse du sang. Ainsi la lymphe qui découle continuellement de la surface interne & glanduleuse du peritoine pour faciliter par là le mouvement des parties contenuës, & pour empêcher qu'elles ne se collent & ne s'uniſſent, revient dans les veines qui sont repanduës par tout dans la cavité du bas ventre, & sur la surface des membranes; & lors que les conduits sont bouchez nous les regardons comme la cause ordinaire de l'hydropisie Ascites. C'est en cette même maniere que la lymphe qui est separée dans les membranes glanduleuses du cerveau, & qui est contenuë dans ses ventricules, & dans ses interstices, rentre dans le sang; c'est l'empêchement de ce retour qui fait qu'il arrive aux enfans, dont le crane peut soufrir une grande dilatation à cause des interstices de leurs membranes, un hydrocephale. Mais aux personnes qui sont dans un âge avancé & dont le crane ne peut plus s'etendre, lorsque la circulation de cette liqueur est empêchée, il leur arrive une Apoplexie incurable & mortelle; le cerveau se trouvant comprimé par la trop

grande quantité de cette liqueur. Enfin on peut tirer de cette même raiſon la cauſe & l'origine de pluſieurs maladies.

Ce que nous venons de dire étant ainſi ſuppoſé ; ſçavoir que le ſuc qui ſe ſepare naturellement dans la ſurface interne de la matrice, entre dans les veines du placenta (ou arriere-faix,) & qu'il ſert à l'accroiſſement du fœtus, & à la formation de l'eau qui eſt contenuë dans l'Amnios, il s'enſuit que le corps de la matrice ſe doit de plus en plus étendre, & ſa ſubſtance ſe développer ; que les vaiſſeaux qui y ſont attachez & qui étoient auparavant fermez doivent s'ouvrir pour-lors, & la circulation ſe faire dans une plus grande circonference. Or toutes les parties de nôtre corps ſont compoſées de vaiſſeaux dont la plus grande partie charrient toûjours des humeurs ; comme les grandes Artéres, les Veines les Nerfs &c. & quelques autres ne le font que dans la maladie, comme il arrive dans les inflammations des parties molles, & dans l'Exoſtoſe des os, où les vaiſſeaux ſanguins des membranes qui étoient ouverts avant que d'etre changez en os, & qui ſont fermez & durcis aprez que les os ſont formez, s'ouvrent dereché ; mais les nerfs mêmes qui diſparoiſſent dans la ſubſtance oſſeuſe reçoivent dereché l'influence des eſprits, & redonnent aux os le même ſentiment qu'ils avoient auparavant quand ils paroiſſoient ſous la forme de membranes avant que de devenir os. Enfin il y a d'autres vaiſſeaux qui ne ſe dilatent qu'en certains tems. Ainſi nous voyons que dans le fœtus qui eſt prêt à naître, & dans celui qui eſt nouvellement né, le ſang remplit les petits vaiſſeaux de

la

la cuticule, qu'il y circule, & qu'il la fait toute rougir; lesquels vaisseaux pourtant, après la naissance du fœtus, lorsqu'il s'est passé quelquelque tems, sont tellement resserrez par l'air qui les environne que toute la rougeur s'en va. Car cet air exterieur pousse le sang par sa compression vers les parties interieures, en sorte qu'il circule en suite dans une moindre étenduë & dans une moindre circonference: de là vient que le mouvement du cœur & des artéres ne peut pas pousser le sang plus avant, ce qu'il pouvoit bien faire dans la matrice tandis que le fœtus y étoit, n'y ayant pour-lors aucun air environnant qui put comprimer les vaisseaux capillaires. Il faut aussi remarqner ici que les vaisseaux de la matrice qui, hors de la grosseſſe, forment une membrane qui n'a presque pas de sang, s'ouvrent au tems de la grosseſſe par l'extension des tuniques de la matrice, portent une plus grande quantité de sang, & le poussent lors que les menstruës ne coulent pas dans leur tems ordinaire, en si grande quantité vers le fœtus à cause que les vaisseaux y sont pour-lors plus ouverts, que les glandes de la matrice en sont plus comprimées; tellement qu'au lieu qu'au commencement elles n'avoient fourni au fœtus que de la lymphe, étant dilatées par le sang qui y aborde ensuite, ce meme sang coule au travers de ces conduits, & s'en va par eux dans les vaines umbilicales dans la quantité qu'il faut pour l'accroissement du fœtus, & pour la separation de la liqueur dans l'Amnios. On remarque ce passage du sang au travers des pores par lesquels il est filtré, en plusieurs parties de nôtre corps, toutes les fois qu'il est dans un état de maladie: c'est ce que

la pratique & l'experience de tous les jours nous fait voir : par Exemple dans les reins, si par hazard on donne une trop grande quantité de remédes diuretiques acres, comme des cantharides &c. Car il n'y a pas lieu de croire que les extremitez des vaisseaux sanguins (lesquelles nous n'admettons pas) souvrent, comme on le soutient, mais seulement que l'acrimonie de ce remede dilate tellement les pores des vaisseaux dont les glandes sont composées, que non seulement l'humeur qui se doit separer du sang passe, mais encore le sang lui même. C'est aussi ce que j'ai veu dans une femme en qui la retention des pertes que les accouchées ont acoûtumé de faire, avoit été cause que le sang s'etoit jetté en si grande quantité, & avec une si grande violence, vers les parties superieures, qu'il sortoit des larmes de sang à la place des larmes naturelles, au travers des vaisseaux qui ont acoûtumé de separer la lymphe : nous avons remarqué la même chose en cette méme femme dans les glandes qui s'en vont à la bouche, & sur tout aux gencives qui étant pressées comme une éponge jettoient du sang de tous cotez. Ainsi le sang sort à la place de la sueur, lorsque par une trop grande tristece, il y a une plus grande determination du sang vers la circonference du corps ; de toutes lesquelles choses la raison est la même. Il n'y a que cette difference entre les exemples que je viens d'aporter, & le cas present, c'est que ce cas est naturel, au lieu que les exemples aportez s'entendent d'un cas de maladie, où les remedes qu'on employe n'operent pas si facilement ; ce qui vient de ce que quoique la cause soit otée, les pores ne sont pas facilement fermez,

mez, ni retablis en leur premier état. Cette difficulté, dis-je, ne se trouve pas dans les accouchées dans lesquelles, aprés que le fœtus & l'arrierefaix sont dehors, la matrice se resserre en peu de tems de telle sorte que tous ces vaisseaux qui avoient été ouverts par la dilatation de la matrice, se referment, & leurs tuyaux & canaux deviennent incapables de recevoir le sang. Je pourrois ajoûter ici beaucoup d'autres choses sur l'écoulement des Menstruës & des pertes des femmes accouchées, mais comme ces choses là ne sont pas de ce lieu, je m'attacherai à examiner les trompes, pour découvrir quel est le raport qu'elles ont avec la matrice, & comment le fœtus y peut recevoir son accroissement. Nous avons dit que la face interne de la matrice est glanduleuse, & qu'une telle structure y étoit nécéssaire pour que le placenta (ou l'arrierefaix) s'y attachât; or cette même conformation se trouve dans les trompes. Nous avons encore dit que la petitesse de la cavité dans la matrice aidée de l'attouchement reciproque & continuel étoit necessaire pour que les parties s'uniſſent & se joignent ensemble; or est-il que cette même cavité est encore plus petite dans les trompes & par consequent l'arrierefaix peut plus facilement s'y attacher. Nous avons dit qu'il y avoit des vaisseaux dans la substance de la matrice qui s'ouvrent selon que la matrice se dilate & reçoivent le sang; on trouve tout-a-fait les mêmes vaisseaux dans les trompes quoiqu'ils ne soient pas aussi grands: mais ils sont cependant assez ouverts, comme l'experience nous le fait voir dans le cas present.

Or ces vaisseaux tant de la matrice que des

trompes, sont infinis, & il n'y en a qu'une trés petite partie que reçoive du sang lors que la femme n'est pas grosse, les autres ne paroissant pas alors, & étant comme invisibles: mais ils sont pourtant dilatez par la grosseſſe, & deviennent plus grands & plus fermes par l'addition des particules nourricieres, par le moyen desquelles ils ont pu s'étendre dans toute la grosseur à laquelle cette trompe s'étoit accruë. Car comme les vaisseaux ne se forment jamais de nouveau dans nôtre corps, nous ne pouvons remarquer sans admiration de quelle prodigieuse quantité de vaisseaux imperceptibles toutes les parties du corps sont composées, comme on le peut voir dans ces trompes qui doivent être naturellement petites, mais qui dans cette occasion se sont infiniment grossies. Il est vrai qu'il n'arrive pas toûjours, comme dans ce cas ici, que les vaisseaux demeurent entiers, & qu'ils s'étendent sans se rompre: Car il y a des exemples, à ce que dit Vassalius, selon que le raporte Monſ. de Graef, où l'on a trouvé aprés la mort, les trompes, qu'on croioit être une autre matrice, rompues, sans doute par un trop grand mouvement du sang qui se portoit dans les vaisseaux que la nature n'a pas destinez à soufrir des dilatations soudaines de cette nature. C'est à mon avis par la même raison qu'on a souvent trouvé des fœtus dant la capacité de l'abdomen; car les trompes étant rompuës, le placenta quoiqu'il leur soit attaché, ne peut pas porter le poids du fœtus. Et dans la matrice même si le fœtus n'etoit pas soutenu de toutes parts, par l'eau qui est contenuë dans l'Amnios, dans laquelle il nage, les femmes se bleſſeroient

seroient presque toûjours. Il y a aussi quantité d'exemples qui prouvent que cet accroissement des trompes (ce qui est plus merveilleux) arrive quelquefois, même lorsque le fœtus y est contenu, quoi que les vaisseaux soient rompus & que les parties dont elles sont composées, soient detruites. Je n'en ai voulu citer ici qu'un seul exemple qui servira pour tous les autres; on en pourra voir la figure dans la planche 3.

On voit ici les trompes avec la matrice d'une figure assez extraordinaire, & les vaisseaux spermatiques qui ne sont pas dispofez à la maniere accoûtumée, avec les Ureteres doubles. J'ai bien voulu donner ici en peu de mots l'histoire de ce cas, comme faisant à nôtre sujet.

La fille d'un certain bourgeois d'une condition mediocre, s'étoit mariée avec un gentilhomme; mais l'inégalité de la condition l'ayant fait mepriser aux parens de son mari, elle s'en vit enfin abandonnée; en sorte qu'elle fut obligée de vivre à Amsterdam pendant quelques années en son particulier, accablée de chagrin de pauvreté. Aprez quelque tems le mari revint, & l'alla souvent voir, lui promettant de la remettre en son premier état. Parmi ces nouvelles caresses cette femme se crût grosse, & elle se confirma toûjours plus dans cette opinion par l'enflure de son ventre, & par la suppression de ses mois (quoi qu'elle n'en put rien conclurre de certain par ce qu'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit plus ses regles.) Cependant les parens du mari ayant eu avis de cela entreprirent cet homme, lui firent changer de dessein, & l'alienerent derechef si fort

fort de sa femme qu'il la quitta, & ne l'alla jamais plus voir. Ce dernier abandon de son mari plus rude encore que le premier, affligea si fort cette femme que pendant tout le tems de sa prétenduë grossesse, on la vit toûjours triste, mélancholique, & accablée d'ennuis. Enfin aprez que les neuf mois furent écoulez, il n'arriva aucun accouchement; cependant la sage-femme qui l'aloit voir, la croioit effectivement grosse, quoiqu'elle n'eut jamais senti aucun mouvement d'Enfant; aportant pour raison de l'opinion qu'elle en avoit, que le fœtus étoit languissant comme la mere, & que la foiblesse où il se trouvoit l'empéchoit de se remuër. Comme donc aprés que ce tems fut écoulé on vit qu'elle n'accouchoit point, on crut qu'elle étoit hydropique, & pendant deux ans depuis ce tems là, elle prit toûjours des remédes contre l'hydropisie mais en vain. Comme elle étoit obligée de garder le lit, & qu'à cause de l'horrible grosseur & tumeur de son ventre, à peine pouvoit on voir les parties superieures & inferieures de son corps, on m'apella pour lui faire la paracentese. Mais dès que je vis cette femme en cet état, je ne voulus nullement entreprendre cette operation, ayant toûjours cru qu'il y avoit de la temerité de tenter l'operation de la paracentese dans l'hydropisie formée; de laquelle nous parlerons une autre fois. Cette femme étant morte quelques jours après, j'ouvris son corps, & je ne trouvai pas la moindre quantité d'eau dans la cavité de l'abdomen, toute cette tumeur prodigieuse n'ayant été autre chose qu'une des trompes de la matrice extraordinairement enflée & grossie, qui contenoit environ

150.

150. livres d'eau que nous en avons tiré. Mais pour mieux pouvoir examiner le tout, & avec plus d'exactitude, je portai à la maison cette trompe avec la matrice qui y étoit jointe, en ayant eu la permission, & j'en fis tirer une figure au vif: on en peut voir le portrait chez moy; & j'en donne ici la description.

PLANCHE TROISIEME.

AAA. Les trompes de fallope droites pleines d'eau.
bb. Les deux cavitez de la matrice.
c. Un Isthme entre les deux cavitez de la matrice.
d. L'orifice interne de la matrice.
e. Les trompes de fallope gauches qui sont entre les deux cavitez de la matrice.
f. La vescie.
gggg. Les Ureteres doubles de chaque côté.
hh. Les arteres spermatiques.
ii. Les veines spermatiques.
l. La Veine spermatique sortant du rein.

La substance membraneuse de la trompe, aprés qu'on en eut tiré l'eau, pesoit plus de trente livres.

Une portion de cette trompe qu'on peut voir par dedans, se voit dans la planche quatriéme. On y voit de diverses sortes de substances; sçavoir AAA. sont des tumeurs carcinomateuses, formées de la matiere contenuë dans les glandes de la trompe; car nous ne réconnoissons point d'autre difference entre une tumeur schirreuse, cancreuse, ou carcinomateuse, & quelle autre tumeur que ce soit qui degenere en abscez,

scez, sinon que la matiere qui fait le cancer est une liqueur separée & encore contenuë dans le corps de la glande sans être mêlée avec aucune autre humeur, par l'obstruction du vaisseau qui sert à la separation de la liqueur, laquelle y croissant continuellement, & n'en sortant pas à cause de la dureté & fermeté de la membrane qui envelope la glande, & ne trouvant point d'autre chemin pour retourner dans le sang, ne peut point se résoudre, mais s'épaissit là & fait que les glandes se durcissent, & ne peuvent plus donner lieu à ramollir & à dissiper la matiere qui y est contenuë. De là vient qu'elle ne peut point être changée en pus; car pour qu'il se fasse du pus il est necéssaire qu'il y ayt un mêlange de diverses humeurs comme on verra ci-après en son lieu. Mais les tumeurs qui peuvent suppurer dans les parties glanduleuses, sont formées par des humeurs qui sont déja sorties par les vaisseaux secretoires, hors des glandes, & qui y sont extravasées, & mêlées avec des humeurs de differente nature; desquelles choses nous ferons un traité particulier ailleurs. bbb. est la lymphe changée en forme de gelée, & qui a été trés certainement separée dans les glandes des trompes.

Avant que de quitter cette histoire, j'ai dessein de dire mon sentiment sur la cause de la grosseur extraordinaire de cette trompe. Je ne doute point que cette femme n'ait été grosse, & que le fœtus ne se soit arrêté dans la trompe, où il n'a pas beaucoup creu, étant mort peu de tems aprés la conception, quoiqu'on n'aye pû le voir à cause de sa petitesse & du dérangement qui a été fait de la substance de

de la trompe dans la dissection qu'on en a faite. Le fœtus étant mort, le sang s'est porté en plus grande abondance vers cette partie, & les vaisseaux se trouvant en quelque façon plus dilatez, il s'est fait un si grand mouvement du sang vers les glandes dont la tunique interne de la trompe est toute parsemée, qu'il s'y est fait une continuelle separation de lymphe qui a enfin produit cette hydropisie de la trompe; à cause que cette lymphe ne pouvoit trouver aucuns chemins pour r'entrer dans le sang, & que l'insertion de la trompe dans la matrice étoit fermée : Ce qui se voit dans la figure troisiéme, où la matrice paroit bouchée du côté de la trompe.

Nous avons veu le placenta (ou l'arriere faix) desséché & changé en une substance membraneuse.

Cela devoit necessairement arriver; car aprés les neuf mois le fœtus étant déja mort, il n'a plus pu se faire de circulation du sang, & quoique le placenta ne fut pas separé de la trompe par l'effort du fœtus qui cherchoit en vain la sortie, comme elle se separe de la matrice dans un accouchement naturel, si est ce pourtant que le sang n'a pas pu circuler de la part de la mere, parce que le sang de la mere arrivant aux veines du placenta, & y rencontrant le sang du fœtus qui n'a plus de mouvement, il doit perdre le sien propre; parceque quoiqu'il fit effort pour entrer dans les conduits de communication dans lesquels il s'insinuoit auparavant, il ne pouvoit pourtant pas mettre en mouvement le sang du fœtus;

mais étant arrivé dans les conduits de communication au delà de la circonference de la circulation des trompes, & s'arrêtant là sans pouvoir revenir ; il passoit dans la substance de la membrane. C'est par la même raison que nous voyons qu'aprés la naissance d'un Enfant, il se fait quelque chose de semblable dans les vaisseaux umbilicaux, où le sang croupissant depuis le Nombril qui est lié, jusques aux arteres crurales, & ne pouvant pas regorger pas les arteres umbilicales en faisant un mouvement contraire, se desséche enfin, & se change en une substance membraneuse & en ligament. Ce changement du sang qui se fait peu à peu & par degrez, se peut remarquer tous les jours dans les veaux mieux que dans les autres animaux. Au reste il faut prendre garde ici en passant à une chose qui paroit fort clairement de ce que nous avons dit, sçavoir que le sang qui est bien mêlangé & en qui il se trouve une juste proportion des parties qui le composent, quoiqu'il croupisse, non seulement ne se change point en pus, mais même ne se corrompt pas ; c'est dequoi nous avons parlé ailleurs. Ce placenta n'ayant presque plus de sang, étant changé en membrane, & ne faisant presque plus qu'une même partie avec la substance de la trompe, n'a pu qu'en partie se separer de la trompe dans l'operation que j'ai faite, comme l'on peut le voir dans la figure. Enfin cette union du placenta & des trompes, & ce changement qui se fait en une seule & même membrane, font voir clairement la continuité de leurs vaisseaux. Car si ces parties n'étoient que contiguës, comme plusieurs veulent ; & si le placenta ne recevoit quel-

quelque chose de la matrice, ou de la trompe, que par une simple succement, certes il n'arriveroit pas un changement entier dans une seule membrane, comme nous le voyons dans ce cas. Mais il arriveroit plutôt que ces parties se detacheroient d'elles mêmes, aprés la mort de l'Enfant, & que même elles auroient pu se separer facilement l'une de l'autre dans cette operation.

Son fardeau lui paroissoit plus pesant & plus incommode qu'à l'ordinaire.

Nous croyons que cette incommodité vient de ce que le lieu est trop étroit, & de ce que l'Equilibre du corps éstoit ôté. Car les trompes, dans quelques femmes, ont une structure toute differente de la matrice, & leurs vaisseanx ne sont pas disposez par la nature à se développer si facilement que dans la matrice, qui s'étend & s'aplanit comme feroit un linge qu'on auroit plié, & qu'on auroit un peu emmoncelé & mis comme en peloton. C'est ce qui a fait que le moindre mouvement de l'Enfant lorsqu'il étoit dans les trompes, a deu causer une incommodité extreme. D'ailleurs l'Equilibre du corps étant oté cela a deu causer aussi beaucoup de mal à la femme; car nous sçavons combien il est incommode à quelque partie externe de notre corps que ce soit, de balancer inegalement un fardeau. C'est ce que l'experience nous fait voir tous les jours dans les portefaix, qui portent assez commodement & sans se beaucoup fatiguer, un fardeau pour pesant qu'il soit, lorsqu'il est mis sur le dos ou sur la tête dans un juste équilibre.

bre. Et si au contraire la chose arrive autrement, il leur est impossible de le porter, non pas même de le soutenir un seul moment. Ce qui fait que nous ne doutons pas que le corps de l'Enfant se trouvant situé non au milieu de l'abdomen, mais à côté, il n'ayt causé beaucoup de peine, & beaucoup d'incommodité à la malade.

Il n'y a pas lieu de douter que le fœtus ne fut mort alors.

On demande ici, pourquoi cet Enfant qui n'avoit point d'issuë pour sortir, à qui il ne manquoit point de nourriture, de qui il ne s'etoit écoulé aucunes eaux, enfin à qui il n'avoit été rien ôté; pourquoi, disje, il n'a pas vêcu plus long-tems, mais est mort précisément après les neuf mois écoulez, puis qu'il y a quantité d'histoires assez dignes de foy qui nous parlent de plusieurs enfantemens de dix, & d'onze-mois? Je répons, que lors que le tems de l'enfantement s'etend au delà du neuviéme mois, il est certain que le fœtus est foible, & que l'accroissement de ses parties s'est fait beaucoup plus lentement que de coûtume; & cela même marque que le trou, ou *foramen* ovale dans le cœur s'est diminué & resserré plus tard: Car nous regardons la diminution de ce *foramen* comme la grande & la veritable cause du mouvement de l'Enfant, qui l'oblige à chercher la sortie, & à donner des coups de pied qui font déchirer les membranes. Quand ce trou ovale est fait plus petit, alors le cours du sang dans les poûmons doit être necessairement plus grand, & il n'y en sçauroit passer une plus

grande

grande quantité sans que les vaisseaux du poûmon soient comprimez par l'air qu'on respire, & sans que par consequent le mouvement & la circulation du sang n'y soient hatéz. Que s'il en arrive autrement, le mouvement du cœur est troublé, les fonctions ordinaires sont déréglées, & l'Enfant meurt enfin : Or tout cela arrivoit necessairement au fœtus renfermé dans les trompes dont il s'agit ici.

Au dixiéme mois les menstrues ont récommencé à couler.

Aprés la mort de l'Enfant comme il ne recevoit plus aucun sang, ce sang reprit son cours naturel, & se déchargea de la maniere ordinaire, par les vaisseaux secretoires comme ont accoutumé de couler les mois. Les Autheurs ont de opinions differentes sur la cause de l'écoulement des menstruës des femmes. Il y en a qui disent qu'il vient de ce que dans la substance interne de la matrice, *il y a fort peu de veines pour la circulation du sang qui y vient en grande abondance par les arteres qui sont là en tres-grande quantité :* & comme les orifices des tuyaux de la matrice sont lâches & mols, il arrive de là que le sang qui regorge, & qui à cause de son abondance ne peut pas circuler assez tôt, s'écoule par les orifices entrouverts des tuyaux, & par les extremitez des vaisseaux qui sont dans le col de la matrice, comme étant superflu, & surchargeant la nature par sa trop grande quantité. D'autres attribuent la cause de cette évacuation *à un certain ferment de la matrice*, & croient qu'il se produit une certaine matiere fermentative dans

dans la rate, dans le foye, dans le pancreas, dans les glandes, & dans d'autres parties, qui étant portée avec le sang, par les arteres, ou par les vaisseaux lymphatiques, dans la matrice, & s'y arrêtant en partie, & s'y amassant petit à petit, (car on trouve toûjours dans les personnes qu'on ouvre, une certaine humeur visqueuse ou mucilagineuse) reçoit une certaine qualité particuliere d'une proprieté specifique de la matrice; comme elle reçoit dans l'Estomach une autre qualité particuliere qui forme le chyle, des alimens. C'est pourquoi cette qualité étant excitée par la chaleur du lieu, volatilise si fort dans l'espace d'un mois, dans les personnes saines, cette humeur dans laquelle elle est comme dans son sujet, qu'elle fermente d'elle même, & introduit dans le sang une certaine fermentation specifique, par laquelle tout le corps de la femme, & sur tout les parties voisines de la matrice, sont comme deréglées, plus ou moins pourtant, & le sang superflu qui dilate par la fermentation où il se trouve, les orifices des vaisseaux, est poussé en dehors; mais lorsque cette qualité, ou que la volatilité de cette humeur fermentative vient à manquer, comme il arrive dans les femmes grosses, dans celles qui sont refroidies, ou qui ont été accablées par une longue maladie, comme aussi dans les bêtes, cette évacuation periodique de tous les mois manque aussi.

D'autres atribuent l'écoulement periodique des mois, aux influences de la Lune, qu'ils disent dominer sur les humeurs; de là vient ce proverbe

Les vieilles femmes ont leur fleurs en Lune vieille, & les jeunes en Lune nouvelle.

Mais

Mais sans m'arrêter à toutes ces opinions dans lesquelles chacun abonde en son sens, je dirai mon sentiment en peu de mots. Je crois donc qu'il arrive ici la même chose qui a accoûtumé d'arriver dans le tems de la grosseſſe, lors que le fœtus est nourri du sang de la Mere. Car comme dans les femmes grosses le sang a accoûtumé de couler au travers des glandes de la matrice à la place de cette humeur visqueuse qui s'en separe ordinairement, & continuellement; Aussi il faut croire qu'il arrive la même chose dans les femmes qui ne sont pas grosses lorsqu'elles ont leurs mois, où l'on voit qu'une portion du sang qui abonde, cherche sur tout sa sortie par ces glandes qui sont disposées naturellement en sorte que leurs pores sont facilement dilatez par le mouvement impetueux du sang lors qu'il est augmenté; & sont aussi facilement resserrez, lorsque ce mouvement est diminué: desorte qu'alors ils ne donnent passage qu'aux humeurs mucilagineuses qui doivent être separées. C'est ainsi que je crois que le sang menstruel coule, & non par les bouts des vaisseaux ouverts, comme l'ont creu les Anciens; car ces vaisseaux une fois ouverts ne se refermeroient qu'avec peine. Or on prouve assez clairement *à posteriori*, que ce sang menstruel s'ecoule par les pores des vaisseaux dont les glandes sont composées, lors que nous examinons l'état des parties: par Exemple dans les fleurs blanches où il y a une humeur qui se separe dans ces glandes à la maniere ordinaire, mais en plus grande quantité qu'il ne faut. Car lorsque les humeurs sont augmentées à la maniere accoûtumée, que quelqu'une de leurs parties se doit vuider, & que

le

le mouvement du sang est plus tardif dans ces corps qui ont les fleurs blanches, le sang ne sort pas par les pores qui le separent, à cause de son mouvement diminué & ralenti; mais cette humeur qui avoit accoûtumé de se separer là, s'écoule en plus grande quantité, & sort dehors dans plusieurs malades non seulement en certain tems, mais continuellement, à cause que les pores sont trop flasques & trop ouverts par cette humeur acre qui y passe continuellement, & qui empêche qu'ils ne se resserrent, comme ils ont accoûtumé de faire après l'écoulement des mois : de sorte que par cette continuelle évacuation, les femmes qui ont les fleurs blanches sont par trop afoiblies, & en deviennent comme étiques. Cela étant ainsi, il paroit assez clairement combien il est difficile de guerir ces fleurs blanches, & de rafermir ces pores pour qu'ils se puissent encore resserrer à leur ordinaire : C'est dequoi aucun praticien ne disconviendra. Au reste on pourroit aporter beaucoup de phœnomenes qu'on remarque souvent dans la gonorrhée virulente des femmes, pour l'eclaircissement de mon opinion : Mais nous parlerons de cela dans une autre occasion. Nous ne reconnoissons pas la fermentation dans le sang, ni les autres causes que les Anciens raportent, pour la veritable cause du flux menstruel, mais seulement la trop grande quantité du sang bien constitué, qui cherche sa sortie lorsqu'il est en une quantité qui surcharge la nature, & qu'il fait effort pour se decharger par les voyes qui sont propres à cela, & qui y sont destinées par la nature ; telles que sont les glandes de la matrice & du vagina. Cette décharge est necessaire dans les femmes qui ne

sont pas grosses ; Car outre quelques differences exterieures de conformation qu'il y a entre la constitution du corps d'un homme & celui d'une femme, il y a encore celle-ci particuliere, qui est que dans les femmes, sur tout celles qui ont atteint l'âge de puberté, la sanguification est plus abondante qu'il ne faut pour la nourriture du corps ; en sorte qu'au temps de la grossesse elles peuvent nourrir leur fœtus de leur sang qui abonde pour cet effet : au lieu qu'à celles qui ne sont pas grosses, cette trop grande quantité de sang doit être vuidée de la maniere que nous avons dit. Car si elles n'avoient cette faculté de produire plus de sang que lorsqu'elles sont grosses, & qu'elle vint à cesser incontinent aprés l'enfantement, comment est-ce, je vous prie, que cela se pourroit faire sans un grand & extraordinaire changement qui arriveroit à la femme ? Mais comme cette quantité & cette abondance de sang superflu vient premierement dans la jeunesse ; aussi passe-t-elle dans la vieillesse lorsque la nature ne peut plus fournir à une si grande sanguification. Nous disons aussi que les menstruës des femmes sont faits d'un sang bon & loüable, & que par cette évacuation qui arrive tous les mois, il ne sort pas des humeurs qui ayent une qualité ennemie du corps, comme les Anciens l'ont creu, mais le bon & le veritable sang qui n'incommode que par sa quantité ; car s'il péchoit aussi en qualité il produiroit, suivant cette supposition, de tres-fâcheux accidens aux femmes grosses en qui il ne se fait point d'évacuation, à cause de la retention de ces humeurs : ou du moins nous serions contraints de réconnoitre que le fœtus est nourri d'un sang impur,

impur, ce qui pourtant eſt contraire à l'experience.

Il étoit d'une juſte grandeur ſans aucune pourriture.

Le fœtus étant une fois attaché par le moyen du placenta à la tunique interne des trompes, & recevant le ſang de ſa mere de la maniere qui a été dite; & l'eau de l'Amnios ſe ramaſſant en une telle quantité que les trompes devoient en être ſuffiſamment étenduës, ou rompuës, il n'y avoit rien qui empêchât que le fœtus n'acquit une juſte grandeur. La petiteſſe du lieu ne pouvant empêcher en aucune maniere ſon accroiſſement, puiſque ce n'eſt point le corps du fœtus croiſſant, mais l'eau de l'Amnios qui étend les trompes à proportion de ce qu'elle augmente, & qui empêche que le fœtus n'en ſoit comprimé.

Or nous remarquons tous les jours que les parties membraneuſes s'étendent plus facilement par le moyen de l'humidité qu'elles contiennent, que lors qu'elles ſont ſéches, dures & ſans humidité. Dans l'hydrocephale, par Exemple, les membranes du crane ſe dilatent aiſément, & preſque ſans aucune douleur; ce qui empêche la formation des os, parce que cette humidité qui y eſt contenuë relâche les vaiſſeaux dont ces membranes ſont compoſées & favoriſe le cours du ſang, par où l'oſſification eſt empêchée. Nous remarquons tout le contraire dans les cas ou les membranes ſont dilatées par un corps dur: par Exemple, par la pierre qui eſt arretée dans l'uretére, qui n'en eſt pas ſeulement extrémement étenduë, mais

qui

qui en soufre de cruelles douleurs. Or comme l'eau de l'Amnios favorise l'accroissement & l'extension des parties, aussi croyons nous que le fœtus ne se nourrit pas de cette eau, mais du sang de la mere, & que les vaisseaux dont son corps est composé, sont agrandis par l'apposition des particules de l'humeur qu'elles charrient; & c'est en cette maniere que nous croyons que le corps s'accroit, puis qu'il va assez de sang au fœtus, comme nous avons déja veu, & que le sang & les humeurs qui s'en separent sont suffisantes pour la nourriture de toutes ses parties. De là vient que nous attribuons un autre usage & une autre necéssité à l'eau de l'Amnios, qui est de servir à une plus grande extension de la matrice, ou du lieu où se tient le fœtus, pour que ses parties puissent recevoir l'accroissement qui leur est necéssaire, qu'il puisse se mouvoir plus aisément, & qu'il ne soit pas comprimé par les côtez de la matrice ou des trompes. Elle a d'ailleurs aussi ses usages au tems de l'Enfantement, en rendant gliſſans les conduits qui sont destinez à la sortie du fœtus. Nous ne disons pourtant pas qu'il n'entre quelque peu de l'eau de l'Amnios dans la bouche de l'Enfant, pour humecter interieurement & pour dilater ses intestins, depeurqu'ils ne se retreciſſent par trop; (car le retréciſſement des intestins peut arriver par la faim ou par quelque autre cause trop desséchante, dont nous voyons tous les jours des Exemples) ou bien pour adoucir la bile, le suc pancréatique, les humeurs & les levains qui se separent dans les tuniques du ventricule & des intestins: lesquelles humeurs étant separées du sang qui circule & qui a toutes ses parties,

ties, & ne trouvant point sur quoi agir, acquierent de jour en jour une plus grande acrimonie; mais elles sont adoucies fort à propos par cette eau de l'Amnios dont nous venons de parler. Nous croyons aussi que le Meconium est formé de ces humeurs qui se separent dans les intestins du fœtus, & non pas du residu de l'eau de l'Amnios.

Mais peut-etre quelqu'un demandera ici pourquoi je dis que le fœtus humain se nourrit de sang, & non plutôt de quelque autre humeur comme font les poulets dans l'œuf, qui ne reçoivent aucun sang pendant tout le tems que la poule les couve ? D'autres objectent que dans la plus part des bêtes on separe les cotyledons de la matrice sans qu'il sorte aucun sang, & que par consequent il n'y a pas d'apparence que le sang passe de la matrice dans les cotyledons; mais qu'il se separe dans la substance de la matrice une humeur toute differente, qui passant dans les cotyledons sert à la nourriture des animaux, & à leur accroissement.

A cela je répons que tous les animaux ne se ressemblent pas en toutes choses, & que le Créateur a mis une si grande diversité dans les Créatures pour nous porter d'autant plus à admirer & à réconnoitre les merveilles de ses ouvrages, & leurs diverses perfections. Et qu'est-ce, je vous prie, qui empêche que l'œuf dans l'ovaire humain ne puisse recevoir de la mere une assez grande quantité de matiére pour suffire à l'accroissement & à la nourriture du fœtus; qu'en suite il ne descende par le grand conduit des trompes dans la matrice; qu'il n'y soit comme couvé sans s'y attacher, & qu'il

qu'il n'en sorte en suite en son tems ? Il n'y a rien aussi qui empêche que les femmes ne puissent faire effectivement des œufs. C'est pourquoi nous pouvons faire cette réponse à l'objection, scavoir qu'il a plu à Dieu de diversifier l'ouvrage impénetrable de la generation, selon la diversité des animaux. Ainsi quand bien on accorderoit qu'il est vrai que les bêtes ne sont pas nourries de sang, dans le ventre de leur mere, mais seulement de l'humeur qui est separée dans la substance de la matrice, il ne s'ensuivroit pourtant pas de là que la même chose arrive dans l'homme; car les autres animaux femelles n'ont ni les pertes aprés avoir fait leurs petits, ni les menstruës dans le tems qu'elles ne sont pas pleines. Mais dans les femmes si le placenta se separe & se detache de la matrice devant la sortie du fœtus, il en sort une si prodigieuse quantité de sang, que la mere en meurt en fort peu de tems, & que le fœtus en est aussi comme noyé, à moins qu'il ne soit promptement tiré dehors par une personne adroite & habile. Ce qui étant fait, la matrice se debarrasse & se décharge, & se resserrant peu à peu elle s'affaisse, ses vaisseaux sa referment pour la plus grande partie, & l'hémorragie diminuë insensiblement. Or s'il n'y avoit point de passage pour le sang de la matrice dans le placenta, d'où pourroit venir une si grande hémorragie ? Et pourquoi après le détachement du placenta, cette autre humeur qu'on veut qui se separe, n'est elle pas la seule qui s'ecoule ? D'où je conclus sans craindre de me tromper, que le fœtus humain se nourrit du sang de la mere, & qu'il en tire son accroissement. Nous avons déja veu en

quelle maniere le fœtus a pu, dans le cas dont il s'agit, croitre jusques à une juste grandeur dans les trompes comme dans la matrice; mais plusieurs personnes s'etonnoient comment ce fœtus a pû se conserver entier & sans se corrompre pendant tant de mois; sur tout ceux là en étoient surpris qui avant que l'operation fut faite, avoient soutenu qu'il n'y avoit point de fœtus se fondans sur cette raison, qu'un fœtus qui demeure renfermé un si long-tems dans la matrice, a accoûtumé de se corrompre & le doit faire aussi necéssairement. Et certes il faut avoüer que cela arrive le plus souvent, ou même toûjours, quand le fœtus est contenu dans la matrice même, & lors qu'aprés qu'il est mort il n'en est pas tiré; ce qui arrive à cause de l'entrée de l'air qui s'insinuë dans la matrice par son orifice interne; dequoi on voit une infinité d'exemples. Mais comme ce fœtus ici est demeuré dans les trompes, la même chose n'a pû arriver à cause qu'il n'y a absolument aucune entrée pour l'air exterieur, qui s'il eut penetré jusques dans les trompes, auroit sans doute causé la corruption du fœtus. La verité de ce que je viens de dire se prouve par l'experience que font tous les jours les Chirurgiens, qui rémarquent que les parties qui sont attaquées de quelque indisposition, & qui sont renfermées dans quelque cavité du corps, se corrompent, & viennent à suppuration dès que l'air exterieur les touche: au lieu que le contraire arrive ordinairement lors que l'air n'y a pas d'entrée. Le cas present nous fournit un exemple de ces deux choses; car le fœtus n'a receu aucune corruption tandis qu'il a été comme caché dans les trompes, jusqu'à ce que l'ul-

cere

cere sortant de la membrane interne de la trompe, s'est avancé jusques à la surface externe de la peau, par la substance lâche & fongueuse de laquelle les parties de l'air venans à s'enfinuer, ont donné lieu à la corruption, qui s'est communiquée aux parties voisines de l'ulcere & à celles qui sont au dessous. Car s'il n'y eût pas eu cet ulcere, le fœtus se seroit conservé, sans difficulté, exempt de toute pourriture : puis qu'on a souvent trouvé des fœtus dans les trompes tout-à-fait desséchez sans aucune corruption, quoi qu'ils y eussent demeuré plusieurs années, & qu'ils y eussent pris la forme d'une boule qui n'avoit aucune figure par de hors, ce qui les faisoit prendre pour des moles, ou des pieces de chair sans aucune forme : dans lesquels pourtant quand on les a examinez de prez & qu'on les a debroüillez un peu, on a veu le plus souvent toutes les parties du fœtus avec toutes les proportions qu'elles doivent avoir. Mais ces parties qui sont envelopées de leurs membranes, après la mort du fœtus, sont tellement comprimées par le resserrement de la trompe, qu'elles ne font plus paroitre qu'une figure irreguliere, & une surface inegale ; ce qu'on peut souvent remarquer dans les vaches qu'on engraisse & qu'on tuë à cause de leur sterilité. Il seroit arrivé la même chose dans le cas present si l'os parietal d'un côté, n'avoit pas passé par dessus le même os de l'autre coté, à cause du pressement inégal de la trompe, & n'avoit blessé le peritoine par son bord fait en forme de scie, & causé par là un ulcere fongueux, & capable de faire entrer l'air dans la cavité de la trompe.

On n'a trouvé aucune eau de l'Amnios mais seulement une matiere mucilagineuse.

On ne peut plus douter que toutes les liqueurs qui sont naturellement contenuës dans les cavitez de nôtre corps, ne se separent du sang dans les membranes glanduleuses où elles sont contenuës, & que selon la proportion qu'elles s'en separent, elles ne rentrent dans le sang en la maniere que nous avons dit ci-dessus. C'est ainsi que nous croyons que *l'Eau du pericarde* se separe du sang dans la surface interne & glanduleuse du pericarde, & qu'elle rentre ensuite dans le sang, & se renouvelle ainsi en quelque façon, par un continuel changement; au lieu que si c'étoit toûjours la même, & qu'elle croupit, elle ne pourroit pas servir aux usages auxquels la nature la destinée, étant sans cesse depoüillée de ses parties les plus subtiles, qui s'échapent par les pores qui sont aussi tres-deliez. Car il arriveroit par là qu'elle s'épaissiroit trop & que bien loin d'aider & de faciliter la liberté du mouvement du cœur, elle y aporteroit de l'empéchement. De même l'experience nous aprend que *l'humeur aqueuse* s'engendre dans l'œil, & suit les loix de la circulation, comme les autres sucs; veu que quelquefois elle a accoûtumé de se rengendrer s'il arrive par quelque accident, qu'elle s'ecoule & se perde. Par la même raison nous croyons que l'eau qui est contenuë dans l'Amnios pendant tout le tems de la grosseſſe, n'est pas toûjours la même en nombre, & qu'elle est raportée dans le sang du fœtus par le moyen des vénes qai sont dans les membranes, (à la reserve de quelque peu qui entre par la bouche) & qu'elle est rénouvellée & refaite par l'humeur qui se separe de ce même sang dans la surface interne & glanduleuse du placenta. Ce qui fait voir que ce que le

Poëte

Poëte dit est vrai tant dans le petit que dans le grand monde sçavoir.

Que l'Eau qui croupit se corrompt d'abord

Nôtre cas présent nous fournit un bel exemple de cette verité ; puisque l'eau de l'Amnios ne circulant plus après la mort du fœtus, a perdu ses parties les plus subtiles par l'insensible transpiration, & ce qui restoit s'est épaissi & caillé en forme de gelée, & n'a plus eu assez de force pour garantir le fœtus de la compression des parties environnantes. Nous remarquons aussi que lorsqu'il y a des eaux qui sont ramassées & croupissantes dans la pluspart des autres cavitez du corps, elles changent de couleur, & paroissent troubles & comme caillées. J'ai ouï dire à Monsr. Sylvestre Docteur de Londres, qu'il avoit veu un certain hydropique qu'on avoit ouvert, de qui on avoit trouvé l'abdomen tout plein d'une certaine gélée. Il m'est aussi arrivé qu'étant à Amsterdam pour le traitement palliatif d'un homme qui avoit un hydrocele, je lui perçai le scrotum à la maniere que Barbette le pratique, par en faire sortir l'eau qui y estoit contenuë ; je n'en retirai qu'une eau épaisse & gluante qui ne sortit pas d'elle même, & qui ne degoutoit que lors qu'on l'exprimoit avec les mains : en sorte que je ne pus plus la faire sortir par la seule punction, ce que j'avois pourtant fait d'autres fois heureusement dans ce même malade. C'est pourquoi je lui proposai qu'il en falloit venir à la cure éradicative, de laquelle il n'avoit pas voulu entendre parler jusques là ; mais voyant qu'il ne pouvoit pas recevoir de soulagement par cette voye ordinaire, il s'y soûmit à la fin. Comme donc j'ouvrois toute la cavité du scrotum, pour separer la membrane qui fournissoit

de l'humidité continuellement, & pour en empêcher le retour, je trouvai de l'eau de diverses couleurs, trouble & tenace: Ce qui provenoit sans doute, de ce que la partie la plus subtile avoit été dissipée par transpiration, à cause des continuelles fomentations dont le malade s'etoit servi depuis plusieurs mois par l'avis de son Medecin; ce qu'il n'avoit pas fait au commencement, & aussi l'eau avoit elle été plus claire & plus liquide. Ainsi il paroit maintenant assez clairement d'où est venuë, dans le cas present, cette matiere mucilagineuse qui environnoit le fœtus, & qui couvroit toute la surface interne de la trompe: que cette matiere étoit la partie la plus épaisse de l'eau qui se separe dans l'Amnios, qui n'avoit pu se dissiper par l'insensible transpiration & que ce n'étoit nullement une matiere purulente, comme il sembloit d'abord à quelques uns de ceux qui étoient là presens. C'est ainsi que ceux qui trouvent souvent une semblable matiere mucilagineuse dans les cadavres, & qui croyent que c'est une matiere purulente, se trompent. Je me souviens d'avoir ouvert l'abdomen d'un certain hydropique, en qui on avoit fait l'operation de la paracentese, pour vuider les eaux; mais sans aucun succez (comme il arrive ordinairement) où je trouvai une semblable matiere qui couvroit tous les intestins, & toutes les autres parties du bas ventre; ce qui fit croire d'abord à quelques uns de ceux qui étoient presens, que tous les intestins & les autres parties étoient ulcerées, d'où ils concluoient que c'étoit là la cause du mauvais succez. Mais lors que cette matiere eut été ôtée par le moyen des Eponges & de l'eau tiede, il ne parut aucun

cun ulcere dans l'abdomen, & la surface de toutes les parties qui y sont contenuës paroissoit saine & sans avoir aucun mal. Si nous examinons avec quelque soin tout qui est necéssairement requis, pour la formation du pus, nous ne nous tromperons pas si facilement sur cette matiere: sur quoi je ne ferai point difficulté de dire en peu de mots mon sentiment. Nous croyons donc qu'il n'y a aucunes humeurs de nôtre corps quoiqu'extravasées, qui sepuissent changer en pus, tandis qu'elles restent pures & sans aucun mêlange des autres humeurs; & ainsi nous soutenons que le sang qui est extravasé, qui a la même tissure que dans les vaisseaux, & qui reste dans les interstices des parties sans mêlange, ne se change point en pus; c'est ce que l'experience de tous les jours nous aprend dans la Chirurgie. Car on remarque souvent que le sang qui est extravasé, sur tout au sommet de la tête après une chute, demeure quelques semaines sans se corrompre; & qu'on le retire sans qu'il ayt receu aucun changement, lorsqu'après avoir fait plusieurs fomentations, & appliqué plusieurs topiques resolutifs inutilement, on est enfin obligé d'en venir à ouvrir la tumeur. Tout le changement que le sang peut recevoir, & qu'il reçoit ordinairement dans un tel cas, est qu'il paroit quelquefois comme en quelque façon coagulé, sur tout lorsque par le continuel usage des fomentations, sa partie la plus subtile s'est évaporée par l'insensible transpiration. Je me souviens que j'ai retiré le dix-neuvieme jour après une chute, du sang beau & coulant qui avoit été extravasé dans le sommet de la tête d'un maitre de vaisseau, qui après avoir trop bû, tomba du plus haut du navire jusques

au fonds par un trou qui se trouva ouvert. Car quoiqu'on lui eut tenu l'emplâtre de cumin toûjours appliqué sur la partie ; cependant parce qu'on n'avoit pas rasé les cheveux, mais qu'on les avoit seulement coupez avec les ciseaux ; & par ce qu'il avoit la peau fort dure, ce qui venoit de ce que sans craindre les injures de l'air, il alloit toûjours tête nuë ; les parties les plus subtiles du sang ne s'étoient pas évaporées : ce qui avoit été cause qu'on avoit trouvé le sang tout fluide. J'ajoûterai encore un autre exemple d'un sang qu'on a trouvé caillé sans aucune corruption, & qui étoit renfermé dans une même membrane avec une tumeur carcinomateuse de la glande parotide que j'ai extirpée à Amsterdam l'an 1680. en presence de mon pere. Le malade ayant eu pendant quatre ans, une tumeur carcinomateuse auprés de l'oreille gauche, de la grosseur d'un œuf de poule, y sentit tout d'un coup, une douleur tres-aiguë qui fut suivie d'une augmentation de la tumeur fort considerable : en sorte que dans six semaines elle devint grosse comme les deux poings. Et alors il soufroit une grande douleur tensive toute differente de la douleur lancinante qu'il avoit quelquefois auparavant sentie dans sa tumeur. Les Chirurgiens ayant appliqué pendant une année aprés cet accroissement subit de la tumeur, un grand nombre d'emplâtres & de cataplâmes maturatifs sans aucun succez, dans l'esperance qu'ils avoient qu'ils pourroient amener cette tumeur à suppuration, & persuadez que cet accroissement qui étoit si subitement arrivé, marquoit que c'etoit une extravasation d'humeurs ; ils s'aperçurent que l'humeur

meur n'avoit pas assez de fluctuation ni de maturité pour que la tumeur dut être ouverte; & declarerent qu'il ne restoit plus de moyen de guerison pour le malade que l'extirpation. On consulta aussi entr'autres Chirurgiens, mon pere, qui après avoir tout bien consideré, fut de même avis, sçavoir qu'il n'y avoit plus rien à faire qu'à extirper la partie. Le malade se resolut à soufrir l'operation & se mit entre les mains de mon pere. Ayant donc entrepris l'extirpation en presence de mon pere, comme je separois, à la maniere accoûtumée, la tumeur vers sa base, il sortit une si grande quantité de sang grumeux, que je fus contraint de m'arrêter au milieu de l'operation, & de laver la partie toute pleine de sang, pour pouvoir voir plus aisément ce qu'il y avoit encore à faire. Ayant donc lavé la partie j'emportai heureusement le reste de la tumeur qui étoit de la grosseur d'un œuf, & le malade fut ensuite gueri peu de tems après. Il faut aussi remarquer ici quelque chose de fort singulier; c'est que ce sang grumeux extravasé, & contenu dans la même membrane où étoit contenuë la tumeur carcinomateuse, qui étoit si fort renfermé, & couvert de tegumens si épais qu'il ressembloit lui même en dureté & en inégalité à une tumeur carcinomateuse, n'avoit pourtant aucune matiere purulente. Je pourrois encore raporter plusieurs autres exemples semblables qui sont tres-considerables; mais étant persuadé que ceux que je viens d'alleguer sont suffisans pour faire voir que le sang qui est extravasé, & qui n'est mêlé avec aucune humeur ne se change point en pus, je n'en dirai pas davantage.

On remarque aussi tous les jours qu'il n'y a au-

cune sorte de lymphe qui se change en pus. C'est ce qu'on peut voir dans les hydropiques, dans ceux qui ont un hydrocele, dans l'hydrocephale &c. Nous ne remarquons pas non plus que la lymphe épaisse & grossiere se change en pus; par exemple nous voyons que la lymphe qu'on trouve dans les articulations, & qui sert à faciliter le mouvement des os, lorsque par hazard elle est arrêtée, & forme une tumeur, pourveu qu'elle demeure seule & sans mêlange, sort sous la forme de lymphe dez qu'on a ouvert la tumeur. La lymphe épaisse comme un blanc d'œuf qui forme un *ganglion* ne vient jamais à suppuration, parce que c'est une liqueur separée dans la surface interne des gaines qui embrassent les tendons, pour y faciliter leurs mouvemens; laquelle liqueur ne peut pas sortir facilement au dehors à cause de l'épaisseur de ces gaines, ni revenir dans le sang à cause de l'obstruction des pores. On trouve une semblable lymphe tenace & épaisse dans le *ranula* qui est une tumeur qui vient sous la langue: Elle ne se change jamais en matiere purulente quoiqu'elle y demeure extravasée un an entier & plus. Ce n'est pas seulement dans les parties dont nous venons de parler, mais encore dans les autres parties du corps, qu'on trouve tous les jours de semblables extravasations de lymphe, sans qu'il survienne aucune suppuration.

Si la graisse vient à s'extravaser & a croupir, pourveu qu'elle demeure seule & sans mêlange d'autres humeurs, elle ne reçoit presque aucun changement, à la reserve qu'elle devient plus dure ou plus liquide; mais elle ne se change aucunement en pus, comme on le peut remarquer dans *l'atherome*, *le steatome*, *le melliceris* &c.

Car

Car ces tumeurs durent plusieurs années sans faire aucun mal & sans qu'il s'en ensuive aucune suppuration. En un mot, il faut faire le même jugement des autres humeurs qui se trouvent dans le corps.

Pour donc qu'il se forme du pus, il est nécessaire qu'il s'extravase des humeurs de diverse nature, qu'elles se mêlent, & se fermentent quelque peu ensemble: de là vient que selon la diversité du mêlange & des humeurs, il se forme diverses sortes de pus. S'il se ramasse des humeurs lymphatiques de diverse nature hors des vaisseaux, & qu'elles se mêlent, s'aigrissent & ferméntent ensemble il se forme un pus ichoreux: si le sang est mêlé avec une autre humeur, on l'apelle un pus sanieus: mais pour qu'il se fasse un pus bon & loüable, il faut qu'il se fasse un mêlange de la lymphe avec la graisse: si ces deux humeurs viennent à s'extravaser & à se mêler dans une certaine proportion, il se forme le plus souvent des abscez. On remarque aussi que les parties qui abondent en ces humeurs sont plus sujettes à des abscez; ce qui se voit tous les jours dans les mammelles des femmes: car comme ces parties abondent en ces deux humeurs dont nous venons de parler qui sont necéssaires pour la generation du lait, elles sont aussi souvent attaquées d'abscez. C'est pour la même raison que les interstices des muscles sont les siéges ordinaires des abscez; & même la mouelle des os qui est separée du sang dans la membrane glanduleuse & interne qui couvre les os, circulant comme la graisse commune, se change en pus dez que la lymphe y peut penetrer au travers des os lorsqu'il sont devenus plus poreux. C'est ce qu'on peut remarquer

dans ceux qui ont des *tufs* ; car dans ce cas là les os sont dilatez, ramollis, (par le moyen de l'ouverture des vaisseaux qui entrent dans leur composition) & donnent passage à la lymphe qui est extravasée, & qui passe par dessus; ce que j'ai souvent remarqué. Lors que le pus se forme & qu'il se ramasse en ce lieu, il cause une douleur tres-vive & tres-aiguë ; car comme la douleur des abscez depend autant de l'extension de la partie que de l'acrimonie de l'humeur qui y est enfermée, nous voyons que les parties qui peuvent moins soufrir des extensions soufrent de plus grandes douleurs. Ainsi dez qu'une fois il se forme du pus dans les cavitez des os, & qu'il ne peut pas sortir au travers de la membrane qui couvre la moüelle à cause de la trop grande resistence des os; comme alors cette membrane est comprimée dans toute l'étenduë de l'os, on doit necessairement sentir une tres-vive douleur qui ne peut être apaisée par aucuns remédes, à moins qu'on ne perce l'os jusques dans la cavité pour donner issuë au pus. Au contraire les parties qui n'abondent pas en ces humeurs, sçavoir en lymphe & en graisse, ne sont jamais sujetes aux abscez : tel est le corps charneux du muscle qu'on n'a jamais veu attaqué d'abscez ni plein de pus. Que si on remarque quelque fois du pus ramassé entre les membranes du scrotum, il sort le plus souvent du perinée: de sorte que si nous examinons la chose de prez nous verrons que le pus proprement dit ne s'engendre que de la lymphe mêlée avec la graisse. Et si par l'éloignement de tous les obstacles, il decoule naturellement & de lui-même de l'ulcere ou de la playe; c'est alors un pus louable ou un baume dont la Nature même se

sert

sert pour la guerison des ulceres: de sorte que nous n'avons autre chose à faire qu'à prendre garde de nous servir des remedes topiques qui empêchent qu'il ne reste quelque peu de pus qui pourroit s'aigrir par le séjour, & détourner la consolidation que la Nature tâche de faire, laquelle les animaux se procurent par un instinct naturel, en léchant continuellement la playe. Mais nous parlerons de ceci plus amplement en son lieu, quand nous ferons un traité exprez sur cette matiere. Nous n'avons avancé ce qui vient d'être dit que pour éclaircir le cas présent, & pour faire voir que la matiere qu'on a trouvé dans l'Amnios n'a pas été une matiere purulente.

J'ai fait l'ouverture de la longueur d'un pied.

J'ai fait cette ouverture de cette longueur pour deux raisons; la premiere, afin que quand on auroit tiré le fœtus, on put plus facilement pousser en dehors les parties qu'il faut separer. Car si on n'avoit pas ouvert toute la cavité jusques au fonds, il seroit arrivé qu'une grande partie de la matiere qui devoit être separée, aussi bien que le pus qui couloit continuellement des bords de la playe, & qui à cause de la situation de la malade étoit tombé dans la cavité, se seroit arrêté dans la partie la plus basse de cette cavité, d'où la nature auroit ensuite eu peine à le pousser dehors, avant qu'il se fut corrompu par son séjour, & eût fait mourir la femme après avoir infecté toute la masse du sang. La seconde raison a été afin de pouvoir tirer plus commodement, & sans aucune violence le fœtus par cette ouverture: car si elle avoit été plus petite, & que j'eusse été contraint de tirer le fœtus en faisant quelque éffort &

quelque contusion à la playe, il seroit arrivé de plus grands accidens qui auroient tumefié les parties voisines, & auroient augmenté la fiévre, à quoi cette femme n'auroit pas peu resister; parce qu'ayant été travaillée d'une fiévre continuë avant l'operation, elle étoit déja extremément foible, & comme prête à mourir.

Au reste je pourrois prouver par plusieurs exemples & par un grand nombre d'observations, qu'il est necéssaire de faire de grandes ouvertures & incisions presque dans toutes les operations de chirurgie, toutes les fois qu'il faut tirer de hors quelque grand corps; ce qu'on doit faire dans la veüe de prévenir les accidens fâcheux qui surviennent aprés les petites ouvertures. Je n'en raporterai ici qu'un exemple qui pourra servir de régle dans les autres operations de cette nature.

Un armurier demeurant dans la ville de Franequer, se trouvant incommodé depuis quelques années d'une hernie intestinale, (ou descente de boyaux, laquelle pourtant il pouvoit reduire quand il lui plaisoit, en faisant rentrer presque tous les intestins dans la cavité de l'abdomen; negligea toûjours de se servir d'un bandage: desorte que les intestins par leur pesanteur dilaterent tous les jours plus le peritoine. Cet homme étant un jour sorti de la ville, & se sentant saisi du froid, s'en revint chez lui sans pouvoir plus reduire les intestins à leur place, à cause de l'inflammation & de la tumeur qui se firent autour de l'anneau. Tous ces accidens augmenterent si fort en peu de tems, que les excremens, non seulement ne purent plus passer par les intestins qui étoient dans le scrotum, mais même ceux qui étoient arrivez jusques

à l'an-

à l'anneau regorgerent, & remonterent pour sortir par la bouche. Comme donc il étoit dans ce deplorable état, & qu'il ne paroissoit presque plus d'esperance de vie pour lui; je fus apellé environ les onze heures du soir, & je trouvai le malade agonisant. J'examinai la partie affectée & je vis quelques taches dans le scrotum qui sont des signes assurez d'une gangréne prochaine. Je dis à mes disciples & aux assistans, que tous ces accidens venoient de l'etranglement de l'intestin, & qu'il n'y avoit plus d'autre reméde à faire qu'à reduire l'intestin, après y avoir fait l'ouverture necéssaire, puis qu'on avoit appliqué en vain des fomentations, & autres semblables remédes; & qu'enfin il y avoit du danger à retarder davantage. Après donc que les amis du malade eurent consenti à l'operation, quoi qu'il n'y eut pas grande aparence d'un bon succez, je me mis en devoir de la faire, jugeant qu'il valoit mieux tenter un reméde douteux que de n'en employer aucun, & étant assuré que le malade ne mourroit pas à cause de l'operation, quoiqu'il put peut-être bien le faire par d'autres causes; car je sçavois par experience que cette operation n'est pas mortelle dans le bubonocele, si on la fait comme il faut. Ayant donc preparé tout ce qui étoit necéssaire pour cet effet, je mis le malade avec son lit sur une table: situation telle qu'il la faloit afin que je peusse faire l'operation debout: Et je commençai par ouvrir le scrotum & la production du peritoine, afin de découvrir les intestins qui y étoient contenus: lesquels ayant découverts j'y introduisis le doigt qui est le meilleur de tous les guides, & en même tems des cizeaux, & j'ouvris le scrotum

tum & la production du peritoine dans toute sa longueur ; cela étant fait, les gros intestins aussi bien que les gréles, commencerent à paroitre contre mon attente. Nous vîmes d'abord à nud l'intestin cœcum, avec une grande partie du colum, & encore une plus grande de l'Ileum qui avoient entierement changé de couleur à cause du grand & long étranglement qui étoit arrivé. Dez que je vis cela je dis qu'il falloit faire une ouverture plus grande que de coûtume, pour pouvoir reduire facilement & sans violence, les intestins dans la cavité de l'abdomen ; parce que si on ne faisoit qu'une petite ouverture, & qu'on ne put pas reduire les intestins sans les comprimer encore (car ils ne l'avoient déja que trop été dans les vains efforts qu'on avoit auparavant fait pour les reduire) il est certain qu'on ne pouvoit éviter la mortification de la partie qui commençoit de se faire. Ayant donc ouvert le scrotum, sur un stylet cannulé que j'introduisis à côté des intestins dans la cavité de l'abdomen, je dilatai avec un bistouri l'anneau jusques à ce que je pusse introduire facilement le second doigt de ma main gauche sur le stylet : Ce qu'ayant fait je retirai le stylet, & je fis avec des ciseaux une assez grande ouverture au travers des tegumens & des tendons des muscles du bas ventre, qui forment l'anneau par lequel le peritoine en se prolongeant descend avec les intestins dans le scrotum, & au travers du peritoine qui est au dessous, pour pouvoir reduire sans empêchement les gros intestins & les gréles. Mais en les reduisant il se presenta une autre difficulté à laquelle je ne m'étois par attendu, sçavoir la jonction de l'intestin colum avec la production du peritoi-

ne

ne dans l'anneau, que je fus contraint de separer avec le bistouri: Et quoique cela retardât l'operation, & la rendit beaucoup plus difficile; cependant je fis si bien & si heureusement qu'après avoir reduit les intestins, fait une suture dans l'anneau, & coupé les autres parties, le malade se sentit d'abord soulagé: le vomissement s'arrêta, & il dormit cette même nuit-là fort tranquillement: la grande fievre qu'il avoit auparavant diminua: il se porta mieux de jour en jour, & fut gueri en peu de tems, quoiqu'il eût déja passé cinquante ans.

On peut aisément recueillir de cette histoire, quel avantage on procure aux malades dans ces sortes de cas, en faisant de grandes incisions; & j'ose assurer qu'il arrive tres-souvent que par la trop grande crainte qu'ont les Chirurgiens d'en faire, la guerison des malades est retardée, la douleur augmentée, & qu'enfin il y a peu de cas où l'on ne doive faire de grandes incisions, & où elles ne soient tres-salutaires. Je conviens cependant sans peine, qu'il faut éviter cela au visage, à cause de la difformité qui en provient; & qu'il faut s'en abstenir aussi au col de la vescie pour éviter un écoulement continuel d'urine qui n'arrive que trop souvent lorsqu'on a fait de grandes incisions dans cette partie. Il faut avoir la même précaution autant qu'il est possible, dans l'incision du sphincter de l'anus, afin d'éviter le même inconvenient. Je n'ai proposé ici ce cas singulier à autre fin que pour faire voir clairement combien il est quelquefois necéssaire de faire de grandes incisions, & qu'il n'y a pas autant de danger à inciser le peritoine comme se l'imaginent ceux qui, pour la trop grande crainte de l'hemor-

l'hemorragie ont été souvent trop retenus à faire des incisions, & ont par là augmenté les autres accidens, bien loin que l'operation ayt eu pour cela aucun meilleur succez. Ainsi il s'en faut de beaucoup qu'on ne doive regarder les blessures du peritoine comme mortelles. Je ne sçaurois cependant m'empêcher d'ajoûter ici ce que j'ai remarqué dans ce malade, après le retablissement de sa santé ; c'est que son hernie a paru de nouveau du côté qu'on avoit fait l'incision, quoi que pourtant la cicatrice en fût tellement adherente à l'os pubis à l'endroit de l'incision, qu'il ne sembloit pas qu'on dut craindre aucune recidive. Cependant pour la prévenir il fut contraint de porter un bandage, qu'il ne pouvoit pas porter auparavant à cause de la jonction de l'intestin colum avec l'anneau; car comme on ne pouvoit en aucune maniere reduire cet intestin, il ne pouvoit pas soufrir qu'il fut comprimé. Il faut aussi remarquer en passant, combien il est inutile de faire des operations de cette nature à des personnes qui sont dans un âge avancé, puis qu'aprez l'incision, bien que l'anneau soit fermé ou par une ligature ou par la cicatrice, il arrive pourtant le plus souvent qu'il se forme une nouvelle hernie ou inguinale, ou ventrale; c'est-a-dire à l'endroit où les tendons se trouvent plus lâches & plus mols. Car la cause ordinaire de l'hernie est la foiblesse des tendons des muscles de l'abdomen, qui se relachans, font que leurs fibres se separent aisément : Et comme le peritoine ne peut pas soutenir seul par sa propre force, le poids des intestins qui le pressent, il s'étend peu à peu, descend dans le scrotum au travers des interstices des fibres tendineuses, & fait une hernie conjointement

mentavec les inteſtins. Il faut encore moins faire cette operarion à des Enfans, parce qu'en croiſſant, & en devenant plus forts ils gueriſſent preſque tous avec un ſimple bandage, pourveu qu'on empêche l'hernie de tomber aſſez long-tems pour que les fibres qui compoſent les anneaux ayent le tems de ſe reſſerrer. Mais il faut auſſi remarquer en paſſant, qu'en France, en Italie & en Eſpagne une grande partie des hommes ont des hernies à cauſe de l'uſage continuel qu'ils font de l'huile, (car on ſe ſert là de l'huile comme nous nous ſervons du beurre:) & qu'à Franequer en Friſe, preſque le tiers des habitans eſt ſujet à l'hernie, à cauſe qu'ils uſent continuellement de lait débeurré. A la verité les Italiens & les Eſpagnols ſe ſervent d'huile beaucoup plus que de beurre, parce qu'ils ont abondance de l'un & tres-peu de l'autre: Mais les habitans de Franequer qui veulent vivre ſans rien faire, aiment mieux par pareſſe, n'avoir que tres-peu de nourriture, & ne vivre que de lait débeurré, que de travailler pour gagner, par leur travail & par leur induſtrie, dequoi ſe mieux nourrir. Or comme l'huile produit en Italie, en France & en Eſpagne de frequentes hernies, la nourriture de lait en cauſe auſſi tres-ſouvent aux habitans de Franequer, en humectant, lubrifiant & relâchant par trop les parties du corps.

La ſurface interne de la trompe à la fin de la cure reſſembloit un cartilage.

Il eſt conſtant que les trompes de fallope dans leur état naturel, ne ſe changent jamais en os ou en cartilage. Pour donc expliquer ce Phenoméne, & ſçavoir comment ce changement eſt arrivé dans le cas preſent, ou plutôt comment

ment il a dû nécéſſairement arriver; il faudra faire voir quel changement la partie a receu ici, & ce qui eſt requis pour la conſtitution des parties qui doivent ſe changer en une ſubſtance cartilagineuſe ou oſſeuſe. Il eſt conſtant à l'egard de certaines parties, que plus elles abondent en humidité, que plus il s'y porte d'humeurs, & plus difficilement & lentement elles acquiereut la dureté & la ſolidité des os; au contraire moins elles contiennent d'humidité & plus roides elles ſont, & plutôt elles ſe durciſſent. Ainſi nous voyons rarement, ou preſque jamais ſe changer en os, les parties qui ſervent à la ſeparation des humeurs, où il ſe fait comme un flux & reflux de ſang, & qui dounent paſſage aux humeurs ſeparées. Nous remarquons, au contraire, que les membranes qui ſont pour la plus grande partie compoſées de tendons, & qui ne reçoivent que la quantité d'humeurs qui eſt nécéſſaire pour leur nourriture & pour leur accroiſſement, ſe changent preſque toûjours en os: or cette oſſification (ſi on peut ainſi parler) ſelon qu'elle ſe fait plutôt ou plus tard depend beaucoup de la difference de ſa figure, tant dans la conformation naturelle des os, que dans celle qui leur eſt accidentelle. Quant à la *ſituation*, l'oſſification eſt retardée ou avancée ſelon que les membranes ſe trouvent auprez ou audeſſus des parties qui abondent plus ou moins en humidité; ce qui paroitra clairement lorſque nous traiterons peut être une autre fois de la formation des os, depuis le premier moment qu'ils ſe forment juſques à un âge avancé: Mais cela n'eſt pas à preſent de ce lieu. Je dirai ſeulement ceci pour exemple, c'eſt que les épiphyſes cartilagineuſes

ſes n'acquierent une molleſſe conſiderable qu'à cauſe de la grande quantité de l'humeur qui paſſe continuellement au tour d'elles, & qui y eſt envoyée pour faciliter le mouvement; que ſi ces cartilages viennent à ſe voir privées par quelque accident, de l'écoulement ordinaire de ces humeurs, ils ſe changent d'abord en os: c'eſt ce qu'on remarque tous les jours dans l'endurciſſement des os, & dans l'abolition du mouvement à cauſe du défaut de ces humiditez. Nous avons déja dit ci-deſſus, que l'oſſification eſt entierement empêchée dans l'hydrocephale à cauſe de la trop grande abondance des humiditez. Delà nous inferons déja que la ſechereſſe des parties eſt requiſe pour la formation des os, & que tout ce qui diminuë cette ſechereſſe en quelque maniere que ce ſoit, empêche de même cette formation: Ainſi le continuel uſage de l'huile rend les hommes plus agiles, & fait que les tendons ſe changent plus tard en os dans la vieilleſſe; parceque les vaiſſeaux qui portent un ſang huileux ſe refferrent plus lentement & plus difficilement, & demeurent plus long-tems mols & propres à recevoir le ſang.

La *figure* contribuë auſſi en quelque maniere à hâter ou à retarder la formation des os. C'eſt ce que les os de tout nôtre corps font voir, deſquels la partie qui eſt la plus elevée & boſſuë eſt celle qui acquiert le plutôt la dureté d'os dans la premiere conformation. Ainſi dans le crane nous voyons que ces endroits commencent les premiers à ſe durcir, dont les parties ſont les plus avancées en dehors & les plus elevées; ce qui ne ſe fait pas de même au centre & au milieu (comme on a voulu autrefois:) dequoi on peut facilement trouver la raiſon dans ce que nous

nous avons dit. Car où la circulation est plus lente & plus difficile, là les vaisseaux s'affaissent & se ferment plus aisément ; se durcissent d'autant plus vite, & acquierent toute la dureté de l'os à cause du defaut d'humidité.

Nous examinerons à present quel changement il est arrivé dans cette membrane dont il est ici question qui forme une trompe si dilatée. Pour mieux éclaircir la raison de son endurcissement, il faut savoir que la surface interne avoit été autrefois glanduleuse afin de mieux servir à la separation des liqueurs, & de recevoir une plus grande quantité de sang : mais enfin l'humidité venant à manquer, elle est devenuë séche & sans aucun suc, ne pouvant presque plus recevoir aucun sang.

Car en tirant le fœtus on a separé toute la surface interieure glanduleuse ; mais la partie exterieure de la membrane qui est restée, s'étant changée en une peau séche & vuide de sang, par le resserrement entier des vaisseaux, s'est peu a peu desséchée. Or cette séchéresse a du necéssairement durcir cette partie par le defaut d'humidité ; comme l'on voit qu'il arrive dans plusieurs cicatrices par la même raison ; parce que par tout où les parties se collent & se joignent, les vaisseaux se ferment aussi en telle sorte qu'il reste à peine aucun passage aux humeurs. A quoi il faut ajoûter que les parties de la peau qui separent la sueur ont été detruites : ce qui fait qu'il y a une moindre affluence & une moindre quantité d'humeurs. Mais pour que cette surface interne de la trompe dans ce cas ressemblât à un cartilage, il falloit encore que la figure de la partie fut bossuë laquelle lui a été sur tout donnée par les intes-

tins,

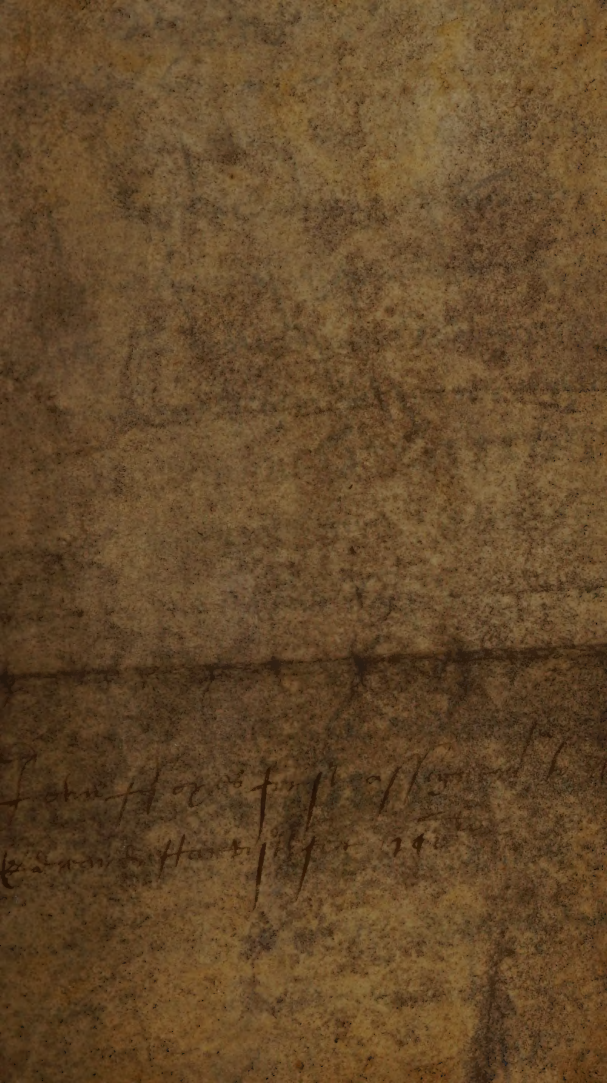
tins, & par les autres parties qui sont contenuës dans le bas ventre; lesquelles ne trouvant pas assez de resistence de la part du fœtus croissant & de ses humeurs, pour étre empêchées de reprendre leur premiere place où elles étoient portées par leur propre pesanteur, ont tellement pousſé la membrane de la trompe qui cedoit à leur poids & à leur compression, vers les parties contiguës, qu'elle en a pris la figure bossuë de l'abdomen comme si elle avoit été ainsi formée. Delà il est arrivé que le sang a eu une plus grande difficulté à passer, que les vaisseaux se sont plus resserrez, & que la partie est devenuë roide: ce qui a enfin rendu la trompe dure comme un cartilage.

Cependant cette membrane de la trompe durcie fortifiant la cicatrice, & étant jointe par toute sa circonference avec le peritoine, a en quelque façon, suppleé au defaut des tendons qu'on a coupez dans l'operation. Car si la nature qui pourvoit toûjours à tout, n'eut pas formé cette porte cartilagineuse, & ne l'eut pas placée au devant, certes cette femme n'auroit pas peu si aisément porter des fœtus dans la matrice, sur tout les gemeaux qu'elle enfanta trois ans après cette cure. Car après avoir coupé les tendons qui contiennent & renferment particulierement les parties du bas ventre, les ouvertures de la playe n'auroient pas peu s'aprocher de si prez qu'elles pussent se joindre sans qu'il restât quelque intervalle, le pus qui s'ecouloit par les interstices des futures y mettant de l'empêchement. C'est pourquoi il seroit arrivé dans cet endroit une si grande extension, causée par le poids & par l'accroissement du fœtus, qu'ayant perdu toute sa

te sa vertu expultrice, il seroit survenu infailliblement une hernie ventrale fort grande. Car les bouts des tendons coupez & repris dans cette partie durcie, n'auroient pas été assez forts & vigoureux pour mettre le fœtus dehors, & n'auroient pas pu empêcher une descente de boyaux extraordinaire qui s'en seroit inévitablement ensuivie.

Il resteroit encore, Monsieur, bien des choses tres-considerables à dire sur ce cas, & qui pourroient faire un plus grand livre: Mais je me contenterai pour le present de ce que je viens de dire. Il me semble même avoir passé les bornes d'une lettre; & je ne dois pas vous arrêter plus long-tems, ni vous detourner par là de vos occupations plus grandes & plus importantes. Je suis

Monsieur &c.

à Leyde l'an 1700.

FIN.